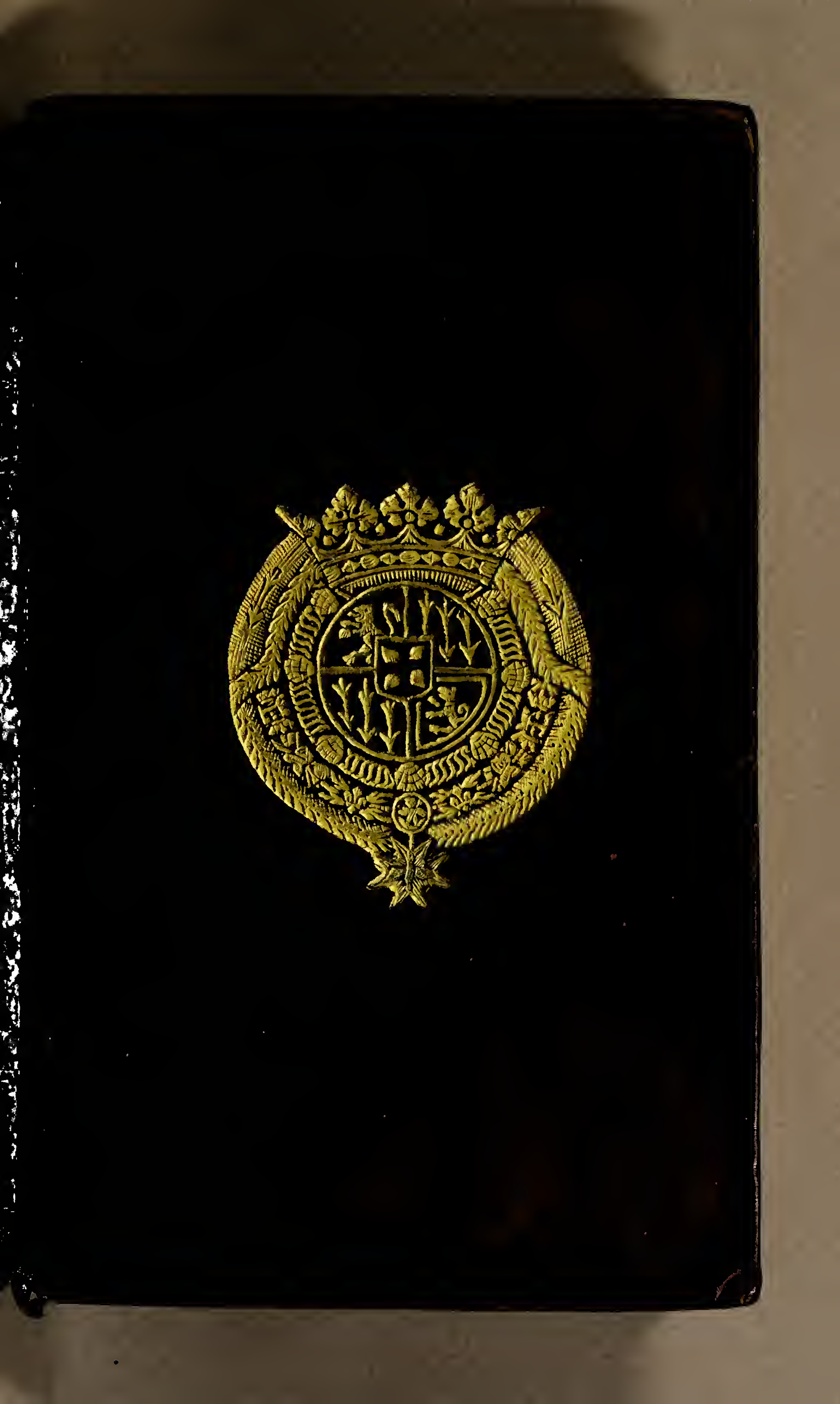



GAUDEO
John Carter Brown.



5 Lh. K.

1707
10

E/Ec Ihlo

Rich No. 10,

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DES ISLES MOLUQUES

PAR LES ESPAGNOLS,
PAR LES PORTUGAIS,
& PAR LES HOLLANDOIS.

Traduite de l'Espagnol d'ARGENSOLA.

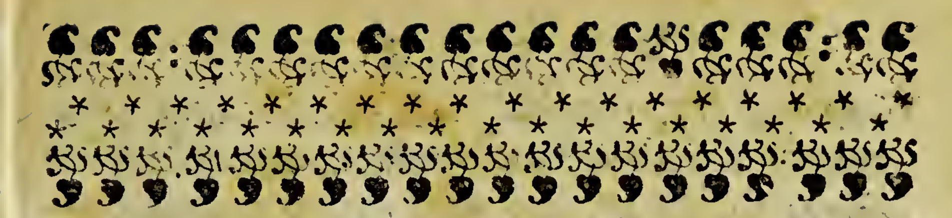
TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez JAQUES DESBORDES, Libraire
vis-à-vis la grande porte de la Bourse.

M. D. CCVII.

JOHN CARTER BROWN



A SON EXCELLENCE
MONSEIGNEUR LE COMTE
DE KNIPHUISEN,

BARON D'AUTEL, DU PAYS DE VOGELSANCK ET DE LA VILLE DE BASTONIEN, SEIGNEUR DE NIENOORT ET DU TERRITOIRE DE VREDEWOLD, DÉPUTÉ AUX ETATS GÉNÉRAUX DES PROVINCES UNIES, ET PRÉSIDENT DE LA NOBLESSE EN OOST-FRISE.

MONSEIGNEUR.

LA passion que j'ai de donner à Votre Excellence des marques publiques de mon respect, ne me permet pas de laisser passer l'ocasion qui s'en présente. Voici l'Histoire de la Conquête des Moluques, ces fameuses Isles Orientales, qui seules au monde produisent l'excellente épicerie qu'on nomme Clou de Girofle. La valeur & la prudence des Habitans des Provinces Unies les ont mises sous leur domination. Je prends la liberté, MONSEIGNEUR, *de vous offrir cette Histoire qui leur est si glorieuse.*

* Ceux

Ceux qui ont précédé V. Ex. & les autres Seigneurs, avec qui vous maniez aujourd'hui les afaires de l'Etat, ont dirigé cette grande Conquête; & vous travaillez maintenant à la conserver, en travaillant à la conservation de la République. Vous contribuez, MONSEIGNEUR, *à la prospérité de ces Provinces par vos soins assidus dans les afaires politiques; & par une piété exemplaire, qui sans doute attire la bénédiction de Dieu sur elles. Il y a longtems,* MONSEIGNEUR, *que j'admire en vous ces vertus, & quoi qu'elles soient généralement connuës, je me fais un honneur & un devoir de les publier encore ici, & de me dire avec un parfait attachement & un profond respect.*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-obeissant & très-soumis Serviteur,

JAQUES DES BORDES.

AVERTISSEMENT.

LES Poëtes ont feint qu'Hercule nouvellement né, étrangla deux serpens qui allérent l'attaquer dans son berceau; & que par cela même il fit connoître qu'il tenoit quelque chose de la Divinité. Nous pouvons dire à peu près la même chose de ce qui est arrivé à cet Ouvrage, puis qu'en sortant des mains de son Auteur, il rencontra d'abord des opositions & des dificultez qui pouvoient, ce semble, l'empêcher de voir le jour, & le laisser enseveli pour jamais dans l'oubli; si l'autorité de celui par les ordres de qui il avoit été écrit, ne lui eût donné la force de les surmonter. Il paroît enfin, cet Ouvrage, malgré la critique des Censeurs qui continuënt à l'attaquer; & parce que son Auteur, comme le lion endormi, n'entend point leurs objections, je tâcherai de répondre à celles qui sont venuës à ma connoissance, pour vérifier le proverbe Grec tiré de Platon: *Qu'il est bon d'avoir un frére à ses côtez.*

On dit que cet Ouvrage aiant pour titre, Histoire de la Conquête des Isles Moluques, & que cela s'étant fait en peu de tems, & par une seule attaque, on pouvoit aisément satisfaire à ce titre, & raporter tout ce qui regarde cette Conquête dans peu de pages, sans faire, comme on a fait, un gros volume distingué en dix livres; puis qu'en éfet, on ne raporte la Conquête ou le recouvrement de ces Isles que dans le dixiéme livre, les neuf autres ne contenant que des Rélations hors de propos & éloignées du sujet, comme sont le voiage de Pierre Sarmiento au détroit de Magellan, les afaires du Roiaume de Camboie, les voiages & les découvertes des Hollandois. Je répons à cela que le titre d'un livre ne doit pas contenir précisément tout ce qui en fait la matiére: il sufit qu'il en marque le sujet principal, & que toutes les autres choses que l'Historien touche, y aient quelque raport, & y donnent quelque éclaircissement, ou même y servent d'ornement. J'ajoûte de plus qu'il n'y a rien ici qui ne se raporte trés-bien au sujet, & qui ne soit même nécessaire pour une parfaite & entiére connoissance de cette Histoire. En éfet, ce n'est pas une narration de quelque nouvelle découverte, mais plûtôt un recit de la Conquête, ou plûtôt du recouvrement des

des Isles Moluques par les armes d'Espagne, aprés que les Portugais qui les avoient conquises les premiers, les eurent perduës. Ainsi il falloit nécessairement reprendre les choses dès leur source, pour en donner une connoissance sufisante. Il faut dire encore que le principal but de cette entreprise aiant été de s'opposer par un zéle de Réligion, à l'héréfie des Hollandois, il étoit à propos de dire quelque chose du commencement & des ocasions de leurs navigations. Il ne falloit pas oublier non plus celles de François Draq, & comment il pénétra jusques dans ces païs-là par le détroit de Magellan; & en conséquence il falloit aussi parler du voiage de Pierre Sarmiento qui poursuivit Draq. Enfin il faut dire qu'il n'y a aucun des dix livres de cette Histoire où l'Auteur ne parle des Isles Moluques, selon l'ordre des tems & l'état des afaires de ces isles par raport à leur Conquête. Comme donc Fabius Maximus disoit agréablement, *qu'on n'auroit pû recouvrer Tarente, si on ne l'eût eu premiérement perduë*, on peut dire de même qu'on ne sçauroit bien faire l'Histoire du recouvrement des Isles Moluques, si l'on ne marque premiérement comment on en avoit perdu la possession.

On dit encore que mon Frére, dés qui je fais ici l'apologie, fait des digressions trop longues & hors de propos; qu'il y en a même qui ne sont que des historiettes galantes, peu dignes de la gravité d'un Auteur sage, & sur tout d'un homme de son caractére. On blâme particuliérement le recit qu'il fait des amours & du mariage de cet Enseigne dont il parle dans le troisiéme livre. On peut faire à cette objection la même réponse qu'à la premiére, & à l'égard de l'Enseigne dont il s'agit, on peut dire que l'histoire en est écrite d'une maniére si sage & si honnête, que quand elle n'auroit point d'autre usage que celui de nous aprendre comment il faut faire de semblables recits, non-seulement mon Frére mériteroit d'être excusé, mais même il seroit digne de loüange. J'ajoute que c'est une chose qui méritoit fort bien d'être raportée, pour faire voir la force qu'ont les passions sur le cœur de l'homme, & en même tems les soins d'un sage & prudent Capitaine Tite-Live ne manquoit pas de

de matiére en écrivant l'Histoire Romaine : il n'a pourtant pas laissé de raporter un fait à peu près semblable à celui de notre Enseigne. Si l'on dit que cela n'empêche pas que ce ne soit une faute, mon Frére se consolera toujours aisément d'être autorisé en cela par un exemple tel qu'est celui de Tite-live.

On ne pardonne pas au stile non plus qu'au reste : on l'accuse d'être trop plein de figures & de métaphores plus convenables à un Poëte qu'à un Historien. Mais en cela on ne considére pas assez que l'Histoire & la Poësie ne sont pas dans un éloignement immense, & que ce sont, pour ainsi dire, des païs limitrophes ; en sorte que de passer de l'un à l'autre avec sagesse & avec retenuë, doit plûtôt être régardé comme une vertu que comme un défaut. En vain on prétend nous combattre & nous épouvanter par les grands noms de Thucidide, de Saluste, de Tacite, puisque nous pourrions aisément nous servir de leur exemple pour notre défense. Mais au moins ne sauroit-on nier qu'en faisant une telle objection à mon Frére elle porte en même tems contre Herodote, Xenophon & Tite-live.

** En imitant de tels Auteurs,*
Et leur adroite négligence,
On méprise aisément l'obscure diligence,
Et la Critique des Censeurs.

Enfin il y a des gens qui veulent passer pour être de nos amis, qui ne laissent pas de dire, qu'ils attendoient quelque chose de plus de mon Frére ; qu'il n'a pas répondu aux grandes espérances qu'ils avoient conceuës de lui, & qu'il ne devoit pas se resserrer dans des bornes si étroites. J'avouë qu'il pouvoit entreprendre quelque Histoire dont la matiére fût plus ample & plus étenduë. S'il avoit choisi lui-même son sujet, je conviendrois que cette critique auroit quelque fondement, & qu'il ne seroit pas tout-à-fait exemt de blâme. Mais sa gloire

* *Quos hic noster autores habet.*
Quorum æmulari exoptat negligentiam,
Potius quam istorum obscuram diligentiam.
Terentius prolog. Andriæ.

gloire consiste à pouvoir dire avec Virgile. *Non injussa cano. J'écris par ordre.* Il satisfait lui-même sufisamment à cette objéction dès le commencement de l'Ouvrage; & d'ailleurs on ne sçauroit nier que l'Histoire qu'il a écrite ne méritât de l'être par l'importance de la chose dont il s'agit, par les circonstances du tems, par la facilité avec laquelle l'entreprise fut conduite à une heureuse fin; puis que par cela même on peut connoître que le zéle de la Religion & la prudence surmontent aisément les plus grands obstacles, & que ceux qui s'aquitent fidellement de leurs emplois dans de semblables entreprises, méritent beaucoup de loüanges. Au reste il me semble que ce n'est pas un petit honneur pour mon Frére d'avoir été choisi pour écrire l'Histoire de cette entreprise, par ceux-là même qui en eurent la diréction & qui assistérent au Conseil où la résolution en fut prise. Je dirois volontiers là-dessus ce que disoient Ciceron, & Horace, & Térence, longtems auparavant, en parlant de Scip. & de Lœl.

* *On se fait un honneur de plaire,*
A ceux qui par leurs grands talens,
En paix, en guerre, en toute afaire,
Ont mérité des aplaudissemens.

Je n'ignore pas que tout ce qu'on pourroit dire sur ce sujet ne sauroit suffire pour apaiser l'envie, & qu'au contraire elle n'en deviendroit que plus violente & plus envenimée. Ainsi je ne parle qu'à ceux qui sont des Juges sincéres & désintéressez, & qui ne seront peut-être pas fâchez de trouver ici une réponse à ces petites objéctions que quelques-uns font contre cet Ouvrage qu'on donne maintenant au public. Je finis en assurant le Lecteur que mon Frére & moi nous soumettons de bon cœur au jugement des personnes de ce caractére.

* *Eam laudem hic ducit maximam, cum illis placet,*
Qui vobis universis, & populo placent.
Quorum opera in bello, in otio, in negotio,
Suo quisque tempore, usus est sine superbia.
Terentius Prolog. Adelphorum.

LUPERCIO LEONARD, D'ARGENSOLA.



HISTOIRE DE LA CONQUETE DES MOLUQUES PAR LES ESPAGNOLS.

LIVRE PREMIER.



LA réduction des Isles Moluques à l'obéïssance de Philippe III. Roi d'Espagne, & la soumission des Rois de ces Isles à la même autorité que leurs prédécesseurs avoient reconnuë, sont des évenemens assez considerables pour mériter qu'on en conserve la memoire à la Posterité. On a donc dessein d'en donner ici l'Histoire, & de faire voir comment cela fut heureusement executé par Dom Pedro d'Acugna Gouverneur des Isles Philippines, & Commandant de la flotte & des

des troupes Espagnoles. Cette victoire est assurément digne de la vigilance & de la pieté d'un si grand Monarque, des soins des sages Ministres de son Conseil suprême, & de la valeur de nôtre Nation. Elle en est digne, non seulement par raport à la grande fertilité de ces païs, mais sur tout parce qu'on a, par ce moyen, ôté aux Nations & aux flottes Septentrionales, une grande occasion de naviguer dans ces mers éloignées, & d'infecter par leurs héréfies la pureté de la Foi de ces Indiens Asiatiques, & des habitans de nos Colonies qui négocient avec eux. Peut-être pourroit-on penser que la rapidité du succès en diminuë la gloire: mais je croi qu'on doit plûtôt dire que cela mérite qu'on en fasse un recit étendu & bien circonstancié. Je n'ignore pas à quoi je m'expose en donnant cet ouvrage au Public; je connois trop bien le caractere des Critiques: mais je me flate aussi d'avoir de bonnes raisons pour opofer à leurs censures. Les bons Sculpteurs & les habiles Peintres estiment fort les têtes, les bras & les autres membres séparez du corps; & en les imitant bien, ils en peuvent former une figure compléte qui represente le corps entier. Les ignorans dans cet art, méprisent de semblables soins, & ne trouvent de goût que dans des statuës ou des portraits complets en toutes leurs parties, & en tous leurs membres, sans examiner les défauts qui s'y rencontrent. Je ne doute pas qu'il n'arrive quelque chose de semblable à cette Relation. Les habiles gens qui savent comment il faut écrire l'Histoire, la regarderont, sans doute,
comme

comme une de ces parties tirées au naturel, qui servent pour former le corps entier. A l'égard des autres, qui lisent, comme ils le disent eux-mêmes, pour passer le tems, ils en feront peu d'état, & ils aimeroient mieux sans doute, quelque Roman rempli d'événemens surprenans & prodigieux, ou quelque gros livre sous le nom d'Histoire, qui parlât de troupes nombreuses, & d'une multitude de gens tuez; & où les événemens fussent rapportez non tels qu'ils sont en éfet, mais tels que ces gens-là les desirent. Delà vient que plusieurs choses qui mériteroient d'être sçuës, demeurent ensevelies dans l'oubli, parce que quand on les réserve pour être mises dans les Histoires generales, on se contente souvent de faire quelques memoires confus: ce qui se fait ordinairement par ceux qui ont quelque part aux événemens dont il s'agit. Souvent, après cela, quand on a besoin de leurs écrits, on ne les trouve plus, ou si on en trouve quelques-uns, on est souvent obligé de les suivre, faute d'autres mémoires, sans pouvoir bien démêler la vérité que l'amour propre, ou quelque autre passion, leur ont peut-être fait déguiser. Je puis dire qu'on m'a donné le moyen d'éviter ces inconveniens; & en m'ordonnant d'écrire ce qui s'est passé à Ternate la principale de toutes les Isles Moluques, dans un tems où ceux qui ont contribué à cet évenement, & par leurs bras & par leurs conseils, sont encore vivans, j'ai eu si amplement là-dessus toutes les instructions qui m'étoient necessaires, que j'espere que cette

connoissance exacte de la verité supléera au défaut de mon esprit, & rendra cette Relation digne d'être lûë. C'est-là ce dont j'ai jugé à propos d'avertir le Lecteur, plûtôt que de lui vanter l'utilité qu'il pourra tirer de cet ouvrage. S'il est bien disposé pour en profiter, tout ce que je lui pourrois dire là-dessus, ne lui est pas necessaire; & s'il est dans une disposition oposée, toutes mes raisons & toutes mes remontrances courroient risque d'être fort inutiles.

Entre les quatorze plus puissans Princes, qui sous le nom de Rois dominent dans les isles Moluques, ceux de Ternate & de Tydor se vantent d'une extraction divine. C'est ainsi que les hommes se servent, ou pour mieux dire, abusent des ténebres d'une antiquité reculée. La tradition de ces peuples réverée comme un article de foi, est qu'autrefois, il y a fort long-tems, ils furent gouvernez par un Roi nommé *Bicocigara*. Ils disent que ce Prince naviguant un jour le long de la côte de Bacham, vit plusieurs *Rotes* qui avoient poussé & creu entre les pointes des rochers. Ils nomment *Rotes* certaines especes de cannes fermes & solides, qui quand elles sont déliées leur servent de cordes. Ce Roi ayant trouvé ces cannes belles & fort à son gré, donna ordre qu'on lui en coupât, & qu'on les aportât dans sa barque. Ses Sujets se mirent en devoir de lui obéïr: mais étant arrivez sur le lieu & ayant soigneusement cherché par-tout, ils retournerent vers leur Maître, & lui dirent qu'il examinât bien si sa vûe ne l'avoit point trompé, puis

qu'ils n'avoient pas trouvé la moindre trace de ce qu'il leur avoit dit, & n'avoient pû découvrir aucunes semblables cannes. Bicocigara qui les voyoit clairement & distinctement de dessus son vaisseau, blâma l'incrédulité de ses gens, & leur commanda de nouveau de lui en apporter. Mais pour s'assurer davantage de la chose, il sauta lui-même à terre, & aussi-tôt qu'il y fut, la vérité de ce qu'il disoit parut aux yeux de tous. Il commanda qu'on en coupât, ce qu'on n'eut pas plûtôt commencé à faire, qu'on vit couler du sang qui sortoit de ces cannes coupées. Surpris d'un tel prodige & regardant avec attention, il apperçût auprès des racines des cannes, quatre œufs qui ressembloient à des œufs de couleuvre, & en même-tems il entendit une voix qui sortoit du creux des cannes coupées, & lui disoit. „ Garde soigneusement ces œufs, „ parce qu'il en naîtra quatre excellens Princes. Il prit avec beaucoup de respect & de dévotion ces œufs mistérieux, & les ayant emportez il les serra soigneusement. Peu de tems après il en nâquit quatre enfans, savoir trois garçons & une fille. Ils regnérent tous, le premier dans l'Isle de *Bacham*, le second dans celle de *Butam*, & le troisiéme dans les isles *Papouës*, qui sont situées à l'Orient des Moluques. La fille fut mariée avec le Prince *Loloda*, qui a donné le nom au païs de *Batochina* peu éloigné de la grande *Boconora*. Cette fable toute grossiere qu'elle est, a été reçuë avec tant de crédulité & de soumission, que ces pauvres In-

diens honorent Bicocigara comme un Héros, adorent les quatre œufs, & vénérent les rochers où ils furent trouvez. Ainsi cet homme adroit & habile trouva le moyen d'établir sa famille, de la rendre comme sacrée par cette prodigieuse superstition, & d'aquerir non-seulement de la vénération à ses quatre enfans, mais aussi des Royaumes. C'est ainsi que la Gréce a feint, ou cru superstitieusement, que de l'adultére de Leda avec Jupiter transformé en Cigne, étoient venus des œufs desquels étoient nez ensuite Castor, Pollux, & Helene. Il arrive même assez souvent que dans les commencemens d'une grande élevation, la Fortune, comme on parle, met dans l'esprit de ceux qu'elle veut ainsi élever, je ne sai quelle opinion de Divinité, comme s'ils étoient d'une nature differente de celle des autres hommes. C'est ce qui les oblige à s'attribuer une origine fabuleuse, pour mieux établir leur autorité & rendre leur majesté plus vénérable, imitant, autant qu'ils peuvent, les veritables misteres, pour faire paroître aux yeux des hommes que les familles Royales ont quelque chose qui les distingue des autres, jusques dans la maniére de venir au monde, comme s'ils ne naissoient pas selon les mêmes loix de la Nature. De ces quatre enfans dont on a parlé, vinrent successivement dans les isles Moluques treize Rois idolatres, jusques au Sultan *Tydor Bongue*, qui le premier reçut l'Alcoran, en conservant neanmoins encore des restes de l'idolatrie payenne qui dura plus de quatre-vingts ans

ans, mêlée & confonduë avec les préceptes de la secte de Mahomet, partageant ainsi les esprits, & les tenant dans une perpétuelle incertitude. Dans la suite lors que le Capitaine Brito arriva dans ces isles, il y trouva un Caciz, ou Prêtre, qui enseignoit à ces pauvres Indiens les superstitions de la Religion Mahometane, à quoi néanmoins plusieurs s'opposoient fortement, ne pouvant oublier ni ôter de leur esprit l'ancienne fable de ces œufs dont on a parlé. Ainsi le *Morabite* Persan ne put jamais la décréditer entiérement ni les empêcher d'y croire; tant il est vrai qu'une erreur qui vient par succession de pére en fils, jette de profondes racines dans le cœur des hommes, & s'y affermit.

Le *Cachil Boleyse* fils du Roi Tydor Bongue, lui succéda, & ne fut pas moins superstitieux que l'avoit été son pére, bien que sa superstition fût d'un autre genre. Il se vanta d'avoir un esprit Prophetique, & dans son âge meur ayant aquis beaucoup de connoissance par l'expérience & par le raisonnement, il fut en éfet regardé comme un Prophête & respecté comme tel par ces Sujets. Ceux qui n'étoient pas tout à fait si crédules le regardoient au moins comme un homme fort habile & fort sage, de maniére qu'il étoit écouté de tous comme un oracle. Cette haute opinion qu'on avoit de lui l'enorgueillit si fort, qu'il se hazarda de prédire l'avenir. Il est vrai que quand on en use comme il faisoit, on hazarde peu, parce que ne nommant point les personnes, &

ne manquant aucun tems fixe & déterminé, on peut hardiment faire le Prophête sans courir aucune risque de pouvoir être convaincu de fausseté. En éfet, dans la suite des tems, il peut aisément arriver des choses qu'on ne manquera pas d'acommoder à la prédiction; ou si cela ne se rencontre pas, on attendra toûjours de voir arriver ce qui pourtant n'arrivera jamais. Soit par ces raisons, ou parce que dans tous les païs du monde on voit souvent regner de certaines opinions populaires, qui flatent les hommes de grandes espérances, quoi qu'elles ne soient appuiées que sur des fondemens très-legers, autant ou plus que l'est l'observation des astres; Boleyfe avoit persuadé à ses Sujets qu'il avoit une entiére connoissance de l'avenir. Entre-autres il leur disoit qu'un jour on verroit aborder à Ternate des hommes de fer, qui viendroient des parties du monde les plus éloignées, qu'ils s'établiroient en ce païs-là pour y habiter, & que par les forces de ces étrangers la domination & la gloire des Moluques seroient fort augmentées.

Dans le tems de Dom Jean premier Roi de Portugal, l'Infant Dom Henri son fils découvrit l'isle de Madere, les isles Azores & celles du Cap Verd, avec une grande partie de la Guinée & de l'Afrique. Depuis sous le regne de Dom Duart & d'Alfonse Cinquiéme, on continua la même navigation, jusques à ce que dans le tems du Roi Dom Juan Second, on découvrit le Cap de Bonne-espérance, & même jusqu'à cent lieuës par-delà, le long de la côte qu'on nom-

nomma la Riviere de l'Infant. La gloire de cette découverte est deuë au Pilote Barthelemi Diaz, si l'on en veut croire les remarques manuscrites de Duard Resendi, rapportées par l'Historien Barros. Ces découvertes ne manquérent pas de donner de l'émulation & de la jalousie aux Espagnols, qui étoient déja engagez dans ces voiages de long cours, & qui avoient aussi découvert les isles Occidentales qu'ils nommérent les Antilles, au sujet desquelles il y eut contestation entre l'Espagne & le Portugal, pour savoir à qui elles apartenoient, chacun prétendant y avoir droit. Après bien des disputes, enfin ce different fut accommodé par l'entremise de Ruy de Sousa, de Dom Juan son fils, & d'Arias d'Almada. Ils convinrent enfin avec les Ambassadeurs d'Espagne l'An 1494. & en passerent un Acte public qui portoit, que puis que la terre & la mer forment ensemble un globe qu'on divise en trois cens soixante degrez qui correspondent à ceux de la sphére celeste, on partageoit ce globe par le milieu entre les deux Rois, en fixant une ligne ou un Méridien qui passeroit par les deux Poles du Nord & du Sud, & qui faisant le tour entier de la mer & de la terre, diviseroit ainsi le globe terrestre par moitié en deux portions égales : que de ces deux moitiez l'Orientale appartiendroit au Portugal, & l'Occidentale à l'Espagne : que cela seroit ainsi marqué dans les cartes qui servent à la navigation : qu'on marqueroit un point fixe & déterminé sur la terre, où les deux parties commenceroient

chacune de ſon côté à compter les degrez. De plus on convint de commencer ce compte à trois cents ſoixante lieuës du Cap Verd, vers l'Occident; & ainſi la ligne ou le Méridien qu'on choiſiſſoit, tomboit dans le païs qu'on nomme le Breſil vers l'embouchure la plus Occidentale de la riviére nommée Maragnon, ou des Amazones, qui dans cet endroit coule en tirant vers le Nord, cette ligne coupant ainſi ce même païs du Breſil, & paſſant à quelque diſtance en deça de la riviére de la Plata. De-là les Portugais commençoient à compter les degrez de longitude tirant vers l'Orient, & les Eſpagnols vers l'Occident, comptant chacun de ſon côté cent quatre vints degrez, ce qui fait la moitié des trois cents ſoixante degrez de tout le globe.

Vaſco de Gama, dans le tems du Roi Dom Manuel, continua la découverte & la conquête des Indes Orientales pour le Portugal: ce qui a fait connoître par expérience la fauſſeté du ſentiment de Ptolomée, qui croioit que ce qu'on diſoit de ces païs fût fabuleux, ou même impoſſible. Gama entra par l'Ocean dans ce qui faiſoit le partage des Portugais, où il trouva & conquit ſucceſſivement, lui & les autres Capitaines qui vinrent après lui, un grand nombre de Roïaumes, d'iſles & de peuples fort différens dans leurs coutumes, leurs loix, leurs langues & leur couleur. Ils retournérent pleins d'admiration après de ſi grandes découvertes, dont ils firent des cartes géographiques: mais ils falſifiérent la longitude

des

des lieux, qui est leur distance les uns des autres, de l'Orient à l'Occident : ce qu'ils firent à dessein & avec artifice, pour en pouvoir tirer avantage dans les contestations qu'ils prévoyoient qui pourroient aisément naître là-dessus, comme cela ne manqua pas d'arriver peu de tems après, par l'erreur qui se trouva dans leurs cartes.

Par ce moyen & en vertu de l'autorité du Pape, qui autorisa dans la suite la prétention des Portugais, ils prétendent que les isles de Banda & d'Amboyne, & les Moluques, sont dans leur partage, suivant les conventions faites avec l'Espagne, puisque même des Pilotes fort experts, disent-ils, soûtiennent qu'à compter depuis les bornes fixes dont on a parlé, & dont on est convenu de part & d'autre, les cent quatre vingt degrez des Portugais vont jusques à quinze degrez par de-là ces isles. Resendi se plaint de ce que Magellan, lorsqu'il passa en Espagne, l'an 1519. représenta, ces mers Orientales d'une plus grande étenduë qu'elles ne sont en éfet. Magellan fut d'abord au service de la Reine Leonor, & ensuite à celui du Roi Dom Manuel. Il passa aux Indes Orientales avec Alfonse d'Albuquerque, dont l'histoire est connuë non seulement par tradition, mais aussi par des écrits, qui marquent sa conduite & son courage. Non content de ses premieres conquêtes, il envoya de Malaca, Antoine Dabreo, François Sarrano, & Fernand de Magellan sur trois vaisseaux differens, pour découvrir les isles Moluques, & ils prirent tous trois des

 routes

routes differentes. On parlera bien-tôt de Magellan. Dabreo territ à Banda, & comme il retournoit à Malaca chargé de marchandises précieuses, François Serrano fut separé de lui par une violente tempête, & fit naufrage près des Isles de Lucopino, c'est à dire, les isles des Tortuës, qui ont été ainsi nommées à cause de la quantité & de la grandeur des Tortuës qu'on y trouve en abondance.

La tempête ayant donc poussé les Portugais contre ces isles, leur jonque (c'est ainsi qu'on nomme une espece de vaisseau leger) fut brisée ; mais ils sauverent leurs personnes & leurs armes. Ces isles Lucopines ne présentoient rien aux yeux qui ne fût desagréable, tant par la secheresse & la solitude qui les rendoient incultes, que pour la quantité des rochers cachez sous l'eau dont elles sont environnées. Mais sur tout elles sont redoutables par le grand nombre des pirates qui les fréquentent, & qui y postent des gens en sentinelle pour découvrir les vaisseaux qui en approchent, afin de les attaquer, de les prendre & de les piller. Ainsi quand les Portugais qui y firent naufrage, n'auroient pas eu sujet de craindre de mourir de faim & de soif dans un tel lieu, ils pouvoient justement apprehender d'y périr par les mains de ces corsaires. Mais il arriva heureusement pour eux que ce qui avoit été funeste à plusieurs autres, fut leur salut. Les pirates qui avoient veu le vaisseau Portugais faire naufrage, accoururent promtement comme à une prise certaine, pour se

jetter sur ceux qu'ils voioient encore sortir des ondes dont ils avoient été le joüet. Les Pilotes & Matelots de Malaca voiant leurs mouvemens, & ne doutant pas que leur dessein ne fût de les venir attaquer, avertirent promtement leur Commandant du péril qui les menaçoit, afin qu'il pût le prévenir, & mettre les ordres nécessaires pour leur salut commun. Serrano qui étoit brave, ayant éxaminé soigneusement le terrein, prit les précautions que la prudence lui fit juger nécessaires, qui fut de faire cacher une partie de ses gens, & de les mettre en embuscade dans un lieu où ils ne pouvoient être vus. Les Pirates étant près de terre, sortirent promtement de leur barque, pour aller attaquer des gens qu'ils croioient piller & prendre sans résistance. Mais dès-qu'ils se furent un peu éloignez du rivage, ceux qui étoient dans l'embuscade sortirent promtement, & se rendirent sans peine maîtres du bâtiment sur lequel leurs ennemis étoient venus. Les Barbares surpris & troublez, virent que leur partie étoit mal faite & se crurent perdus. Ils ne pensérent plus au pillage, mais ayant jetté leurs arcs & leurs fléches par terre, ils en vinrent aux supplications, & se prosternant aux pieds de Serrano, ils lui demandérent pardon, & le supliérent très-humblement de leur faire grace, de ne les point abandonner dans ces lieux deserts, pour y périr misérablement. Ils obtinrent l'un & l'autre, & promirent aussi de leur côté, en reconnoissance de la grace qu'on leur faisoit, de conduire les Portugais dans

dans un autre lieu qui étoit habité & propre pour le commerce. Serrano les crut, & après avoir fait radouber & remettre en état la jonque sur laquelle il étoit venu, & qui avoit été fort endommagé par le naufrage, ils s'y embarquérent tous & prirent la route de l'isle Amboyno, c'est à dire d'Aboine, où ils furent fort bien reçûs par les habitans de Rucutelo. Peu de tems après les Rucutelans en étant venus aux mains avec leurs anciens ennemis les habitans de Veranala ville de Batochine, ils remportérent la victoire par le secours de leurs nouveaux hôtes. La nouvelle de cette avanture fut bien-tôt portée aux isles Moluques. Boleyse régnoit alors à Ternate, & Almanzor à Tydor. Ils avoient depuis peu l'un & l'autre abandonné l'idolatrie payenne pour embrasser le Mahometisme, & ils étoient en contestation touchant les frontiéres de leurs Roïaumes. Dès-qu'ils apprirent que les Portugais étoient à Amboyne, chacun de son côté souhaita de se fortifier du secours de ces étrangers contre son ennemi, & leur envoya des Ambassadeurs & des vaisseaux, pour faire alliance avec eux, & les attirer dans son parti; chacun regardant comme un grand avantage de s'unir & de faire amitié avec des gens qui venoient de se signaler par leur bravoure. Boleyse prit plus de soin pour réüssir & fit de plus grandes diligences qu'Almanzor. Il envoya dix vaisseaux & mille soldats bien armez commandez par Cachil Coliba son parent, qui aiant été bien reçus de Serrano, les Ambassadeurs de Tydor

dor furent obligez de partir de Rucutelo ſans avoir pû réüſſir dans leur négociation. Le trajet d'Amboyne à Ternate n'étant pas long, les vaiſſeaux de Boleyſe y furent bien-tôt de retour, emmenant avec eux les Portugais comme amis. Le Roi accompagné de pluſieurs de ſes Sujets alla au devant de ſes nouveaux hôtes pour les recevoir & leur faire honneur, tout le monde paroiſſant alors plein d'eſpérance de voir bien-tôt l'accompliſſement des Propheties de leur Prince. Serrano & ſes gens débarquérent & parurent fort leſtes & bien armez d'armes propres & brillantes. Dès-que le Roi les vit, il courut les embraſſer, & il les aborda d'un air riant, qui ne laiſſoit pas de marquer ſon admiration. Il verſa même des larmes de joie & de tendreſſe, & levant les mains au Ciel, il rendit graces à Dieu de ce qu'il lui faiſoit voir l'accompliſſement de ce qu'il avoit prédit pluſieurs années auparavant par un eſprit Prophetique, ou par les principes de l'Aſtrologie. Ce ſont-là, diſoit-il à ſes Sujets, ce ſont-là mes amis, ces guerriers dont-je vous ai ſi ſouvent parlé dans mes prédictions, & dont vous deſiriez la venuë avec tant d'empreſſement & d'ardeur. Careſſons-les, chériſſons-les, & travaillons à l'envi pour les bien recevoir, puis que leurs armes doivent être l'inſtrument de l'élévation & de la grandeur de nôtre Patrie. Les Portugais fort aiſes de ſe voir ainſi honorez, & d'être jugez dignes que leur arrivée dans ces lieux eût été marquée par des prophéties, regarderent la crédulité de ces peuples

peuple comme une chose avantageuse à leur réputation, & dont ils pouvoient se servir fort utilement pour leurs interêts. Ils répondirent donc de leur côté à la bonne réception qu'on leur faisoit, par de grandes démonstrations d'affection réciproque. On fit un Traité de confédération & d'amitié mutuelle, qui s'étendit peu de tems après dans les autres Provinces voisines, & même jusques dans des lieux assez éloignez. Mais avant que de passer outre, il me semble necessaire de faire en peu de mots la description de ces païs pour donner plus de jour à l'Histoire.

Sans parler à present de la division de ces régions Orientales en deux parties, l'une du côté du Nord & l'autre du côté du Sud de la Ligne Equinoxiale, je dirai seulement que l'Archipelague Oriental comprend tant d'isles que jusqu'à cette heure on n'en sçait pas le nombre au vrai. Cet Archipelague est divisé par les Auteurs modernes en cinq autres qui sont celui des Moluques, & ceux de Moro, des Papous, de Celebes & d'Amboyne. Le nom du premier dans la langue du païs est Moloc, qui signifie la Tête, ou le Chef, parce qu'il est en éfet le principal & comme le chef des lieux voisins. D'autres croyent que ce nom de Maluco vient de l'Arabe & veut dire, le Roïaume, comme si on le nommoit ainsi par excellence. Les Isles qu'on nomme particuliérement les Moluques sont au nombre de cinq principales, toutes comprises, à l'égard de leur longitude, entre deux Méri-

diens

diens, n'occupant guéres que vingt-cinq lieuës d'étenduë, & toutes à la vûë les unes des autres. Elles sont presque entiérement sous la Ligne, la plus septentrionale n'en étant qu'à un demi degré du côté du Nord, & la plus méridionale à un degré du côté du Sud. Vers le Couchant elles sont proche de l'isle de Gilolo nommée, par les Portugais, Batochina de Moro, & par les habitans des Moluques, Alemaera. Plusieurs autres isles, qui sont situées autour & près de ces cinq, sont aussi comprises sous le nom de Moluques, comme nous disons les Canaries, les Tercéres, les Orcades. Ces cinq particuliérement sont célébres pour la quantité de diverses sortes d'épiceries qu'elles produisent. Leurs noms sont Ternate, Tydor, Motier, Maquien & Bacham. Autrefois, dans le tems de leur Paganisme, on les nommoit, Cape, Duco, Moutil, Mara & Seque. Cette derniére qui est Bacham, est divisée en plusieurs autres par des bras de mer sur lesquels on peut naviger avec des barques legeres, étant néanmoins toutes comprises sous ce seul nom de Bacham, tant parce qu'elles sont fort près les unes des autres, qu'à cause qu'elles appartiennent à un même Seigneur. Toutes les Moluques en général obéïssent à trois Rois. Elles sont separées les unes des autres par quelques petits bras de mer & par quelques petites isles désertes, mais plus encore par leurs anciennes animositez. L'abord en est dangereux, à cause des bancs de sable & des écüeils, entre lesquels néanmoins on trouve

trouve quelques rades, où les vaisseaux peuvent ancrer. En général le terroir en est sec & spongieux, de maniére qu'encore qu'il y pleuve beaucoup, l'eau s'y imbibe tellement, que souvent les ruisseaux & les torrens qui tombent des montagnes, ne parviennent pas jusqu'à la mer. Jean de Barros Historien grave, soutient qu'elles ne sont guéres agréables même à la vûë, parce qu'elles sont trop couvertes d'herbes, & de broussailles épaisses, qu'on voit toûjours à peu près dans le même état; car étant si proches de la Ligne Equinoxiale, les arbres & les arbrisseaux y sont toûjours couverts de feüilles, les unes naissant à mesure que les autres tombent, & il en est tout de même des herbes. D'autres disent que cela même les rend agréables à la vûë, mais que l'air n'y est pas sain, sur-tout pour les étrangers qui y sont tous sujets à une grande incommodité qu'on nomme *Berber*, & qui est fort commune en ce païs-là. Cette maladie fait enfler tout le corps, affoiblissant tous les membres, & les rendant presque inutiles. Les naturels du païs ont trouvé un remede pour s'en garantir, ou pour s'en guérir, se servant de vin des Philippines, qu'ils prennent avec du clou de girofle & du gingembre; ou d'une certaine herbe qui leur est connuë. Les Hollandois se servent même de suc de limons, qui est un remede que la crainte & l'expérience leur a fait trouver.

Les Moluques sont abondantes en diverses sortes d'aromates: elles produisent des Bana-

Bananes, des noix de Cocos, des Oranges, des Limons, de l'Aloë, du Santal, de la Canelle, du Macis, de la Muſcade, ſur-tout une grande quantité de cloux de Girofle, & encore d'autres plantes, qui toutes ſont utiles & agréables, & dont les fruits ou les fleurs apportent du profit, ou du plaiſir aux habitans. Ils n'ont ni blé, ni ris; mais la nature & leur induſtrie leur ont fourni dequoi ſuppléer à ce défaut. Ils pilent avec des pilons faits d'une eſpéce de canne très-forte, des morceaux de bois d'un arbre qui reſſemble fort au palmier ſauvage; & quand ce bois eſt bien ſec, en le pilant ainſi la moële rend une eſpéce de farine tres-blanche qu'ils recüeillent en quelques petites écuelles quarrées; & dont ils font de petits pains de la même figure que ſont les écuelles, & à peu près ſemblables aux pains de ſavon d'Eſpagne. Ils nomment ces pains Sagu ou Lan-dan. Cette plante du Sagu à environ vingt empans, ou quinze piez de haut, & pouſſe des branches qui aprochent de celles du palmier. Elle porte une eſpéce de petit fruit rond, qui reſſemble aſſez à celui du ciprès, & au-dedans duquel il y a de petits poils déliez qui cauſent de l'inflammation quand ils touchent à la chair, en quelque endroit du corps que ce ſoit. Lors-qu'on coupe les branches encore tendres de cette plante, il en ſort une liqueur qui ſert de bruvage aux Indiens. Pour cet éfet ils mettent le bout de la branche qui eſt à l'arbre, dans l'ouverture étroite de quelque vaiſſeau, & dans l'eſpace d'une nuit le vaiſ-

ſeau

ſeau ſe trouve plein. La liqueur qui a ainſi diſtilé, eſt blanche, & reſſemble à du lait battu & plein d'écume. Ils la nomment *Tuac*. Quand on la boit fraîche elle eſt douce & engraiſſe beaucoup ceux qui en boivent. En la faiſant boüillir elle ſe fermente à peu près comme le grain germé dont on fait la biére, & elle prend le goût du vin, ou l'aigreur du vinaigre, car on peut lui donner l'un & l'autre ſelon qu'on en a beſoin. Ils tirent auſſi les mêmes avantages de deux autres plantes le Nipa & le Coco. Outre cela, le Coco leur fournit encore de l'huile, & de ſon bois ils font des planches & des ſolives pour bâtir leurs maiſons. Ils boivent encore d'une autre liqueur plus douce, qui ſe trouve dans la concavité de certains roſeaux, ou cannes, qu'ils nomment Bambuzes, ou Bambouc, qui ſont grandes, & dont les nœuds ſont éloignez les uns des autres de plus d'une aune. Ils ont abondance de viande, mais ils aiment mieux le poiſſon. Néanmois Hugo Hollandois aſſure que ces deux choſes leur manquent, la chair & le poiſſon. Le Ciel ſoit par châtiment, ou par faveur, ne leur a donné aucunes mines d'or ni d'argent. Ils n'en ont point non-plus d'autres métaux inférieurs: mais ils ne ſont pas éloignez de Lambuco, iſle abondante en fer & en acier: c'eſt auſſi des mines de Sula & de Botua dans cette iſle, que les habitans des Moluques tirent ces métaux pour en faire des ſabres qu'ils nomment *Campilanes* qui ſont peſans & tranchans, & de petites épées, ou poignards qu'ils

qu'ils appellent *Crisses.* A present les Portugais & les Hollandois leur ont fourni des mousquets, des fusils, & des canons de toutes les diverses sortes qui sont connuës dans nôtre Europe.

Ternate est la ville capitale de l'isle du même nom, & le lieu où le Roi tient sa Cour. Auprès de cette ville il y a un Volcan qui paroît terrible, sur-tout dans le tems des Equinoxes; parce qu'alors on voit presque toûjours soufler certains vents qui contribuënt à embraser la matiere qui nourrit ce feu depuis tant d'années. Il fait toûjours froid sur le haut de cette montagne qui ne jette point de cendres, mais seulement une matiere legere qui ressemble à de la pierre ponce, à peu près comme celle qui se trouve dans nos Volcans. La montagne qui s'éleve en forme de piramide, est toute couverte depuis le bas jusqu'au haut d'arbrisseaux & de broussailles qui conservent toûjours leur verdure, sans que le feu qui brûle dans ses entrailles leur nuise & la leur fasse perdre. Au contraire il semble contribuer à les arroser & à les rafraîchir par des ruisseaux qui se forment des vapeurs que ce feu renfermé dans le centre de la montagne, fait exhaler. Les habitans de ces isles paroissent d'un fort bon naturel & pleins de bonté & de douceur. Les femmes y sont blanches & jolies, les hommes sont un peu bazanez & d'une couleur jaunâtre un peu plus obscure que n'est celle du fruit que nous nommons Coin. Ils ont les cheveux plats, & plusieurs les oignent d'huiles odoriferantes. Ils

ont

ont les yeux grands, & le poil des sourcils long, qu'ils peignent & colorent aussi bien que celui de leurs paupieres. Ils sont robustes, fort adonnez à la guerre, mais paresseux à tout autre exercice. Ils vivent longtems, blanchissent de bonne heure, sont actifs & diligens tant sur la mer que sur la terre, doux & officieux envers les étrangers, se familiarisant aisément; mais incommodes & fort importuns par leurs demandes continuelles quand ils sont devenus familiers. Ils sont interessez dans leur commerce, soupçonneux, trompeurs, menteurs, pauvres & neanmoins fiers & orgueilleux; & pour joindre plusieurs vices en un, ils sont ingrats.

Les Chinois occuperent autrefois ces isles quand ils subjuguerent tous ces païs Orientaux. Après eux elles furent occupées par ceux de Java & par les Malais, & enfin par les Persans & par les Arabes. Ces derniers y introduisirent par le moyen du commerce, les superstitions de Mahomet, qui furent mêlées parmi l'idolatrie payenne & l'adoration des faux Dieux. Il y a des familles qui se font un grand honneur d'une origine fabuleuse qu'elles prétendent tirer de ces fausses Divinitez. Leurs loix sont grossieres & barbares. Ils ont plusieurs femmes sans régle & sans nombre fixe. La principale femme du Roi s'appelle *Putriz*, en leur langue. Ses enfans sont plus considerez & estimez plus nobles que ceux des autres femmes. Ils sont regardez comme les heritiers legitimes du Roïaume, & s'ils sont plus jeunes

jeunes que les autres, ou même les plus jeunes de tous, ils ne laissent pas d'être préferez à tous leurs freres qui ne sont pas de la même mere qu'eux. On pardonne difficilement le larcin, mais fort aisément l'adultere. Ils jugent que la propagation du genre humain est une chose qui merite les soins de la politique : c'est pourquoy il y a des Ministres publics qui sont obligez par la loi, de se promener dès la pointe du jour dans toutes les ruës des villes & des bourgs, en battant la caisse pour réveiller & exciter les personnes mariées. Non seulement les grands crimes, mais même la plus part des fautes un peu considerables sont punies de mort. D'ailleurs ils se soumettent aisément à la tirannie & à la volonté du vainqueur. Les hommes portent des turbans à la Turque, de diverses couleurs, & ornez de plumes. Celui du Roi est distingué des autres, & fait en forme de mitre par le haut, ce qui lui sert de couronne. Ils portent tous quelques especes de vestes qu'ils appellent *Chenines*, & des chausses de damas bleu, rouge, vert ou violet. Ils portent aussi des manteaux courts de la même étofe, quelquefois étendus, & quelquefois racourcis & renoüez sur l'épaule, selon l'ancienne maniere Romaine telle qu'on la connoît par quelques écrits, par d'anciennes statuës, & par d'autres monumens de l'Antiquité. Les femmes font parade de leurs cheveux qu'elles laissent quelquefois flotter tout étendus, & qu'elles lient aussi quelquefois, y entrelassant diverses fleurs, & les rangeant de ma-

maniere que les aigrettes & les plumes qu'elles portent à la tête, ne les embaraſſent point. Toute cette diverſité, quoi que ſans beaucoup d'art, ne laiſſe pas de leur être un ornement. Elles portent des braſſelets, des pendans d'oreilles, des colliers de diamans & de rubis, & de grands tours de perles qui ſont des ornemens permis aux perſonnes du commun auſſi bien qu'aux autres. Il en eſt de même des vêtemens de ſoie, dont l'uſage eſt fort ordinaire, particulierement aux femmes, à l'imitation des Perſanes & des Turques. Tout cela leur eſt fourni par les mers & par les terres de leur voiſinage. Les hommes & les femmes font aſſez connoître dans toutes leurs manieres le penchant naturel qu'ils ont à l'orgueil.

On parle pluſieurs langues differentes dans ces iſles, ſi-bien que le langage ordinaire d'un lieu n'eſt pas entendu le plus ſouvent dans les autres qui n'en ſont guéres éloignez. Le Malays, comme le plus aiſé à prononcer, y eſt auſſi le plus commun. Cette diverſité de langues fait juger que ces iſles ont été peuplées par des nations differentes. On attribuë aux Chinois la connoiſſance aſſez ancienne qu'on y a de l'art de la navigation. D'autres diſent que les habitans des Moluques ſont deſcendus des peuples de l'iſle de Java, qui furent attirez dans ces autres iſles par l'agreable odeur des aromates qui s'y trouvent; ce qui les engagea, dit-on, à s'y établir. On ajoute qu'y ayant chargé des vaiſſeaux de cloux de girofle inconnus juſques-là, ils continuerent

en-

ensuite ce commerce qui leur avoit bien réüssi d'abord, & en portérent dans leurs navires jusques en Perse & en Arabie: puis en d'autres voiages suivans ils portérent dans les mêmes lieux des soies & des porcelaines, ouvrages des soins & de l'industrie des Chinois. Les cloux de Girofle passérent aux Grecs & aux Romains, par les mains des Perses & des Arabes, ce qui fit naître à quelques Empereurs Latins l'envie de conquérir ces païs Orientaux, pour se rendre maîtres de toutes les épiceries qui y étoient, & qu'ils estimoient fort; & comme ils croioient qu'elles venoient de la Chine, ils les nommoient d'un nom conforme à leur opinion. Anciennement les Espagnols les tiroient par la mer Erythrée, ou mer Rouge, conjointement avec d'autres marchandises. Pendant quelque tems les Rois d'Egypte furent maîtres des aromates, & en les tirant de l'Asie, ils les faisoient passer dans l'Europe. Les Romains leur succédérent en cela, quand ils eurent vaincu l'Egypte, & en eurent fait une province de leur Empire. Long-tems depuis, les Genois se rendirent maîtres de ce commerce, & le transportérent à Theodosia aujourd'hui Cafa, où les Venitiens & d'autres nations avoient des Consuls & des Facteurs. Après cela ils transportérent les marchandises par la mer Caspienne, aujourd'hui mer de Sala; mais ce commerce finit par la chute de l'Empire d'Orient, & les Turcs qui ruinérent cet Empire, se rendirent aussi les maîtres du trafic, faisant porter les marchandi-

B ses

ses par des caravanes, tant sur des chameaux que sur des ânes, à Alep & à Damas, & en divers ports de la mer Méditerranée. Les Soudans du Caire le rétablirent sur la mer Rouge, & firent voiturer à Alexandrie par le Nil. Après que les Portugais eurent fait des conquêtes aux Indes Orientales, ils ôterent aussi ce commerce aux Soudans, & aportérent en Europe les marchandises des Indes, dans leurs vaisseaux, par le cap de Bonne-esperance. Pour cet éfet ils tenoient toûjours des vaisseaux qui croisoient sur les côtes d'Arabie & de Perse, & au cap de Gardafù, afin d'empêcher qu'on n'en portât au Caire, & ils couloient à fond les vaisseaux où ils en trouvoient, ou-bien ils s'en rendoient les maîtres. Par ces soins & par ces précautions, ils se firent craindre, & firent cesser à cet égard la navigation du Soudan, si-bien qu'ils demeurerent entierement maîtres d'un commerce si avantageux, faisant venir les richesses des Indes à Lisbonne, pour l'avantage de la Couronne de Portugal. Le voiage est long, mais ils ont fait voir par-là que l'art de la navigation peut faire aquerir de fort grands trésors : vérité que l'experience a si bien confirmée dans nos jours qu'on connoit clairement par-là que Themistocle avoit grande raison de dire que, *qui possede les mers possede toutes choses.*

Les Rois de Ternate & de Tidor disputoient à l'envi à qui auroit l'avantage de fournir un lieu de retraite à Serrano, & chacun le prioit de bâtir un fort dans son Roïau-

Roïaume. C'eſt une choſe remarquable de voir l'empreſſement avec lequel ces Rois ſouhaitoient, & l'inſtance avec laquelle ils demandoient ce qui dans la ſuite devoit être le principal ſujet de leur chagrin. Ils écrivirent là-deſſus au Roi de Portugal, mais bien-tôt après Antoine de Miranda étant arrivé aux Moluques, outre un fort de bois qu'il fit faire à Talangame, en bâtit un autre à Maquien, qui eſt une iſle appartenant alors en commun aux deux Rois Boleyſe & Almanzor, & de cette maniere il ſatisfit en quelque ſorte à la demande de l'un & de l'autre. Peu de tems après, Cachil Laudin Roi de Bacham ſouhaita la même choſe, & fit la même demande à Dom Triſtan de Meneſe. Dom Triſtan étoit arrivé aux Moluques, pour y charger des épiceries, & auſſi pour en retirer François Serrano. Afin donc d'obliger Boleyſe à y conſentir, il lui fit entendre qu'il étoit à propos que Serrano allât en Portugal, pour perſuader au Roi Dom Manuel de donner ordre qu'on bâtit à Ternate, & non ailleurs, la fortereſſe qu'il ſouhaitoit ſi fort. Boleyſe y conſentit, & il fit partir, avec Serrano, un Ambaſſadeur de ſa part nommé *Cachilato.* Dom Triſtan fit voiles peu après; mais il fut contraint par une tempête qui diſperſa ſes navires, de retourner aux Moluques, & de paſſer l'hiver dans le fort de bois dont on a parlé. Dès-que la monſon favorable pour ſon voiage commença de ſoufler, il remit à la mer, & paſſant par Bacham il trouva qu'on avoit tué dans cette iſle quelques Portugais de la

jonque de Simon Correa. Cet accident le chagrina beaucoup, mais il prit le parti de dissimuler, & passant outre il se rendit par Amboyne à Malaca.

Dans ce même tems-là Antoine de Brito fut envoié par le Gouverneur des Indes pour prendre la place de Serrano, & lui succéder dans sa charge. Il partit du cap de Singapura, passant par le détroit de Sabam avec trois cents hommes & quelques Capitaines expérimentez. Il moüilla au port de Tuban qui est une ville de l'isle de Java, d'où il passa à une autre ville nommée Agazim qui étoit l'Echelle de ces païs-là, vis-à-vis de l'isle Madure. Se trouvant près de cette isle il y envoia un bâtiment à rames pour s'informer de la route qu'il devoit tenir. Dix-sept hommes qui y étoient, débarquérent sur la côte, & marchérent quelque tems sur les bords d'une riviére, qui étoient couverts de beaux arbres dont les fruits leur furent fort agréables. Mais cette rencontre leur fut fatale, parce que charmez de la beauté du lieu, & de l'agréable goût de ces fruits, ils ne pensérent point à la conservation de leur vaisseau. Les habitans de l'isle s'étant assemblez au bord de la mer, profitérent de l'occasion, & se saisirent du vaisseau. Peu de tems après ils prirent aussi tous les soldats, qu'on eut bien de la peine à racheter dans la suite, quoi-que le Seigneur de la ville leur fût favorable, & emploiât ses soins pour procurer leur délivrance. Brito partant de-là, prit la route des Moluques, & étant arrivé à Bacham il envoia

Simon

Simon Dabreo, avec quelques soldats, saccager & brûler un village, & en tuer tous les habitans, pour vanger la mort des compagnons de Simon Correa qui y avoient été massacrez depuis peu. Son principal but étoit de faire connoître au Roi Laudin qu'on n'ofençoit pas impunément les Portugais, & que comme son isle avoit été la premiere qui avoit pris les armes contre eux, & les avoit traittez en ennemis, elle seroit aussi la premiere qui sentiroit les éfets de leur vengeance. Cette éxecution se fit sans aucune perte de la part des Portugais; mais ce fut une chose qui tint toûjours au cœur du Roi Laudin, & qu'il ne pût jamais oublier. Brito passa ensuite à Tydor, & apprit d'Almanzor le trouble où étoient les afaires de Ternate, après la mort de Boleyfe arrivée depuis peu; & qu'on croyoit qu'il avoit été empoisonné. Boleyfe se sentant proche de la mort, ordonna que pendant la minorité de Cachil Bohat, ou Boyano son fils aîné, la Reine mere de ce jeune Prince, qui étoit fille du Roi Almanzor, seroit Régente du Royaume, & que Cachil Daroes fils bâtard de Boleyfe, auroit part au gouvernement. La Reine qui étoit sage & prudente craignant que le Roi Almanzor son pere ne prît de là occasion de tourner les choses à son avantage, & au préjudice du jeune Prince, fit assembler ses Sujets, leur dit qu'elle se contenteroit de prendre soin de l'éducation de son fils, & se déchargea de la plus grande partie du gouvernement sur Cachil Daroes.

La Reine & ce Gouverneur se confioient sur Antoine Brito pour la défense du Roïaume & du jeune Roi. Ils allérent donc au devant de ce Capitaine pour lui faire honneur, avec une flote composée de ces barques qu'ils nomment *Carcoas*, ou *corcorres*, & ils le reçeurent au brit de cette musique barbare qui est en usage parmi eux, composée de bassins de bronze & de tambours. Il débarqua d'un air content, & avec une noble fierté, pour paroitre digne de tous ces applaudissemens. Ensuite il rendit visite à la Reine, au Roi & à ses fréres, & après leur avoir fait ses complimens sur la mort de Boleyse, il tint conseil, & aiant pris des mesures avec Daroes il approuva la forme du gouvernement nouvellement établie, & dans toutes les occasions qui se présenterent, il défendit le païs contre les entreprises du Roi de Tydor. Pour le pouvoir faire plus aisément & avec plus de sureté, il fit bâtir un fort, dont il choisit la situation & forma le plan selon les régles de la fortification d'alors, qui n'étoient pas fort éxactes, non plus que la discipline militaire. Ayant fait creuser pour faire les fondemens, en présence du Roi, de la Reine & de tout le peuple, Brito posa lui-même la premiere pierre. Cela se fit le jour de la St. Jean-Baptiste, ce qui fit donner à ce fort le nom du même Saint. Ainsi quoique cet ouvrage fût entrepris pour la défence de Ternate, néanmois dans l'esprit de Brito, il fut consacré à l'avancement de l'Evangile & de ses Ministres. Quelque-tems après, il fit en-

sorte

sorte que le Caciz fut obligé de sortir du Roïaume, parce qu'il remarqua qu'il favorisoit les blasphêmes de Mahomet, & qu'il s'oposoit aux progrès de la vérité. Cependant la guerre fut un obstacle à l'avancement de la Religion Chrétienne, les peuples de Ternate & de Tydor êtant toûjours animez les uns contre les autres d'une haine secréte que rien ne pouvoit éteindre. Il est vrai aussi que l'esprit d'inquiétude de ces deux nations vindicatives, fournit aux Portugais des occasions favorables pour s'emparer du commerce des épiceries, & augmenter par-là considérablement leurs revenus. Ainsi il arriva que par leurs haines mutuelles, ils forgérent eux-mêmes les chaînes de leur esclavage. Sur ces entrefaites, on nomma en Portugal un Successeur à Brito qui apprit qu'il étoit déja en chemin pour se rendre aux Moluques. Ils y étoient bien nécessaires tous deux, & avoient bien besoin de redoubler leurs éforts, parce que l'Espagne qui avoit de grandes prétentions sur ces isles, emploioit tous ses soins pour faire valoir son droit. Au reste Brito commençoit à y être fort haï à cause des violences qu'il avoit faites, même aux personnes Roïales. Dans ce tems-là Magellan ayant passé jusques à six cents lieues au de-là des Moluques, du côté de Malaca, étoit dans certaines isles d'où il entretenoit correspondance avec Serrano. Celui-ci ayant si bien réüssi à Ternate, écrivit à son ami, & lui marqua les faveurs & les richesses qu'il avoit receu de Boleyse, le priant en même-tems de

 retour-

retourner pour se joindre à lui. Magellan s'étant à peu-près laissé persuader, se proposa d'aller aux Moluques. Ce ne fut pourtant qu'au cas que ses services ne fussent pas récompensez en Portugal, selon ses prétentions : car en ce cas il avoit résolu de prendre incontinent la route des Moluques, où son ami Serrano s'étoit si fort enrichi en neuf ans de tems. Voici le raisonnement qu'il faisoit là-dessus : Que les Moluques, à l'occident desquelles est Malaca, en étant éloignées de six cents lieuës, qui sont à peu près trente-six degrez, elles devoient par conséquent être hors des limites des Portugais, selon les anciennes cartes géographiques. Magellan étant de retour en Portugal, n'y reçut point la récompense qu'il croyoit lui être deuë. Persuadé qu'on ne lui faisoit pas justice, il en fut fort mécontent, & il passa en Espagne avec une Mappemonde faite par pierre Regnel. Tant par cette carte que par les lettres que Serrano lui avoit écrites, il fit connoître à l'Empereur Charles V. qu'il avoit droit sur les Moluques, & qu'elles devoient être sous sa dépendance, selon les conventions faites avec le Portugal. On dit qu'il appuïa ce sentiment par les écrits & par l'autorité de Ruy Faleyro Portugais Astrologue Judiciaire, mais sur-tout par celle de Serrano. L'Empereur convaincu par les raisons de Magellan lui donna le commandement d'une flote, avec laquelle il partit de St. Lucar le vingt & un de Septembre de l'An mil cinq cents dix-neuf. Il alla relâcher

aux

aux Canaries où il demeura quatre jours, & pendant qu'il y étoit, il reçût par une caravelle un avis secret que les Capitaines qui l'accompagnoient avoient résolu de ne lui point obéïr, & particulierement Jean Cartagene qui avoit les mêmes pouvoirs que lui. Il dissimula prudemment, & étant parti à propos, il passa bien-tôt la riviere de Janvier qui est dans la province de Ste. Croix qu'on appelle vulgairement le Bresil. Alors quand on commença de sentir un peu le froid, sur-tout quand ils furent à la hauteur de la riviere de la Plata qui est par les trente-cinq degrez de latitude méridionale, ses Capitaines commencerent à murmurer & à lui demander raison de la route qu'il leur faisoit tenir, vû qu'ils ne trouvoient point le cap & le détroit qu'ils cherchoient. Il leur répondit avec un air d'autorité comme à des gens qui dépendoient de lui, & à qui il avoit droit de commander, qu'ils n'avoient qu'à le suivre & à lui obéïr; qu'il savoit fort bien ce qu'il faisoit; qu'on naviguoit bien sur les côtes de Norvege & d'Islande qui étoient beaucoup plus près du Pole que le lieu où ils se trouvoient alors. Ces contestations durérent presque pendant tout le voyage, & augmentérent encore par le froid que les grands vents rendirent plus piquant, & par la vûë des montagnes couvertes de glaces & de néges, qui s'offrirent à leurs yeux, quand ils furent par les cinquante-deux & cinquante-trois degrez de latitude. Ils exagéroient sans cesse toutes les difficultez d'un tel voyage, disant que par-

tir d'Espagne, passer la Ligne, suivre la côte du Bresil, & passer au de-là comme ils faisoient, étoit une navigation de six ou sept mois; & que dans des climats si differens on trouvoit un terrible changement de tems & de la température de l'air : qu'ainsi c'étoit vouloir faire périr à plaisir les navires & les équipages, & que toutes les épiceries, le clou & les autres aromates des Moluques, quand on les auroit, ne récompenseroient pas une telle perte. L'Astrologue Faleyro ayant perdu l'esprit, avoit été mis dans la maison des fous à Seville, & André de St. Martin tenoit sa place. Magellan l'écoutoit en ce qu'il disoit à l'égard du tems, & non sur d'autres matiéres, comme quelques-uns l'en accusent, si ce n'est au moins avec la modération & la retenuë que demande la piété Chrétienne.

On ne peut pourtant guéres douter que Magellan n'eût trop de confiance dans l'Astrologie Judiciaire, & que dans une entreprise si difficile comme étoit la sienne, au milieu de tant & de si grands dangers, il ne préférât cette science trompeuse à l'Astronomie. Les incommoditez croissant & paroissant insupportables à la pluspart des Oficiers, la discorde & l'impatience contre Magellan croissoient aussi. Enfin la chose alla si loin que les Capitaines Jean de Cartagene, Gaspar Quesada, & Loüis de Mendoze, formérent la résolution de le tuer, ou de le prendre prisonnier. Cette conspiration étant venuë à la connoissance de Magellan, comme ils étoient vers l'embouchure

chure de la riviére de St. Julien, il voulut prévenir les conjurez, ainsi que le rapporte Jean de Baros, & il fit poignarder Loüis de Mendoze par Gonzale d'Espinosa. Bientôt après, il fit écarteler Gaspar Quesada, & pardonna à un valet qui étoit son complice. A l'égard de Cartagéne, il ne le fit pas mourir, mais il le fit mettre à terre dans un lieu desert, avec un Ecclésiastique qui étoit coupable du même crime, qu'on traittoit de crime de Léze-Majesté. C'est ainsi que les Historiens Portugais rapportent la chose: mais ceux d'Espagne soutiennent qu'on leur fit secrétement leur procès, & qu'on leur lut leur Sentence. Aprés cette éxécution, Magellan allégua plusieurs raisons pour sa justification, & tâcha de consoler ceux qui l'accompagnoient. Cartagene & le Clerc qui avoit été laissé avec lui, ayant trouvé quelques alimens, furent assez heureux pour se sauver peu de jours après, sur un vaisseau de la même flote qui retournoit en Espagne. Magellan, après avoir surmonté de très-grandes difficultez, trouva enfin le détroit & le canal par lequel se communiquent les deux mers, qu'on appelle encore aujourd'hui le détroit de Magellan. Il y prit de certains géans qui étoient hauts de plus de quinze empans, ce qui approcheroit de douze piez: mais ils moururent bien-tôt après, parce qu'il n'avoient pas leur nourriture ordinaire qui étoit de la chair cruë. Magellan passa heureusement le détroit qui porte son nom, & ayant poursuivi sa route par les mers du

Sud, il se trouva sous la Ligne équinoxiale, presque à la vuë des isles Moluques, autour desquelles il tournoioit, sans les pouvoir découvrir, soit à cause des courans, ou par le défaut de ses cartes. Il alla relâcher à quelques autres isles où il eut à combattre contre les Indiens. De-là, il passa à celles de Zebu qu'on nomme les Manilles. Dans le même tems, son ami Serrano étoit aussi en mer faisant route aux Indes, & après avoir eu des succès assez semblables, ils moururent tous deux en un même jour, quoi qu'en des lieux differens & éloignez l'un de l'autre.

Il n'est pas nécessaire de rapporter ici tout ce qui regarde Magellan, ses longs voiages, les difficultez qu'il eut à surmonter avant-que d'avoir ttouvé ce détroit qui porte son nom, & navigé dans la mer pacifique; ni son arrivée aux isles de Zebu; & comment il persuada au Roi de ces isles qui étoit idolâtre, d'embrasser la Religion Chrétienne; ni les combats où il s'engagea en faveur de ce Roi contre ses ennemis: car on ne se propose pas ici de faire l'histoire de Magellan, outre que toutes ces choses ont été écrites par d'excellens Auteurs. Pour ce qui regarde la découverte des isles Moluques par les Espagnols, qui fût le premier & le principal but de Magellan, il est nécessaire d'en dire ici quelque chose en abregé afin de faire connoître l'empressement général de divers Princes & de plusieurs nations pour ces isles, & l'opinion qu'on avoir de leur importance, & des grands avantages qu'on en pouvoit retirer.

Le

Le Roi de Zebu se fit Chrétien, & reçut le baptême, plutôt à dessein de se servir des armes Espagnoles, que par un bon zéle, ou par quelque connoissance qu'il eût de la Religion qu'il embrassoit. Il voulut à son baptême être nommé Fernand par complaisance & par flatterie pour son parrein, qui fut le même Fernand de Magellan dont on parle ici. Après avoir obtenu plusieurs victoires par le secours des Espagnols, il commença de craindre le poids de leur joug, & apprehenda qu'il ne devint encore plus pesant dans la suite; desorte qu'il voulut s'en délivrer par une révolte contre eux. Il fit donc un festin, en apparence pour faire honneur à Magellan qui y fut convié avec trente-cinq Espagnols. Mais comme ils mangeoient, ils se virent tout d'un coup environnez par un grand nombre d'Indiens, qui troublérent la fête & égorgérent tous les conviez. Ils voulurent bien se mettre en défense; mais cela ne leur servit qu'à rendre leur mort un peu plus honorable, en donnant des marques de leur courage. Le reste des Espagnols qui étoient demeurez sur leurs vaisseaux sauvérent leur vie par ce moien, & pour mettre quelque ordre à leurs afaires & à leur sureté dans la fâcheuse conjoncture où ils se trouvoient, ils commencérent par élire un nouveau Général, qui fut Duart Barbosa parent de Magellan. Ils nommérent aussi pour Capitaine du vaisseau *la victoire*, Loüis Alfonse Portugais. Le perfide Roi persuadé que sa trahison n'étoit point connuë, & qu'il pou-

pouvoit encore la couvrir aussi-bien que son apostasie, envoia convier Barbosa, lui faisant dire qu'il vouloit lui mettre entre les mains le présent qu'il avoit promis pour le Roi d'Espagne. Jean Serrano regardant comme une témérité de se fier une seconde fois à un homme dont les mains étoient encore teintes du sang de leurs compagnons, dissuadoit autant qu'il pouvoit Barbosa d'aller trouver ce Prince. Mais il ne fut ni crû ni écouté. Barbosa & les autres conviez partirent, & Serrano pour faire connoître que ce n'étoit pas la peur qui lui avoit fait donner le conseil qu'il avoit donné, fut le premier qui se mit dans la chaloupe qui devoit les porter à terre. Ils entrérent dans un bois de palmiers où les tables étoient servies à l'ombre, & où le Roi les attendoit avec un petit nombre de gens, & leur musique ordinaire de cornemuses. Il y avoit peu qu'ils étoient assis, & ils avoient à peine commencé à manger, lors qu'une grosse troupes d'archers sortit d'une embuscade, où elle étoit cachée, & ils percérent nos gens à coups de fléches. D'abord ils épargnérent Serrano non-pas tant par l'amitié qu'ils avoient pour lui, quoi qu'en éfet ils témoignassent en avoir, que pour tâcher de tirer des Espagnols deux piéces de canon de fonte qu'ils demandoient pour la rançon du prisonnier qu'ils leur faisoient voir avec les mains liées. Serrano élevant sa voix apprit à ses compatriotes le nouveau massacre que ces Barbares venoient de faire, desorte que les nôtres ne pouvant plus prendre aucune

confiance en eux, mirent incontinent à la voile. Aussi non seulement ils virent que les Indiens remmenoient Serrano à leurs habitations, mais même peu de tems après ils entendirent de grands cris que ces barbares poussoient dans le tems qu'on lui coupoit la tête, & qu'ils s'éforçoient de renverser une croix qui étoit plantée devant la nouvelle Eglise, dont ils ne purent pourtant venir à bout. Nos gens manquant de monde, brulérent le navire nommé *la Conception*, & élurent pour Général Jean Caravallo, & pour Capitaine du vaisseau nommé *la Victoire* Gonzale Gomez d'Espinosa. Ils terrirent à Borneo & trouverent sur la côte une flote de *Carcoas*, dont la proüe étoit peinte, en forme de têtes dorées de serpens.

On voioit sur ces barques des soldats bien armez, qui aussi-tôt qu'ils eurent reconnu nos gens, en portérent la nouvelle à leur Roi. Il envoia d'abord au-devant d'eux, & avant-qu'ils arrivassent à la ville, deux mille soldats de sa garde qui marchoient en branlant leurs arcs & leurs fléches de roseaux, aiant encore pour armes des sarbacanes, des sabres, des boucliers; & pour cuirasses des écailles des tortuës. On voioit au milieu d'eux un éléphant qui portoit sur son dos une petite tour de bois. Dès-que les Espagnols furent arrivez auprès d'eux, l'éléphant s'inclina, & six hommes armez sortirent de la tour où l'on fit entrer le Général Gonzale Gomez d'Espinosa. Il alla de cette maniére pour se presenter devant le Roi, & quand il fut en sa presence, son

Secre-

Secretaire lui parla par une sarbacane, & Espinosa lui conta la trahison du Roi de Zebu. Tout le monde plaignit nos gens, & après qu'on leur eut fourni les secours dont ils avoient besoin, ils prirent congé, & partirent pour les Moluques avec de bons Pilotes. Peu de tems après qu'ils furent partis, n'étant encore guéres éloignez de Borneo, ils rencontrérent cent-cinquante voiles desquelles ils prirent deux jonques, sur quoi ils trouvérent plus de cent hommes, cinq femmes, un fils du Roi de Luçon, & un enfant de deux mois. Ils crurent que c'étoit-là un bon moien & une rançon suffisante pour retirer quelques-uns de leurs camarades qui étoient retenus prisonniers, & pour cet éfet ils remirent le Prince en liberté sur sa parole, après qu'il leur eut promis de rendre tous les Espagnols. Ensuite ils continuérent leur route, & furent battus de quelques tempêtes. Néanmoins ils abordérent heureusement à Tydor le huitiéme de Novembre de l'An mil cinq cents vint & un. Quand le Roi Almanzor entendit les salves de l'artillerie, il envoia pour savoir de quelle nation étoient les gens qui venoient d'arriver, & peu de tems après il alla lui-même à nos navires dans une petite barque. Il faisoit paroître une veste tissuë d'or & de soie, & par-dessus il avoit une espéce de manteau, ou de robe de drap blanc, qui traînoit à terre. Il avoit sur la tête une maniére de voile de diverses couleurs qui lui serroit les deux temples, & qui ressembloit assez bien aux mitres des Per-

Persans. Il passa sur l'Amiral, & les Rélations de ce voiage disent, qu'il se boucha le nez avec les doigts, soit que ce fût à cause de l'odeur de nos viandes, ou à cause de celle du navire. Il n'y avoit pas longtems que le Mahometisme étoit établi dans son païs, & la plus grande partie de ses Sujets, particuliérement ceux qui habitoient dans les montagnes, adoroient encore les Idoles. Il dit à nos gens qu'ils étoient les bien venus, & leur fit beaucoup d'amitiez & de caresses en paroles, qui dans la suite furent accompagnées d'éfets qui en firent connoître la sincérité. Après s'être informé soigneusement des peines & des fatigues qu'ils avoient supportées, il leur permit de charger du clou. Ils lui firent présent d'une chaise de velours cramoisi & d'une robe de velours jaune, d'un grand juste-au-corps de toile d'or faux, d'une piéce de damas jaune, de quatre aunes d'écarlate, de napes, de serviettes, de mouchoirs & d'autres linges, avec de la broderie d'or & de soie; de coupes de verre, de colliers de la même matiére, de miroirs, de couteaux, d'épées, de ciseaux & de peignes. Ils firent à peu près les mêmes présens à son fils, à qui ils donnérent aussi un bonnet. Ils firent encore les libéralitez à peu près de la même nature à ses Cachils & Sangiacs. Quand on lui demanda permission de la part de l'Empereur de négocier, il la donna pleine & entiére, ajoûtant qu'ils pouvoient tuer ceux qui s'y opposeroient. Il regarda soigneusement le portrait & les armes
de

de Sa Majesté dans nos étendards, & voulut aussi voir nos monnoies. Comme il se piquoit d'Astrologie & de divination, oubien, selon que quelques autres disent, qu'il avoit songé ou conjecturé ce qui devoit arriver, ou l'avoit ouï dire aux Prêtres Chinois, il assura qu'il savoit fort bien que les Chrétiens devoient aller en son païs, à cause des Epiceries; & en même-tems il les pria de ne le point abandonner. Après cela on parla de faire un traitté d'aillance, & quand on fut d'accord des articles, deux Indiens de Tydor se transportérent sur les vaisseaux Espagnols, ayant entre les mains un paquet bien envelopé, qu'on crut être l'Alcoran: mais comme il étoit couvert de soie, nos gens ne purent bien découvrir ce que c'étoit. Almanzor mit les mains dessus, puis il les porta à sa tête & à sa poitrine, & avec cette céremonie il jura amitié, foi & hommage aux Rois d'Espagne, promettant de leur fournir du clou, & de leur permettre toute sorte de commerce dans son Roïaume, pour toûjours & sans aucune limitation de tems. Alors le Général Espinosa au nom de l'Empereur, fit aussi serment devant une image de la Ste. Vierge, jurant & promettant la protection des Rois d'Espagne pour le Roïaume de Tydor, tant en paix qu'en guerre: puis il presenta au Roi Almanzor trente Indiens qu'il tenoit prisonniers. Incontinent après, disent quelques Ecrivans, Corala Prince de Ternate neveu d'Almanzor, arriva à Tydor, & prêta le même serment de foi & hommage:

ge:

ge : puis Lucuf Roi de Gilolo fit la même chose. On dit de ce dernier qu'il avoit six cents enfans ; & d'Almanzor qu'il avoit deux cents femmes. Ces Rois écrivirent à l'Empereur pour ratifier leur hommage, & Sebastien de Cano partit sur le vaisseau nommé *la Victoire*, pour en porter les dépêches en Espagne, prenant la route que les Portugais avoient accoutumé de tenir. Le Général Espinosa partit aussi dans le même tems & pour le même lieu, mais il prit une route differente, savoir celle de Panama par la Castille d'Or.

Dom Garcias Henriquez, que le Portugal avoit nommé pour succéder à Antoine Brito, étoit alors en route pour se rendre aux Moluques, & ayant relâché à Banda il y attendoit la monson pour passer à Ternate. On appelle la Monson, ou Mousson, d'un mot qui est tiré des Portugais, un vent favorable qui soufle six mois d'un côté, & six mois de l'autre, & qui pendant six mois sert pour aller d'un lieu à l'autre dans les Indes Orientales, & pendant six autres mois qu'il soufle d'un autre côté il sert aussi à s'en retourner. Dom Garcias se pourvut à Banda de tout ce qui étoit nécessaire, pour armer & mettre en bon état le fort que Brito avoit bâti à Ternate. Ce ne fut pas sans beaucoup de raison qu'il prit ces précautions, parce qu'il avoit eu avis que le nombre des vaisseaux Espagnols croissoit dans ces mers & à l'entour de ces isles. Il avoit appris les mouvemens de ces vaisseaux par quelques-uns de ses soldats qu'il avoit envoié

voyé pour les épier. Il ne fut donc pas plûtôt arrivé à Ternate, qu'il examina soigneusement l'état du fort & la disposition des afaires & du gouvernement, & il négocia la paix avec Cachil Almanzor Roi de Tydor. Comme on aura souvent occasion de répeter ces mots de Cachil & Sangiac, on croit qu'il est à propos de dire quelque chose de leur origine & de leur signification. Cachil peut venir du mot Arabe *Katil*, qui signifie un vaillant soldat. Dans les isles Moluques on donne par honneur ce tître aux Nobles, qui est à peu près comme le Monsieur, ou Monseigneur en France, & comme le Dom en Espagne, ou un peu plus. Le tître de *Sangiac* répond à celui de Duc ou de Comte, & peut venir de Sonchaq, qui en la langue des Turcs veut dire Capitaine.

Afin de pouvoir plus aisément conclure la paix, Dom Garcias trouva bon de se saisir des personnes Royales, tâchant de colorer la chose d'un prétexte honnête; ce qui n'empêcha pourtant pas qu'elle ne fût regardée par les Indiens comme un commencement d'oppression, & qu'elle ne les jettât dans la défiance. On peut dire que ce fut là le premier dégoût que les Portugais donnérent à ces peuples, qui ne manquérent pas de regarder cette action comme une grande injure, & d'y être fort sensibles. En effet, depuis ce tems-là ils furent toûjours plus froids & plus réservez, attendant une occasion favorable pour se vanger: si bien qu'on peut dire que cette démarche fut l'origine

gine & la premiére source des maux qui arrivérent dans la suite, comme on voit souvent naître de grands embrasemens d'une petite étincelle.

Cachil Daroes comme Gouverneur de Ternate & Tuteur du jeune Prince, tâchoit d'empêcher cette paix, craignant que tout le commerce du clou ne fût par ce moien transporté à Tydor, au préjudice du Roi mineur. Néanmoins on fit ensorte de le contenter moiennant quelques conditions, qui furent que le Roi de Tydor lui remettroit entre les mains un navire qu'il avoit pris avec quelque artillerie, & quelques Portugais fugitifs. Almanzor qui jugeoit que la paix avec les Portugais lui étoit nécessaire, & que leur amitié lui étoit utile, fit proposer à Cachil Daroes, pour le gagner, de le marier avec une de ses filles. Dom Garcias considérant que ce mariage pourroit servir à unir les forces de ces deux Etats, & qu'ils en seroient d'autant moins soumis à l'autorité & à la domination Portugaise, fit ce qu'il put pour empêcher cette dangereuse alliance, & il envoia demander au Roi de Tydor l'artillerie dont on a parlé. Ce Roi s'excusa de la rendre, disant qu'il l'avoit prêtée quelques jours auparavant au Roi de Bacham. Cachil Daroes agissant de concert avec lui, Dom Garcias, qui en étoit fort chagrin, chercha quelque occasion favorable de troubler leur union, & de se vanger. Dans ce tems-là, Almanzor étoit tombé malade, il fit prier Dom Garçias de lui envoier un Médecin.

Celui-

Celui-ci lui envoya un Apoticaire fin & adroit, qui, soit par ignorance de la Médecine, ou soit comme on le crut, par les ordres de Dom Garcias, fit bien-tôt finir la maladie avec la vie du malade; car on prétendit avoir remarqué en lui des signes évidens de poison. On donna les ordres pour l'enterrement de ce Roi, & dans le même tems le Général Portugais s'étant embarqué avec ses gens sur quelques carcoas, il parut dès le matin devant Tydor. Il envoya demander par Baldaya son Ecrivain l'artillerie en question, avec menace de déclarer la guerre si on ne la lui vouloit pas rendre. Ceux de Tydor s'excusant, & disant qu'il ne pouvoient pas la rendre sur le champ par plusieurs raisons, & particulierement à cause des obséques du Roi auxquelles ils étoient alors occupez. Dom Garcias, sans leur donner un moment de tems, fit attaquer la ville. Les Portugais y entrérent, mettant le feu par tout, pillant & massacrant sans distinction tout ce qui se rencontroit devant eux, ensorte que les Tydoriens furent contraints d'abandonner le corps de leur Roi, & de se sauver dans les montagnes. Dom Garcias, après leur fuite, s'empara de l'artillerie, sans trouver aucune résistance: puis il s'en alla à Ternate où il la fit emmener avec lui. Les fuïards, quoi qu'encore peu assurez nonobstant son départ, retournérent pourtant dans leur ville qu'ils trouvérent délabrée, presque entierement ruïnée, & réduite en cendres. Ils reprirent néanmoins cou-

courage, & reconnurent pour leur Roi avec les cérémonies accoutumées, *Cachil Raxamira* fils d'Almanzor, le commettant pour son éducation aux soins & à la conduite de Cachil Rade son parent. La guerre étant déclarée entre ceux de Ternate & de Tydor, le nouveau Roi fut secouru à propos par les Espagnols nouvellement arrivez en ce païs-là.

Cependant le vaisseau nommé *la Victoire*, étant arrivé en Espagne, & l'Empereur ayant reçeu les lettres des Rois des Moluques, il fut de plus en plus persuadé que ces isles étoient de son partage & devoient lui appartenir. Les richesses qu'il espéroit en tirer jointes à son droit, furent un puissant motif pour l'obliger à prendre la résolution de s'en rendre maître. Il donna donc ordre d'équiper à la Corogne une nouvelle flote composée de quatre navires, deux galions, & une patache, & pour la commander en chef il nomma Garcias de Loaysa gentil-homme de Biscaye, lui donnant pour Lieutenant Sebastien de Cano, & pour Capitaines sous lui Dom Rodrigue d'Acugna, Diegue de Vera, & quelques autres. Cette flotte partit le soir de la St. Jaques de l'An mil-cinq-cents-vingts-cinq. Elle alla relâcher à la Gomere, qui est une des isles Canaries; puis elle rangea la côte de Guinée, faute de vent pour doubler le cap de St. Augustin. Ce calme ayant obligé de prendre la route du cap de Bonne-esperance, un navire Portugais qu'on rencontra, guida la flote jusqu'à l'isle de St. Matthieu,

qui

qui est inculte & toute pleine de grands orangers. On y vit des poules, & des traces de sangliers, & l'on trouva sur l'écorce de quelques arbres des preuves que les Portugais y avoient passé, y aiant des inscriptions dans leur langue. De-là tous les vaisseaux prirent le large, & laissant la route du cap de Bonne-espérance, ils doublérent celui de St. Augustin, pour aller au détroit de Magellan. Ils eurent de grandes tempêtes, & s'écartérent souvent de leur route. Le navire de Sebastien de Cano toucha, mais il fut remis à flot. Les galions & la patache terrirent à la Nouvelle Espagne. Le Général, par le conseil de Cano, passa sous la Ligne équinoxiale sur l'avis qu'il lui donna qu'à douze degrez par de-là il trouveroit des isles abondantes en or & en argent. Tout l'équipage fut malade, le Général mourut aussi-bien que Sebastien de Cano & quelques autres. Ceux qui restérent élurent pour Général Toribio de Salazar : puis ils retournérent sous la Ligne, & Salazar, mourut dans les isles de las Velas.* qu'on nomme aujourd'hui les isles des Larrons. Il y eut de grandes contestations pour savoir qui lui succéderoit, & enfin on convint que Martin Igniguez & Fernand de Bustamante commanderoient alternativement. Ils arrivérent pendant cette discorde à la vuë de Mindanao. De-là ils se rendirent aux Moluques, ayant pris quelques rafraichissemens à Cope

* Isles de las Velas. C'est comme qui diroit Isles des Veilles, où il faut veiller soigneusement contre les voleurs.

à Cope village de Moratay, ayant passé à Camafo, qui est dans l'isle de Morotoia, dont le Sangiac est vassal du Roi de Tydor. Ils continuérent donc leur route par le golfe de Camafo, où ils apprirent de l'équipage de Dom George de Meneses, dont le navire avoit été porté dans ce golfe par les courans, & y étoit échoüé, en quel état étoient les afaires des Portugais à Ternate, & comment Dom Garcias faisoit la guerre à ceux de Tydor. Igniguez & Bustamante étant arrivez dans une conjoncture si favorable, & s'étant pourvus de toutes les choses nécessaires, offrirent d'employer les forces Espagnoles en faveur des Tydoriens, & gagnérent par ce moyen les bonnes graces de tous. Dom Garcias ayant pris des mesures contre ces nouveaux ennemis, assembla une flotte de quelques Carcoas, & bien qu'il ne pût persuader le Tuteur Daroes de l'accompagner, il se mit pourtant en devoir de s'oposer aux Espagnols. Il crut qu'il étoit à propos de commencer par leur offrir la paix, & de les recevoir comme amis, en qualité de Sujets de l'Empereur qui étoit proche parent du Roi de Portugal. Néanmoins il accompagna ce compliment d'une protestation que les Moluques étoient du partage des Portugais. Comme tout cela ne servit de rien, il s'embarqua avec ses gens sur douze Carcoas, accompagné de Manuel Faucon, dont il se servit pour envoyer sa protestation par écrit, avec ordre, si les Espagnols n'y déféroient pas, de leur déclarer la guer-

re & leur offrir la bataille. Le Commandant Eſpagnol reçut à ſon bord avec beaucoup de civilité & d'honneur celui qui devoit faire la proteſtation, à laquelle il répondit : Que les Moluques étoient du partage des Eſpagnols, & il proteſta auſſi de ſon côté de la part de l'Empereur, exhortant Dom Garcias à ne point rompre la paix qui étoit entre leurs Rois. Mais enfin, après toutes ces formalitez, il fallut en venir aux armes. Igniguez ſe retira dans le hâvre de Tydor, & fit planter de l'artillerie ſur les remparts de la ville. Les Portugais le ſuivirent : on combattit de part & d'autre avec beaucoup d'ardeur, & il y eut pluſieurs gens de tuez. A la fin ceux de Ternate ſe retirérent avec tant de deſordre, que la victoire ſe déclara tout-à-fait pour les Tydoriens. Les proteſtations continuérent ſans que la guerre ceſſât, les Eſpagnols alléguant en leur faveur les découvertes de Magellan, & les Portugais celles de Serrano & de Brito. Les Tydoriens, joints aux Eſpagnols, prirent quelques Carcoas de Gilolo ſur leſquelles ils tuérent un Portugais & quelques gens de Ternate : ils prirent auſſi un Champan chargé de munitions pour Talangame.

On nomme *Carcons*, *Corcorres*, ou *Carracores*, dans les Philippines, certains vaiſſeaux à rames, plats & découverts, qui ſont plus grands que nos barques, & qui ont deux gouvernails, l'un à la poupe & l'autre à la prouë. Ceux de Ternate appellent *Janguas*, ou *Tangas*, des barques fort ſem-

blables

blables aux Carcoas, & qui n'ont d'autre difference ſinon deux demi-lunes de bois, dorées ou peintes, qui s'élevent au-deſſus de la Quille, à la Poupe & à la Prouë. Ces ſortes de vaiſſeaux peuvent porter chacun cent hommes, & l'on voit ſouvent les Indiens les naviger au ſon du tambour & des cloches. Parmi les équipages il y a d'ordinaire vingt ſoldats, & ſix arquebuſiers. Les autres ſont occupez à ſervir quatre ou cinq piéces de canon de fonte. Les rameurs & les ſoldats ſont armez de ſabres, de boucliers & d'une grande quantité de *Calabays* & de *Saguz*, qui ſont une eſpéce de cannes brûlées par le bout, qu'ils tirent fort droit, à peu près de la même façon que les Mores lancent leurs dards. Leur maniére de combattre eſt de s'approcher à la portée du canon, & après l'avoir tiré ils fuïent legerement de côté & d'autre, juſques-à-ce qu'ils retournent pour charger une ſeconde fois, & faire enſuite comme auparavant. Ils mettent trois hommes à chaque piéce de canon; le premier la pointe, le ſecond l'amorce, & le troiſiéme y met le feu. Mais quand ils ont à combattre contre nous, ils le font plus réguliérement, nôtre éxemple leur ayant ſervi à ſe former quelque ſorte de diſcipline militaire. Néanmoins dans leurs carcoas, ils ſont toûjours fort expoſez à nôtre artillerie, parce qu'ils y ſont entierement à découvert, & tout-de-même dans leurs champanas ou champans, qui ſont des maniéres de barques peu differentes des autres.

Les Tydoriens encouragez par cette victoire, & par le ſecours des Eſpagnols, prirent les armes pour aller faire une courſe dans le païs de ceux de Ternate, où ils pillérent & blûlérent un lieu nommé Gaca. Comme ils retournoient de cette expedition, ils rencontrérent en chemin Martin Correa qu'ils combattirent, l'avantage ayant été à peu près égal de part & d'autre, ſans que la victoire ſe déclarât. Dans le tems que cette guerre étoit le plus allumée, Dom George de Meneſes vint des iſles Papouës, & aiant terri à Ternate, Dom Garcias lui céda le commandement. Cependant on ne voioit qu'incendies & carnage des deux côtez, & on craignoit que le mal n'augmentât encore lors que les Portugais auroient receu les ſecours qu'ils attendoient de Malaca, & les Eſpagnols ceux qu'ils attendoient d'Eſpagne. Le nouveau Commandant des premiers, & Martin Igniguez, entrérent en quelque négociation, ſe faiſant faire mutuellement de grandes civilitez, & témoignant ſouhaiter fort la paix; ce qui n'aboutit pourtant qu'a une tréve qui ne fut pas de longue durée, & qui même ne regardoit pas le fonds du démêlé. Il y eut pluſieurs combats ſous divers Chefs, entre les deux nations, l'Eſpagnole & la Portugaiſe, touchant la poſſeſſion des Moluques, & cela en divers endroits depuis Gilolo & les autres iſles voiſines, juſques à ce qu'enfin les afaires y prirent le tour que nous verrons dans la ſuite. On n'entre pas à préſent dans ce détail, tant parce que cela a

été

été écrit fort amplement par d'autres, qu'à cause qu'on sera encore obligé d'en parler. Maintenant pour donner plus de jour à l'histoire, il faut dire quelque chose de ce qui se passa parmi ces Rois des Moluques, après qu'ils eurent reconnu la Couronne d'Espagne, afin qu'on puisse mieux comprendre les causes qui lui firent perdre ces isles.

Les Espagnols s'étant refroidis, & n'agissant plus avec la même vigueur en faveur du Roi de Tydor, il fut contraint de demander la paix, & de consentir à payer quelque tribut sur le clou qui se recüeilloit dans ses Etats. Il promit aussi de ne recevoir en aucune maniére les secours qu'on pourroit lui offrir de la part de l'Espagne, & se soumit à quelques autres conditions, moyennant quoi la paix fut faite, & la guerre cessa pour quelque tems.

Nous avons vû ci-devant que Cachil Boleyfe, Roi de Ternate, avoit laissé trois enfans légitimes, Cachil Bayano, Cachil Dayalo, & Cachil Tabarija, dont le plus vieux n'avoit alors que six ans quand leur pére mourut. Il laissa sept autres enfans bâtards, dont le plus âgé étoit Cachil Daroes qui fut Gouverneur du Royaume conjointement avec la Reine. L'an mil cinq cents vingt & un, après que Brito eut fait bâtir un fort, à dessein de s'assurer mieux de l'obeissance des habitans, bien qu'il couvrît la chose d'un autre prétexte, il obligea le jeune Roi & la Reine sa mere de s'y retirer. Cette Princesse fut fort sensible à la violence qu'on lui faisoit, ne pouvant souf-

frir qu'on l'empêchât par ce moïen de gouverner le Roïaume conjointement avec Daroes : elle s'en plaignit hautement & usa de menaces en qualité de Reine & de mére du jeune Prince. A la vérité on lui fournissoit abondamment tout ce qui étoit nécessaire pour la nourriture & pour l'éducation de ses enfans : mais regardant tous ces bons traitemens comme un artifice pour mieux couvrir l'outrage qu'on lui faisoit, rien ne la pouvoit contenter, & tout ce que ses gens, ou d'autres, lui disoient là-dessus, n'étoit pas capable de modérer son chagrin. Ceux du païs remarquoient aussi beaucoup de différence dans la conduite des Portugais à leur égard, depuis la construction de ce fort, car ils les trouvoient beaucoup plus durs & plus rudes qu'auparavant. Ainsi ils commencérent à perdre peu à peu l'amitié qu'ils avoient eu pour eux au commencement, & en même tems aussi le respect & la déférence. Ces mécontentemens augmentérent sous le successeur de Brito, quand on vit qu'il continuoit à tenir les personnes Roïales dans l'oppression & dans la captivité. Le jeune Prince aiant été nourri & élevé plusieurs années dans le fort, se trouva dans un âge convenable pour lui pouvoir remettre entre les mains le gouvernement du Roïaume ; car il étoit âgé de dix-huit ans. Mais tout d'un coup il fut attaqué d'une maladie violente, & mourut en peu de jours, non sans soupçon d'avoir été empoisonné, & l'on imputoit ce crime à Cachil Daroes, tant l'envie de regner à de

pouvoir

pouvoir sur le cœur des hommes.

Aussi-tôt après la mort du Sultan Bayano, on fit reconnoître pour Roi, Cachil Dayalo, & le peuple lui préta serment. Dom George trouva aussi moien de le faire venir & de le retenir dans le fort. Sa mére qui en étoit alors sortie, demanda qu'on le lui rendît, l'éxemple de son aîné lui faisant justement craindre que celui-ci n'eût un pareil sort. Dom George lui accorda ce qu'elle demandoit avec beaucoup d'instance, non pas tant par aucune sensibilité pour ses priéres & pour ses larmes, que pour obliger Cachil Daroes, dont il étoit alors fort satisfait; & qui même avoit eu part à tout ce qui s'étoit passé auparavant. Il arriva pourtant un accident qui les broüilla. Daroes eut de la jalousie de la conduite de Dom George sur ce qu'il favorisoit extrémement Cachil Bayaco qui étoit un homme considérable. Cette liaison étoit suspecte à Daroes qui craignoit, peut-être justement, que Dom George ne vint à estimer plus Bayaco que lui. Cette crainte, qui paroissoit assez bien fondée, augmenta de telle maniére qu'elle se changea enfin en haine, & fit prendre à Daroes la résolution de faire périr Dom George. Mais il ne put prendre ses mesures d'une maniére si secréte, que la chose ne vint à la connoissance de Meneses, qui ne se croiant pas en sureté fut obligé, de se retirer dans le fort. Daroes fier de cette retraitte, & des aplaudissemens de tout le Roïaume, envoia demander à ce Commandant qu'il lui livrât Bayaco, pour faire

éxaminer en Justice quelques crimes dont il étoit accusé devant lui, en qualité de Gouverneur. Dom George, qui vouloit sauver le Cachil Bayaco, fit assembler le Commandant du fort & les autres Capitaines, pour prendre leurs avis là-dessus. Quelques-uns lui conseilloient d'accorder ce qu'on lui demandoit, & d'autres d'éloigner, & de chercher quelque moïen de modérer le chagrin & le mécontentement de Baroes. Cette délibération s'étant faite assez ouvertement & sans précaution, Bayaco entendit de sa chambre qu'on balançoit au sujet de son affaire; & comme il n'y avoit rien qu'il craignit plus que d'être remis entre les mains de Daroes qu'il haïssoit mortellement, & qu'il n'y avoit point de genre de mort qu'il n'aimât mieux soufrir, que de se voir en la puissance de son ennemi, il prit une résolution de desesperée, & s'étant précipité avec fureur d'une fenêtre fort haute, il s'écrasa. Dom George étant touché de sa mort, se crut obligé à la venger. Il en trouva bientôt une occasion qui lui parut favorable, quoi que la chose fût de peu de consequence en elle-même. Un pourceau fut trouvé mort dans la cour de la forteresse, & on seut que quelques Indiens l'avoient tué, soit pour chagriner Dom George, soit par superstition, comme étant Mahométans: car personne n'ignore l'entêtement & l'aversion ridicule de cette Secte contre cette sorte d'animaux, & l'on ne sait que trop qu'ils sont capables de se faire sur ce sujet une grande afaire d'une bagatelle. On fit une enquête

soi-

soigneuse du fait, & on en trouva coupable, ou au moins Dom George voulut qu'il le fût, un nommé Vaydua proche parent de Cachil Daroes, homme savant & grand zelateur de la Loi de Mahomet, dont il étoit Cacis, ou Prêtre, & qui avoit beaucoup de crédit dans le Roïaume. Dom George le fit arrêter & conduire dans le fort, sans prendre garde aux consequences de cette action, ou sans s'en mettre en peine. Daroes accompagné des Grands du Roïaume, alla demander avec beaucoup d'instance qu'on remît en liberté cette personne sacrée. Pendant qu'on étoit en négociation, un nommé Pero Fernandez homme de peu, & valet du Commandant du fort, soit par l'ordre de son Maître, ou de son propre mouvement, parut en presence de tout le monde avec une carbonnade du cochon à la main, & en frotta la bouche & tout le visage de Cachil Vaydua, sans que la résistance qu'il put faire ni ses plaintes le pussent garantir d'un outrage qui lui étoit si sensible. Au contraire les Portugais jetterent de grands éclats de rire en signe d'approbation du fait. Daroes s'étant jetté à terre versa des larmes, fit de grands gemissemens, demandant avec instance qu'on lui rendît Vaydua, ce qu'il obtint enfin. Dom George, qui s'étoit satisfait, se laissa fléchir, & renvoia le prisonnier dans sa maison, moiennant des ôtages qu'on lui donna. Daroes & tous les principaux du païs qui étoient avec lui, accompagnerent Vaydua jusques chez lui. Dès qu'il y fut arrivé, il se purifia avec beau-

coup de soin : parce que c'est une soüillure & une abomination aux Mahométans de toucher de la chair de pourceau. Ensuite, pour faire voir combien il étoit sensible à l'affront qu'il avoit receu, il s'absenta volontairement de l'Isle pendant quelques années ; & il parcourut les Isles voisines, où il publia l'outrage qu'on avoit fait à un Prêtre de Mahomet, sollicitant & conjurant tous les habitans des lieux par où il passoit, de s'unir pour ses intérêts & pour la réparation de son honneur.

Cette avanture qu'on regarda comme un outrage fait à la Religion, fut bientôt suivie d'une autre encore plus fâcheuse, & qui acheva de rendre les Portugais tout à fait odieux. Le galion qui avoit accoutumé d'apporter la paye des soldats, aiant été retardé par le mauvais tems, ils commencerent à sentir la nécessité, & à chercher les moiens d'y remedier. Pour cet éfet ils entroient dans les boutiques & dans les magasins des gens du païs, & y prenoient sans païer les provisions dont ils avoient besoin. Daroes irrité de cette violence fit ensorte que personne n'aporta plus de vivres à vendre, & que dans la ville on ferma les boutiques où il y en avoit. Cet ordre donné sous main, jetta tous les soldats Portugais dans une si grande disette, & les réduisit à une necessité si pressante, qu'ils se mutinérent, se mirent sous les armes & s'atroupérent, maudissant hautement leurs Commandans & le Gouverneur des Indes, & demandant insolemment qu'on les secourût, & qu'on leur

donnât

donnât au moins dequoi les empêcher de mourir de faim. Dom George se voiant ainsi pressé, & en rejettant la faute sur l'avarice de ses gens, envoia quelques bâtimens avec un Capitaine à Gomez Arias, afin d'acheter quelques provisions dans les Isles voisines, avec ordre de tâcher de les troquer pour des hardes. Ils débarquerent assez proche, dans une isle où la faim les rendant insolens, ils pillérent un bourg nommé Tabona. Les habitans ne pouvant souffrir une telle violence & la regardant comme un grand affront, prirent les armes, attaquerent les Portugais, en tuerent la plus grande partie, & desarmerent ceux qui restoient, qui étoient presque tous blessez. Ces malheureux restes s'étant rembarquez pour retourner à Ternate, leur petit nombre & leurs blessures témoignerent encore mieux que leur langue le desordre qui leur étoit arrivé. Dom George qui étoit naturellement colére, entra dans un emportement terrible, & menaça hautement Daroes, que si on ne lui remettoit entre les mains les auteurs du fait, il sauroit bien trouver les moiens de se venger. Quoique Cachil Daroes n'ignorât pas que toute la faute venoit des Portugais, il jugea pourtant à propos de remettre entre les mains de Dom George le Gouverneur de Tabona, & deux autres des Principaux du lieu, croiant qu'après les avoir tenus quelques jours prisonniers, sa colere s'appaiseroit. Quand on les lui eut amenez, il fit couper les mains à deux d'entre eux, & les renvoia en cet état. A l'égard du Gouverneur, son supplice marqua la

fureur où étoit ſon Juge. Il lui fit lier les mains derriere le dos ; & l'ayant fait mettre en cet état ſur le bord de la mer, les miniſtres de ſa cruauté animérent contre lui deux lévriers d'atache accoutumez au ſang. Le malheureux patient ne pouvant éviter les cruelles morſures de ces animaux furieux, faiſoit de vains éforts, en détournant ſon corps, autant qu'il lui étoit poſſible, & tâchant de ſe défendre comme il pouvoit, avec les pieds & les autres membres qu'il avoit libres. Une grande foule de peuple regardoit triſtement & avec une admiration pleine d'horreur un ſi cruel ſpectacle, déteſtant en eux-mêmes une punition ſi inhumaine & ſi barbare. Dans cette terrible extrémité le miſérable Gouverneur voulut eſſaier à fuir : mais ſe voiant environné de ſoldats en armes qui lui empêchoient le paſſage du côté de la terre, il ſe jetta dans la mer, le ſeul azile qu'on n'avoit peut-être pas penſé à lui ôter. Il ne pouvoit avoir que peu d'eſperance de s'y ſauver, ayant les mains liées, & ne pouvant nager qu'avec les pieds. Neanmoins dans le peril où il ſe voioit, dans la douleur qui le preſſoit, il n'y avoit point d'autre état qui ne lui parût plus doux. Ses éforts ne lui ſervirent de rien. Les chiens animez par le ſang humain qu'ils avoient goûté, & dont on les voioit couverts, ſe jetterent dans l'eau après lui & continuerent à le déchirer, avec des aboïemens afreux. Enfin réduit à la derniere extrémité & n'en pouvant plus, par un éfet de rage & de deſeſpoir, il ſe ſervit contre ces ani-

animaux furieux des mêmes armes avec lesquelles ils l'attaquoient : il prit un des chiens à l'oreille avec les dents, & le tenant ferme, ils disparurent l'un & l'autre & s'enfoncerent dans l'eau. Jusques-là on n'avoit point vû une pareille cruauté dans toute l'étenduë du gouvernement des Portugais. On perdit donc alors toute la bonne opinion qu'on avoit eu de leur équité, & de la moderation dont ils s'étoient vantez. En éfet, ils avoient toujours publié qu'ils ne se portoient au châtiment & à la punition des coupables que par force, par une pure nécessité ; & que quand ils étoient obligez d'en venir-là, ils faisoient les choses avec le plus de douceur & de marques de compassion qu'il leur étoit possible, marquant en cela même leur équité & leur grandeur d'ame. L'action qu'on vient de raporter les rendit odieux, & leur attira la haine publique. Cachil Daroes fit solliciter tous les habitans des Moluques à s'unir pour se défaire de Dom George, de tous les Portugais & des Espagnols, afin de se tirer de dessous le joug de ces étrangers. Il prit lui-même la charge d'engager tous les Rois de ces Isles à faire une ligue générale contre les Chrétiens ; & il envoia en divers lieux quelques-uns de ses plus familiers amis, de ceux en qui il avoit le plus de confiance, pour animer les Princes, & sur tout Cachil Catabruno qui étoit Gouverneur de Gilolo, pendant la minorité du Roi de cette Isle. Il lui marqua un certain tems dans lequel il le prioit de prendre les armes contre les Espagnols

qui habitoient dans son païs ; & il le sollicitoit en même tems de faire mourir le jeune Roi & de s'emparer de ses Etats, lui promettant son secours, comme dans une cause qui leur seroit commune. Car il l'assuroit qu'il feroit la même chose de son côté, qu'il feroit périr tous les Portugais, & avec eux le Sultan Dayalo son Roi encore enfant, dont il prendroit la place, & qu'il ne se soumettroit jamais à la tirannie des Portugais, non-plus qu'à celle des Espagnols.

Dans ce tems-là l'Evangile étoit prêché parmi les peuples barbares de tout cet Archipel, par le ministere des Religieux de l'ordre de Saint Augustin, de St. Dominique & de St. François, & encore par celui du Pere François Xavier Jésuite & de ses Compagnons ; si-bien que les Eglises étoient déja fréquentées, & il se faisoit beaucoup de conversions. Celui pour la gloire de qui l'on travailloit, ne permit pas que les Ministres de sa vérité fussent extirpez. Dom George apprit la conspiration, & les mesures qu'on prenoit pour la faire réüssir, sans faire aucun semblant d'en avoir connoissance. Daroes, pour mieux couvrir son jeu, ne s'absenta point. Il alloit souvent au fort, & visitoit l'Aumônier, quelquefois parce-qu'il en étoit sollicité, & d'autres fois de son propre mouvement. Un jour cet Aumônier l'envoia prier d'y aller comme ayant quelque chose à lui dire, & d'amener avec lui Cachil Tamarano grand Amiral, & Cachil Boio Chef de la Justice du Roïaume sous prétexte de quelques affai-

res

res qu'il vouloit leur communiquer. Cachil Daroes & les deux autres ne soupçonnant rien, y allerent librement. Dom George les reçut avec des témoignages de joie & de bonté en apparence. Mais ils ne furent pas plûtôt entrez dans une chambre, où il avoit fait les préparatifs convenables à son dessein, qu'on les arrêta, & à force de tortures, on leur fit avoüer la conjuration. On les condamna sur le champ à la mort, par une Sentence en forme, & aussi-tôt Dom George aiant fait dresser un échafaut hors du fort, dans un lieu éminent, à la vûë de tout le peuple qui s'étoit déja assemblé pour ce triste spectacle, on y fit monter Cachil Daroes, & après avoir fait publier à haute voix son crime & sa condamnation, on lui coupa la tête. Les deux autres furent aussi punis de quelque supplice moins honorable: mais aucune Histoire ni aucune Relation n'a marqué quel il fut. La Reine & tous les habitans du lieu furent si épouvantez de cette action, qu'ils abandonnerent la ville, & s'enfuirent, cherchant leur sureté dans une montagne rude & de difficile accès du côté de Toruto. La Reine envoia de-là demander son fils que les Portugais tenoient comme prisonnier. On ne lui fit point de réponse, & ce silence qu'elle prit pour un outrage, lui fut encore fort suspect. Ainsi elle fit publier sur peine de la vie, qu'aucune personne de l'Isle n'eût à vendre des vivres aux Portugais, ni à leur fournir, d'autres commoditez. Cet ordre aiant été éxécuté ponctuellement, les Portugais se trouverent

rent bientôt pressez de la faim, & dirent hautement que l'ennemi dont on venoit de se défaire, leur eût été beaucoup moins redoutable que ce dernier. Ils périssoient peu à peu; leur visage se couvroit de rides; ils devenoient foibles & languissans; enfin ils ne pouvoient éviter de mourir bien-tôt, si dans cette extrémité Gonzale Pereyra ne fût pas arrivé heureusement pour eux, avec le galion ordinaire. Il étoit parti de Malaca pour succeder à Dom George de Meneses dans la charge de Gouverneur de Ternate. Ce nouveau Gouverneur se servant de l'occasion, avoit voulu passer à Borneo, où il avoit visité le Roi de cette Isle, avec qui il avoit conclu une paix & une alliance perpetuelle, sans que les Espagnols l'en eussent empêché. Ensuite il en étoit parti pour Ternate où il arriva par un tems calme, & aiant pris possession du fort, il païa les soldats. La Reine l'envoïa visiter, lui faisant faire des plaintes de Dom George, & le priant de lui rendre son fils Cachil Dayalo, qui étoit ce qui la touchoit le plus. Pereyra lui répondit favorablement, lui promettant de lui rendre justice, & pour commencer, il fit prendre Dom George, & le fit mettre prisonnier dans une tour, pour appaiser cette Reine à qui il donna parole de lui rendre son fils, dès que la forteresse seroit achevée. En même tems il la fit prier de retourner dans la ville, pour rétablir la paix & l'amitié entre les deux nations, & faire ensorte que la justice fût soigneusement administrée pour le bien des uns & des autres.

tres. Cette Princesse voyant par l'emprisonnement de son ennemi, qu'on commençoit à executer ce qu'on lui avoit promis, espera aussi de voir bientôt le Roi son fils en liberté. Ainsi son chagrin, sur tout ce qui s'étoit passé commença à se dissiper, & même à se changer en joie. Elle se rendit à la Cour, & Gonzale Pereyra pourvût à la réformation des abus, & à la réparation du fort. Il fit revêtir de pierres de taille les remparts qui jusques alors ne l'avoient été que de moilons, & la Reine lui aida en lui fournissant des ouvriers & des matériaux. Cependant Cachil Doyalo étoit toûjours dans ce fort sans être entierement libre, ce qui faisoit que la Reine & les habitans de Ternate s'employent avec ardeur pour avancer cet ouvrage, croiant que c'étoit un moyen seur pour obtenir la liberté du Roi. Pereyra jugeant que les choses étoient en état de pouvoir mettre à execution quelques ordres qu'il apportoit de Goa, prit la résolution d'y travailler. Ces ordres étoient les mêmes qui déja une autre fois avoient presque fait révolter tous ces Roïaumes. Quelques Gouverneurs, dit là-dessus Couto Historien Portugais, ne pensant qu'à leurs intérêts particuliers appauvrissent les Provinces, & par le même moyen ils appauvrissent aussi leurs Souverains : car aucun Prince ne peut être dit riche si sa grandeur n'est apuyée que sur des Sujets pauvres. Pereyra se voyant en repos, & n'ayant plus ou presque plus besoin des Indiens, fit publier que personne dans toutes les isles, ne

pût

pût acheter de clou de girofle, sinon les Facteurs du Roi son Maître. Il ordonna en consequence, qu'on feroit la visite dans toutes les maisons, & principalement chez les plus riches habitans, & qu'on enleveroit tout ce qu'on y trouveroit de cette marchandise en la payant au prix ordinaire du païs : que cet ordre seroit executé non seulement chez les habitans de Ternate, mais aussi dans les villages & dans les colonies des Portugais : que de plus on leur ôteroit tous les poids, balances, mesures & autres instrumens de cette sorte, avec ordre de les faire brûler publiquement. Toute la ville de Ternate fut en trouble & en rumeur à cette nouvelle. Chacun vouloit l'abandonner parce que si une fois on les privoit de ce commerce, ils ne savoient que devenir, ni de quoi vivre. Plusieurs des Portugais qui devoient être en exemple de modestie & de retenuë, coururent en foule à la maison du Prêtre Fernand Lopez, qui étoit grand Vicaire de l'Evêque, & ayant choisi pour Chef un nommé Vincent de Fonseque homme séditieux, ils résolurent de demander au Commandant qu'il leur laissât la même liberté dont ils joüissoient avant cette ordonnance, ou bien qu'ils sortiroient du païs, & se joindroient aux Espagnols, ou se jetteroient en quelque lieu parmi les Mores & les Idolatres. Il y en eut quelques-uns qui regardant comme un grand crime d'abandonner le service de leur Roi, en abandonnant le fort & la ville, furent d'avis qu'il vaudroit mieux livrer le Commandant entre les mains des In-

Indiens, irritez aussi-bien qu'eux. Pendant qu'ils étoient dans cette incertitude, & irrésolus sur ce qu'ils avoient à faire, le Commandant fit arrêter Vincent de Fonseque sur quelques paroles imprudentes qu'il avoit dit à un autre soldat qui visitoit les gardes. Le peuple qui avoit déja écouté favorablement les conseils de Fonseque & étoit entré dans ses desseins, fut fort sensible à sa prison, & chacun crut y être interessé, à peu près comme s'il eût été chargé des mêmes fers. Dans de semblables émeutes on ne manque jamais de trouver ou d'inventer quelques prétextes plausibles. Plusieurs des mutins pleins de confiance de la justice de leur cause, prévenus & animez par leur interêt, coururent au Palais de la Reine où ils furent aisément introduits. Il y en eut même qui furent admis à délibérer secrétement avec une partie de ses Conseillers. On parla de la rigueur avec laquelle on les privoit de tout commerce sans qu'ils l'eussent mérité. Qu'on nous prive plûtôt, disoient quelques-uns, de l'air, de la lumiére, de la respiration, & de l'usage de tous les sens. On sçait bien que nos Rois ne leur donnent pas ces ordres, mais que cela se fait pour l'interêt des Gouverneurs & des Capitaines qui sont des tirans, & ce dernier ici l'est plus encore que tous ses prédecesseurs, puis qu'il travaille à ruïner ce qu'il devoit soigneusement conserver, s'il vouloit bien suivre les ordres de son Souverain. Il n'a nulle intention de rendre le jeune Roi vôtre fils, quoi-qu'on le lui demande avec tant

tant d'instance. Mais nous savons de bonne part qu'il machine la mort de l'un & de l'autre, & qu'il a dessein de vous prendre prisonniére aussitôt qu'il se croira tout à fait en sureté, & son fort en état de n'être pas aisément affamé, comme cela est arrivé ci-devant. Si vous voulez vous remettre en liberté, & vous assurer cet avantage par la mort du Commandant, non seulement nous ne nous y opposerons pas, mais nous vous promettons de vous favoriser dans cette entreprise.

La Reine & ses Conseillers parurent fort contens, & crurent que par ce moyen ils pourroient se délivrer de la tirannie sous laquelle ils gemissoient. Ils ne voulurent donc pas perdre une occasion si favorable, si conforme à leurs intentions. La Reine fit assembler tous les principaux de l'isle, & leur represénta l'état des affaires, *les faisant souvenir comment le feu Roi Boleyse son époux avoit receu les Portugais, de combien de faveurs & de bienfaits il les avoit comblez. Elle leur remit devant les yeux l'amitié & l'alliance réciproquement & solemnellement jurée, les honneurs & les avantages qu'ils avoient receu de lui, & comment pour l'amour d'eux il avoit perdu l'amitié des Princes ses voisins: comment encore après les avoir si bien receus, il avoit soutenu plusieurs guerres à cause d'eux, & avoit souffert de grandes pertes, & exposé sa vie pour leur défense, les traitant avec autant ou plus de tendresse que ses propres enfans. Eux au contraire, ajoûtoit elle, en récompense d'une si bonne réception, & de tant de bons offices,*

fices, l'ont fait mourir, & ont tâché de m'a-
oir entre leurs mains pour me traitter à peu
rés de même: de sorte que pour me délivrer de
eur tirannie & me mettre en sureté, j'ai été
bligée de fuir & de me cacher dans des lieux
naccessibles au-milieu des rochers & des pré-
ipices. Ils ont arraché mes enfans du sein de
eurs nourrices & de leurs gouvernantes, pour
es confiner dans des prisons, dans le cœur de
eur propre Roïaume & au milieu de leurs su-
ets. Lors que Cachil Bayano fut en âge de
egner, ils l'empoisonnérent. Ils veulent au-
ourd'hui faire la même chose à son frére qui est
on legitime successeur, & ils le traittent com-
me s'il étoit un malheureux esclave fugitif.
Considérez, je vous prie, comment ces étran-
gers, que nous avons receu si affectueusement,
vous traitent aujourd'hui à l'égard de vos biens,
de vos maisons, de vos filles, de vos femmes,
& cela au milieu de vôtre païs & en ma pré-
sence. Un seul outrage de la nature de ceux
que je vous represente dévroit nous suffire pour
nous obliger à faire tous nos efforts, afin de
nous délivrer d'un joug si pesant, que nous por-
tons par nôtre malheureuse crédulité. A quoi
donc ne nous engagent point tant d'outrages
accumulez les uns sur les autres, mais sur tout
les insultes faites à nôtre Religion, le mépris de
nos temples, la violence faite à nos Prêtres,
& en général toutes les indignités qu'on nous
fait. Pouvons-nous souhaiter une meilleure
preuve de la justice de nôtre cause, que de voir
que les Portugais mêmes sont obligez de se ran-
ger dans nôtre parti. Ne laissons pas échaper
une si belle occasion. Profitons-en mes amis.
Se-

Secourons ces étrangers bien intentionnez pour nous, & nous servons en même-tems du secours qu'ils nous offrent. Procurons par leur moyen la liberté de vôtre Roi, le repos de vôtre patrie, & la sureté de vôtre Religion, & ensuite il nous sera facile de fermer pour jamais la porte à des hôtes si ingrats.

Ce discours de la Reine & plusieurs autres exhortations de la même nature que Maffée, raporte dans son Histoire Latine, furent écoutées avec beaucoup d'attention, & tirérent des larmes des yeux des assistans qui s'offrirent de s'emploier de tout leur cœur à l'éxécution d'un tel dessein. On forma donc un projet & l'on marqua le jour & l'heure qu'on devoit commencer à mettre la main à l'œuvre. On promit aussi de garder le secret jusques à ce qu'il fût tems d'agir. Cependant la Reine s'emploioit soigneusement pour faire avancer les ouvrages du fort, & n'épargnoit pour cela ni peine ni dépence. Elle disoit publiquement, afin que le Commandant le sçût, que la perfection de cet ouvrage procureroit la liberté du Roi son fils. Ce discours paroissoit fort naturel, & sembloit ne partir que de la tendresse de l'affection maternelle. Le jour marqué pour l'éxécution du complot étant venu, les habitans de Ternate prirent les armes, environ sur le midi, & dans la plus grande chaleur du jour. Une partie d'entre eux se cacha dans une Mosquée qui étoit derriere le fort, & les autres dans un boscage qui n'en étoit pas loin, avec ordre d'attaquer à un certain signal qu'on leur avoit

don-

donné, & d'entrer par une bréche qui n'étoit pas encore fermée. Quelques Indiens se mêlérent adroittement & comme sans dessein parmi les ouvriers, & parmi les Oficiers du Roi, qui alloient & venoient pour faire des messages du fils à la mére, & de la mére au fils, à qui par ce moien ils portérent secrétement ses armes. Comme ils avoient accoutumé d'aller souvent lui parler, il leur fut assez facile de faire la chose sans qu'on les soupçonnât. Ils l'avertirent donc de l'entreprise, & l'encouragérent à y concourir quand il en seroit tems. Ensuite ils passérent à l'apartement du Commandant qui dormoit alors tranquillement & sans inquiétude, parce que tous ses gens étoient dans le fort: ils enfoncerent les portes de sa chambre & l'attaquerent brusquement. Comme il avoit été réveillé par le bruit, il se défendit quelque tems avec son épée & son bouclier: mais enfin accablé par le nombre de ses ennemis il fut mis en piéces. Une de ses esclaves qui entendit le bruit commença à crier de toute sa force. A ces cris ceux qui étoient cachez dans la Mosquée en sortirent sans attendre le signal dont on étoit convenu, & ayant rencontré un Portugais ils le voulurent saisir, mais il échapa à leur fureur, & se sauva par la fuite. L'esclave continuoit toûjours à crier en répétant souvent ces mots; *les Mores, les Mores.* Cela fit que les Domestiques du Commandant accoururent armez pour la défense de leur Maître, & montérent promtement à l'appartement où il se tenoit d'ordinaire. Ils y trouvé-

trouvérent encore les meurtriers avec qui ils se coletérent, & les ayant jettez dehors par les portes du fort, incontinent on sonna la cloche. A ce son, & sur ce qu'on n'avoit point fait le signal dont on étoit convenu, les gens de Ternate qui étoient en embuscade perdirent courage, & se retirérent à la débandade dans la ville. Les Portugais qui étoient du complot entrérent sans faire semblant de rien dans la forteresse, où ayant trouvé le Commandant mort, ils demandérent qu'on élût à sa place le grand Alcalde, parce que cela étoit conforme aux ordres du Roi de Portugal. La pluralité des voix n'alla point-là, & le grand Vicaire s'y opposa formellement. Il se mit à la tête de tous, & fit tant par son crédit, qu'on nomma pour Commandant Vincent de Fonseque. Celui-ci prit aussi-tôt possession de cette charge, qu'il éxerça avec la même rigueur & la même tirannie qu'avoit fait avant lui Gonzale Pereyra, aussi bien à l'égard du commerce du clou que dans toutes les autres choses. Il continua aussi à retenir le Roi Dayalo prisonnier. On ne fit aucune enquête ni aucune instance sur la mort du Commandant, qu'on regarda comme une chose procurée & éxecutée d'un commun consentement. La Reine continuoit & augmentoit même ses instances pour la liberté de son Fils, d'autant plus qu'elle avoit fourni tout ce qui étoit nécessaire, pour le bâtiment du fort. Vincent de Fonseque renvoya la chose aux Portugais mariez & établis, pour en déliberer & lui faire

faire réponse. Dans ces païs-là, on présume favorablement de la prudence des gens mariez, parce-que ce sont d'ordinaire des personnes d'un âge meur : on a aussi d'autant plus de confiance dans leur fidélité & dans leurs conseils, qu'on les regarde comme des gens dont l'intérêt particulier se trouve ordinairement joint avec le bien public. Ainsi il est fort ordinaire de se raporter à eux dans les affaires difficiles pour en déliberer & pour y répondre. Dans cette occasion toutes les voix allérent à refuser à la Reine la liberté de son fils : parce, disoit-on, qu'il étoit à propos de le retenir comme en ôtage, pour leur être à tous un gage de leur sureté. On se souvenoit de la seconde chose qui avoit été proposée dans l'assemblée qui se tint en présence de cette Princesse, qui étoit de chasser les Portugais du païs ; de sorte qu'on craignoit qu'aussi-tôt que le Roi seroit en liberté, on ne sentit les éfets de la mauvaise disposition des Indiens, & que l'union apparente qui subsistoit encore entre les deux nations ne fût entiérement rompuë. On jugea pourtant à propos de taire cette raison, & de répondre seulement qu'on étoit obligé de rendre compte de cette affaire au Gouverneur des Indes, & d'attendre sa réponse & ses ordres. Cependant la mére ne cessoit de pleurer & de supplier, se flattant de quelque espérance, à cause de la haine que les Portugais faisoient toûjours paroître pour la mémoire de Pereyra, & de la faveur dont elle avoit usé envers eux ; tant pour le rétablissement du commerce du

clou, qu'en plusieurs autres choses. Un des moyens qui lui parut le plus efficace pour parvenir à son but, fut de gagner par des présens les Portugais mariez, à qui l'affaire avoit été renvoyée, & d'en faire aussi secrétement à Vincent de Fonseque : mais tout cela ne lui servit de rien, car Fonseque le paya de raisons, ou pour mieux dire d'excuses & de prétextes qui faisoient assez connoître sa violence & son injustice. Il lui dit donc *qu'ayant déja consulté le Gouverneur des Indes, il n'étoit plus maître de l'affaire ; mais qu'il falloit attendre les ordres qui viendroient de Goa : qu'au reste si elle entreprenoit quelque chose, elle pouvoit compter qu'on feroit couper la tête à son fils.* Cette Reine voyant que tous ses présens, toutes ses priéres, étoient inutiles, prit résolution d'avoir recours à la force.

Elle sollicita tous les Rois voisins de se liguer avec elle contre les Portugais, & elle donna ordre que personne ne pût faire entrer aucunes provisions de bouche dans le fort, ni par mer ni par terre. Ainsi ceux qui étoient dans la place sentirent bien-tôt la nécessité, & se trouvérent si pressez de la faim, qu'ils furent obligez de rechercher la paix, & de la demander à la Reine, en lui rendant son fils qui étoit la seule chose qu'elle prétendoit, & qu'ils aimérent mieux lui accorder que de s'exposer à perdre leur fort, par une opiniâtreté hors de saison. Moyennant la liberté de ce Prince la Reine fut contente & entiérement appaisée, si bien qu'elle accorda aux Portugais

tout ce qu'ils lui demandérent, & de cette maniére la tranquilité fut rétablie, les colonies des Chrétiens continuérent, les vivres furent fournis, & le commerce fleurit.

La Reine remit le gouvernement du Royaume entre les mains de son fils, qui fit bien-tôt paroître la legereté de son esprit, & son mauvais naturel, par la sévérité & la rigueur dont il usa dès le commencement envers les principaux des ses Sujets. Ces mauvaises dispositions n'avoient point paru en lui pendant sa prison, soit qu'il les cachât par dissimulation, ou qu'il n'eût pas eu d'occasion ni de moien de les faire paroître. Il se rendit si odieux par cette conduite que ses Sujets auroient souhaité alors qu'il eût été encore prisonnier. Sa mére ne pouvoit ni corriger ni modérer ses mauvaises inclinations, parce qu'il suivoit la fougue d'un tempérament impétueux qui l'engageoit en plusieurs dereglemens. Dans ce tems-là trois hommes de basse condition, de la colonie Portugaise se mirent à piller & à dérober dans les villages des Indiens. Ils poussérent même leur insolence jusqu'à violer quelques femmes. Les naturels du païs ne purent souffrir de semblables outrages, & ceux qui s'y trouvérent particuliérement interessez cherchérent à s'en venger par la mort de ces insolens qu'ils tuérent. Quand Vincent de Fonseque sçut la chose, il la prit avec beaucoup de hauteur & d'emportement, & sans avoir aucun égard au crime de ses gens, il donna ordre qu'on fît une

perquisition exacte de ceux qui les avoient tuez. On vit dans cette occasion combien il est important aux Princes de se faire aimer de leurs Sujets. Le Roi de Ternate étoit si haï des siens, que quelques habitans du lieu allérent trouver Fonseque, & comme ils étoient des principaux du païs ils furent secrétement introduits dans le fort, & assurérent le Commandant que leur Roi étoit l'auteur du meurtre de ces Portugais. A la vérité leur accusation n'étoit fondée que sur des soupçons : mais ils aggravoient le cas, & le prétendoient prouver par d'autres crimes ; si bien que Fonseque, quoi qu'il aimât le Roi, crut aisément tout ce qu'ils lui dirent. Il chercha incontinent les moyens de faire tomber Dayalo entre ses mains ; mais son impatience lui faisant craindre de ne pouvoir se venger assez promtement par la ruse, il eut recours à la force. Le Roi fit la même chose, & quoi qu'il se fiât peu sur le secours de ses Sujets qui le haïssoient, il fit pourtant armer quelques barques, & ayant attaqué quelques colonies des Chrétiens, il en prit plusieurs prisonniers. Fonseque, de son côté, n'épargna point Ternate. Il fit tous les degats qu'il put dans les villages voisins, & y éxerça de grandes rapines & des cruautés excessives. Il alla même jusqu'à faire attaquer les villes, par la facilité des Indiens qui le laissérent faire sans s'y opposer, paroissant se réjoüir de leur propre perte, pour se venger de leur Roi. Ce Prince considérant alors l'extrême aversion que ses peuples

avoient pour lui, & craignant qu'ils ne le prissent, & ne le livrassent à Fonseque, s'enfuit à Tidor, où le Roi de cette isle le reçut favorablement, & le secourut dans son besoin comme son parent & son ami. Le Commandant du fort envoia promtement chercher Cachil Tabarija le plus jeune des trois fréres, qui s'en étoit fui avec quelques mécontens. Tous l'étant alors de Dayalo, il ne fut pas difficile à Fonseque de les faire consentir à reconnoître Tabarija pour leur Roi, & il fut proclamé avec les cérémonies accoutumées. La pluspart y donnérent leur approbation; mais il ne laissa pas de s'en trouver quelques-uns qui en furent scandalisez. Il y avoit aussi alors de la division parmi les Portugais, dont plusieurs reconnoissoient qu'il y avoit eu beaucoup d'injustice dans l'élection de Vincent de Fonseque, qui avoit été comme le premier instrument, & le principal promoteur de la mort de Gonzale Pereyra. Fonseque même paroissoit toujours inquiet, & l'on eût dit que les reproches de sa conscience le rendoient timide & le bourreloient. Il ne quittoit jamais ses armes; il étoit triste & mélancolique, & avoit tout l'air d'un homme tourmenté par le souvenir de ses crimes. Il sembloit même qu'il auroit voulu être déchargé de son emploi & de l'engagement où il s'étoit mis. Le nouveau Roi Tabarija commençant à gouverner fort sagement, traitta ses Sujets avec beaucoup de douceur, & caressa les Portugais. Son frére Dayalo en fut choqué, &

aiant pris occasion d'irriter le Roi de Tydor contre lui, & contre les habitans de Ternate, il seut l'engager à leur déclarer la guerre.

Les choses étoient dans cet état lors que Tristan d'Atayde se rendit à Ternate, & sa présence fit que les afaires prirent un meilleur tour. Il appaisa la Reine, & en loüant la conduite du Roi Tabarija, il trouva le secret de le gagner. Le commerce se faisoit avec une entiére liberté. Vincent de Fonseque s'embarqua pour Goa, & dès qu'il y fut arrivé le Gouverneur le fît arrêter sur les informations qu'il avoit receu des Moluques, des crimes que ce Commandant y avoit commis. Cependant il n'en fut pas puni, & il vêcut encore en repos. Ternate devenoit florissante par la tranquillité du gouvernement, le Roi & ses Sujets étant bien unis entre eux & avec les Portugais. Néanmoins comme toutes ces garnisons si éloignées de leur supérieur, sont souvent l'azile de plusieurs séditieux qui ne cherchent que le trouble pour leur interêt particulier, & sans aucun égard au bien public, il ne manqua pas de se trouver à Ternate des gens de ce caractére, qui gâtérent Tristan d'Atayde, & lui firent perdre sa premiére douceur. Dans le commencement de son gouvernement, il arriva que deux carcoas de Barbares pillérent dans l'isle de Moro la ville de Momoya, dont les habitans étoient idolatres, & la ruinérent presque entiérement. Le Seigneur se sauva. C'étoit un Sangiac puissant, payen, mais moralement ver-

vertueux & sage. Gonzale Velloso marchand Portugais étoit alors occupé à son négoce dans un lieu qui n'étoit pas éloigné de cette ville. Il y vint peu de tems après, & ayant rendu visite au Sangiac, celui-ci lui fit le recit du pillage dont on vient de parler, se plaignant du mauvais voisinage des autres insulaires, & lui demandant conseil pour se venger, & pour se mettre en sureté à l'avenir. Velloso, comme si Dieu eût alors conduit sa langue, lui dit, *que le veritable remede à tout cela, étoit de demander la paix au Commandant des Moluques, & de faire amitié avec les Portugais, parce que quand ses ennemis le verroient appuïé par de si puissans protecteurs, il n'y auroit aucun Roi, ni aucun Sangiac dans tout son voisinage qui osât l'insulter.* Il l'assura aussi *que c'étoit pour cela même que le Roi de Portugal envoioit ses Sujets en ce païs-là, pour détruire les Tirans & ceux qui faisoient des injustices, des oppressions, des violences aux autres, le Ciel l'ayant destiné pour être le protecteur de l'innocence opprimée.* Il ajoûta enfin, *que pour bien reüssir, & s'aquerir entiérement une si puissante protection, il falloit qu'il se fit Chrétien, & que par ce moyen non seulement il conserveroit ses Etats, mais même il sauveroit son ame, qui devoit lui être beaucoup plus considérable.* Velloso s'étendit beaucoup sur ce dernier article, & l'Esprit qui l'inspiroit dans ce moment, lui découvrit des veritez si grandes & si sublimes, que le Sangiac qui les écoutoit en fut comme ravi en admiration, & si vivement touché qu'il souhaita dès-lors de

se faire Chrétien, & de recevoir le Batême. Il pria donc Gonzale de lui aider en cela, & de vouloir aller lui-même à Ternate avec quelques Indiens de ses parens & amis qu'il y envoieroit, & dont il attendroit la réponce avec impatience. Cela fut ainsi éxécuté. Les Payens partirent avec Velloso, & étant arrivez à Ternate, ils y furent fort bien reçus & fort caressez par Tristan d'Atayde. Après qu'ils eurent expliqué le sujet de leur ambassade, il leur fit donner à tous des habits faits à la maniére de ceux des Chrétiens : puis il les recommanda à quelques Ecclesiastiques pour les catéchiser & les instruire. Ensuite ils reçurent tous le Batême avec des témoignages extraordinaires de joie & de contentement, le Gouverneur étant lui-même leur Parrein. Il leur parla du Sangiac, loüa son dessein, & leur représenta combien il lui seroit utile & avantageux de se faire enfant de l'Eglise, & d'abandonner les cérémonies ridicules & abominables de l'idolatrie dans laquelle il avoit vêcu jusques-là. Enfin il lui envoia dire qu'il choisit lui-même le jour, la maniére & les circonstances pour la cérémonie de son Batême, l'assurant que tout seroit éxécuté selon ses ordres, & remettant le tout à son choix. Les Ambassadeurs étant de retour à Momoya parurent non seulement fort aises d'avoir embrassé la Religion Chrétienne, mais aussi fort contens des bons traitemens qu'ils avoient receus du Commandant & de tous les Chrétiens. Ils rapportérent au Sangiac tout ce qui s'étoit

passé,

passé, & la réponce qu'on avoit faite à son égard. Ce Seigneur déja bien disposé, fut si touché du raport qu'ils lui firent, qu'il s'embarqua incontinent sur quelques carcoas avec toute la magnificence qu'il lui fut possible, & un grand appareil de musique. Quand il fut à la vuë de Ternate, Tristan d'Atayde alla au-devant de lui avec la même pompe. Il le reçut & l'aiant logé honorablement il donna ordre qu'un savant Religieux le catechisât & l'instruisît. Après quelques jours qu'il fallut emploier à cette instruction, lors qu'on jugea les Catécuménes suffisamment préparez, on leur administra le Batême, avec les plus grandes démonstrations de réjoüissance publique qu'on eût peut-être jamais vu à Ternate. Il n'y avoit aucun Chrétien qui n'eût les mains pleines de rameaux de palmes, & des fleurs que cette isle produit. La fête fut aussi célébrée par la musique de divers instrumens, par des dances, & par des décharges de l'artillerie; & les barbares même de l'isle prirent part aux réjoüissances. Le Sangiac fut nommé Dom Juan. Il passa quelques jours à Ternate après son Batême, & il y fut bien régalé par les Portugais. En partant pour se rendre dans ses Etats, il emmena Simon Vaz, qui étoit le même Pére qui avoit commencé à l'instruire dans la Religion Chrétienne, afin qu'il continuât à travailler à son instruction. Ce Religieux vécut d'une maniére exemplaire, pendant quelques années, auprés du Sangiac & dans sa ville, où il faisoit plusieurs actes d'une

charité officieuse & desinteressée, par où il convertit un grand nombre de Payens, & en particulier les habitans de Momoya. Comme il étoit seul, & qu'il ne pouvoit suffire à la multitude de ceux à qui Dieu mettoit au cœur pour sa gloire de s'adresser à lui pour embrasser la Foi Chrétienne, il envoia demander à Tristan d'Atayde quelcun pour le secourir, & lui aider dans les fonctions de son ministére. On lui envoia incontinent le Pére François Alvarez. Ces deux Religieux aiant converti, en peu de tems, tous les Payens de ces païs-là, renversérent leurs Pagodes, qui est le nom qu'ils donnoient à leurs Idoles & à leurs Temples, purifiant les lieux par des saintes expiations, & changeant en Eglises consacrées au vrai Dieu, les maisons qui avoient servi au faux culte des erreurs & des abominations payennes. Tristan d'Atayde têmoigna tant d'estime & de considération pour le nouveau Dom Juan, qu'il lui donna quelques soldats Portugais pour la garde de sa personne & celle de sa forteresse, & entretint toujours une bonne & fidelle correspondance avec ce Prince, tant qu'il vêcut. Nous verrons bien-tôt sa fin, avec admiration, dans la suite de cette Histoire.

Dans ce tems-là les Indiens de Ternate; qui haïssoient extrémement le Sultan Tabarija, & souhaitoient passionnément sa mort, eurent quelques conferences secrétes avec le Commandant Portugais, à qui ils dirent que sa vie étoit en péril, parce que Tabarija machinoit sa perte, comme on avoit

fait auparavant celle de Pereyra, & que ce Prince avoit dessein de s'emparer du fort & d'en chasser les Portugais. Le Commandant ayant devant les yeux l'éxemple encore récent de son prédecesseur, crut aisément la chose, & considérant qu'il y alloit de sa vie & de la perte du fort, il jugea nécessaire de prendre ses précautions, & de dissimuler avec adresse. Il fit ensorte que quelques Portugais, pour des différens feints ou véritables, s'adressérent au Roi, ainsiqu'ils faisoient quelquefois, pour lui demander sa protection, & l'engager à venir dans le fort. Ils l'en priérent donc, & se fondant sur son innocence, sans avoir aucun soupçon, il y alla librement, à dessein d'intercéder pour ceux qui l'emploioient. Dés qu'il y fut on le fit arréter; on le chargea de fers; puis dans un éxamen en forme qu'on fit de son affaire, ces mêmes ennemis qui l'avoient fait prendre témoignérent contre lui. Après une longue & soigneuse discussion, au moins en apparence, il fut jugé, & condamné à aller comparoître devant le Vice-roi des Indes, pour y rendre compte de sa conduite. Il s'embarqua gaiement sur le bon témoigange que lui rendoit sa propre conscience, & étant enfin arrivé à Goa, après que les accusations qu'on lui faisoit eurent été soigneusement éxaminées par Antoine Barreto Vice-roi, il fut mis en liberté. Alors reconnoissant les merveilles de la Providence de Dieu à son égard, & les voies admirables dont le St. Esprit s'étoit servi peur le mettre dans le chemin du sa-

lut, il reçût le Batême à Goa, & fut nommé Dom Manuel. Ensuite étant en route pour retourner dans son Roïaume, & attendant la monson à Malaca, il y mourut avec toutes les marques d'un bon & veritable Chrétien. Comme il n'avoit point de successeur légitime, il nomma pour heritier universel de tous ses Roïaumes Dom Juan troisiéme du nom Roi de Portugal. Après sa mort son Testament fut porté à Ternate, où il fut receu & approuvé par les principaux, & par tout le peuple, qui reconnurent le Roi Dom Juan pour leur légitime Souverain. La cérémonie en fut faite avec beaucoup de solemnité, par des proclamations publiques dans les places, dans les ruës, & dans tous les tribunaux de Justice. Ainsi l'on prit possession du Roïaume au nom & de la part de ce Prince, en arborant & faisant reconnoître l'étendart Roial de Portugal avec toutes les solemnitez & les cérémonies qu'on jugea necessaires ; & l'An mil cinq cents quarante neuf Jordan de Freytas alla porter à Lisbonne les Actes de cette prise de possession.

Il faut maintenant retourner au fil de l'Histoire. Tristan d'Atayde après avoir fait embarquer le Roi Tabarija de la maniére qu'on la dit, fit chercher un frere bâtard de ce Prince, nommé Sultan Aerio, dont la mere étoit originaire de l'isle de Java. Aerio étoit alors âgé de dix ans, & sa mere l'élevoit dans une maison de plaisance, où l'on avoit ajoûté les beautez de l'art à celles de la nature, & aux agrémens cham-

pêtres

pêtres d'une verdure perpetuelle. Elle avoit si bien fait par ses soins, qu'une plante admirable par son origine, & par la bonne odeur de ses fleurs, qu'on nomme communément l'Arbre Triste, & qui ne croît qu'à Malabar, & à Malaca, étoit devenuë fort commune dans ses jardins. Cette Dame adoroit le Soleil, & élevoit son fils dans la même superstition, pour lui faire oublier les principes qu'il avoit appris à Gōa, où il avoit été instruit dans son enfance au College des Jésuites. Les Idolâtres font semblant de croire, ou croyent peut-être en effet, qu'anciennement une Personne d'une beauté singuliére qui étoit fille de Strape Parizataco se rendit amoureuse du Soleil, lequel ayant d'abord répondu à son amour, & s'étant engagé avec elle, changea dans la suite & en aima une autre: que cette premiere amante se voyant méprisée, & en voyant une autre préferée à elle, ne le put souffrir & se tua. On retient encore en ces païs-là l'usage de brûler les corps, & on dit que le sien fut brûlé, & que de ses cendres nâquit cet arbre dont les fleurs, conservent encore la memoire de sa douleur, & abhorrent si fort le Soleil qu'elles ne peuvent supporter sa lumiere. Cette plante est nommée en quelques endroits Parizataco du nom du pere de cette Indienne métamorphosée, comme Daphné, quoi-que par un sentiment fort different. Dans la langue Malaye on l'apelle Singadi, dans l'Arabie Guart, dans la Perse & dans la Turquie Gul, & au Decan Pul. Les Portugais la nomment

l'Arbre Triste. Il pousse un grand nombre de petites branches, avec des nœuds de distance en distance, & à chaque nœud deux feüilles, une de chaque côté. Les feüilles ressemblent, pour la figure, à celles du prunier, mais elles sont plus molles au toucher, à peu près comme celles de la sauge, & sont pour la couleur revétuës d'un beau blanc. Au bas de chaque feüille sort une queuë qui porte cinq petites têtes dont chacune est entourée de quatre petites feüilles rondes. De chaque tête sortent cinq fleurs, la cinquiéme étant enfermée au milieu des quatre autres. Entre celles-ci naissent les fleurs blanches si estimées, plus grandes que celles de l'Oranger, & qui, quand la nuit approche, poussent si promtement, se succédant les unes aux autres qu'on discerne presque leur mouvement à l'œil. Cette fécondité dure pendant toute la nuit, & jusques à ce que la présence du Soleil en arrête le cours. En éfet il ne paroît pas plûtôt que toutes les fleurs & les feüilles tombent, & les branches deviennent languissantes. En même tems on voit aussi cesser tout d'un coup l'agréable odeur qui semble embaumer l'air de tous les parfums de l'Asie, qu'on peut dire en quelque sorte être compris en celui-là seul. Lors-que le Soleil recommence à se coucher sous l'horison l'arbre recommence aussi à fleurir, comme pour se consoler du chagrin que lui avoit causé la présence de son ennemi. Les peuples de l'Asie sont fort entêtez des bonnes odeurs & les aiment presque jusqu'à la folie ; ce

qui

qui est une preuve assez certaine de leur mollesse. De-là vient qu'en plusieurs Provinces il y a de grands impôts sur toutes les matiéres odoriférantes.

Les Portugais arrivérent en armes à la maison où cette Princesse élevoit son fils, qu'ils lui demandérent de la part de Tristan d'Atayde. Elle auroit bien voulu le cacher, mais il ne lui fut pas possible. Elle commença donc à s'excuser de l'envoier, & à les prier instamment de le lui laisser. Tout cela ne lui servit de rien, parce-que les envoiez avoient un ordre exprès de ne point retourner sans lui. Ils tâchérent de la persuader, en lui jurant qu'ils ne vouloient emmener son fils que pour le faire regner en la place de Tabarija, & qu'aussi-tôt qu'il seroit arrivé au fort, les habitans de Ternate & les Portugais le reconnoitroient tous également pour Roi. Quelques Rélations disent que la mére versa un torrent de larmes, & que pressant tendrement son enfant entres ses bras, elle leur dit à haute voix ; *Quand je serois assurée de ce que vous dites, que vous emmenez mon fils pour le faire regner, & qu'il regnera en éfet en paix & en sureté, sans contradiction & sans crainte, aimé, honoré & respecté de ses Sujets, & pour tout dire en un mot, dans une prosperité sans trouble, j'aimerois mieux pourtant le voir croître dans sa retraite, & y mener une vie privée, que de le voir chargé d'aucun soin public, & regner par vôtre entremise. C'est pour cela que je l'ai amené dans ce lieu écarté, en l'éloignant du commerce des hommes. Dans ces sentimens,* que

que puis-je penser de vos promesses ? Croïez-vous que je puisse avec plaisir remettre mon fils entre vos mains pour en recevoir la couronne, & le voir peut-être, peu de tems après, chargé de fers & de chaînes, sur quelques fausses accusations, finir sa vie par le poison, comme ont fait son pére & ses fréres ? Quels gages, quelles assurances la Fortune pourroit elle me donner pour la sureté de mon cher enfant, & pour me faire connoître qu'elle est appaisée envers cette malheureuse famille, qu'elle a condamnée à porter, par des haines & des animositez immortelles, la peine de la franchise, de l'honnêteté & de l'amitié avec lesquelles elle a receu les peuples de l'Europe ? Au lieu de la protection que nous attendions de vos armes, n'ont elles pas servi à nous charger d'un joug insupportable ? Laissez donc en repos dans leur solitude, & la mere & le fils : laissez les au moins joüir tranquillement des beautez & des douceurs de la Nature, puis qu'ils sont maintenant desabusez de celles de la Fortune par des expériences qui leur coûtent si cher. Souffrez que nous goûtions des plaisirs innocens dans la culture de nos jardins, & qu'il nous soit au moins permis de fuir ce que tant d'autres recherchent avec de grands empressemens. Diégue de Couto dans ses Decades rapporte ce fait, avec les plaintes & les raisons de cette mere affligée. Cependant les Portugais sourds à ses prieres, à ses larmes, à ses remontrances qui n'étoient point d'une personne née parmi des Sauvages, arracherent d'entre ses bras avec violence ce cher enfant qu'elle s'éforçoit de retenir. On dit, que lui-

lui-même considérant d'un côté les larmes, les plaintes & les raisons de sa mére pour ne le point laisser aller, & de l'autre goûtant déja confusément le plaisir de regner, regardoit avec étonnement les uns & les autres. Enfin la contestation fut décidée par la violence brutale & insolente des Soldats, qui sans ordre de leur Capitaine, déja sourds à la raison, & fatiguez des plaintes d'une mere affligée, se saisirent de son fils & la précipiterent elle-même par une fenêtre. Le jeune Roi fut conduit dans le fort, & dans le même tems que ses Sujets lui prêtoient serment de fidelité, ils honoroient de leurs larmes les funérailles de sa mere, qui furent faites avec plus de pompe & de solemnité, qu'on n'avoit même accoutumé d'en voir à celles des Reines qui ont le titre de Putriz. Cette inhumanité des Portugais, indigne non-seulement d'une nation polie & civilisée, mais même de la brutalité des Cannibales, fut bien-tôt répanduë dans tous les lieux d'alentour, & rendit si odieux à tout le monde, ceux qui en étoient les auteurs, que tous les Rois de l'Archipelague se liguérent contre eux. Ils se consulterent les uns les autres, & s'étant vus ensuite ils conclurent une ligue, pour se délivrer du joug insupportable qui les accabloit. On considéroit comment les Portugais faisoient & défaisoient les Rois à leur fantaisie, se moquant ouvertement de ceux-là même qui les avoient le plus favorisez, renversant toutes les loix de l'humanité, & faisant les élections entiérement selon leur caprice, sans que

que les naturels du païs y eussent seulement leur voix. Après que ces Princes furent demeurez d'accord de l'entreprise, ils formérent un plan, dont l'éxécution fut remise au tems qu'ils jugérent convenable pour faire leurs préparatifs, & ils l'attendirent avec une profonde dissimulation.

Les flottes d'Espagne & de Portugal continuoient alors leurs navigations vers cet Archipélague, par les routes qu'ils avoient accoutumé de tenir. Les Espagnols alloient aux Filippines par la nouvelle Espagne, & les Portugais côtoioient l'Afrique jusqu'à la hauteur de la pointe de Malaca. Des deux côtez la domination étoit fiére & hautaine. L'ambition y paroissoit également jusques dans le commerce, & toutes les Rélations disent qu'elle étoit souvent accompagnée de cruauté. Ternate & toutes les Moluques étoient particulierement un théatre perpétuel de sanglantes tragédies. Les deux nations, l'Espagnole & la Portugaise y combattoient avec les armes, tandis que leurs Rois disputoient en Europe par des subtilitez de Droit & de Geografie. Dés-lors l'affaire n'étoit plus dans son entier, comme elle étoit dans le tems que les Géographes & les Arbitres des deux parties contestantes avoient marqué le Méridien d'où l'on commenceroit à compter, pour attribuer à chacun des deux Rois la moitié du monde. Après le retour de l'Amiral Cristofle Colomb de sa premiére découverte des Indes en l'an mil quatre cents quatre vint tréze, le Souverain Pontife Alexandre VI.

en accorda l'investiture au Roi & à la Reine Catolique Ferdinand & Isabelle, pour la Couronne de Castille. Ensuite, pour éviter les differens qui pouvoient naître là-dessus entre les deux Roiaumes d'Espagne & Portugal, & qui n'auroient pû manquer d'être préjudiciables à la prédication de l'Evangile, il ordonna par son autorité Apostoque, qui n'est point limitée dans toute la circonference de la terre, *que son globe seroit partagé entre les deux Couronnes, & qu'on fixeroit une ligne qui passeroit par les deux Poles, & qui seroit marquée sur la terre par des points éloignez des Isles Azores & de celles du cap Verd de cent lieuës vers l'Occident.* En vertu de cette division l'Empereur Charles V. prétendoit que les Moluques étoient de son partage, & il avoit fait connoître cette prétention dès le tems que Gonzale Gomez d'Espinosa & Sébastien de Cano, après la mort de Magellan, avoient fait quelques Actes de prise de possession en faveur de sa Couronne. *Il soutenoit même que ses Sujets étoient les premiers Chrétiens qui eussent terri aux Moluques, & que dès-lors plusieurs Rois de ces Isles s'étoient rendu ses vassaux, comme Sultan Corala Roi de Ternate, qui y regnoit avant Sultan Bongue; & comme Sultan Almanzor Roi de Tydor, Lucuf Roi de Gilolo, & quelques autres Princes qui lui avoient juré foi & hommage, devant leurs Idoles, & sur l'Alcoran. Il prétendoit que Gonzale Gomez les avoit receus, & avoit juré de son côté devant une Image de la Vierge, au nom & de la part de son Roi, de garder les conventions faites,*

tes, & l'alliance concluë. Il ajoûtoit que par les observations Mathematiques faites par des gens savans & experts dans ces Sciences, il paroissoit évidemment que les Moluques & plusieurs autres isles jusques à Malaca, & même au-delà, devoient être à l'Espagne comme étant comprises dans son partage : que les Portugais ne devoient pas se flatter de pouvoir convaincre de faux les sentimens & les écrits de tant de fameux Geografes & d'habiles Matelots, & particuliérement l'opinion de Magellan qui étoit lui-même Portugais : que si néanmoins ils le récusoient comme suspect à cause des chagrins, & des dégouts qu'il avoit eu en Portugal, ils ne pouvoient au moins rien alléguer de semblable contre François Serrano aussi Portugais qui avoit été favorisé & récompensé, & qui pourtant étoit du même avis que Magellan. De prétendre soutenir que les cartes avoient été falsifiées à dessein, c'étoit une allégation sans preuve, & qui faisoit seulement paroître la passion de ceux qui la faisoient. Enfin il disoit qu'il étoit juste de s'en tenir, pour la décision de cette question, au sentiment & aux écrits des Géografes.

Dom Juan Roi de Portugal, alleguoit aussi des raisons de son côté pour maintenir son droit & ses prétentions. Il soutenoit *qu'à l'égard de la découverte les Portugais étoient sans contredit les premiers en date, puisque celle de Serrano fut faite dès l'an mil cinq cents onze, & que celle des compagnons de Magellan ne fut que dix ans après en mil cinq cents vingt & un. Il disoit qu'à l'égard des globes, des astrolabes, & des cartes géografi-*

grafiques, tout cela étoit ſuſpect, & qu'en corrigeant l'erreur de tous ces inſtrumens, & tirant un Meridien ſelon les regles de l'Aſtronomie, non ſeulement il étoit évident que les Moluques étoient dans ſon partage, mais que même il devoit s'étendre au-delà des Philippines. Il alleguoit encore le teſtament du Roi Tabarija en ſa faveur, & il ajoûtoit qu'en tirant une ligne régulierement, & ſelon les obſervations des éclipſes, comme on l'avoit fait quelquefois, on pouvoit clairement voir la juſtice de ſa cauſe & connoître ſon droit. Il mettoit en avant les Ecrits d'André de Saint Martin, Géografe & Aſtrologue, par leſquels il paroiſſoit qu'ayant accompagné Magellan dans ces navigations, il avoit fait pluſieurs obſervations ſur les conjonctions & les oppoſitions de divers aſtres. Entre les autres étant dans la riviere de Janvier l'an mil cinq cents dix-neuf, il y obſerva le dix-ſeptiéme de Décembre une conjonction de Jupiter avec la Lune : le premier de Février de l'année ſuivante mil cinq cens vingt, une autre de la Lune & de Venus : un peu après une autre du Soleil & de la Lune. Enſuite après avoir paſſé le détroit de Magellan, une oppoſition du Soleil & de la Lune ; & d'autres ſemblables obſervations en d'autres tems. Tout cela, bien que ſoigneuſement calculé ſur le Meridien de Seville, ne pouvoit pour tant ſervir aux Portugais de preuve ſuffiſante que les Moluques fuſſent dans leur partage, ce qui étoit leur prétention & la raiſon pourquoi ils accuſoient de fauſſeté les Tables & les Almanacs de Jean de Monteregio. Duarte Reſendi, Facteur des

des Moluques homme savant & curieux, gardoit tous ces papiers. *On disoit enfin que puis qu'il s'agissoit de la possession de ces Isles, dans une affaire si difficile par elle-même, & par les prétentions opposées de deux si puissans Monarques, il y auroit de la témerité de vouloir y interposer son jugement, & entreprendre d'éxaminer les fondemens de leurs droits & de leurs prétentions; comme si l'on eût pû se flatter d'arrêter par ce moïen le cours de la guerre qui étoit le juge & le tribunal duquel seul on pouvoit attendre un arrêt décisif dans cette cause: qu'ainsi puis que les choses en étoient venuës là, il n'étoit plus question d'alleguer des Ecrits & des spéculations qui n'étant point démontrées par des expériences claires, devoient tout au moins passer pour douteuses.*

La conservation des Moluques étoit une affaire de grande conséquence pour le Roi de Portugal, afin de pouvoir continuer le commerce des épiceries. Ainsi sachant que ses Sujets & ceux de l'Empereur continuoient à se faire la guerre dans ces pais éloignez, il sollicitoit sans cesse & avec beaucoup d'ardeur la conclusion de quelque accommodement, qui fît cesser les hostilitez entre les deux nations. L'Empereur de son côté ne pouvoit savoir qu'avec peine l'état de ses affaires & de ses troupes en Asie; parce que les Portugais ne laissoient passer par le cap de Bonne-espérance aucuns autres vaisseaux que les leurs, & par ce moien ils avoient beaucoup plus de facilité que lui, pour apprendre ce qui se passoit en ces pais-là. La route par la Nouvelle Espagne étoit beau-

coup

coup plus difficile, parce qu'elle étoit moins fréquentée & par conséquent moins connuë; outre qu'il falloit nécessairement faire de grandes dépenses pour un tel voiage. Cette considération fit résoudre l'Empereur d'entendre à un accommodement. L'An mil cinq cens vint cinq on s'assembla par ses ordres à Segovie, pour délibérer sur cette affaire; puis l'année suivante mil cinq cents vint six on travailla tout de bon à la régler à Seville, où se trouvérent de la part du Portugal l'Ambassadeur de cette Couronne, & le Jurisconsulte Azevedo qui étoit de son Conseil. De la part de l'Empereur on y fit trouver l'Evêque d'Osma Président dn Conseil des Indes, le Docteur Lorenço Galindez qui étoit du même Conseil, Dom Garcias de Padille grand Commandeur de l'ordre de Calatrava, comme Arbitres & Commissaires nommez pour cet accommodement, avec l'intervention du grand Chancelier, & celle du Nonce Apostolique Mercure Gatinara. Après une longue négociation & plusieurs conférences, où se trouvérent des Jurisconsultes, des Géografes, & des gens de Marine, qui ne firent qu'augmenter les doutes & les difficultez plutôt que de les résoudre, il ne résulta de leurs négociations en Espagne que des plaidoiez, des compromis, & des projets sans éfet; & en Asie des combats entre les flottes & les armées des deux Monarques. Enfin l'affaire fut appaisée, ou au moins suspenduë, par un engagement, que l'Empereur fit au Roi de Portugal des isles en question, pour la somme

somme de trois cents cinquante mille ducats. Cet accommodement fut conclu à Sarragosse le vint-deuxiéme d'Avril de l'an mil cinq cents vint-neuf, dans le tems que sa Majesté Imperiale passoit en Italie pour s'y faire couronner. On examina de nouveau la ligne d'où l'on commençoit à compter de part & d'autre, & les points auxquels elle correspondoit sur la terre. On fixa les termes pour le païement de la somme dont on étoit convenu, on régla aussi toutes les autres conditions, avec les précautions & exceptions nécessaires pour la conservation des droits des Parties, afin qu'ils ne pûssent souffrir aucun préjudice, ni par l'oubli, ni par les liens étroits de parenté qui étoient entre les deux Princes.

Il paroît par quelques mémoires de ce tems-là que l'Empereur ayant consulté sur cet engagement, Pierre Ruyz de Villegas, homme prudent & éclairé, il lui répondit qu'il ne pouvoit l'approuver, & qu'il auroit été beaucoup plus à propos & plus seur pour Sa Majesté d'engager quelque autre de ses Roiaumes, que les Moluques, comme la Taprobane, ou Malaca, ou quelque autre de ces païs Orientaux, qui, à son avis, devoient, pour la plupart, appartenir à l'Empereur comme étant dans son partage. Son sentiment étoit principalement fondé sur ce que le tems & plusieurs accidens qui arrivent dans les Etats, y peuvent faire oublier les Traitez. Il y avoit plusieurs autres personnes qui conseilloient à l'Empereur de payer plutôt lui-même cette grosse somme au

Roi

Roi de Portugal. Les Procureurs des Cours de Castille proposerent de paier eux-mêmes au Roi Dom Jean, le prix de cet engagement; moiennant que l'Empereur leur engageât les Moluques pour six ans par voie d'arrentement, & qu'ils transfereroient tout le commerce des épiceries à la Corunne, à condition qu'aprés les six ans passez Sa Majesté demeureroit en possession de ce commerce. L'Empereur ayant ouï toutes ces nouvelles propositions, imposa silence à ceux qui les faisoient, & donna ordre qu'on cessât de travailler à la nouvelle flotte qu'on préparoit pour les Moluques, qui devoit être commandée par Simon d'Alcazona Sotomayor, & pour l'armement de laquelle l'Evêque de Villerodrigue sollicitoit fortement.

On écrivit & on expédia des ordres pour les envoier en Asie, afin de faire cesser tous actes d'hostilité entre les deux nations. Mais les Sujets de l'Empereur ne les reçurent point, & ne purent savoir si on vouloit qu'ils emploiassent leurs forces ailleurs. Ils n'apprirent rien du tout de l'accommodement fait en Espagne, que par les Portugais mêmes, qui eurent des ordres de leur Roi de donner & de recevoir la paix, & de prendre sans difficulté dans leurs vaisseaux les Espagnols, qui souhaiteroient de retourner en Europe. Cet accord fit cesser tous les expeditions militaires. Depuis, par le changement des tems & des affaires, le Roi d'Espagne ayant rassemblé en sa personne tous les titres des deux nations, on pour-

pourroit dire, avec les Juriſconſultes, qu'en lui ſont confondus les Droits des deux Parties ſans que leurs Actions ſoient confonduës, puis que le Ciel l'a deſtiné pour être ſeul poſſeſſeur d'une ſi vaſte Monarchie. Ajoûtons qu'il lui a mis au cœur le zéle héréditaire dans ſa maiſon, d'employer ſon autorité & ſa puiſſance contre les Idolâtres & les Sectaires, pour introduire la Foi & la Morale Chrétienne en tant de lieux où regnoient auparavant, la barbarie, le Paganiſme & le Mahometiſme, & ſauver par ce moyen une infinité d'ames. Il n'eſt donc plus néceſſaire d'éxaminer les difficultez tant rebatuës & ſi peu éclaircies de ces bornes autrefois conteſtées.

Après que cet accommodement fut fait, les Portugais poſſédérent, ſans aucune oppoſition de la part des Eſpagnols, les iſles de Ternate, de Tydor, de Bacham, & les autres qui en ſont voiſines. De la premiére, comme de celle qui étoit le chef des autres à l'égard du ſpirituel, on envoioit de toutes parts des Prédicateurs pour Prêcher les véritez Chrétiennes, ſi-bien qu'elles furent reçuës par pluſieurs Rois & par pluſieurs nations; & il ne demeura que quelques foibles reſtes, quelque petit nombre de Payens & de Sectaires. Il y eut quelques villes dont les Seigneurs perſiſterent dans l'erreur, & préférérent leurs ténébres à la lumiere de la vérité : mais cela n'empêcha pas que leurs Sujets, ſans ſuivre l'éxemple du Prince, qui ſert ſouvent de loi au peuple, ne renverſaſſent les Idoles, & ne purifiaſſent leurs

Temples pour les consacrer au service du vrai Dieu. Les Rois de Portugal firent bâtir en divers lieux des forts, des magasins, des habitations pour les Chrétiens. Ils envoierent des Capitaines & des Ministres qui tenoient en bride les Rois & les Sangiacs leurs vassaux. Il y eut quelques Gouverneurs, qui avec les soins qu'ils prirent pour la propagation de l'Evangile, & pour l'établissement de la tranquillité publique, tâchérent aussi en même tems de civiliser peu à peu les Barbares, en les accoutumant aux maniéres de l'Europe dans les repas, dans les conversations, & dans les autres choses qui regardent l'honnêteté & la politesse. C'étoit une adresse qui faisoit paroître à quelques Indiens comme une marque de leur égalité avec les Portugais ce qui dans le fonds étoit une preuve de leur servitude. Tandis que la justice fut bien gardée on peut dire que la Religion fut en quelque sorte florissante; & ces deux choses dont la premiere regarde le bonheur de la vie presente, & l'autre celui de la vie à venir, semblerent marcher de compagnie. Ainsi pendant que les Ministres Portugais agirent équitablement, les Indiens parurent respecter la Religion; mais dès que les premiers s'éloignérent de l'équité, les autres retournérent à leur ancienne idolâtrie. C'est ce qu'on a pû remarquer dans ce qui a été dit jusqu'à présent, & qui paroîtra encore mieux dans la suite, puis que nous sommes arrivez au tems de l'élection du Sultan Aerio, & que ce fut peu après lui que les Portugais

furent entiérement chassez de Ternate, sans que par aucuns soins ni par aucunes négociations on ait pû s'y rétablir, jusques à ce que le Ciel ait accordé cette faveur au zéle & à la piété de nôtre Roi.

La Reine légitime Putriz ne fut pas moins sensible à la mort de la mére d'Aerio qu'elle l'avoit été à celle de ses propres enfans. Elle fut presente à ses funerailles, la plaignant extrémement, & maudissant la domination des Portugais qu'elle nommoit tirannie. Ce fut aussi de sa connoissance, & même par son conseil, qu'on entretint des intelligences pour trouver les moyens de se vanger, à quoi il y avoit par tout d'autant plus de disposition que les peuples avoient perdu l'estime & tous les égards qu'ils avoient eu au commencement pour les Gouverneurs qui venoient de l'Europe; parce, disoit-on, que ces Gouverneurs avoient eux-mêmes renoncé à l'équité, à la modération & à la bonne conduite qui les avoit fait estimer d'abord.

HISTOIRE
DE LA CONQUETE DES ISLES MOLUQUES.
LIVRE SECOND.



L y avoit un Traité de conféderation, conclu entre les Rois de l'Archipelague, & particuliérement entre Vaigamano, Viageo, Quibibio, & Mincimbio qui régnoient dans les isles des Papous. Mais quand même cela n'auroit pas été, ou qu'il y auroit encore eu dans le cœur des conféderez quelque disposition favorable aux Portugais; que le sang de ces Rois innocens qu'ils avoient fait périr, n'eût pas suffisamment animé les esprits à la vangeance, il arriva alors une chose qui auroit seule été capable d'exciter leur haine, & de la rendre immortelle. On avoit déja occupé tous les Ports des Moluques, & fermé aux Portugais tous les passages des vivres, avec tant

de soin, que Tristan d'Atayde se trouvoit dans un grand embarras, & presque sans espérance d'y pouvoir apporter aucun reméde. Dans cette extrémité, il envoia le Capitaine Pinto à Mindanao, & dans les isles voisines, afin de s'y pourvoir au moins des choses absolument nécessaires à la vie, parce qu'il n'en pouvoit en aucune maniére tirer de son voisinage. Pinto étant parti avec un bon vaisseau alla relâcher à l'isle de Mindanao. Il vit le Roi de qui il fut fort bien receu, & lui ayant montré ses ordres & ses dépêches, ce Prince fit assembler les Sangiacs de son Conseil pour les consulter sur la demande des Portugais, avec qui par leurs avis il conclut la paix, & établit une bonne correspondance. Pinto ayant vendu ses marchandises qu'il avoit apportées, à peu près au prix qu'il voulut, acheta quantité de vivres. De là il passa dans l'isle de Seriago, où il trouva la même facilité, & dont le Roi ne lui fut pas moins favorable. Dans ce dernier lieu, pour rendre l'alliance & l'amitié perpetuelle, on célébra & on confirma la paix par une certaine cérémonie barbare, si sacrée parmi ces peuples, que les Traitez où elle intervient sont estimez inviolables. Voici ce que c'est. Les Parties qui traittent s'aprochent l'une de l'autre, & certains Ministres destinez à cet office, leur ayant tiré du bras une assez considérable quantité de sang, chacun boit celui de son compagnon comme un gage sacré d'un amour réciproque, qu'ils croyent faire passer & graver pro-

profondément dans leur ame par cet horrible bruvage. L'alliance aiant été confirmée par une telle cérémonie, ces peuples allérent avec une pleine confiance aux navires des Portugais, & ceux-ci aux leurs en toute sureté, sans opposition & sans crainte. Pinto voiant le grand nombre de gens qui alloient de cette maniére à son vaisseau, fut tenté de les retenir, & de faire par ce moien une prise considérable. Un jour qu'il y en avoit quarante à son bord, il les fit descendre à fond de cale sous prétexte de leur faire voir la grandeur du bâtiment, & tout ce qu'il y avoit dedans. Lors-qu'ils y furent, il les retint prisonniers, & fit ensuite plusieurs fois la même chose à d'autres qui survenoient. Enfin il arriva un jour, nonobstant les précautions qu'il prenoit, qu'un de ces prisonniers se lançant avec force trouva moien de sortir, & s'étant promtement jetté à la mer, il se rendit à terre en nageant, & alla trouver le Roi à qui il conta la supercherie. Ce Prince irrité de voir que les Portugais violoient ainsi une alliance nouvellement faite, & confirmée d'une maniére si autentique, par une cérémonie si sacrée à son avis, regarda cette perfidie comme un outrage fait à la Religion. Il donna ordre qu'on assemblât promtement tous ses vaisseaux, tant ceux qui étoient déja en mer, que ceux qu'on y pourroit encore mettre. Cet ordre fut fort bien éxécuté. Un grand nombre de Barbares pleins de colére & de fureur se mirent dans des barques armées, où

 il y

il y avoit quelques piéces d'artillerie, & environnérent le Navire Portugais, l'attaquant de toutes parts avec beaucoup de violence. Le Capitaine Pinto se mettoit en devoir de faire lever l'ancre, parce qu'il avoit bien prévû qu'on le viendroit attaquer, & qu'il voyoit les gens qui se jettoient à la foule dans les barques. Mais il ne put le faire si promptement qu'il ne se vit environné de toutes parts par ces insulaires, dont déja quelques-uns commençoient à entrer dans son vaisseau. Il se défendit de son mieux avec vingt-cinq Soldats qui à peine avoient eu le tems de s'armer. Les prisonniers, quoi-qu'avec les fers aux piez, se mirent en devoir d'aider à leurs compatriotes, & ils se feroient infailliblement rendus maîtres du navire si les matelots n'avoient pas promtement mis à la voile. Comme les choses en étoient là, il survint un si prodigieux torrent de pluïe, accompagné d'éclairs & de tonnerres épouventables, que les gens de Seriago furent contraints d'abandonner le navire Portugais. Ils eurent beaucoup de peine à gagner le rivage. Leurs voiles étoient déchirées, leurs cordages rompus, & ils furent obligez de jetter dans la mer leur artillerie & leurs autres armes, parce qu'ils se voyoient prêts à être submergez. Cette tempête dura deux jours, & le navire de Pinto en fut si tourmenté, que lui & ses compagnons accablez de fatigue n'eurent plus la force ni le courage de manœuvrer ni de gouverner leur vaisseau. Ils l'abandonnérent donc

au

au gré des vents, & jettérent à la mer tous leurs vivres, leurs marchandises, & leur artillerie, leurs armes, leurs hardes, & généralement tout ce que la tempête avoit épargné. Alors reconnoissant que c'étoit là un juste chatiment de la violence de leur foi & de leurs promesses, ils arrivérent à Ternate, étonnez, muëts, confus, & si troublez qu'on eût dit à les voir qu'ils se croyoient encore agitez par la même tempête. Tant il est vrai que les reproches de la conscience font souvent trembler les criminels, comme si les foudres de la colére de Dieu étoient prêtes à tomber sur leurs têtes.

Les Rois de toutes les isles voisines apprirent bien-tôt l'infidélité de ces Portugais, qui venoient de violer d'une maniére si criante les droits sacrez de l'hospitalité, & la foi des promesses les plus solemnelles, en payant d'une noire ingratitude les bien-faits dont on les avoit comblez. La ligue fut incontinent concluë entre eux tous, & ils résolurent d'agir avec la derniere vigueur. Pour cet effet ils firent publier un Edit portant défenses à toutes sortes de personnes de fournir des vivres aux Portugais, soit par mer, ou par terre, afin qu'ils fussent réduits à une disette qui les obligeât d'abandonner ces isles pour se retirer ailleurs. Comme ils n'avoient point d'artillerie pour battre le fort de leurs ennemis, ils prirent résolution de s'en rendre maîtres par la famine, ordonnant à toutes sortes de personnes, de quelque âge & de quelque sexe qu'elles fus-

ſent, de tenir ſoigneuſement la main à l'exécution de ce projet, pour empêcher même s'il étoit poſſible, le ſecours du galion ordinaire qui venoit de tems en tems, & ſur lequel les Portugais fondoient leur eſpérance. Enſuite conſidérant que ce qui attiroit le plus ces Européens, ce qui donnoit le plus de lieu à leur tirannie, étoit le clou de giroffle, que Ternate & les autres Moluques produiſent en abondance, les habitans de ces iſles prirent la réſolution de faire brûler tous les arbres qui le portoient, enſorte que les Moluques fuſſent à cet égard éternellement ſtériles. Ils n'ignoroient pas qu'en faiſant cela ils ſe ruinoient eux mêmes; mais tout leur paroiſſoit ſurportable, pourvu qu'ils ſe vengeaſſent d'un ennemi ſi ingrat. Le giroffle eſt le plus conſidérable revenu des Rois des Moluques, & il eſt beaucoup plus aſſuré que les tributs qu'ils impoſent ſur leurs Sujets. Néanmoins la fureur & le deſeſpoir, où les avoient portez les outrages qu'ils avoient receus, leur mirent le feu à la main pour embraſer & pour ruiner leur patrie. A la vérité ce qu'ils penſoient qui devoit la rendre ſtérile & être ſa ruine, fut peut-être dans la ſuite la cauſe d'une plus abondante fertilité, comme il peut arriver qu'on tire quelquefois avantage de l'erreur. L'expérience fait connoître que la cendre mêlée avec la terre peut contribuer à ſa fertilité, & l'on ſçait qu'en pluſieurs endroits de l'Europe on fait brûler le chaume ſur les terres ſtériles, qu'on embraſe de grandes campagnes, pour les rendre plus fécondes. Peut-être

que

que les terres ainsi brûlées aquiérent de nouvelles forces & de nouveaux sucs par la chaleur, ou que le feu en fait sortir ceux qui sont inutiles & mauvais. Il se peut encore qu'une grande chaleur ouvre plusieurs pores & plusieurs passages secrets dans la terre, par le moien desquels elle est mieux disposée à recevoir des sucs qui fournissent ensuite la nourriture aux semences qui y sont jettées, ou-bien qu'elle s'endurcisse & se resserre un peu pour conserver ceux qui lui sont nécessaires, & empêcher que les vapeurs subtiles, ou la chaleur du Soleil, ou les vents froids, ne la pénétrent trop, & ne lui deviennent préjudiciables. Au-reste la Nature ayant choisi ce seul endroit du monde pour la production du girofle sans intermission, & qu'on sache qu'il y ait jamais entiérement manqué, il n'étoit pas vrai-semblable que l'embrasement qu'on faisoit de ces arbres, dût anéantir cette plante, & la faire périr pour jamais dans ces lieux-là. Cependant il est vrai que l'intention de ces peuples n'étoit pas de renouveller ces forêts d'arbres aromatiques, mais plûtôt de les détruire. On peut jûger par là quel tort ils vouloient se faire, & en même-tems à tous les autres peuples. Pour le mieux comprendre il faut dire ici quelque chose de la nature de cette plante, & de la connoissance que les hommes en ont eu.

Les premiers qui en ont fait cas ont été les Chinois. Ces peuples attirez par la bonne odeur du girofle, en chargerent leurs jonques pour les porter dans les golfes de Perse

& d'Arabie. Pline a eu connoissance de cet aromate qu'il décrit comme une espece de poivre long, & il l'apelle Garyophylum. Depuis on a seu que les Perses le nomment Calafur. Il n'est pas question maintenant d'examiner lequel de ces deux mots a donné la naissance à l'autre. Les Espagnols anciennement le nommoïent, Girofe, Girofle, & depuis ils l'ont appellé, Clavo ou Clou, à cause de sa figure. La tête du Girofle avec ses quatre petites dents représente en quelque maniére la figure d'une Etoile. Les habitans des Moluques nomment l'arbre, Siger, la feüille, Varaqua, & le fruit, Champue. La plante ressemble assez au Laurier, mais la tête en est plus large. Quand elle commence à fleurir elle répand une fort agréable odeur. Elle produit tout au haut, comme le mirthe, & pousse d'une seule tige un grand nombre de grapes, comme celles du sureau, ou du chévrefeüille. Ces grapes naissent blanches; mais en croissant elles deviennent vertes, & enfin lors qu'elles viennent à maturité elles sont rouges; montrant par cette diversité de couleurs si elles sont plus ou moins éloignées du point de leur perfection. Les cloux qui restent dans leur grape, qu'on nomme mére, y demeurent pendant un an, & ce sont ceux qui sont les mieux nourris & qui ont le plus de force. On les fait tomber avec des gaules, à peu près comme les noix en Europe, ou-bien on les secouë avec force, par le moyen de quelques cordes qu'on attache aux branches, après avoir premiérement
bien

bien nétoyé la place qui est au dessous de l'arbre. Ce n'est pas que naturellement elle ne soit assez nette ; car on n'y voit jamais ni halliers, ni aucune espéce d'herbe, cet arbre n'en souffrant point autour de soi ; ce qui vient sans doute de ce que tirant avec force tout le suc & toute l'humeur de la terre, il ne laisse aucune nourriture pour les autres plantes. Il commence à porter du fruit la huitiéme année après qu'il est planté, & il dure cent ans. Il y a des gens qui disent qu'il dureroit plus long-tems, si on n'abbattoit pas son fruit avec tant de violence, & qu'il se venge en quelque sorte par sa sterilité du rigoureux traitement qu'on lui fait. Mais c'est là une erreur ; car dans l'isle de Bacham on coupe même les grapes pour faire que les arbres produisent plus abondamment, & on remarque que les branches basses dont on cüeille quelquefois les cloux sans les couper & sans les abbatre, en sont moins fertiles, & ne produisent qu'au tems de la monson. Les girofles donnent ordinairement leurs fruits de deux ans en deux ans, depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Février. Dautres disent qu'ils ne les donnent que de trois ans en trois ans seulement, à cause qu'on rompt, en cüeillant le fruit, les petits sions qui produisent les fleurs, & qu'on tourmente trop l'arbre par un grand ébranlement ; mais que s'étant reparé pendant cet espace de tems, il donne lieu d'esperer une abondante recolte. La verité est, qu'il faut plûtôt reconnoître que c'est là une disposition de la Nature qui leur don-

donne pour ainsi dire, tréve pendant un an pour se délasser, comme tous les Oliviers en Europe. On cüeille le clou quand il est meur, ce qu'on connoît par sa couleur rouge. Lorsqu'il est cüeilli on l'expose au Soleil où il ne lui faut que trois jours pour sécher, & devenir brun. Avicenne s'est trompé quand il a dit que la gomme du girofle avoit la même vertu que la térébentine, puis que l'expérience a fait voir le contraire. De plus il faut dire que les arbres qui sont d'une nature, ou fort chaude, ou fort froide, ne produisent point de gomme, mais seulement ceux qui tiennent une espece de milieu entre ces deux extrémitez. L'eau de la mer est bonne pour les girofles, & les entretient; mais l'eau douce leur est nuisible. Un Historien écrit que ces arbres donnent du fruit deux fois dans une même année, ce qui est vrai dans un sens & par raport à une petite cüeillette qui est fort peu considérable. Mais s'il l'entend d'une récolte abondante comme celle qui revient la troisiéme année, & qui fournit presque à toutes les nations une surprenante quantité de clou, c'est à lui d'être le garand de ce qu'il dit. Si ces arbres sont ainsi un assez long-tems sans donner leurs fruits, ils récompensent dans la suite ce retardement par la quantité qu'ils en produisent, qui est telle qu'après en avoir enrichi les peuples, on en tire par an pour les droits du Roi autour de deux millions, peu plus, peu moins. On dit ordinairement que les cinq Moluques seules produisent tout le clou de giro-

flé, à cause de la prodigieuse quantité qu'elles en fournissent, qui va toûjours à quatre mille Bars, de près de cinq quintaux le Bar, mesure & poids de Ternate. Mais comme on laisse aux naturels du païs le tiers de tout le fruit pour leur peine, il faut compter six mille Bars. Chaque Bar ordinaire est de cinq quintaux & plus de nôtre poids. Peut-être ce nom de Bar, vient-il du mot Grec, Βάρος, qui signifie, poids. Il vient aussi du girofle dans les petites isles d'Ires & de Meytarana, qui sont près de Ternate; & dans celles de Pulo & de Cavali aux environs de Tydor. Il en croît aussi à Gilolo, à Sabugo & à Gamoconora, qui sont des lieux de la Batochine; & encore dans l'isle d'Amboyne, & dans celle de Veranula où il y en a plus que dans les six précedentes, mais ils y sont plus foibles & moins gros. Les arbres qui portent le clou naissent & croissent d'eux-mêmes, comme font les plantes sauvages, sans qu'ils ayent besoin des soins & de la culture des hommes. On peut dire que ce sont les bois & les forêts de ces isles, dont la multitude d'arbres tire si bien toute l'humeur de la terre qu'il est rare que les autres plantes y puissent subsister. S'il arrive quelquefois qu'on veüille se donner le soin de planter un girofle, on choisit ordinairement un lieu où il y ait beaucoup d'herbe, afin qu'il en tire l'humeur & la nourriture, & qu'il croisse plus promptement. Aussi est-il vrai qu'à mesure qu'il profite, les herbes périssent & séchent. De-même si on met auprès de ces arbres des

vaisseaux

vaisseaux pleins de quelque liqueur, elle diminuë considérablement. Les pigeons ramiers, qui sont en grand nombre dans l'isle de Gilolo, mangent le reste des cloux qui vieillissent sur les arbres ; puis ils s'envolent & le mouvement fait que cela les purge. De leur fiente qui tombe à terre il renaît d'autres girofles, & c'est ce qui les fait multiplier par tout. Il n'y a que ces seules isles dans tout le monde où cette sorte d'arbre croisse. Au commencement les naturels du païs n'en connoissoient point l'usage, & n'en faisoient aucun cas. Ce sont donc là les plantes que les Rois Indiens liguez contre les Portugais vouloient détruire par le feu, croyant cette voie la plus facile pour en faire périr l'espece.

Puisqu'à l'ocasion du clou de girofle on se trouve engagé ici dans la description des Moluques, on juge à propos, avant que de passer outre dans la narration de l'Histoire, de parler aussi de quelques autres choses remarquables qui se trouvent dans ces isles éloignées ; ce qui nous fera d'autant mieux connoître la fureur de leurs habitans, qui avoient pris la résolution de les desoler par les flammes. Les cinq isles principales qu'on nomme les Moluques, sont presque rondes, & tout à-peu-près d'une même figure. La plus grande n'a pas plus de sept lieües de tour. Il y a dans toutes ces isles des rochers & des éminences agréables par la bonne odeur de leurs cloux. Il y a des villes, des bourgs, des villages, & des forts. Leur figure presque ronde est cause

quel-

qu'elles ne peuvent avoir des ports également commodes pour y joüir des deux monsons qui sont les vents de Nordouest & de Sud. Ternate a deux ports, l'un qu'on nomme Talangame, & un autre à une lieüe de-là qui est celui de Toloco. On n'a point bâti de fort ni dans l'un ni dans l'autre lieu, parce qu'on vouloit que les forts ne fussent pas éloignez du lieu où les Rois tenoient leur Cour. Ces deux ports regardent l'Orient. Ils ont des quais de pierre commodes pour les vaisseaux. Celui de Ternate qui est vis-à-vis de l'ancien fort, peut recevoir des caravelles pendant le vif de l'eau, & si elles ne sont point chargées elles peuvent y entrer & en sortir quand il leur plaît. Le quai est fait d'une sorte de pierre qui se change en corail, lequel ensuite, après avoir jetté plusieurs branches, se convertit derechef en pierre en vieillissant; & de cette pierre on fait de très-bonne chaux. Il est bâti de telle maniere qu'il paroît d'abord à ceux qui viennent du côté de la mer, comme un grand & superbe édifice, fait exprès pour la défence du port. Au milieu de l'isle de Ternate il y a une montagne qui a deux lieuës de haut, & est toute couverte de palmiers & d'autres arbres rares. Au sommet on voit l'ouverture d'une profonde caverne qui semble pénétrer jusqu'au centre de la montagne, & qui est si large qu'à-peine peut on connoître un homme d'un côté à l'autre. Elle contient une place à peu près comme une aire, faite de pierre & de terre mouvantes. Quelques curieux l'ont

vuë,

vuë, & entre les autres un Gabriël Rebelo Facteur & grand Alcayde. Il eut la curiosité de mesurer avec des cordes la profondeur de cette caverne qu'il trouva de cinq cents brasses. On en voit sortir une belle fontaine, mais on ne sçait si l'eau en est douce, aigre, ou amere, car personne n'a encore osé en goûter. L'aire est mouvante par le feu enfermé dans les entrailles de la montagne. Antoine Galva est le premier qui nous a donné la description de ce Volcan, qu'il avoit éxaminé l'an mil cinq cents trente-huit lors qu'il étoit Commandant dans ces isles. Il alla voir cette merveille de la Nature dans un tems calme, ce qu'il ne pouvoit faire dans les Equinoxes, ni en Avril, ni en Septembre, à cause des vents qui soufflent alors, & qui font que la matiére combustible s'embrase, & jette de grandes flames. Si Pline avoit eu la même précaution quand il voulut satisfaire sa curiosité à l'égard du mont Vesuve en Italie, & qu'il eût bien choisi son tems comme Galva, il n'auroit pas été devoré par les flammes de cette montagne, ainsi que son neveu Corneille Tacite l'a écrit. Ce Volcan sent beaucoup le soufre, aussi en jette-t'il de mêlé avec de la terre & des pierres rouges qui en sortent avec impetuosité, comme si elles sortoient de la bouche d'un canon. On a sujet de croire que la montagne, vers le bas, est pleine de grands vuides, & de grandes concavitez qui causent des tremblemens de terre avec un bruit furieux. Il en sort des flammes, & des pierres embrasées, qui quel-

quelquefois vont jusqu'au fort & à la ville, & même jusques aux isles des Meaos & des Cafures, qui sont à vint lieuës de Ternate. Sa fumée en est de diverses couleurs selon la nature de l'humeur, ou de la terre qui pousse une grande quantité d'exhalaisons différentes, dont l'air étant rempli & infecté, il peut contribuer à les varier en diverses maniéres. Cet air corrompu par là, & les ordures de l'embrasement qui tombent dans les fontaines, corrompent les eaux qu'on boit, & les rendent mal saines. Cette montagne est fertile, & toute couverte de verdure jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. Mais par-de là jusqu'au sommet, on y sent beaucoup de froid, & l'on n'y trouve aucune espece d'oiseaux, ni grands ni petits: on y voit seulement beaucoup de moûches. Quand on est au plus haut, on découvre une grande & vaste mer & une infinité d'isles, parce que l'air y est toujours pur & sans mélange d'aucunes vapeurs qui puissent faire obstacle à la vuë, comme on le dit encore à l'égard du mont Olympe; ainsi la vuë non-seulement s'étend fort loin, mais elle est fort libre & fort agréable par la diversité & la beauté des objets qui s'y présentent, dont on peut joüir sans aucun empêchement presque pendant toute l'année. A l'endroit de la hauteur où finissent les arbres, il y a une fontaine d'eau douce si froide qu'on n'en sauroit boire qu'à reprises. Au plus haut dans un lieu éloigné de l'ouverture d'où sortent les flammes, on vit dans ce tems là une grande piéce qui en fut détachée, & d'où

pendant

pendant deux jours il sortit de l'eau en abondance, puis il y eut de grandes masses de roches qui roulerent en bas, entraînant des arbres & des terres, jusqu'au bord de la mer, & elles formérent au pié de la montagne des concavitez comme des especes de voutes. Il y a aussi sur cette montagne un grand lac d'eau douce entouré d'arbres, dans lequel on voit des Crocodiles azurez, & dorez, qui ont plus d'une brasse de longueur, & qui se plongent dans l'eau lorsqu'ils entendent des hommes.

Les isles Moluques ne connoissent aucune différence d'Eté & d'Hiver, & n'ont point de pluïes dans de certains tems réglez, mais seulement on remarque qu'il y pleut ordinairement plus du vent Nord-oüest que que du vent de Sud. On y trouve de grandes couleuvres qui ont plus de trente piez de long, & qui sont grosses à proportion. Elles rampent pesamment, & ne sont point venimeuses. Ceux qui les ont vûës assurent que quand elles manquent de nourriture, elles mâchent une certaine herbe qui leur est connuë par un instinct naturel, après quoi elles montent sur quelques arbres au bord de la mer, où elles dégorgent ce qu'elles avoient mâché. Aussitôt plusieurs poissons accourant pour l'avaler, ils en sont enivrez, & demeurent sans mouvement sur la surface de l'eau. Alors les couleuvres se jettent sur la proie, & apaisent leur faim en se remplissant de ces poissons engourdis. Les Crocodiles sont fort dangereux sur terre, contre ce que les Anciens écrivent de ceux du

Nil qui le sont beaucoup plus dans l'eau. Mais ceux dont on parle ici sont si lâches ou si engourdis dans la mer, qu'on les y prend aisément. On en a une fois pris un qui avoit quatre yeux & un fort petit cœur. On trouve aussi dans ces isles certains petits animaux qu'on nomme Cuzos, qui se tiennent sur les arbres & se nourrissent de leurs fruits. Ils ressemblent aux lapins, ayant le poil épais, crépu & rude, de couleur entre gris & roux; les yeux ronds & vifs, les piez petits; la queuë longue & belle, avec laquelle ils se pendent & se tiennent aux branches, pour pouvoir plus aisément atteindre jusqu'aux fruits: ils sentent mauvais à peu près comme les renards. Il y a dans le païs plusieurs oiseaux sauvages, & on y en trouve aussi quelques domestiques de nôtre Europe. Il y a des perroquets de diverses couleurs mêlées: on les nomme dans la langue du païs Nores: ils crient beaucoup & fort haut, & apprenant fort bien à parler. Un Indien de ces isles assure que dans le tems qu'on y conspiroit & qu'on y formoit la ligue contre les Portugais, un perroquet étant dans l'air, cria fort haut, *Je meurs, Je meurs*; & qu'en même tems en battant des aîles il tomba mort à terre. Il y a quelques Relations qui raportent d'un autre, que venant d'Amboyne, & étant sur le mât d'une fuste, ou quelqu'un vouloit le prendre, il cria, *Sebastien, Sebastien*, qui étoit le nom de celui qui le gouvernoit, & qui accourut incontinent pour le secourir. On voit aussi dans ces isles de grandes troupes d'oyes noires,

res, qui ont les piez faits comme ceux des perroquets, des cannes, des grives, & plusieurs autres sortes d'oiseaux. Il y a une grande quantité de poissons de diverses espéces, des Manates, ou vaches marines semblables à celles du Bresil; une sorte d'écrevice de mer qui fait mourir dans vint-quatre heures, si l'on en mange tant soit peu. On y trouve une autre espéce d'écrevice au bord de la mer, sous de certains arbres dont l'ombrage ne souffre aucune herbe, rendant malades ceux qui y dorment, & séchant ou même brûlant la terre aux environs. Celles-ci sont semblables aux langoustes, ayant les jambes courtes, & les dents blanches & fermes, avec quoi elles cassent les fruits à coquille pour les manger. Elles naissent entre les rochers, & on les va prendre la nuit avec du feu. Le corps & les jambes, & toute la chair, sont comme aux langoustes. Elles ont près de la queuë une espéce de sachet, ou bourche, pleine d'une certaine pâte qui est d'un goût fort agréable, & qui les fait fort estimer. Dans toutes les Moluques il croit une espéce de bois rougeâtre qui brûle, & fait de la flamme & de la braise, sans pourtant se consumer. Il semble tenir de la nature de la pierre: on le met aisément en piéces avec les doits, & on le peut briser entre les dents. Assez près du fort de Ternate on voit une plante nommée, Catopa, d'où tombent de petites feüilles moindres que ses feüilles communes, qui ne sont pas plûtôt tombées, qu'on voit la tête d'un ver, ou d'un papillon, se former de

la

la queüe de la feüille, dont les filamens sont les piez de l'insecte, & le plus mince se change en ailes, de maniere qu'elle paroît feüille & papillon presque en même tems. Cet arbre se renouvelle tous les ans, & pousse des sions comme ceux du châteigner, d'où naissent ces vers qui rampent le long des filamens comme s'ils étoient attachez à la feüille. La Nature semble avoir voulu se montrer prodigue de ses biens envers ces peuples, particulierement à l'égard des cloux de girofle, peut-être ainsi nommez pour les distinguer du poivre long, dont on peut croire que Pline parloit sous le nom de girofle. C'est une question assez problématique, de savoir, lequel auroit été le plus avantageux à la societé humaine, de n'avoir jamais eu connoissance de cette espéce d'aromate, ou de l'avoir connu. D'un côté les avantages qu'on en tire & les revenus qu'il produit sont fort grands : mais aussi les sanglantes guerres qu'il a causées, & les navigations périlleuses qu'il a fait entreprendre, ont fait périr une infinité de gens. C'est-là un sujet qu'on peut dire qui a réveillé la convoitise des nations les plus éloignées, & qui a été cause de la perte de je ne sçai combien d'hommes & de vaisseaux. On a équipé des flottes, on a cherché des routes nouvelles & périlleuses, on a passé des détroits inconnus & dangereux, sous des montagnes toûjours couvertes de néges & de glaces ; & tout cela non par un zéle de Religion, pour faire reconnoître la vérité à des peuples barbares, ou pour intro-

duire parmi eux une bonne police, mais ſeulement pour y charger cette fatale drogue qui a été l'occaſion de tant de deſordres, de deſobeiſſances, de révoltes, & même de ſuperſtitions & d'erreurs. C'eſt dans ce précieux aromate que conſiſte la puiſſance & la richeſſe des Rois des Moluques, & c'eſt auſſi cela même qui a fait naître les guerres qu'ils ont eu à ſoutenir. Qu'il faut ſouvent peu de choſe pour irriter la convoitiſe & la malice des hommes, & que leur extrême corruption les rend ingénieux à trouver le malheureux art d'abuſer de ce que la Nature leur fournît de meilleur ! On peut bien nommer, ce fruit un fruit de Diſcorde, à beaucoup plus juſte titre que la Pomme d'or de la fable, puis qu'il a été & qu'il eſt encore plus que les mines d'or, un ſujet de conteſtations & de combats. Si les Poëtes Grecs ou Latins, qui ont tant parlé des iſles des Gorgones, vivoient aujourd'hui, que ne diroient-ils point des iſles Moluques ? Certainement on ne ſauroit s'empêcher d'admirer ici la folie & la corruption des hommes, qui ſupportent tant de travaux, & s'expoſent à tant de périls pour contenter leur palais & ſatisfaire leurs appetits, tandis qu'on les voit négliger le ſoin de leur ſalut avec une ſécurité & une négligence inconcevable.

Revenons maintenant à la ſuite de l'Hiſtoire. Les Rois de Ternate, de Tydor, de Bacham, & tous les autres Princes voiſins s'étant aſſemblez à deſſein d'executer leur réſolution deſeſperée, le Roi de Tydor

fut

fut élu pour Chef de la Ligue, & le Roi de Ternate dépossédé le devoit accompagner pour faire périr Gonzale Pereyra. Dans les Rélations que la curiosité des Jésuites leur a fait rassembler, on trouve que tous ces Rois tenant conseil dans une petite Isle qui est entre Ternate & Tydor, avant que d'occuper les postes qui étoient assignez à chacun pour l'éxécution de leur entreprise, le Roi de Tydor comme Chef de la Ligue leur fit ce discours. *Je ne puis vous parler sur le sujet qui nous assemble sans verser des larmes de douleur pour l'oppression que nous souffrons, & en même tems des larmes de joie dans l'espérance que cette ligue sera un moien pour nous en délivrer, en nous faisant remporter une glorieuse victoire & triompher de nos cruels ennemis. Nous avons uni nos forces pour nous tirer de dessous le joug des Portugais, & rompre les chaînes de nôtre esclavage, qui nous ont paru si pesantes & si insupportables que nous nous exposons à la ruïne entiere & générale de nôtre patrie, pour punir des ingrats qui ont été insensibles à nos bienfaits, & n'ont pû être corrigez par nos menaces. On peut dire que ce sont des voleurs & des brigands qui veulent piller, non une maison ou une ville seulement, mais même toute la terre; & cela pour contenter leur ambition & leur avarice, sous les prétextes spécieux de ramener les hommes de leurs erreurs & de leur aveuglement. Nous avons jusqu'ici travaillé inutilement pour modérer ou pour contenter leur orgueil par nôtre obeissance, nôtre soumission, nôtre modestie. S'ils trouvent des ennemis riches, ils cherchent*

à satisfaire leur avidité insatiable, en les pillant; & s'ils en rencontrent de pauvres, ils veulent assouvir leur ambition démesurée en les mettant sous leur joug. Cette nation est peut-être la seule au monde qui desire avec une même ardeur, de trouver des peuples riches, pour s'aproprier leurs richesses, & des peuples dans la misére pour les assujettir plus facilement. Ils nous pillent, ils nous massacrent, ils nous asservissent, & nous dépoüillent sous de faux prétextes d'un empire que nous possédions légitimement; & jusques à ce qu'ils ayent réduit nos Provinces en d'affreuses solitudes, ils ne croient pas y avoir établi une paix telle qu'ils la desirent. Ne diroit-on pas que nous ne sommes en possession des Isles les plus fertiles de toute l'Asie, qu'afin que leur abondance soit le prix de notre infame servitude, & la récompense de ceux qui nous réduisent dans un honteux esclavage; puis que les libéralitez dont le Ciel nous a favorisez, ne servent qu'à païer les tributs dont ces tirans étrangers nous chargent? Nous savons par expérience que notre valeur & notre courage n'ont servi jusqu'à présent qu'à nous rendre plus suspects & plus odieux aux Capitaines Chrétiens, & qu'ainsi nous ne devons pas espérer de les trouver à l'avenir, ni plus doux, ni plus moderez, ni moins implacables à notre égard. Souvenons-nous tous, Princes & Sujets, que la gloire que les uns cherchent, non plus que le repos & la sureté après quoi les autres soupirent, ne se peuvent trouver sans la liberté qu'il nous est désormais impossible de recouvrer que par la guerre, & par une guerre qui demande une grande union & de grands éforts.

éforts. Les forces des Portugais sont augmentées, & ils en sont tout fiers : mais notre gloire en sera d'autant plus grande. Nous ne pouvons plus ignorer les mistéres de leur venuë parmi nous, & les raisons qui leur ont fait entreprendre un voiage si long & si périlleux. Leur tirannie nous en instruit assez. Serons-nous assez lâches pour n'oser nous exposer aux périls, afin de nous procurer le plus grand de tous les biens qui est la liberté? Peut-être que les autres nations apprenant notre résolution, la traitteront de desespoir & de férocité : mais nous ne devons pas douter, que si les causes leur en étoient bien connuës, non seulement elles nous croiroient dignes de pardon, mais même de loüange. Ajoûtons que chaque peuple doit mieux connoître ce qui est convenable à sa Religion, à son honneur & à sa Patrie, que ceux qui voient les choses de loin. Enfin qu'est-ce que la vie sans la liberté.

Tous les autres Rois approuvérent le discours & les sentimens de celui de Tydor, & après avoir pris les mesures qu'ils crurent nécessaires pour commencer & pour soutenir la guerre, ils partirent sans delai, pour aller mettre ordre à ce qu'ils avoient à faire, n'ignorant pas qu'il y a beaucoup de péril à retarder l'éxécution d'un grand dessein concerté secrétement entre plusieurs personnes. Le jour marqué pour commencer l'éxécution du complot étant arrivé, les habitans de Ternate avec leurs familles sortirent de cette ville en desordre & en confusion, comme des furieux, emportant leurs enfans & quelques meubles seulement, en

 aiant

aiant déja envoyé la plus grande partie dans les autres Isles. Pour mieux faire connoître aux Portugais leur dessein & leur résolution desesperée d'abandonner leur patrie, ils mirent le feu en divers endroits de cette malheureuse ville. Les flammes commencerent bien-tôt à paroître, & en s'étendant de tous côtez, elles formerent un embrasement général avec un grand bruit. Ainsi ces desesperez réduisirent en cendres les maisons où eux, leurs peres & leurs ayeux, avoient habité depuis tant d'années, & renonçant à l'amour de leur Patrie, & aux sentimens de la nature, ils n'épargnerent ni leurs Temples, ni aucune des choses à quoi les hommes ont accoutumé d'être le plus sensibles. Tout se sentit de la fureur des flammes qui s'étendirent jusques dans la campagne. Les caves, les lacs, les fontaines, & les pierres n'en furent pas éxemtes. Les ondes même de la mer en reçurent un nouveau mouvement, & le feu pénétrant jusque dans les cavernes des montagnes voisines, y causa des secousses qui enlevérent des rochers & des arbres avec des bruits & des mugissemens comme ceux qui accompagnent d'ordinaire les tremblemens de terre. Cependant ce peuple s'avançoit vers les lieux deserts, tournant quelquefois la tête pour contempler les éfets de sa vengeance & de sa fureur. Tristan d'Atayde confus & étonné d'une si terrible résolution, fit aimer quelques soldats, & envoia des Ambassadeurs à la Reine & aux principaux, pour tâcher d'apporter quelque reméde à ce mal, & d'appaiser, s'il

étoit

étoit possible, ces mouvemens de desespoir. Il promit de leur donner toute sorte de satisfaction, & de faire tous les changemens qu'ils souhaiteroient. Mes ses soins furent inutiles, ou ne servirent qu'à encourager ses ennemis, & à les animer encore davantage, de sorte qu'ils ne voulurent écouter aucune négociation qui pût le moins du monde les refroidir dans leur entreprise. Quand ils furent arrivez dans des lieux fortifiez par la nature, entre les rochers & les précipices des montagnes, ils prirent les armes & attaquérent par troupes les Chrétiens, les attendant lors qu'ils alloient pour couper du bois ou pour chercher de l'eau; & de cette maniére ils les surprenoient & en blessoient & en tuoient plusieurs. La conspiration éclata en même tems dans les autres isles où l'on massacra tous les Portugais qui y étoient. Dans la ville de Momoya on en tua huit qui accompagnoient le Pére François Alvarez, lequel se sauva avec beaucoup de peine en se jettant dans une barque, aprés avoir reçu plusieurs blessures. Le Prêtre Simon Vaz fut aussi tué dans l'isle de Chion qui est la principale du Morotay. Un Infidelle entra dans sa chambre, où ayant trouvé une image de la Sainte Vierge, il la brisa & la mit en piéces. On dit que le Ciel punit sur le champ son crime, que ses mains sacriléges tombérent incontinent, & qu'il mourut peu de jours aprés. On ajoûte encore que dans la fin de l'année aucun de sa race ne demeura en vie; mais qu'ils périrent tous les uns par la guer-

re, & les autres par divers accidens tragiques. Le dernier de cette famille étant à la pêche une anguille, en sautant, le blessa avec la pointe de son museau dans un œil, & il en mourut. Tous les habitans de ce lieu-là périrent aussi en peu d'années malheureusement. Tristan d'Atayde apprit bien-tôt la nouvelle de tous ces meurtres, & comment on s'éforçoit dans toutes ces Isles de détruire entiérement la nation Portugaise. Il tâchoit cependant d'encourager ses gens, & de cacher, autant qu'il lui étoit possible, l'inquiétude que lui causoit une animosité si générale contre sa nation. Il régla les vivres qu'il avoit, en assignant par jour une portion déterminée à chaque personne. Il envoia des espions en divers lieux, pour s'assurer des desseins des ennemis, & être mieux éclairci de tout de ce qui se passoit. Il donna ordre que le Roi Aerio fût soigneusement gardé dans le fort où il étoit retenu : de-sorte qu'on renforça sa garde, & on ne laissa auprès de lui que des femmes pour le servir & pour le gouverner. Outre cela il revint encore à la charge pour tâcher d'engager la Reine de Ternate & le Roi de Tydor à entendre à la paix, leur envoiant pour cet effet de nouveaux messagers, avec ordre de leur faire des propositions fort avantageuses, & de les assurer qu'on éxécuteroit sans aucun délai tout ce qu'on leur auroit promis. Mais ces démarches ne produisirent aucun éfet : les ennemis s'opiniatrérent de plus en plus dans leur résolution, & une avanture qui arriva alors

& qu'on va réciter, acheva de les y confirmer.

Catabruno Gouverneur de Gilolo, & Tuteur du jeune Roi de cette isle, travailloit à suplanter son Maître pour se mettre en sa place. Après avoir fait son parti, voiant que les esprits étoient bien disposez en sa faveur, il empoisonna le Roi, & s'étant saisi du Palais & des forts, il prit le sceptre, & se fit prêter serment de fidelité par les Sujets du Roïaume. On ne fut pas fort surpris de cette avanture dans tous les lieux voisins; parce qu'on s'attendoit depuis assez long-tems à quelque chose de semblable. On ne douta pas aussi que Tristan d'Atayde n'eût connoissance de la chose, & qu'il n'eût consenti au dessein de l'empoisonnement & de l'usurpation. Outre les grands indices qu'on en avoit, on regarda comme une preuve qui confirmoit assez toutes les autres conjectures, le présent que Tristan d'Atayde fit à Catabruno, à qui il envoia un habit de velours bleu dont il étoit vêtu le jour qu'il se souleva, & qu'il se fit reconnoître pour Roi. Dieu permit neanmoins que Catabruno se voiant en possession du Roiaume qu'il venoit d'usurper, manqua de parole à Tristan d'Atayde. Il se joignit avec les autres Confédérez, & fut un des plus grands ennemis des Portugais. Il assembla plusieurs vaisseaux, arma des flottes considérables, & fit une cruelle guerre à tous les Chrétiens de ces isles, emploiant les menaces, la cruauté & les tortures, pour les obliger à renier leur

Foi, à renoncer au Christianisme.

Dans ce tems-là, le Gouverneur général des Indes envoia du secours à Ternate, bien que l'état des affaires de Goa & de plusieurs autres lieux ne fût pas fort tranquille. C'étoit sur la fin de l'Eté, & dans le tems que, selon l'ordre, il faloit donner un successeur à Tristan d'Atayde. Antoine Galvan aiant été nommé, s'embarqua & emporta plus de dix mille ducats de son propre bien, à dessein de les emploier à reparer les lieux qui avoient été brûlez. Aussi peut-on dire que ce fut lui qui par ce moien sauva les Moluques. Il forma le dessein non-seulement de rétablir la ville de Ternate & de la repeupler, mais même de l'agrandir; & il engagea quelques personnes mariées, qui étoient pauvres, & d'autres familles peu accommodées, à l'accompagner aux Moluques. Il emmena aussi des femmes de mauvaise vie, & des débauchez qui vivoient mal avec elles, pour les faire marier ensemble quand ils seroient arrivez, & tâcher de les corriger de leurs débauches, & de les faire vivre d'une maniére plus réglée. Il leur fournit même de l'argent & tout ce qui leur fut nécessaire pour le voiage. Cependant le tiran Catabruno ayant assemblé ses forces attaqua la ville de Momoya, où demeuroit Dom Jean qui en étoit Sangiac, & qui ayant renoncé à l'idolatrie, comme on l'a déja dit, s'étoit fait Chrétien. Ce Prince se trouvant trop foible pour résister à son ennemi, se retira dans un fort avec sa femme, ses enfans, & toute sa famille.

Quel-

Quelques Portugais, que Tristan d'Atayde lui avoit envoiés n'osant s'enfermer avec lui, se retirérent dans les montagnes, où ils furent bien-tôt exterminez par les ordres de la Ligue. Catabruno entra dans la ville sans trouver aucune résistance & éxerça de grandes cruautez sur ses misérables habitans qui n'avoient pas voulu l'abandonner. Plusieurs qui avoient nouvellement embrassé le Christianisme, y renoncerent par les tourmens qu'on leur fit souffrir, & d'autres par la seule crainte. Ce tiran se voiant ainsi maître de la ville, assiégea le fort, & y donna plusieurs assauts, ausquels Dom Jean résista vigoureusement, se défendant avec beaucoup de valeur & de courage, & faisant quelquefois des sorties dont il retournoit toujours victorieux. Néanmoins son éxemple ne produisoit pas l'éfet qu'il en pouvoit espérer, & qu'il devoit naturellement produire sur des ames généreuses: ce Prince remarqua que la pluspart des siens commençoient à perdre cœur, ce qui lui fit craindre qu'ils n'eussent enfin la lâcheté de le livrer entre les mains de son ennemi, pour sauver leur vie. Il pensa donc principalement à ce qu'il devoit faire pour le salut éternel de son ame. Il savoit que Catabruno se piquoit d'être grand zélateur de la Loi de Mahomet, qu'il promettoit la vie, & l'accordoit en éfet aux renégats qui abandonnoient le Christianisme; qu'au-contraire il faisoit mourir tous ceux qui demeuroient fermes & constans dans la Religion Chrétienne. Il craignoit que sa fem-

me & ses enfans n'eussent pas assez de force pour résister à toutes les tentations à quoi il prévoioit qu'ils seroient exposéz, & qu'ils ne fussent portez à renier la Foi salutaire. Dans cette pensée il s'approcha d'eux le sabre à la main, & agité par plusieurs mouvemens différens, qui lui faisoit verser un torrent de larmes, il leur dit; *Qu'ils ne se plaignoient pas sans doute qu'il eût jamais manqué d'affection & de tendresse pour eux, & que s'il alloit maintenant leur paroitre cruel, ce n'étoit que pour la sureté de leur ame & pour l'interêt de leur salut; qu'ainsi ils devoient lui savoir bon gré de la violence qu'il se faisoit à lui même en leur donnant la mort.* Ensuite il les tua tous les uns après les autres; & poussé par son zéle aveugle, il voulut ensuite se tuer lui même, ce qu'il eût en éfet éxécuté si ses domestiques ne l'en eussent empêché malgré lui. Ils prirent ce Prince si attaché à la Religion Chrétienne, quoi que l'action qu'il venoit de faire, fasse assez connoitre qu'il n'étoit pas encore bien instruit de ses maximes; & pour obtenir grace du Tiran ils lui remirent entre les mains un Maître qu'ils devoient respecter. Quand il fut en la puissance de son ennemi, & qu'on l'eut amené devant lui, Catabruno sachant ce qui s'étoit passé, & comment Dom Jean avoit lui-même tué sa femme & ses enfans, lui demanda, qui avoit pû le pousser à prendre une résolution si cruelle, & à l'éxécuter avec tant de barbarie & d'inhumanité. Ce Prince lui répondit franchement & avec beaucoup d'assurance; *Je l'ai fait pour l'interêt*

térêt de leur salut qui m'étoit plus cher que leur vie, & je n'ai pris conseil que de moi-même. Je craignois la foiblesse de leur sexe & de leur âge, & j'avois peur que ta violence & ta cruauté n'en triomphassent, & ne les fissent succomber & abandonner la vérité par les tourmens. Au reste sache que les ames sont immortelles, & qu'ainsi ce que je leur ay fait perdre est peu de chose : tout au plus je n'ai avancé leur mort que de peu de jours, puis que bientôt ta cruauté leur auroit ôté la vie, ou que même quand tu l'aurois épargnée, peu d'années en auroient borné le cours. Je te regarde comme un instrument entre les mains de Dieu, dont il se sert pour me châtier, & j'acquiesce avec une soumission respectueuse à sa volonté. Je craignois autant ou plus, pour les personnes qui m'étoient chéres, ta grace & tes flatteries, que ta colére & ta fureur, parce que je connois la foiblesse humaine, & sçai combien aisément elle se laisse séduire. A mon égard je me sens assez de courage & de fermeté, pour ne pas redouter les éforts de ta rage, & pour résister également aux tortures dont tu voudrois m'épouvanter, ou aux feintes douceurs par lesquelles tu pourrois essaier de me séduire, te regardant comme un ministre dont il plaît à Dieu de se servir pour m'éprouver. Si c'est sa volonté que tu m'ôtes la vie, ton épée me sera plus agréable & me procurera un plus grand bien que tous ceux que ta faveur me pourroit faire espérer. Catabruno devenu plus furieux par la liberté & la hardiesse de cette réponce, commanda qu'on le fît mourir : mais les amis mêmes du Tiran qui ai-

moient ce Sangiac le firent sortir de la chambre, & intercédant pour lui, ils négociérent sa liberté & son rétablissement ; si bien qu'à leur priére, il sortit des mains de Catabruno & vécut plusieurs années de ses Etats, persévérant constamment dans la Foi Chrétienne, & reconnoissant l'indiscretion de son zele de s'être lui-même privé, comme il avoit fait, de sa femme & de ses enfans. On peut dire de lui qu'il méritoit de naître dans un païs moins barbare, où il eût pû être mieux instruit dès son enfance, & où il eût appris à modérer cette fierté naturelle qui lui fit regarder comme un acte de piété des parricides contraires à la Foi de Dieu & à celle de la Nature.

Tristan d'Atayde n'étoit pas insensible à toutes ces desolations : elles le touchoient presque autant que s'il eût été présent à tout. D'ailleurs il y en avoit assez d'autres qui se passoient à sa vûë. En éfet, les habitans de Ternate s'étant rendus maîtres de cette isle, & se trouvant presque par-tout les plus forts, brûlérent les bourgs anciens & nouveaux, tant les leurs propres que ceux des Chrétiens, & entre-autres ceux de Trutupalate, de Calamata & d'Isico, bien que cela ne se fit pas sans qu'il leur en coûtât beaucoup de sang, par la vigoureuse résistance des Portugais. Ceux-ci combattirent deux fois contre l'armée navale des Tydoriens, qui étoit venuë jusqu'à la vûë de leur fort, & quoi-qu'aux deux fois, ils fussent obligez de se retirer fort en desordre, leurs ennemis n'eurent pas neanmoins grand sujet

de

de se glorifier de leur victoire, parce qu'il y eut un grand nombre de ces barbares qui y furent tuez, & à peine y en eut-il aucun qui n'y reçut quelque blessure. Les Liguez mirent en mer plusieurs flottes nombreuses, occupérent tous les passages, & resserrérent les Chrétiens dans leur fort ; ce qui dura jusques à l'arrivée d'Antoine Galvan, qui étoit alors en route. Il est vrai qu'Atayde reçut du secours quelque tems avant la venuë de Galvan, parce que Dom Estienne de Gama envoia à Ternate un galion chargé de vivres & de munitions de guerre, commandé par le Capitaine Simon Sodre. Le galion étant arrivé heureusement, fut d'un grand secours & d'une grande consolation à ces pauvres affligez. Ils reprirent cœur, & faisant de nouveaux éforts ils sortirent de leur fort, se répandirent dans l'isle, entrérent dans les bois, où ils trouvérent en divers lieux des maisons abbatuës & brûlées, dont les ruïnes fumoient encore. Ils voioient de toutes parts sur les montagnes, & particuliérement pendant l'obscurité de la nuit, des flammes qui s'élevoient bien haut en l'air. Cependant ils attaquoient les Barbares, & il n'y avoit presque point de lieu dans l'isle où l'on ne vît à tout moment les Chrétiens aux mains avec eux, soit les soldats des forts, ou les habitans des colonies. Sur la mer on entendoit la musique militaire de ces Indiens qui leur sert de divertissement en naviguant pendant la paix, & qui les anime au combat dans le tems de la guerre. On peut aisément juger qu'elle étoit alors plus propre à cau-

ser de la terreur qu'à donner du plaisir.

Alors le Capitaine Alvarado gentilhomme Espagnol, qui avoit été envoié à Ternate par Fernand Cortez, ne pouvant se résoudre à croupir dans une honteuse oisiveté, & cherchant à s'emploier utilement pour le service de Dieu, & celui de son Roi, découvrit les isles des Papous, & il combattit courageusement contre leurs habitans. Il est vrai que les Historiens Portugais attribuënt l'honneur de cette découverte à Dom George de Meneses, qui y territ, comme nous avons vû, l'an mil cinq cents vint-sept. Alvarado découvrit aussi dans ce tems-là les isles qu'on nomme Gelles, qui sont situées à un degré de la Ligne du côté du Nord, à l'Oüest de celle de Ternate, & à cent vint-cinq lieuës de l'isle de Moro. Les habitans de ces isles de Gelles ressemblent fort à ceux des Moluques, soit pour la couleur, soit dans leurs vêtemens & dans leurs maniéres & leurs coûtumes: mais ils parlent une langue tout à fait differente.

Antoine Galvan partit de Malaca pendant la monson favorable, avec tout ce qui lui étoit nécessaire, soit pour combattre, soit pour faire des établissemens. Quand il eut dépassé l'isle de Borneo, & les dangers qui sont sur ses côtes, selon qu'en parle, dans ses papiers, le Pére Marta Jésuite, en écrivant au Gouverneur Gomez Perez, il eut la vuë des Moluques, & découvrit une nombreuse flotte de carcoas, & d'autres vaisseaux Chinois, avec leurs voiles tissuës de roseaux & de feüilles de palmier. Il connut

nut bien-tôt que c'étoit un secours qui s'étoit joint avec les tanguas de Tydor & ceux de Catabruno. Ils voguoient tous ensemble avec le Roi de Ternate dépossédé, pour aller à la rencontre des Portugais, ou des Espagnols, qui passeroient par leurs mers. Galvan fit incontinent mettre ses gens en état, donna ordre qu'on visitât l'artillerie, & qu'on disposât toutes choses pour la bataille, faisant lui-même l'office de Capitaine & de soldat. Les ennemis se partagérent en trois escadres, se rangeant sur trois lignes, chaque nation à part, comme si les Portugais avoient eu un grand nombre de vaisseaux. Cependant toutes leurs forces ne consistoient que dans le galion ordinaire, une patache, & un navire sur lequel étoient les gens mariez avec leurs familles, leurs bagages, & en général toutes les personnes inutiles pour le combat. Il s'y en trouva neanmoins quelques-uns en état de prendre les armes. Les ennemis qui manquoient d'artillerie s'approchérent assez prés, & alors les Archers Chinois & ceux de Gilolo décochérent un prodigieux nombre de fléches. Dès-qu'un rang avoit tiré, il faisoit place à un autre; si-bien que l'air étoit toûjours rempli de traits, & de ces dards qu'il nomment Calabays. Galvan se posséda très-bien dans le plus grand péril. Au commencement il mit ses gens à couvert derriére des pavois; puis quand il jugea que les ennemis avoient tiré la plus grande partie de leurs traits, parmi lesquels ils tiroient aussi quelque coups de mous-

quet,

quet, il commença de faire joüer ſon artillerie, qui briſoit les barques ennemies, & tuoit un grand nombre de gens. De cette maniére il coula bas pluſieurs de leurs bâtimens, & en prit quelques autres, parce que ſes ennemis combatoient confuſément ſans beaucoup d'art, ſe fiant ſeulement ſur le grand nombre de leurs combattans, comme ils font ordinairement dans les batailles ſur terre. Mais les Portugais ſe fioient dans leur courage & dans leur adreſſe & leur expérience, ce qui leur fit remporter la victoire ; & bien qu'il y eût parmi eux un grand nombre de bleſſez, ils vouloient neanmoins pourſuivre l'ennemi qui ſe retiroit en deſordre vers ſes iſles. Mais Galvan qui avoit deſſein de ſe rendre à Ternate le plus promtement qu'il lui ſeroit poſſible, aima mieux ſuivre ſa route, & il ſe rendit dans cette iſle comme il le ſouhaitoit. Ses gens y aiant débarqué virent avec étonnement les ſolitudes qui y étoient, & des ruines encore fumantes, qui ne préſentoient rien que de triſte à la vûë. La joie de ceux qui étoient dans le fort de Ternate, fut d'autant plus grande à l'arrivée de ce ſecours, qu'il les ſurprit, & vint contre leur eſpérance dans un tems où ils ne s'y attendoient point. Les Eccléſiaſtiques allérent en proceſſion au devant des nouveaux venus, & la joie fut ſi grande parmi les ſoldats, qu'ils troubloient par les cris d'alégreſſe l'harmonie des cantiques ſacrés qu'on chantoit. Ils regardoient tous Galvan avec admiration, comme un libérateur que le Ciel leur envoioit.

Auſſi

Aussi n'y furent-ils pas trompez : il leur donna bientôt des preuves de sa capacité & de son courage.

Tristan d'Atayde lui céda le commandement, & Galvan n'en eut pas plûtôt pris possession, qu'il s'informa soigneusement de la Ligue. Cependant la réputation de ce nouveau Commandant, qui se répandit bien-tôt en divers lieux, commença dès lors à faire prendre un meilleur tour aux afaires des Portugais. Il fit arrêter Tristan d'Atayde, & l'envoia quelque tems après à Goa. Ensuite il fit partir des Ambassadeurs pour aller saluer la Reine, lui faire savoir sa venuë, & l'assurer qu'il ne se proposoit que de lui rendre service, & d'emploïer tous ses soins à remettre les choses en bon état, à reparer les desordres & les dommages que l'esprit de vengeance avoit causez. Cependant il commença de faire travailler à la reparation de la ville, des colonies, des Eglises, des quais, des maisons ; & à faire la reparation des familles qu'il avoit amenées pour les établir en divers lieux. Il n'oublia pas les soins de l'agriculture, faisant planter des vignes, dont le plan étoit venu de Portugal, & qu'on vit bien-tôt croître à souhait. Il donna au Clergé, qui étoit en ce païs-là, les Réglemens nouvellement dressez par le Cardinal Dom Henri qui fut depuis Roi de Portugal, & le dernier de sa maison qui en porta la couronne. Il offrit la paix à tous ceux qui voudroient la recevoir ; & fit cesser les actes d'hostilité. Il envoia des Religieux en divers endroits, pour

pour tâcher de persuader à ceux qui avoient abandonné leur patrie, d'y retourner afin de travailler à son établissement, en leur représentant combien il leur étoit honteux & préjudiciable d'avoir choisi par une aveugle fureur, un genre de vie à peu prés semblable à celle des bêtes. La Reine, qui étoit naturellement courageuse, se trouvant alors pleine d'espérance de voir bien-tôt son fils rétabli sur son trône, & le païs remis en liberté, par la défaite & la fuite des Portugais, ne voulut écouter aucune proposition d'accommodement. On peut dire que le siége de la guerre étoit alors à Tydor, où tous les Rois conjurez se trouvoient avec Dayalo Roi dépossédé, qui étoit d'un naturel féroce. Ils y avoient assemblé plus de cinquante mille combattans: mais ils n'avoient point eu la précaution de ceindre cette ville de murailles ni de fossez. Ils s'étoient contentez de bâtir un fort sur des rochers élevez, d'où ils faisoient des courses & prenoient souvent les pêcheurs, & les autres Portugais qui sortoient de Ternate pour aller chercher des vivres. Ainsi ils infestoient toute cette côte, & la rendoient fort dangereuse. Galvan craignant que la durée de la guerre ne le jettât dans les mêmes difficultez dont ceux de son parti ne faisoient que de sortir, envoia une seconde fois des Ambassadeurs, pour essaïer de disposer à la paix ces Rois obstinez, & leur persuader, s'il étoit possible, d'oublier tout le passé, en leur faisant offrir des présens considérables, & le rétablissement du commerce

merce aux conditions qu'eux mêmes souhaiteroient. Mais comme ils étoient alors tout fiers de leurs forces, & de quelques heureux succès qu'ils avoient eu, ils ne voulurent rien écouter, & firent, à ce que dit Maffée, une réponce outrageante, & injurieuse à l'honneur des Portugais. Galvan voiant leur obstination, après avoir imploré le secours & la protection de Dieu, conduisit cette affaire avec tant d'adresse & de prudence, que cela paroîtra surprenant & digne d'admiration à tous ceux qui considéreront la chose de près, & en jugeront sans prévention. En éfet, ce qu'il fit dans ces Isles paroîtroit incroiable, s'il n'étoit suffisamment confirmé par la capacité qu'il fit paroître en plusieurs autres occasions. Il n'avoit que quatre grands navires dans le port, & quelques autres petits bâtimens. Il en composa une flotte sur laquelle il fit embarquer quatre cents hommes, dont il y en avoit seulement 170. de Portugais, le reste étant des esclaves & des gens du commun peuple de Ternate. Il laissa quelques soldats avec Tristan d'Atayde pour la garde du fort, & du Sultan Aerio. Ensuite il partit pour Tydor, où il ne trouva point de vaisseaux ennemis, sans qu'on en sache la cause. Il moüilla l'ancre à une portée d'arquebuse de la ville, dans un lieu seur, où l'ancrage étoit bon. Dès qu'on eut moüillé, il reconnut le plus exactement qu'il lui fut possible, le nombre de gens qui gardoient le rivage, la nature du païs & la situation de la ville; puis il fit assembler son

Conseil

Conseil de guerre, où il fut résolu d'attaquer brusquement le fort, de tâcher de s'en emparer, & d'occuper toute la hauteur sur laquelle il étoit bâti. Les Confédérez l'avoient négligé, parce-qu'ils se croioient en sureté par leur nombre. Galvan pour encourager ses soldats, sans chercher des fleurs de Rhetorique, leur fit seulement en peu de mots un discours qui marquoit sa valeur & son courage. *Nous ne faisons*, leur dit-il, *que poursuivre nôtre victoire. Ce sont ici ces mêmes ennemis que nous venons de vaincre & de mettre en fuite. Si le desir de la liberté étoit le seul motif qui leur eût fait prendre les armes; nous pourrions aisément leur accorder tout ce qu'ils demanderoient, pourvû que de leur côté, ils ne s'opposassent plus à la prédication de l'Evangile. C'est pour cette Doctrine salutaire que nous combattons. Douterons-nous de la victoire, ou craindrons-nous de mourir pour une si bonne cause? Ces ennemis déja vaincus une fois vous feront-ils peur? Pensez-vous qu'ils osent encore attendre leurs vainqueurs? Je n'ai pas besoin de chercher des exemples étrangers pour vous encourager; je n'ai qu'à vous mettre devant les yeux le vôtre propre. Les mouvemens d'inquiétude & de desobeissance de ces peuples durent depuis longtems. Après tant d'années de trouble, il faut qu'enfin nos armes rétablissent la tranquillité, & qu'une glorieuse victoire achéve de couper toutes les racines de la rebellion. Ils disent que nous sommes des tirans. Souffrons pour un peu de tems cette calomnie avec patience, quand nous les aurons vaincus, il nous sera facile d'en faire voir*

voir la fausseté & l'injustice par nôtre moderation.

Les soldats ne donnérent pas le tems à Galvan d'achever son discours, par l'impatience qu'ils avoient qu'on leur menât au combat. Il donna donc ordre qu'on gagnât la hauteur, comme il avoit projetté. Il choisit pour cette entreprise six-vints Portugais, & cent quatre-vints autres qui firent en tout le nombre de trois cents, laissant le reste pour la garde des navires, avec ordre d'amuser l'ennemi s'il venoit les attaquer; & que sans perdre la flotte de vuë, ils se servissent de quelques ruses militaires comme de paroître tantôt dans un lieu tantôt dans l'autre, & d'élever leurs voix pour faire croire qu'ils étoient en plus grand nombre qu'ils n'étoient en éfet, ce qui ne sembloit pas difficile à persuader à des ennemis déja épouventez. Cependant Galvan ayant pris un Tyrodien, & l'ayant obligé à lui servir de guide, partit avec ses gens, quelques heures avant le jour, marchant par des routes éloignées de la ville, dans des lieux sauvages & incultes, avec le moins de bruit qu'il lui fut possible, si bien qu'il arriva heureusement sur le sommet de la montagne. Les Portugais avoient déja fait la plus grande partie du chemin quand le jour commença de paroître; & comme ils avoient fait alte pour se reposer un peu, ils apperçurent les morions resplendissans, & les plumes éclatantes des ennemis. Alors Galvan & tous ceux qui le suivoient élevant la voix, commencérent à crier de toute leur force, *Aux armes, Aux*

armes

armes. Les Liguez de leur côté poussérent aussi de grands cris qui faisoient retentir les rochers & les forêts voisines, & non-obstant la surprise & le trouble d'une attaque imprévûë, ils se mirent en état de défense. Mais ils ne furent pas long-tems à connoître qu'ils ne pouvoient éviter d'être défaits par les nôtres. Ils ne laissérent pourtant pas de combattre vigoureusement, & sur tout le Roi Dayalo qui marchoit à leur tête, & qui plein de fureur contre les Portugais qui l'avoient chassé de son Roiaume, s'avança promtement avec quelques compagnies pour occuper les passages, & pouvoir combattre ses ennemis dans un lieu plein. Les Portugais s'étant aussi avancez, le choc commença, les troupes se mêlérent, & le combat fut rude. Dayalo se faisoit distinguer par son casque resplendissant, & par le grand nombre de plumes de diverses couleurs dont il étoit orné. Il avoit le corps couvert d'une cuirasse d'acier à écailles, & étoit armé d'une espéce de lance fort pesante, qu'il tenoit des deux mains, & dont il se servoit avec beaucoup de force & d'adresse, combattant en desespéré. La fureur dont il étoit animé, le faisoit précipiter sans précaution & sans prudence au travers des arquebuses de nos soldats, ensorte qu'il reçut plusieurs blessures, & en tombant il parut comme enragé. Neanmoins étant extrémement fort & vigoureux, il se releva incontinent, & dissimulant la douleur que lui causoient ses plaies, pour ne pas intimider les siens, il continua encore pendant

quel-

quelque tems de combattre à leur tête. Mais comme il ne s'étoit point fait panser, & que par la violence de l'exercice qu'il faisoit, le sang couloit abondamment de ses blessures toutes ouvertes, les forces lui manquérent enfin, ses yeux commencérent à se troubler, il perdit la vûë & tomba une seconde fois à terre. Se voiant en si mauvais état, & ne pouvant plus agir, il dît à ses Gardes. *Emportez-moi d'ici le plus promtement qu'il vous sera possible, & me donnez cette derniére marque de votre affection, de ne souffrir pas que mon corps tombe entre les mains de ces chiens, qui prendroient plaisir à le déchirer.* Ses gens firent ce qu'il leur demandoit, quoi qu'ils ne le pussent éxécuter qu'avec beaucoup de péril. Peu de tems après qu'on l'eut emporté hors du lieu du combat il expira, & rendit cette ame altiére & superbe qui l'avoit soutenu, tandis qu'il y avoit eu quelque reste de force dans son corps. Ses troupes étonnées par sa mort tournérent le dos, jettérent leurs armes, & s'enfuirent, se cachant entre les buissons & les rochers, dans des lieux presque inaccessibles. Quelques-uns prirent le chemin de la ville, sur lequel ayant rencontré quelques compagnies qui venoient à leur secours, ils les entraînérent avec eux dans leur fuite. Les Portugais profitant de leur victoire poursuivirent les fuïards, en tuérent plusieurs, & arrivérent au fort, sans avoir perdu qu'un seul homme qui étoit un esclave de Galvan. Cette défaite abbatit un peu l'orgueil de la Ligue; & comme l'action se passa le jour de la fête de

de St. Thomas de l'an mil cinq cens trente-sept, les Portugais attribuérent leur victoire à l'intercession de cet Apôtre, & célébrerent sa fête par des actions de graces solemnelles. On fit mettre le feu au fort, ce qui produisit un heureux éfet; parce que les bourgeois & les Marchands de la ville voiant les flammes assez près d'eux, abandonnerent leurs maisons, & s'enfuirent avec la foule du peuple. Galvan, après avoir rassemblé & remis en ordre tous ses soldats, descendit de la montagne au bruit des trompettes & d'une musique guerriere, pour entrer victorieux dans cette ville vuide de défenseurs & pleine de richesses; parce que tous les Marchands y avoient porté leurs marchandises comme dans le lieu le plus seur & le mieux gardé de tout le païs. Ce Commandant remarquant l'empressement avec lequel ses soldats descendoient, pour piller ces riches dépoüilles, envoia mettre le feu aux maisons qui furent consumées avec tout ce qu'elles contenoient, à la vûë de ceux qui prétendoient s'enrichir de leur opulence. Galvan eut pourtant la sage précaution de faire sauver les vivres dont il avoit besoin. Il y eut quelques Tydoriens, de ceux qui avoient été le plus paresseux à fuir, qui furent faits prisonniers, & l'on prit dans le port une jonque avec plusieurs autres petits bâtimens. Dans la suite il y eut encore diverses petites rencontres où il ne laissa pas de périr un assez grand nombre d'ennemis. Les Rois épouvantez par toutes ces pertes se séparerent & retournerent chacun chez

soi,

soi pour garder son propre païs, & par ce moyen leur Ligue fut rompuë. Ainsi se trouvant desabusez par expérience des grands avantages qu'ils avoient espéré de leur confédération, ils commencérent à écouter favorablement des propositions de paix, & à embrasser avec plaisir les offres qui leur en furent faites. Ils se separérent donc du Roi de Tydor, & s'accordérent avec Galvan. Cachil Rade frere de ce Roi, admirant la sagesse, la prudence & les autres vertus du Général Portugais, alla le trouver, & après quelques conférences, il fit l'accommodement de son frere aux conditions suivantes. *Que le Roi de Tydor rendroit l'artillerie à Galvan : qu'il ne favoriseroit en aucune maniere les ennemis des Portugais : qu'il ne consentiroit pas que le clou qui croissoit dans son païs passât en d'autres mains que les leurs, & fût vendu à d'autres qu'aux seuls Ministres & agens de Portugal : qu'il leur seroit livré aux mêmes conditions & de la même maniere que dans l'isle de Ternate.* Galvan passa ensuite à Gilolo, pour réduire cette isle, & il en usa de même à l'égard des autres Rois. Enfin il vint heureusement à bout de les ramener tous. La Reine de Ternate se rendit comme les autres, soit qu'elle y fût portée par l'infidélité du Roi de Tydor, soit qu'elle fût lasse de la guerre, comme elle le disoit elle-même, ou enfin parce qu'elle voyoit que Dayalo étoit mort. Catabruno s'appaisa comme les autres par l'adresse de Galvan, & par les bons moyens dont il sçût se servir à propos. Une des principales conditions de son acomo-

commodement fut, qu'on remettroit en liberté le Sultan Aerio. De cette maniere la Ligue fut entierement rompuë, les armes miſes bas, & les iſles Moluques ramenées à l'obeïſſance des Portugais. Le commerce des épiceries fut rétabli, les vivres & le revenu des terres eurent leur cours ordinaire, & toutes choſes furent remiſes dans leur premier état.

Le Sultan Aerio ayant été remis en liberté, ſortit du fort, & fut conduit à ſon palais par les Chrétiens & les Payens, parmi les dances & les autres démonſtrations d'allégreſſe. Il y demeura tranquillement avec les ſoldats de ſa garde, & ſes domeſtiques. Il avoit plusieurs Concubines, mais il n'étoit pas encore marié, & avant que de ſe marier il voulut viſiter en perſonne les lieux les plus importans de ſes Royaumes, qui ſont Ternate, Moutil & Maquien. Les Portugais du fort lui aiderent, & pluſieurs l'accompagnérent dans ce voyage conjointement avec les Sangiacs. Ils firent le tour de ce grand Archipelague, commençant du côté qu'on nomme del Moro, ou le païs des Mores, qui eſt éloigné des Moluques de ſoixante lieuës, tirant vers le Nord. Il commence aux iſles de Doé, à deux lieuës du cap de Bicoe. Tous ces lieux-là ſont habitez par des ſauvages.

L'iſle de Batochine a deux cents cinquante lieuës de tour. Elle eſt ſous la domination de deux Rois, qui ſont celui de Gilolo & celui de Loloda. Ce dernier eſt plus ancien que tous ceux des Moluques, & même que tous les autres de cette mer. Il a été autrefois le plus puiſſant, mais il eſt à preſent le

plus

plus foible. Les peuples de Batochine qui habitent du côté du Nord sont sauvages, & vivent dans des lieux deserts, sans loi, sans Roi, sans habitations fixes. Mais ceux qui demeurent à l'Orient de cette isle ont des villages, & des bourgs bien peuplez au bord de la mer. Ils s'entendent tous les uns aux autres, bien qu'ils ayent des langues differentes.

On a nommé cette côte Morotia, qui est comme si on disoit More de terre, & les autres isles qui sont à l'opposite, Morotay, qui veut dire More de mer. Les habitans de toutes ces isles des Mores, sont des gens grossiers, fourbes & lâches. Il n'y a que la seule ville de Momoya où ils soient belliqueux. Tous ces peuples n'ont jamais eu de loi, de poids, de mesure, de monnoie, d'or d'argent, ni d'autre métal. Ils n'ont point de Rois. Ils ont des vivres, des armes, des Idoles par lesquelles ou dans lesquelles le Diable leur parle. Ils fournissent les Moluques de plusieurs choses necessaires à la vie. Les femmes cultivent la terre. Chaque village reconnoît un Superieur qui est élû par les habitans. Ils ne lui payent aucun tribut, mais ils ont quelques égards pour ses enfans, les élisant pour Chefs plûtôt que d'autres après la mort du pere. Les Rois des Moluques ont conquis ces isles dont nous parlons, & chacun en a pris ce qu'il a pu. Le Roi de Ternate en a occupé la plus considérable partie, & le Roi de Tydor en a eu moins, bien que depuis peu les forces des Espagnols lui ayent aidé à étendre sa domination à cet égard. Le Roi Aerio & ceux qui l'accom-

pagnoient, après avoir ainsi visité les isles des Mores passerent dans celles qu'on nomme des Papous, qui sont situées à l'Orient des Moluques, peu frequentées, parce qu'elles sont en fort grand nombre, & entourées de banc de sable & de bas fonds. Les habitans en sont noirs comme les Cafres. Ils ont les cheveux crépus, le visage maigre & fort desagréable. Ils sont nommez Papous à cause de leur coûleur, ce mot, dans leur langue, signifiant Noir. Ce sont des gens rudes & grossiers, grands travailleurs, mais aussi fort grands traîtres. Toutes ces isles des Papous obeissent à des Rois, & l'on y trouve de l'or en quantité. Ils n'en font pas grand usage, & ne le transportent point ailleurs. Ils s'en servent seulement pour s'en faire quelques ornemens, & n'en amassent point au-delà de ce qu'il leur en faut pour cet usage. Parmi ce peuple si noir, on trouve quelques gens qui sont aussi blancs & aussi blonds que si c'étoit des Allemans. Ceux-ci ont les yeux si foibles & si délicats qu'ils ne sauroient regarder le Soleil qu'aussi-tôt ils n'en deviennent aveugles. Nous les nommons en Espagne Albinos, à cause de leur blancheur. Bien qu'en général ils ayent les yeux si foibles comme on vient de le dire, néanmoins il s'en trouve quelques-uns qui les ont meilleurs que les autres, & qui sont capables de regarder toutes sortes d'objets. Il y a encore parmi ces Papous plusieurs sourds. A l'égard de la grandeur de ces isles, si nous en croyons les Journaux des Pilotes Espagnols qui ont navi-

navigué dans ces mers, elles s'étendent en longueur le long d'une grande terre qui va jusques près du détroit de Magellan. Ces Rois entretiennent amitié avec ceux de Ternate, & lui envoient des Ambassadeurs. Cependant tout ce qu'il y avoit dans ces isles qui reconnoissoit la domination des Rois des Moluques, ne voulut prendre aucune part à la Ligue dont on a parlé. Il en fut de même de ceux qui habitoient dans les Celebes vers les Couchant, & dans plusieurs isles fameuses, comme Mindanao. Les isles Celebes sont divisées entre plusieurs Rois. Celles de Bisayra abondent en fer : celles de Mascaya & Masbate ont beaucoup d'or, aussi-bien que Mindanao. L'isle de Sologo & quelques autres abondent en vivres, & fournissent diverses drogues, comme du bois de santal, de la canelle, du camfre, du gingembre, du proivre long, &c. Quelques-uns sont soumises au Roi de Borneo, d'autres à celui de Tydor, & à celui de Bacham; mais la plus grande partie obeit au Roi de Ternate. La plus part des habitans sont traîtres, & il y en a plusieurs qui vont nuds, aiant le corps peint de figures de plusieurs feüillages & dautres façons. Ils ont de longs cheveux qui leur pendent sur les épaules, ou-bien ils sont renoüez & attachez, & coupez sur le front comme les ont les paisans de Sayago. Ils ont le visage long, les dents noires & polies, les oreilles percées. Ils sont vilains, sales, malhonnêtes dans toutes leurs maniéres. La Ligne Equinoxiale coupe ces isles qui sont remplies de villages

 & de

& de petites habitations, toute une famille, ou une parenté, habitant dans une seule maison. Ces peuples barbares attachent aux murailles de leurs maisons les chevaux des ennemis qu'ils ont vaincus & tuez à la guerre, & plus elles en sont garnies plus ils s'en attribuent de gloire & d'honneur. Ces isles produisent plusieurs choses extraordinaires, entre lesquelles on peut justement mettre un certaiu arbre grand & large, qui a une propriété surprenante, savoir que si quelcun se couche dessous du côté de l'Occident, l'ombre de l'arbre est capable de lui causer la mort, à moins qu'il ne se relève promtement pour aller se mettre du côté opposé vers l'Orient, où l'ombre du même arbre, à peu de distance d'un lieu à l'autre, est l'antidote contre le venin de la premiére. Il y a parmi ces peuples des lieux infames, bien qu'on ne voie rien de semblable à Ternate, & que cette isle soit exemte d'un tel déréglement. Des isles des Papous le Sultan Aerio & ceux qui le suivoient passérent à Amboyne, qui est au Midi à l'égard de ces derniéres. Dans tout ce grand Archipélague des Moluques il y a plusieurs isles qui se gouvernent par elles-mémes: il y en a qui ont des ruisseaux d'eaux fraîches & fort bonnes à boire. Autrefois elles étoient toutes libres; mais la plus-part furent conquises par les Rois de Ternate & par ceux de Tydor, contre qui elles se sont revoltées, s'étant soumises à l'obéïssance de la Reine de Japara. Il y a aussi plusieurs villages & colonies de Chrétiens qui obeissent

sent aux Portugais. Elles fournissent par an plus de deux mille quintaux de clou, dont les habitans de Java profitent, le venant acheter, & charger sur leurs jonques, sans que personne puisse les en empêcher. On parlera de leur fertilité dans un autre lieu. Nos Rélations disent qu'elles produisent certaines verges, ou baguettes, qui sont longues de plus de cinquante brasses, & ne sont pas plus grosses que le petit doigt. Au midi d'Amboyne sont les isles de Banda, & à l'Orient, à trois cents lieuës de distance, au raport de quelques gens, il y en a une qui est toute pleine de mines d'or, & dont les habitans ne sont hauts que de quatre empans. Si la chose est vraie on pourroit dire que ce sont-là les véritables Pigmées, & croire que les combats dont parle Homére dans son Iliade, de ces Pigmées avec les gruës, ne sont pas entierément fabuleux, ou qu'au moins ils ont quelque fondement vraisemblable. Tous ces différens païs reconnurent le Sultan Aerio. On pourroit dire plusieurs choses qui ne seroient peut-être pas desagréables, touchant ses mariages, ses noces, les maisons & les Mosquées qu'il fit bâtir, les fêtes qu'il faisoit célébrer, & touchant ses autres ouvrages pendant la paix. Mais comme cette digression n'est pas nécessaire, & qu'elle seroit hors du sujet qu'on s'est proposé de traitter, on passe tout cela sous silence.

Les Rois de Portugal envoiérent à Ternate divers Capitaines en qualité de Commandans ou de Gouverneurs. Dom Diegue

Lopez de Mesquita, qui avoit été Capitaine de la mer des Moluques, entra en dernier lieu, savoir l'an mil cinq cents soixante & dix, dans le fort que les Portugais avoient dans cette isle pour y commander. En ce tems-là le Sultan Aerio homme doux & affable, continuoit dans la soumision & l'obeïssance au Roi de Portugal, se piquant dans toute sa conduite & dans toutes ses actions d'agir en fidéle Vassal. Il ne laissa pas néanmoins de se trouver des personnes mal intentionnées pour lui, à qui son gouvernement déplaisoit, & qui l'accusoient d'abuser de son pouvoir. On disoit qu'il avoit ouvert la porte aux vices dans lesquels tombent ordinairement les Princes voluptueux, & qui sont souvent les fruits ou les suites d'une longue paix. On le soupçonnoit de conserver toujours la mémoire des tragédies passées ; de la maniére inhumaine & barbare dont on avoit traitté sa mére ; & c'étoit à cause de cela, disoit-on, qu'il persecutoit la Religion Chrétienne ; quoi qu'à l'égard de sa fidélité & de son obeissance dans toutes les choses temporelles, les mémoires de ce tems là ne l'accusent de rien. Au contraire on le compare en ce point à Massinissa, & l'on avouë que les Portugais ne le devoient pas moins estimer, que les Romains avoient autrefois estimé ce Roi de Numidie. Le Commandant du fort faisant réflexion là-dessus, & craignant de plus grands abus & de plus grands inconvéniens à l'avenir, son zéle étant d'ailleurs excité par quelques Réligieux, tâcha d'aporter quelque

que remède à ce mal, par des exhortations & des remontrances. Aerio ne s'y rendit pas : il ne voulut point suivre les conseils qu'on lui donnoit. Il répondit qu'il étoit dans son Roïaume, où il pouvoit vivre à sa fantaisie, pourvû qu'il ne fit rien contre l'autorité des Portugais.' Mesquita résolut d'employer des moyens plus rudes, voyant que ces premiers, dont il s'étoit servi, n'avoient produit aucun effet, & que ce Roi sans s'en émouvoir vivoit tranquillement comme à son ordinaire, se confiant en son innocence. On commença donc à le priver de ses revenus, & de tout ce qu'il prenoit sur les épiceries. On le menaça de faire executer le Testament que son frére Tabarija avoit fait en faveur du Roi de Portugal, lequel il avoit institué heritier de son Roïaume, ou qu'au moins on le traiteroit avec tant de hauteur, qu'on lui feroit si bien sentir la dépendance où il étoit, qu'à peine pourroi-il porter le nom de Roi ; que c'étoit là le châtiment à quoi devoient s'attendre ceux qui violeroient le respect deu à l'autorité à laquelle ses prédécesseurs s'étoient soumis.

Il arriva dans ce tems-là, que Cachil Babu, fils du Sultan Aerio, se promenant dans les isles qui étoient de la domination de son pere, un Indien alla se plaindre à lui, qu'un certain Portugais lui avoit enlevé sa fille. Babu sans autre examen, comme si tous les Portugais du lieu avoient eu part à cette violence, commanda qu'on les exterminât. Cet ordre qu'on ne peut nier qui ne fût injuste & outré, ne fut point mis

 à exe-

à execution, & même il fut donné sans le consentement & sans la participation d'Aerio. En effet, lorsque ce Roi l'eût appris, il fit arrêter le Prince son fils, & l'eût fait châtier séverement, si ceux-là même qui en avoient été offensez, n'eussent intercedé pour lui. Cette démarche n'empêcha pas que le Commandant, sans preuve, & même sans vraisemblance, n'imputât au pere la faute du fils. Il y eut des personnes sages & prudentes qui tâchérent d'appaiser les esprits, & de prévenir le mal que leur irritation pouvoit causer. Mais nonobstant tous leurs soins, comme l'autorité Roiale est souvent d'autant plus redoutable & devient plus tirannique, qu'elle est plus éloignée du Prince dont elle émane, Diegue Lopez en abusant donna ordre qu'on mit le Sultan prisonnier. On alla le prendre dans une maison de plaisance, où il passoit le tems de la plus grande chaleur du jour avec ses femmes. Aerio étoit aimé de ses Sujets, qui sentirent l'outrage qu'on lui faisoit, à proportion de l'affection qu'ils lui portoient. Les Portugais même n'approuvérent pas cette violence. Ainsi voyant que tout le monde étoit contre lui, que toutes les recherches & les informations qu'on avoit pû faire, tournoient à l'avantage du Sultan, & ne servoient qu'à mieux prouver sa fidélité, le Commandant le fit mettre hors de prison, au grand contentement de tous ses Roïaumes qui attendoient avec impatience le dénoüement de cette affaire. Il est vrai qu'il n'obtint sa liberté qu'à condition d'aller à Goa, pour

y rendre raison de sa conduite, & que Lopez croyoit même, que lors qu'on y verroit les mémoires qu'il envoyoit sur son sujet, ou ne manqueroit pas de lui faire couper la tête. Aerio se mit en chemin, & avant qu'il fut arrivé à Malaca, le Vice-roi des Indes lui écrivit; le priant de retourner dans ses Roïaumes, l'assurant qu'il étoit content de lui, & pleinement persuadé de son innocence. Il lui promettoit même de faire châtier un jour celui qui étoit l'auteur des chagrins qu'on lui avoit donnez; mais que pour le present il avoit quelques raisons importantes de differer ce châtiment; & de se contenter de lui faire seulement quelques censures. Ce Roi étant de retour à Ternate, le Commandant du fort fut arrêté peu de tems après, & conduit à Goa, où il eût été châtié comme il le méritoit, s'il n'avoit été destiné pour être un instrument de la perte de ces isles qui à duré jusqu'à nôtre tems. Après avoir demeuré environ un an prisonnier, il fut rétabli dans sa charge de Commandant de Ternate, où il recommença de nouveau à machiner contre le Roi de cette isle, étant du nombre de ceux dont les ressentimens ne s'éteignent jamais. La ville de Ternate étoit comme la Métropole à l'égard de toutes les affaires de la Religion, & il faut dire pour, rendre justice au Sultan Aerio, qu'il n'y avoit jamais apporté de trouble; qu'il n'avoit jamais manqué de respect pour nos cérémonies, qu'il avoit toujours eu tous les égards qu'on pouvoit justement desirer, tant pour les rites de la

Religion, que pour les affaires civiles. On ne manquoit pas aussi à Ternate de personnes sages & prudentes, qui employérent leurs soins pour faire une bonne réconciliation, & en éfet il s'en fit une qui parut telle. Pour empêcher qu'elle ne fût troublée à l'avenir, le Roi par un serment solemnel, avec toutes les formalitez de sa Secte, promit au Commandant Portugais, qu'il ne conserveroit aucun ressentiment, & ne dissimuleroit aucun des soupçons qu'il pourroit avoir à l'avenir; mais qu'il les découvriroit franchement, pour donner ou recevoir les satisfactions qui seroient jugées convenables, afin que rien ne fût capable de renouveller les animositez passées. Le Commandant, de son côté, fit les mêmes promesses au Roi, si bien qu'ils parurent contens l'un & l'autre, & parfaitement bien reconciliez. Ceux même qui intervinrent à cette action, les crurent si bien unis, qu'à l'avenir rien ne seroit capable de rompre une parfaite amitié. Néanmoins comme l'experience a souvent fait voir qu'on ne peut guéres surement compter sur l'amitié d'un ennemi réconcilié, le Commandant suivit les mouvemens de sa haine qui n'étoit ni entiérement éteinte, ni peut-être même en aucune maniére diminuée, mais seulement suspenduë & dissimulée pour un peu de tems. Il forma donc la résolution de perdre à quelque prix que ce fût le Sultan Aerio, & cela cinq jours seulement après leur réconciliation, & les sermens solemnels intervenus de part & d'autre. Ce dessein ne put être concerté si se-

cré-

crétement que le Sultan n'en eût quelque connoissance ; mais jugeant des autres par lui-même, & faisant réflexion sur l'amitié si solemnellement jurée depuis peu, il crut que les soupçons qu'on avoit là-dessus étoient mal fondez, ne connoissant peut-être pas l'extrême corruption du cœur humain, ni combien les outrages qu'on croit avoir receu y font un profonde impression ; combien l'innocence seule est une foible défence contre les fausses accusations. Le Commandant Portugais feignit d'être malade, & envoia dire au Roi Aerio que ne pouvant se rendre à son palais, il le supplioit de vouloir venir lui même au fort, parce qu'il avoit à lui communiquer quelques afaires qui concernoient le Roi de Portugal, & qu'il ne pouvoit confier à personne qu'à lui. Aerio partit sur le champ pour aller voir ce prétendu malade. Il avoit des soupçons, & même des preuves presque certaines, que dés-qu'il seroit entré dans le fort, Antoine Pimentel neveu du Commandant, avoit ordre de le tuer. Cependant il n'y put ajoûter foi, ni croire que quelqu'un fût capable d'une si noire trahison. Tant il est vrai que le témoignage de son innocence a de force sur un ame noble & généreuse. Néanmoins quand il fut à la porte, & qu'il vit qu'on refusoit l'entrée aux soldats de sa garde, & même aux Sangiacs & aux Cachils qui l'accompagnoient, il commença à ne douter plus de la trahison qu'on lui vouloit faire, mais il ne laissa pas de passer outre sans s'étonner, marquant dans toute sa contenance
beau-

beaucoup de fermeté. Il est vrai qu'en se séparant de ses enfans il ne put s'empêcher de verser quelques larmes : mais il reprit bientôt sa gravité, de maniére que quoiqu'il vît dans l'air du neveu du Commandant des indices assez clairs de la commission que son oncle lui avoit donnée, il ne perdit pas courage. Il voulut passer & aller se plaindre au Commandant même de l'outrage qu'on lui faisoit en arrêtant ceux qui l'accompagnoient ; mais on l'en empêcha. Dans ce moment, le mauvais dessein qu'on avoit formé contre lui, & qu'on avoit en quelque façon dissimulé jusques-là, commença de paroître ouvertement, si bien qu'il voulut retourner & appeller ses Sangiacs, pour leur faire connoître la violence qu'on lui vouloit faire. Mais on ne permit ni à lui d'aller à eux, ni à eux d'entrer où il étoit. Alors Pimentel se présentant à ce Prince avec un poignard à la main, commença par lui demander pardon de la violence qu'il alloit lui faire, & de ce qu'il étoit obligé par les ordres du Commandant de lui ôter la vie. Le Roi sans paroître épouvanté lui dît, *qu'il pensât bien à ce qu'il entreprenoit : qu'il lui étoit faclie de le massacrer ; mais qu'il se trouveroit assez de gens qui vangeroient sa mort, & qu'outre ses enfans & ses Sujets, on pouvoit s'assurer que tous ses Alliez, & en général tous les Rois de l'Archipélague même ceux qui reconnoissoient la Couronne de Portugal, ne manqueroient pas d'y employer leurs forces ; d'autant plus que cet exemple leur donneroit lieu de craindre pour*

leur

leur propre vie, au premier caprice qui pourroit prendre au Commandant Portugais. Si les soupçons injustes qu'on a eu contre moi continuent encore, disoit ce Prince, bien qu'on en ait souvent reconnu la fausseté, je suis prêt à me remettre entre les mains du Roi de Portugal. Au reste s'il vous paroît si important pour vos interêts, que je meure, vous n'avez, sans soüiller vos mains de mon sang, qu'à laisser faire la Nature, puisque dans l'âge où je suis le tems fera bientôt, ce que vous allez avancer de quelques momens par vos poignards. Il tâchoit en vain de fléchir ou d'arrêter ces meurtriers par ces paroles. Déja on commençoit à le fraper, lors qu'apercevant un canon sur lequel étoient gravez les armes de Portugal, il se jetta dessus en leur criant : *Chrétiens respectez au moins ces armes. Pourquoi massacrez-vous un Roi qui a reconnu & respecté vôtre Couronne plus qu'aucun autre avant lui?* Ce dernier témoignage de sa conscience & de l'attachement fidele qu'il avoit toûjours eu pour le Roi de Portugal, ne lui servit de rien pour appaiser la fureur de ces homicides, bien qu'autrefois dans Rome Payenne les esclaves trouvassent un azile assuré contre la colere de leurs maîtres, s'ils pouvoient embrasser les statuës des Empereurs. On peut mettre en question le salut de ce Prince & même en juger favorablement, parce qu'on assure qu'il demanda à ceux qui le massacroient le tems de pouvoir au moins se faire baptiser : mais on lui refusa cette grace en disant qu'il étoit trop tard. Ainsi Pimentel sans vouloir attendre un moment, perça

perça de plusieurs coups ce bon vieillard qui ne se défendit point. Après cela on emporta son corps dans un autre lieu. Les proches, les amis & les serviteurs de ce Roi, qui étoient à la porte du fort entendirent le bruit, & soupçonnant tout ce qu'on pouvoit craindre de plus fâcheux, ils retournérent dans la ville fort émus & fort troublez. Le bruit de cet accident s'y étoit déja répandu d'une maniere confuse & encore incertaine. On voyoit de toutes parts des gens courir en confusion par les ruës, avec de grands cris, des larmes, des plaintes & des menaces. La Reine Puttiz, & les autres femmes & servantes du Roi mort, aussi bien que ses Enfans & ses Fréres, sans prendre garde à la bienseance, sortirent en desordre & comme desesperez hors du Palais qui étoit environné d'une foule incroiable de peuple. Ils furent suivis de la plûpart des Portugais qui habitoient dans la ville, & qui détestoient cette action; & ils coururent tous ensemble vers le fort, demandant avec empressement qu'on leur montrât le Roi, car ils avoient encore de la peine à croire ce qu'on disoit de sa mort. Le Commandant parut armé sur la muraille, & leur dit qu'on alloit le leur faire voir dans un moment. En éfet un soldat parut incontinent tenant entre ses mains la tête de ce Roi avec le Turban Roial. Après lui, on en vit venir d'autres qui portoient les bras, les jambes & le corps de ce Prince découpé en plusieurs piéces, qu'on attacha à la vûë de ses Sujets aux creneaux de la muraille.

raille. Dans la suitte on sala ce corps ainsi démenbré, comme si l'on avoit voulu faire durer plus longtems la mémoire de cet outrage. Aussi est-il vrai que rien ne toucha plus sensiblement ceux qui s'interessoient dans la mort de ce Prince, que ces maniéres insulantes dont on accompagnoit l'injustice qu'on lui avoit faite. Ses enfans ne purent supporter la vuë d'un si cruel spectacle : ils se retirérent avec leurs gens, sans savoir ce qu'ils devoient faire, pleins de soupçons & de crainte qu'on ne voulût aussi entreprende quelque chose contre eux. La vénération qu'ils avoient pour la mémoire du Roi, & le respect qu'ils voulurent marquer au corps d'un pére si injustement massacré, & traitté si ignominieusement après sa mort ; les obligea de sortir de Ternate pour aller en d'autres isles. Il est vrai qu'ils en sortirent principalement pour aller porter leurs plaintes aux autres Rois voisins, & les émouvoir davantage par leur présence, & par le récit qu'ils leur feroient eux mêmes des circonstances & de l'atrocité du crime, afin de les engager plus facilement à se joindre à eux, & à les mettre en état d'en tirer vengeance. Ils se contentérent alors d'envoïer porter des plaintes contre le Commandant du fort de Ternate. Ils firent partir un Ambassadeur pour aller à Goa, où il arriva vêtu de blanc, en signe de deüil selon la coutume de son païs, & après avoir rendu ses lettres de créance au Viceroi, il lui récita le fait ; *faisant voir par de bonnes preuves qu'on avoit tres-injustement & sans*

aucune

autune cause, massacré le Sultan Aerio. Il représenta l'affliction de toute sa famille & de tous ses Roiaumes où ce Prince étoit si aimé, le suppliant de la part de tous en général, de les délivrer d'un homme qui abusant de la puissance & de l'autorité des armes Portugaises, avoit violé la foi publique & les droits de la nature.

Le Vice-roi l'écouta favorablement, quoique déja le bruit de cet evénement fût parvenu à Goa, & qu'on rapportât le fait, au moins parmi les Portugais, d'une maniére bien différente de la vérité. En éfet on disoit que le Roi Aerio étant allé visiter le Commandant, Martin Antoine Pimentel étoit entré avec lui, & que sur quelque contestation qu'ils eurent ensemble, le Portugais lui ayant répondu avec hauteur & en colére, ils en étoient venus aux mains, & que le Roi avoit été tué dans ce combat. On ajoûtoit à cela, que les Religieux offensez de la persécution qu'Aerio faisoit aux Chrétiens, contre le service & les intentions du Roi de Portugal, avoient conseillé qu'on le fît mourir. Pimentel faisoit voir par écrit, & en original, les ordres qu'il avoit receu de faire ce qu'il avoit fait. Cependant le Vice-roi ne laissa pas de bien recevoir les Ambassadeurs des Moluques, & promit de leur rendre justice. Pour leur faire voir que ses promesses n'étoient pas des paroles sans éfet, non-seulement il fit embarquer ce qu'il jugea nécessaire pour la conservation du fort que les Portugais avoient à Ternate, mais aussi il nomma pour Commandant à la place de Diegue Lopez, Nu-

gno Pereyra de la Cerda, sage & vaillant Chevalier, pour mettre ordre à tout, & appaiser par sa bonne conduite les esprits irritez. De plus il écrivit à Dom Sébastien Roi de Portugal, & lui manda la mort d'Aerio, la maniére injuste & cruelle dont il avoit été massacré, sans qu'il le méritât, & les mouvemens qu'on craignoit que cela ne causât dans le païs. Il lui parloit encore du successeur qu'il envoioit à Mesquita, & des ordres qu'il avoit donné pour le faire arrêter, & pour prendre aussi Pimentel, s'il étoit possible.

Nugno Pereyra se rendit heureusement aux Moluques, avec l'Ambassadeur de Ternate. Il prit d'abord des mesures pour réprimer l'insolence des Soldats des garnisons qui pillant & saccageant sans cesse, troubloient le commerce, & animoient les insulaires. Quand il eut pourvu à la sureté publique, il fit prendre Diegue Lopez, mais il ne le fit pas punir incontinent aux yeux des offensez, ce qui les auroit sans doute entiérement appaisez. Il le fit mettre sur un vaisseau de Goa pour y être gardé jusques à ce que le Roi Dom Sebastien eût envoié les ordres qu'il jugeroit convenables pour sa punition. Ensuite il fit en-sorte que les enfans du Roi Aerio retournérent à Ternate, où il leur donna, & à tout le Roiaume, toute la satisfaction qu'il lui fut possible. *Il leur fit aisément comprendre que la mort de leur pére ne devoit pas être imputée à tous les Portugais mais seulement au Capitaine Mesquita qui en seroit rigoureusement châtié: puis il ajoûta qu'il alloit*

alloit leur faire remettre entre le mains le corps du Roi leur pére, afin qu'ils le fissent enterrer avec les honneurs convenables : qu'ensuite ils pourroient traitter de la succession du Roiaume, & l'offrir à Cachil Guarate fils aîné d'Aerio. Il leur dît encore que le Roi de Portugal n'envoioit pas ses Capitaines pour être les ennemis & les destructeurs de la famille Roiale & des Etats de Ternate, mais plutôt pour en être les protecteurs : qu'ainsi ils pouvoient compter sur les forces des Portugais, & s'en servir comme des leurs propres. Ils acceptérent avec de grandes démonstrations de reconnoissance les ofres de Pereyra, & reçurent le corps du Roi : mais ils ne furent que médiocrement contens de ce qu'il leur promettoit. Quelques mois après, lors-que le jour marqué pour la cérémonie des funérailles fut venu, les Ambassadeurs des Etats & des Rois voisins étant arrivez à Ternate, se rendirent tous vêtus de blanc au palais du défunt Roi, où étoient ses Enfans, ses Fréres, ses Sangiacs & ses Soldats. Les Principaux entrérent dans la chambre où l'on avoit mis le cercueil, & avant que les Pleureurs gagez commençassent leurs plaintes, leurs cris & leurs lamentations, ils jurérent sur le corps du Mort de le vanger d'une maniére qui égaleroit la grandeur de l'outrage. Cette résolution demandant de grands préparatifs qui n'étoient point encore faits, ils en remirent l'éxécution à un autre tems. On dît que pendant cet intervalle, le Ciel punit par avance Pimentel, qui fut attaqué de la maladie qu'on nomme Berber, dont il mourut comme enragé.

Les

Les céremonies des obseques étant achevées, les Infans prirent congé de Nugno Pereyra, pour se retirer dans l'isle d'Ires, où ils avoient une belle maison de plaisance, & où étoit aussi la principale Mosquée. Ils se rendirent dans ce lieu sous prétexte de chercher quelque soulagement à leur affliction, quoi qu'il y eût déja près de deux ans qu'Aerio étoit mort. Plusieurs Sangiacs & Cachils se trouverent aussi au même lieu sous des prétextes à peu près semblables. Quand ils furent tous assemblez ils délibérent sur les moyens qu'ils pourroient trouver pour sécouer le joug des Portugais. *Si nous connoissions nos forces*, disoient-ils, *nous verrions aisément que ces Chrétiens qui nous maîtrisent, ne sont qu'une poignée de gens en comparaison de nôtre nombre. Pourquoi donc les craignons-nous tems? Qu'oseront-ils ou que pourront-ils entreprendre? Ces Portugais qui nous outragent en cent maniéres differentes, sont des malheureux qui font le plus de cas de ceux qui savent le mieux piller, faire les plus grandes violences & commettre les plus outrées infamies. Si nous leur faisons la guerre elle sera tres juste de nôtre part, & tres injuste de la leur, puis qu'ils n'auront aucune raison de la soutenir que pour se conserver les moiens de piller nos fruits, & de continuer leurs excès, leurs débauches & leurs tirannies. Mais de nôtre côté, nous combattrons pour la défense de nôtre Patrie, de nos péres, de nos femmes, de nos enfans, & de nôtre liberté. Il est important pour nous de hâter l'execution de nôtre entreprise, parce qu'elle ne sauroit demeurer lon-*

long-tems secrete. Dans de semblables desseins il y a même souvent plus de peril à en déliberer qu'à les executer. C'est assez vécu sans ordre & sans Chef, il est tems d'en choisir un & d'agir. Il ne se trouva personne qui contredit : mais ni Cachil Guarate qui étoit l'aîné des trois freres, ni celui qui le suivoit n'oserent se charger d'une entreprise si difficile. Cachil Babu qui étoit le troisiéme s'y engagea, promettant avec serment selon les formalitez ordinaires, de vaincre ou de mourir. Aussi-tôt il fut déclaré Roi avec de grands applaudissemens, & son élection ne fut pas plûtôt sçuë que tout le Royaume lui obeït sans répugnance, par le desir que tous avoient de se vanger. C'est une coutume dans toutes les Moluques que lors qu'il naît quelque enfant à leurs Rois, on prête serment de le reconnoître pour successeur du Roiaume dans son tems ; desorte qu'il sembloit que Cachil Babu n'avoit pas besoin qu'on observât une nouvelle formalité à cet égard. Neanmoins ils jurérent tous de nouveau de lui obeir, & ils se rendirent à la Mosquée en procession pour y sacrifier. Un jeune garçon qui portoit sur l'épaule une épée nuë, étoit le conducteur de la procession. Il tenoit d'une main un chevreau, dont les cornes naissantes étoient dorées, & qui devoit être la victime du sacrifice. Quoi-que l'Alcoran défende de sacrifier, ces insulaires avec la Religion Mahometane qu'ils ont reçeuë, ne laissent pas de retenir encore plusieurs cérémonies de leur ancien paganisme, & de mêler ensemble les rites de leur ancienne & de
leur

leur nouvelle superstition. Celui qui porte la victime est ordinairement suivi par une partie des soldats du Roi, avec les piques hautes. Après eux marche un homme qui porte un encensoir d'or rempli de charbons ardens sur quoi l'on fait fumer de l'encens. Après celui-ci marchoit le nouveau Roi sous un parasol qu'on soutenoit au-dessus de sa tête, & qui étoit composé de plumes de diverses couleurs, en forme d'un grand demi cercle. Ce Prince étoit environné de plusieurs soldats qui sont comme des enfans de tribut, & composent une espece de milice distincte des autres. Ils arriverent dans cet ordre à la Mosquée. On trouve toûjours à la porte de ces lieux où les Mahometans vont faire leurs dévotions, des pots & des chaudrons pleins d'eau, dont ils se servent pour se laver les piez & les mains avant-que d'entrer. Dès-que le Roi fut arrivé à la porte, on commença à faire joüer les instrumens, & on étendit à terre des tapis blancs, selon la coutume. Les Mahometans se mettent à genoux sur ces sortes de tapis, & murmurent entre les dents leurs oraisons superstitieuses, baissant la tête jusqu'à terre. Au milieu de la Mosquée il y a une espece de pupitre couvert de drap blanc. Au lieu de cloche, on voit un grand tambour qu'on tient pour sacré. Il est suspendu, & l'on frappe dessus avec des bâtons, quoi-que dans chaque Mosquée il y ait aussi une cloche sans battant qu'on fait sonner en frapant dessus avec une pierre, ou avec un morceau de fer, quand l'occasion le requiert.

Au

Au ſon de cette cloche, tous ceux qui l'entendent, de quelque condition qu'ils ſoient, ſont obligez de ſe rendre au Temple armez de piques, de boucliers, de campilanes ou ſabres, & de mouſquets. Quand leur profane ſacrifice d'actions de graces fut fini; ils conduiſirent le nouveau Roi au port, où il entra dans une de ces barques qu'ils appellent carcoas qui étoit préparé pour lui & pour ceux de ſa famille. Les Sangiacs & Seigneurs qui l'accompagnoient entrérent dans d'autres ſemblables bâtimens qui étoient là en grand nombre.

La Carcoa du Roi eſt bâtie de maniére qu'on peut ſe promener tout autour dans des galeries faites de roſeaux comme ſont ceux qui croiſſent en Eſpagne. Il y a deux eſclaves à chaque râme, & les autres ſont employez à d'autres uſages, chacun ayant auprès de ſoi quantité de fléches. Pour ramer ils ſe ſervent de certaines grandes cuilliéres de bois, qu'ils employent auſſi à d'autres choſes, comme pour jetter l'eau hors du vaiſſeau. Dans l'endroit le plus élevé ſont placez ceux qui ſonnent leurs eſpéces de tambours ou caiſſes, qui ſont d'un métal réſonnant, & les rameurs rament plus ou moins vîte à proportion du ſon de ces inſtrumens, à peu prés comme nos ſoldats réglent leurs mouvemens ſelon les différens battemens de nos tambours. Ces carcoas ſont ordinairement armées de ſept piéces de fonte. Les ſoldats qui y ſont portent des piques plus longues que les nôtres. Il y a dans le vaiſſeau un lit avec une eſpece de mate-

matelas couvert de toile d'or, auprès duquel on voit prendre le casque & la cuirasse du Roi. Cachil Babu se tenoit assis ou couché sur ce riche lit, & les Oficiers de sa chambre le rafraîchissoient en agitant l'air avec un grand éventail composé de plusieurs plumes de diverses belles couleurs, que les oiseaux de ces isles leur fournissent. Il se promena de cette maniére pendant quelque tems le long du rivage, au bruit du canon, des acclamations de ses Sujets, & de la musique barbare de leurs instrumens.

Tandis qu'ils étoient ainsi occupez dans l'isle d'Ires à faire des fêtes & des réjoüissances, où ils sembloient n'avoir pour but que de se divertir, en promettant obeïssance à leur nouveau Roi, ils jurérent en même tems une haine irréconciliable à la nation Portugaise. Il est surprenant avec combien d'éxactitude le secret fut gardé, jusques à ce que le Roi jugeât à propos de le faire publier dans tous les lieux de son Roiaume, qui est à présent composé de soixante & douze isles, comprises dans ce grand Archipélague, entre celle de Mindanao du côté du Nord, celles de Bima & de Corea vers le Sud, & la terre ferme des Papous, autrement la nouvelle Guinée à l'Orient. Les habitans de toutes ces isles qui sont sous la domination du Roi de Ternate, lui payent tribut en or, en ambre, ou en oiseaux de paradis. Ce sont des usurpations qu'il a fait sur les autres Rois ses voisins, s'élevant ainsi par leur ruine à un si haut point d'orgueil qu'il se nomme dans sa langue Empe-

reur de l'Archipélague. Il y avoit autrefois presque dans toutes ces isles des colonies de Chrétiens qui avoient des Eglises & des Prédicateurs, de sorte que l'Evangile avoit été receu par les huit principales nations qui les habitent. Il y eut alors des Ambassadeurs idolâtres & Mahometans qui vinrent de tous ces lieux-là pour reconnoître Çachil Babu, & lui prêter serment de fidelité. De ce grand nombre de gens qui se joignirent & s'assemblérent pour venger la mort du Sultan Aerio, il résulta une grande persécution contre les Chrétiens. En éfet on peut dire qu'on en vit alors commencer une des plus cruelles & des plus longues que la véritable Religion eût eu a soutenir dans nos jours. Ceci nous oblige de parler ici distinctement des païs, & des peuples éloignez & voisins, qui l'exercérent, & de représenter leurs forces, & les troupes ordinaires qu'ils tiennent toujours prêtes à tout événement. Les seize plus grands bourgs de Ternate fournissent à leur Roi trois mille hommes armez. L'isle de Moutil qui produit du clou, & qui est éloignée de Ternate de six lieuës du côté du Sud, en fournit deux cents. Celle de Maquien, qui en est à huit lieuës, quinze cents. Celle de Caioa du même côté, à quatre lieuës de Maquien, trois cents. Les isles de Gazea, à douze lieuës de Caioa, aussi trois cents. Celles de Xula à cinquante lieuës de Ternate, quatre mille. Celles de Burro éloignées de soixante & dix lieuës, aussi quatre mille. Les isles de Veranula qui sont à quatre vingt lieuës

lieuës d'Amboyne, & qui ont quatre-vingts lieuës de tour, fournissent cinquante mille hommes. Celles de Buano & de Manipa, qui sont entre celles de Veranula & celles de Burro, en donnent trois mille. Celles de Na, de Noloa, & de Guinée, qui sont en grand nombre & fort peuplées, éloignées de Ternate de cinquante lieuës du côté de l'Orient, fournissent aussi une grande quantité de soldats dont on ne sçait pas bien le nombre. L'isle d'Ires où étoit alors le Roi, en donne quatre cents: elle fournit aussi à ce Prince de l'ambre & des oiseaux de Paradis. Celles des Meaos & de Tafure, à douze lieuës de Ternate, du côté du Nord, fournissent quatre cents hommes. Celle de Doe qui sont éloignées de trente lieuës du même côté, cinq cents. Celles de Rao, & de Saquita, à soixante & dix lieuës vers le Septentrion, en donnent mille. La grande Batochine, à quatre lieuës de Ternate, fournit dix mille hommes. L'Isle Matthieu, qui est de fort grande étenduë, & éloignée de trente lieuës vers le Couchant, contient divers Royaumes qui ont chacun leur Roi, tous sujets & vassaux de celui de Ternate, qui sont obligez de lui fournir des soldats quand il en a besoin. Totole, & Bool en donnent six mille, & Gaydupa sept mille. Gorontano, & Iliboto, dix mille: Tomine, douze mille: Manado, deux mille: Dondo, sept cents: Labague, mille: Pulo, & Jaqua dix mille. Les isles de Gape, de Tabuquo, & de Butu, obeissent aussi au Roi de Ternate;

H 2 mais

mais on ne sauroit marquer précisément le nombre de gens de guerre qu'elles lui fournissent. Celle de Sanguien est éloignée de Ternate de quarante lieuës : elle a son Roi particulier qui est obligé de servir avec trois mille hommes. Voilà la milice certaine, qui va à six-vingts mille trois cents hommes, sans compter ceux dont le nombre n'est pas bien connu, & la multitude des esclaves. Le Pere Malta l'écrivoit ainsi au Gouverneur Gomez Perez, & j'ay l'original de sa Relation qui m'a été confié. On dit que la puissance des Rois de Ternate s'étoit encore accruë depuis ce tems-là, qu'elle étoit devenuë plus formidable par les alliances & les ligues qu'ils avoient fait avec plusieurs Princes, se conservant l'amitié des uns, & opprimant les autres ; ensorte qu'ils éxerçoient & mettoient fort-bien en usage toutes les régles d'une tirannie fort politique, & avec autant d'adresse que les Grecs, les Romains & les Cartaginois en eurent autrefois pour les introduire. Nous parlerons dans les occasions où la matiere nous y engagera, de la chasse, de la pêche, du ris, du sagu, des fruits, des épiceries, des mines, & des autres choses remarquables de ces isles. Nous en userons de même à l'égard de leurs armes, nous contentant de dire ici, qu'ils ont accoutumé d'empoisonner avec le suc de quelques herbes venimeuses les traits qu'ils lancent, & que pour leurs armes à feu elles sont toutes semblables aux nôtres.

Le nouveau Roi, pour commencer à mettre

tre à éxécution les résolutions prises, envoia le plus secrétement qu'il put ses Fréres & ses Sangiacs en divers lieux. Cependant quelques précautions qu'ils pussent prendre, il ne fut pas possible d'assembler des troupes de tant d'endroits différens, sans que le bruit en vint aux oreilles des Chrétiens, & sans que le Commandant Nugno Pereyra en eût quelque connoissance. Il avoit déja de grands soupçons, que le desir de la vengeance n'étoit pas éteint dans le cœur de ces peuples. Il ne doutoit pas aussi qu'au cas qu'ils voulussent entreprendre quelque chose, ils ne commençassent par l'attaque du fort que les Portugais avoient à Ternate, bien que le meurtrier du Roi Aerio n'y fût plus. Il pourvut donc cette place pour la mettre en état de soutenir un siége auquel il s'attendoit, agissant par un principe de prudence presque comme s'il avoit eu le don de prophetie.

La forteresse qu'on voit aujourd'hui à Ternate n'étoit pas alors bâtie. Elle est située dans un lieu élevé à trois milles de l'ancien fort, couverte d'un côté par la mer & de l'autre par un marais. L'accès en est par ce moien fort difficile. On l'a bâtie pour être en état de se défendre contre les grandes flottes des Barbares. L'ancien fort étoit situé dans un lieu bas & plain, près de la mer, & bâti à pierre séche. Mais maintenant tout est en beaucoup meilleur état. Les murailles sont bâties de pierre de taille avec de la chaux, aiant une aune & demie d'épaisseur, & quinze de hauteur. Le côté qui regarde

la mer en a quarante de face. Il y a de petites tours à chaque angle, à la maniere des anciennes forteresses d'Espagne. Nugno Pereyra fit avec beaucoup de soin & de diligence entrer dans son fort tout ce qu'il put de familles Chrétiennes, & se mit en état de soutenir le siege auquel il se préparoit, & qui ne tarda pas long-tems à être commencé. Il écrivit à Goa & en Portugal, donnant avis de ce qu'il apprenoit, & demandant du secours comme étant assuré qu'on alloit bien-tôt l'attaquer. A la verité il étoit déja bien tard, & les secours qu'on auroit pû envoier ne seroient pas arrivez assez à tems pour empêcher tout le mal. En éfet, une partie des troupes ennemies étoit déja assemblée dans l'isle d'Ires; & l'autre étoit à Batochine, dans l'isle proprement nommée Gilolo, éloignée des Portugais. Ce fut là que commença la persecution contre les Chrétiens, par un decret public.

Les grands soupçons qu'on avoit, causoient de l'inquiétude à tous les Ministres Portugais qui étoient dans ces païs éloignez, parce qu'on voioit presque par tout des dispositions à une révolte générale, & des préparatifs pour cela. Diegue Lopez de Mesquita étoit alors prisonnier à Goa dans le fort de Benastirim, où il étoit soigneusement gardé. Le Viceroi, pour disposer & de Mesquita & des gens de guerre, attendoit les ordres & la résolution du Roi de Portugal. On craignoit fort que ceux de Ternate ne se servissent des grands secours que les Chinois pouvoient leur envoier. On avoit

aussi

aussi des soupçons & beaucoup d'inquiétude sur ce qui se passoit alors en Espagne.

On disoit, que le Conseil d'Etat de ce Royaume avoit remarqué que les Philippines, non seulement n'augmentoient point les revenus du Roi, mais qu'elles les diminuoient plûtôt, & causoient plusieurs dépenses inutiles, parce qu'elles sont en grand nombre, & fort difficiles à conserver. On avoit donc proposé au Roi Philippe Second de les abandonner, & d'en retirer la Cour Souveraine qu'on y avoit établie sous le nom d'Audience, & toutes les garnisons. *On alléguoit là-dessus l'exemple des Rois de la Chine, qui les avoient abandonnées, quoi-qu'ils les pussent secourir fort aisément, parce qu'ils en sont fort voisins, & qu'elles sont presque contiguës à leur païs, n'en étant separées que par un petit trajet de mer: que de la maniere que l'Espagne les gouvernoit, elle ne pouvoit manquer d'en recevoir un notable préjudice, sans qu'on pût esperer d'y apporter du remede à l'avenir, parce qu'il falloit toûjours y envoyer de grandes sommes d'argent de la Nouvelle Espagne, tant pour les dépenses nécessaires que pour le commerce: qu'une partie de cet argent passoit entre les mains des Chinois qui l'emportoient dans leur païs, d'où il ne revenoit plus, parce que l'entrée en étoit fermée aux étrangers qui n'y pouvoient aller négocier à cause de la séverité de leurs loix, & que leurs frontieres étoient bien gardées, & bien munies de bonnes forteresses. On ajoûtoit qu'une Monarchie si étenduë, & dont les parties étoient séparées par de si vastes mers, & situées en des climats si differens,*

rens, ne pouvoit que tres-difficilement demeurer unie, & que toute la sagesse & toute la prudence humaine ne sont pas capables de bien lier & bien unir ensemble, par leurs intelligences, & par les secrets de la politique la plus rafinée, des provinces que la Nature a placées à une si grande distance les unes des autres: qu'au reste on ne devoit pas regarder tout ce qu'on vient de dire là-dessus comme des imaginations & des spéculations de l'esprit humain, puis que c'étoit des veritez devenuës insensibles aux plus simples par l'experience: que d'ailleurs si les raisons qu'on pouvoit alléguer pour le sentiment opposé étoient plausibles, & paroissoient fondées sur un principe d'honneur & de grandeur d'ame, il falloit demeurer d'accord que la difficulté se trouvoit dans l'execution des beaux projets qu'on pouvoit former: qu'ainsi il seroit beaucoup plus à propos, que le Roi pensât à s'agrandir dans l'Europe, où il pouvoit toûjours avoir des forces prêtes pour courir promptement aux lieux où le besoin les appelleroit, que de s'embarasser de la possession & de la conservation d'Etats si éloignez, qu'on ne pouvoit les secourir sans s'exposer à tous les inconveniens d'une longue & perilleuse navigation. Les Ministres d'Etat relevoient si fort toutes ces raisons, qu'on crut que cette affaire meritoit d'être examinée de plus près, & mise en déliberation; & si Dieu eût alors permis que le Roi eût abandonné les Philippines, & qu'il les eût laissées au premier occupant, on disoit *qu'il auroit pû tirer beaucoup plus d'avantage des Moluques, & qu'il les auroit pû fortifier d'une maniere à les rendre imprenables.*

Ce

Ce n'est pas la seule fois qu'en Espagne on a déliberé sur ce sujet. Dans le tems de Philippe Troisiéme, qui régne aujourd'hui, on a aussi fait la même chose, & ce Prince se conformant aux sentimens & à la réponse de son pere, a toûjours rejetté un Conseil si préjudiciable. Ce sage & prudent Monarque sous le régne duquel se fit la premiere déliberation, répondit, *qu'il falloit conserver les Philippines dans l'état où elles étoient, & maintenir l'Audience Roiale qui y étoit établie, afin que la justice y fût bien administrée, ce qu'il regardoit comme le principal appui, & le plus solide fondement d'un Etat. Il ordonna aussi que les troupes y seroient entretenuës comme à l'ordinaire, & payées des revenus Royaux de la nouvelle Espagne, & même de ceux de ses autres Roiaumes s'il étoit necessaire, puisque tous ses tresors, & tous ceux qu'on pourroit tirer à l'avenir des mines qui se trouvent dans les entrrailles de la terre, ne pouvoient être mieux employez que pour la propagation de la Foi, & l'avancemens de la Religion Chrétienne. Que diroient, ajoûtoit ce Prince, les ennemis de l'Evangile, s'ils voyoient qu'on abandonnât les Philippines: & qu'on les laissât privées de sa lumiere, & destituées de Ministres pour le prêcher, parce que ces isles ne sont pas riches, & ne fournissent pas des métaux précieux comme font quelques autres lieux de l'Asie & de l'Amerique? Les Rois ne sont-ils pas Enfans de l'Eglise, & ne doivent-ils pas employer toute leur puissance pour son service, & pour favoriser la prédication de la Doctrine Apostolique commencée par ces Saints*

Hommes, & continuée par leurs successeurs? Nous n'avons pas voulu nous relâcher le moins du monde sur le sujet de la Religion, à l'égard de nos Sujets de l'Europe, ni leur accorder la liberté de conscience qu'ils demandoient avec empressement. Pourquoi n'aurions-nous pas autant de zéle pour le salut des Payens & des Mahometans, qui sont la moisson dont Dieu veut enrichir son Eglise, en ramenant dans le bon chemin ces enfans égarez?

Ce discours du Roi imposa silence à tout le monde, & son zéle pour la verité fit cesser toutes les déliberations qui ne rouloient que sur des intérêts & des avantages temporels. Il fut résolu qu'on conserveroit la possession des Isles Philippines, & il semble qu'on peut justement dire que cela fut conduit par une providence particuliere de Dieu, qui savoit que dans peu toutes ces isles, tant les Moluques que les Philippines devoient appartenir à un même Maître, en la personne duquel seroient réünis tous les droits que les Chrétiens y avoient par leurs conquêtes, & que les dernieres seroient un moien pour recouvrer la possession des autres, comme on l'a vû de nôtre tems.

Le zéle de la Religion fut donc le plus puissant motif qui détermina les Rois d'Espagne à se conserver la possession des isles Philippines. Mais outre cela ceux qui connoissoient bien les richesses de l'Asie, disoient; *que les plus considérables sont les diamans, les rubis, les perles, l'ambre, le musc, la civette, le camfre de Borneo & de la Chine, le vermillon, le corail, l'argent vif, le cuivre,*

les

les toiles blanches de Cambaye & de Bengale, les tapis de Turquie, & les toiles de coton fines, les camelots de Perse, les toiles d'or & d'argent, l'ivoire, la rubarbe, le cardamome, la casse, l'encens, le benjoin, la cire, la porcelaine, la laque médecinale, & qui sert pour les teintures, le macis de Banda, l'or, l'argent, les bois qui servent à la Médecine, l'aloé, l'aguila, le calambuco, l'ébéne, & une infinité d'autres plantes rares & curieuses, des drogues, des épiceries, & des choses, qui servent pour l'ornement. On disoit que Venise avoit perdu tout cela, lors que le commerce des Indes Orientales avoit passé entre les mains des Portugais, & que comme les Venitiens connoissoient fort bien que toutes ces choses fournissent des richesses certaines, c'étoit eux qui avoient sollicité le Soudan d Egypte, à faire alliance avec tous les Rois des Indes, à qui les flottes Portugaises donnoient déja de la crainte & de l'inquiétude: qu'ainsi à frais communs ils avoient tous ensemble équipé un fort grand nombre de vaisseaux à rames, & d'autres plus grands qu'ils avoient assemblez au port de Sues, puis ils les avoient munis d'artillerie, & avoient embarqué dessus trois mille soldats Mamelus, outre un grand nombre de Venitiens & de Génois renégats: que le Soudan étant entré dans les Indes avec de si grandes forces l'an mil cinq cens huit, fut néanmoins battu & défait par les Portugais dans le Port de Chaul, bien qu'il fût favorisé par le Roy de Cambaye. Enfin on ajoûtoit que toutes ces richesses étoient de plus en plus devenuës considerables dans ces derniers tems par le grand commérce qu'on en faisoit,

& que si on prenoit la route des Philippines pour les transporter en Europe ; on éviteroit les difficultez qui se rencontrent dans celle d'Amboyne, de Banda, & de Borneo, & les dangers à quoi les navires sont exposez par les écüeils qui se trouvent dans ces golfes, & les tempêtes qui y sont si fréquentes : qu'à l'égard du clou de girofle en particulier, les Portugais le transportoient dans leur galion ordinaire qui va de Goa aux Moluques, pour y mener les secours nécessaires, & y porter de l'argent pour le paiement des garnisons : qu'on tiroit tous les ans de ces isles vingt-quatre mille quintaux de clou, peu plus, peu moins, qu'on transportoit à Malaca & à Goa : qu'en divers endroits & en divers ports de cette route, les vaisseaux Persans, Turcs, Chinois, & Africains, le venoient prendre, ensorte qu'à peine y en avoit-il le tiers qui fût apporté en Europe. Le Roi d'Achem dans l'isle de Sumatra en retient beaucoup qu'il fait embarquer ensuite pour Alexandrie. Toutes ces marchandises étant arrivées à Malaca y païent huit pour cent. Ce qui arrive en Portugal est distribué dans tous les Roiaumes de l'Europe. On pourroit aisément faire ensorte que la plus grande partie vint en Espagne par les Philippines, & ce seroit assurément un des plus grands avantages qu'on sauroit procurer à ce Roiaume en matiere de commerce, & qui serviroit beaucoup à l'accroissement de sa puissance, si on considere bien la cherté du clou en Espagne, qu'on a pourtant à si bas prix aux Moluques.
On raisonnoit ainsi avant que le Roi d'Espagne fût Seigneur de ces isles ; & dans un tems où il ne lui étoit pas facile de changer l'or-

dre & la route du commerce des aromates qu'elles produisent : outre que les Moines Portugais de l'Ordre de St. Augustin & de celui de St. Dominique, y avoient alors prêché & fait recevoir la Religion Chrétienne, & en quelques autres lieux, ce qui contribuoit beaucoup à la rendre plus florissante à Ternate & à Tydor.

Cachil Babu accompagné de ses Fréres, partit de l'isle d'Ires pour aller à Ternate, avec un grand nombre de navires, de grandes démonstrations d'allegresse, & d'heureux présages de la victoire qu'il esperoit de remporter. Ses forces croissoient tous les jours par la grande passion qu'avoient tous les habitans de ces isles de secoüer le joug des Portugais, & de les chasser entiérement de ces païs-là. Dès-qu'ils furent devant Ternate, ils débarquerent le plus promtement qu'il leur fut possible, & investirent incontinent le fort, qu'ils appelloient le siége & l'instrument de leur esclavage. Ils attaquerent aussi les maisons des Portugais qui demeuroient dans la ville, & leur attaque fut si brusque & si subite, que ceux-ci, bien qu'ils eussent été avertis, furent tellement surpris & épouvantez qu'à-peine oserent-ils se mettre en défense. Les ennemis massacrerent inhumainement tous ceux qu'ils purent attraper, leur colere égalant leurs forces & leur victoire. Ils mirent le feu aux maisons avec la confusion & la fureur d'un peuple mutiné, & l'on peut dire que tout ce qu'il y avoit de Portugais qui ne pûrent se sauver dans le fort, périt en ce

jour

jour-là. Le Commandant Chrétien tenta bien de leur envoyer quelque secours, & fit faire une sortie ; mais ceux qui sortirent furent chargez si brusquement par un grand nombre d'Indiens, qu'il y en eût quelques-uns de tuez, & les autres ayant été mis en fuite rentrerent avec précipitation dans le fort. Il sembloit que ces soldats qui avoient aquis tant de gloire par leur bravoure, n'eussent plus alors le même courage qu'ils avoient eu autrefois, & que l'injustice du crime auquel ils avoient eu part, leur eût fait perdre toute leur valeur, ou l'eût au moins suspenduë pour un temps. Les ennemis combattoient non seulement avec les armes dont ils se servoient anciennement dans le tems de leur Paganisme avec des javelots qu'ils lançoient adroitement & avec des fléches, des sabres & des boucliers ; mais ils avoient aussi des Mousquets, & d'autres armes à feu. Les Portugais envoyerent de nouveau à Goa pour demander du secours, & representer fortement le péril qu'il y avoit de perdre non-seulement le fort de Ternate, mais aussi tous les autres que le Roi de Portugal avoit dans ces païs Orientaux, parce que la révolte étoit presque générale. Ils n'oubliérent pas de parler de la maniere dont la Religion étoit persécutée, & du manquement où l'on étoit d'armes & de vivres, parce que ceux de Ternate leur ôtoient entiérement les moyens d'en recouvrer. Ces nouvelles étoient déja parvenuës par d'autres voies à Goa & en Portugal. Aussi pendant tout le tems que le siége dura, le Vice-

roi des Indes envoya plusieurs fois du secours aux Moluques dans les galions ordinaires : mais comme le voiage est long , qu'il y a sur la route plusieurs bancs de sable , & que ces mers sont fort sujettes aux tempêtes , les uns firent naufrage & furent brisez ; les autres furent emportez par les vents en d'autres endroits.

Les Capitaines Portugais qui étoient dans ces Provinces & dans ces Roïaumes Orientaux ne manquoient pas d'occupation , parce que la plûpart des habitans suivoient l'exemple de ceux de Ternate. Si ces Capitaines ne réduisirent pas entierement les rebelles par le malheur des tems , & les circonstances où les affaires se trouvoient , ils ne laissérent pas pourtant de remporter des victoires considérables en divers Païs. Ce n'est pas ici le lieu de les particulariser , parce qu'on n'a pas dessein de faire l'histoire générale de tous les évenemens qui arrivérent alors dans les Indes , mais seulement de ce qui se passa dans une petite partie de ces vastes regions. De plus les Portugais n'ont pas manqué d'habiles Ecrivains qui en ont parlé , & dont les écrits font voir ces évenemens dans une juste étenduë. Quelques Espagnols ont aussi fait la même chose d'un stile que le mien ne sauroit égaler. Ainsi il faut se resserrer , & retourner aux Moluques où les assiegez destituez de tout secours de la part des hommes , soûtenoient avec fermeté , avec courage , les fatigues & les périls d'un long siege. Après le secours du Ciel , ils n'avoient d'esperance que dans leurs

leurs propres forces, & dans la constante amitié du Roi de Tydor, qui les encourageoit autant qu'il lui étoit possible. Ce Roi étoit ennemi de celui de Ternate, & on peut dire que ni le voisinage de ces deux Princes, dont les Etats ne sont separez que par un petit bras de mer d'une lieuë & demie de largeur, au milieu duquel même il y a une petite isle deserte qui joint presque leurs terres, ni la parenté & les alliances souvent réiterées entre eux, n'ont jamais été capables de moderer leur haine mutuelle, comme si une fatale destinée entraînoit invinciblement ces deux Rois & leurs peuples à cette animosité implacable.

Ceux de Ternate étoient fort attachez à la continuation de la guerre, & fort attentifs à tout ce qui pouvoit servir à leur dessein, ne negligeant aucun moien juste, ou injuste, qui pût leur faire esperer la victoire. D'un côté ils emploioient les armes, & de l'autre les négociations, pour tâcher de faire quelque accommodement avec le Roi de Tydor, non pas tant par un desir serieux & sincere de vivre en paix avec lui, que pour le tenter par l'esperance de quelque repos, afin qu'il se relâchât à l'egard des secours & de la protection qu'il donnoit aux assiegez. Ils lui promirent la restitution de quelques lieux qu'ils lui avoient pris dans les guerres passées, & ils les lui offrirent comme la dot d'une Infante fille du Roi de Ternate, qu'on propo oit de lui donner en mariage, avec quelques autres avantages. Le Roi de Bacham étoit le médiateur

diateur de ces négociations. Aux promesses on ajoûtoit aussi quelques menaces en cas de refus, afin de réüssir plus aisément. Comme ces deux Rois de Ternate & de Tydor, & leurs Sujets étoient d'une même Secte, & qu'il n'étoit pas difficile de colorer la guerre qu'on faisoit aux Chrétiens, de quelques prétextes specieux, les Tydoriens se relâcherent beaucoup de leur premiere ferveur pour le secours des Portugais, au moins pendant le tems de la négociation. Ce Roi qui avoit été ami de ceux-ci d'une maniere constante & ferme, les tenoit alors en suspens, & differoit à se déclarer positivement pour les uns ou pour les autres par quelques raisons politiques. Il attendoit, aussi bien que les assiegez, le secours qui devoit venir de Goa, & il y avoit toûjours plusieurs de ses carcoas qui croisoient sur les côtes des isles de Borneo, pour découvrir les vaisseaux qui pourroient venir de ce côté-là. Les uns & les autres s'informoient soigneusement de tout ce qui se passoit, & sur les moindres avis leurs esperances & leurs craintes croissoient ou diminuoient. Enfin on peut dire que leurs résolutions dépendoient du tems, & des changemens qu'il pourroit apporter en bien ou en mal, que leur courage & leur fidélité rouloient presque entierement là-dessus. Cela parut clairement en ce que le Roi de Tydor étoit sur le point d'accepter le parti & les conditions qu'on lui offroit, & d'épouser l'Infante de Ternate, lors qu'on apperçût en mer un galion qui faisoit route du côté des Moluques. On ne douta pas que ce

ce ne fût un secours qui venoit aux Portugais, & le Roi de Tydor le croïant, changea tout d'un coup de sentiment, & refusa toutes les ofres qu'on lui faisoit. On apprit dans la suite que ce vaisseau alloit aux Philippines, & qu'il n'étoit ni Portugais ni Espagnol, mais qu'il appartenoit à quelques particuliers de Venise; qu'il vouloit passer de Manille à la Chine, avec plusieurs marchandises de son païs & du Levant. Ainsi le Roi de Tydor & les assiégez furent obligez de tourner leurs vuës ailleurs, & ces derniers prirent d'autres mesures, & de nouvelles précautions pour leur défense.

Les Portugais avoïent repris cœur, & faisoient quelquefois des actions fort hardies. Ils encloüérent le canon des ennemis, & firent souvent des sorties qui leur furent avantageuses, retournant victorieux, & sans aucune perte considérable, bien qu'ils sortissent en petit nombre. De plus leur artillerie faisoit beaucoup de mal aux assiégeans, dont les tranchées étoient mal faites & ne les mettoient guére à couvert.

Ce siége dura cinq ans. Les Portugais se soutinrent avec beaucoup de fermeté, & les Indiens le continuérent & le poussérent avec une grande obstination. Les uns & les autres n'auroïent peut-être jamais eu la constance de souffrir comme ils firent, la faim, la soif, la nudité, les pluies, & les autres incommoditez à quoi il les exposa, si elles ne leur avoient été communes, & s'ils ne se fussent animez à supporter tout, les uns à l'exemple des autres. La nécessité pressante fit sou-

souvent faire aux assiégez des actions hardies & même téméraires, pour la conservation de leur vie & pour celle de leur fort. Leur bravoure causoit de l'admiration aux ennemis, & excitoit des mouvemens d'estime & de compassion dans l'esprit des femmes de l'isle, qui étoient fort bien disposées pour eux, & favorisoient autant qu'il leur étoit possible, leurs conseils, leurs secrets, & leurs intelligences. Tant la vertu persécutée a de force même sur le cœur de ses propres ennemis, & est capable de les faire changer de sentimens, de leur faire oublier les outrages qu'ils ont receus, & même de leur faire aimer & secourir la valeur qu'ils ont haïe.



HISTOI-



HISTOIRE DE LA CONQUETE DES ISLES MOLUQUES.

LIVRE TROISIE'ME.



LES deux partis se donnoient quelquefois le tems de respirer par quelques courtes tréves dont ils convenoient mutuellement. Elles étoient utiles à ceux de Ternate pour leur commerce, & pour mettre quelque ordre à leurs affaires; & les Portugais de leur côté y trouvoient quelque avantage, par l'esperance qu'ils avoient que le tems s'écoulant ainsi, le secours qu'ils attendoient & qui tardoit tant, arriveroit enfin. Les succès ne faisoient perdre courage à aucun des partis, parce qu'ils étoient tantôt bons, & tantôt mauvais, selon les vicissitudes ordinaires de la guerre; & la victoire se déclaroit tour à tour en faveur des uns, puis à l'avantage des autres. Il arrivoit même que l'interruption de quel-

quelques societez qui avoient eu leurs agrémens, serroit plus étroitement les nœuds d'une amitié mutuelle. On pourroit aisément en rapporter ici plusieurs exemples, qu'on trouve dans des Relations Portugaises & Espagnoles, & dans les lettres que quelques Religieux écrivoient des Moluques aux Gouverneurs des Philippines. Ces papiers m'ont été communiquez pour me donner des éclaircissemens sur l'Histoire que j'écris, & je croi que je puis en dire un mot, sans perdre de vûë mon principal sujet. Les plus graves Historiens Grecs & Latins, mêlent quelquesfois dans leurs narrations, le recit de quelques petits évenemens particuliers, comme des episodes pour délasser ou pour divertir le Lecteur. L'exemple de ces grands Maîtres peut autoriser la liberté que se donnent ceux qui font gloire d'apprendre d'eux, au rang desquels je me mets avec plaisir, esperant qu'on me pardonnera facilement de les avoir imitez.

Un Enseigne nommé Duart qui étoit brave & plein de cœur, avoit lié amitié avec Cachil Tudura. Le siege non seulement ne la rompit pas, mais il n'y apporta même aucune alteration, ni aucun refroidissement. Duart sortoit souvent du fort pendant la nuit; vêtu à la maniere des gens du païs, & comme il parloit fort bien leur langue, il entroit sans peine & sans beaucoup de peril dans la ville, où il étoit reçû secretement dans la maison de son ami. Cet Indien avoit une fille unique nommée Tudurisa. Duart en étoit amoureux, & comme elle répondoit favo-

favorablement à son amour, elle se fit Chrétienne. Le pere n'ignoroit pas leur intrigue, mais il connoissoit aussi la sagesse & la vertu de sa fille, aussi-bien que la sincerité & l'honnêteté de Duart. Celui-ci se retiroit au fort des Portugais par un endroit secret & assez perilleux, & y étoit reçû par les mêmes amis qui lui aidoient à sortir, le faisant descendre & remonter par une corde. Il entretenoit par ce moyen des intelligences, & quelquefois il apportoit des vivres : mais on peut dire que si son corps rentroit dans le fort, sa Maîtresse à qui il avoit promis de l'épouser, demeuroit toûjours en possession de son cœur. Il arriva une nuit que Nugno Pereyra faisant lui-même la ronde, & visitant toutes les sentinelles, découvrit que cet Enseigne étoit absent, & s'informant soigneusement des raisons de son absence, il les apprit. Il connoissoit la force, qu'une passion amoureuse a souvent sur l'esprit des plus grands hommes, & il ne voulut pas deshonorer cet Oficier. Il dissimula sa faute & les inconveniens qui en pouvoient naître pour le service, sans lui en faire aucune réprimande. Peut être voulut-il imiter Quintus Fabius Maximus qui fit quelque chose de pareil dans une semblable occasion ; ou bien il connut par experience que pour s'assurer d'un homme qui aime bien, & le retenir dans le lieu où l'on veut qu'il demeure, rien n'est plus efficace que de l'y faire joüir de la presence de l'objet aimé. Quoi qu'il en soit, par ces raisons, ou par quelque autres semblables, il imposa silence à

tout

tout le monde là-dessus, & fit ensorte que Tudura consentit que sa fille entrât secretement dans le fort. Pour elle on n'eût pas beaucoup de peine à l'y faire résoudre. Lorsqu'elle y fut, le Commandant fit appeller son Enseigne, & lui dit : *J'ai appris que vous sortez d'ici la nuit & que vous nous abandonnez dans le tems qu'on pourroit avoir le plus grand besoin de vôtre service. Je sçai que ce n'est ni par ignorance de la discipline militaire, ni par faute d'attachement & d'affection pour nôtre parti. Quand même nous ne serions pas réduits à l'étroit comme nous le sommes, & que nous n'aurions pas autant de besoin de tout nôtre monde que nous en avons, je ne laisserois pas de vous pardonner cette irrégularité, parce que je sçai qu'on ramene toûjours plus aisément à leur devoir ceux qui ont le cœur noble & l'ame grande comme vous, par la douceur que par la crainte des peines. Il n'est pourtant pas juste qu'à l'avenir vous sortiez ainsi de la place, & que nous y demeurions privez de vôtre secours, & toûjours en inquiétude de ce qui peut vous arriver de fâcheux. Tenez, ajoûta-t'il, en faisant paroître Tudurisa, voilà vôtre Maîtresse ou vôtre épouse, qui a été amenée ici du consentement de son pere, & sans aucune répugnance de sa part. Recevez-là & la possedez en repos, & que l'honneur de la nation Portugaise : qui n'est maintenant soutenu en ce païs que par un petit nombre de soldats, ne soit pas au moins privé du secours & de la valeur d'un brave Oficier comme vous.* Duart fut si surpris qu'il ne répondit rien. Il fit seulement connoître sa tendresse & sa re-
con-

connoiſſance par une honnête pudeur qui parut dans ſes yeux & ſur ſon viſage. Il fut aiſément excuſé par ſes amis, & par Nugno Pereyra lui-même.

Au commencement de l'An mil cinq cents ſoixante quinze, les aſſiégez eurent quelque eſpérance de trouver enfin un reméde à leurs maux, parce que les Sangiacs & les Cachils de la famille Roiale de Ternate étoient diviſez en pluſieurs partis, & quelques-uns tâchoient d'attirer les Portugais au leur. Ces diviſions étoient cauſe qu'ils ſe relâchoient, & ne pouſſoient plus le ſiége avec la même vigueur qu'auparavant. S'il n'eût pas arrivé alors une choſe qui les réünit, il y a ſujet de croire que l'eſperance des aſſiégez n'auroit pas été vaine. Les affaires étant dans cet état, & les Portugais deſeſpérant preſque entiérement du ſecours qu'ils avoient ſi long-tems & ſi inutilement attendu, ceux de Ternate découvrirent de l'autre coté de leur iſle qui regarde celles des Meaos, un galion qui venoit de Malaca, & qui avoit côtoié Borneo. Ils jugérent que ce pouvoit être du ſecours pour leurs ennemis, & s'en étant de plus en plus aſſurez dans la ſuite, ils n'eurent aucun lieu d'en douter, ce qui les obligea de ſe reünir & de preſſer le ſiége. Mais voiant que la force leur étoit inutile contre la fermeté & le courage des aſſiégez, ils eurent recours à la négociation. Cachil Tulo, preſque ſeûr de réüſſir, fit quelques propoſitions d'accommodement, que le Commandant Portugais commençoit à écouter depuis quelque tems

de

de dessus la muraille. Un jour continuant leur pourpaler, Tulo dit au Commandant, *que le Roi de Ternate souhaitoit avec passion de voir à quelque prix que ce fût la fin d'un si long siege : que pour cet effet il avoit conclu la paix avec le Roi de Tydor, à condition qu'il ne donneroit plus aucun secours aux Portugais : que le Roi de Bacham s'étoit joint à eux pour le même dessein, parce que ces deux Rois étoient persuadez que c'étoit là une affaire qui les regardoit en commun : qu'ils étoient résolus d'unir toutes leurs forces, & de faire un dernier éfort pour réüssir dans leur entreprise : que les tréves que le Roi de Babu avoit accordées aux Portugais de tems en tems, n'avoient été que pour en tirer avantage, & pour l'interêt du commerce, afin que les habitans des isles de Java & de Rumes pussent plus commodément venir charger du clou, mais qu'ils ne devoient plus se flatter qu'on leur en accordât à l'avenir. Jusques à quand, ajoûtoit-il, exposerez vous vôtre vie aux plus grands périls, pour conserver un vain nom, & une réputation inutile d'une fidélité inviolable envers vôtre Prince, qui n'en aura peut-être jamais aucune connoissance pour vous en récompenser ? Faites sérieusement réfléxion sur l'injustice & sur le crime dont vôtre nation s'est renduë coupable, par la mort du Roi Aerio mon pere, & ne l'agravez pas par une obstination invincible à défendre la cause de ses meurtriers. Ne donnez pas sujet de croire, que vous aprouvez une si lâche & si noire trahison. Faites nous plûtôt connoître par des éfets que vous desirez sérieusement qu'elle soit punie comme elle le merite.*

Vous devez reconnoître & eſtimer l'équité du Roi mon frére, qui ne veut pas vous imputer à tous la faute de ceux qui ont ſi lâchement violé leur parole & leurs promeſſes, en maſſacrant le Roi Aerio, contre la Religion du ſerment, contre toutes les loix de l'amitié & celles de la Nature; & contre l'honneur de la nation Portugaiſe, puis que ce Prince qu'ils ont traité ſi indignement, n'avoit jamais manqué à la fidelité qu'il leur avoit promiſe. Enfin vous devez aſſez ſentir par la longue expérience que vous en faites, qu'une neceſſité preſſante n'eſt point ſoulagée par des eſperances vaines, & qu'il eſt impoſſible que vous ſoiez ſecourus à tems, puis que les ſecours que vous attendez inutilement doivent venir de lieux ſi éloignez, traverſer des mers ſi orageuſes, ſi renommées par tant de naufrages, & qui ſemblent conſpirer avec nous pour punir les auteurs de l'attentat dont nous voulons tirer vengeance.

Pour concluſion, *Tulo ſomma le Commandant des Portugais de rendre le fort, ſous peine d'être traitez à la derniere rigueur, s'ils refuſoient la paix qu'on leur offroit, parce qu'on étoit réſolu de ne leur en parler plus, & de n'écouter à l'avenir aucunes propoſitions d'accommodement, mais de les prendre par force, de n'épargner perſonne, de ne pardonner ni au ſexe, ni à l'âge.* Les aſſiégez eurent bien quelque ſoupçon qu'il y avoit de l'artifice dans ce diſcours; mais ils conſidérerent auſſi que le Roi de Portugal étoit alors embarraſſé dans les guerres d'Afrique, & qu'à l'égard des ſecours qu'ils avoient eſperé de Goa, les difficultez d'une navigation périlleuſe

leuse avoient toujours empêché jusques-là qu'ils ne pussent parvenir jusqu'à eux, & que par-conséquent il y avoit sujet de craindre qu'il n'en fût de même à l'avenir. De plus il ne doutérent pas que ce qu'on leur disoit de la confédération des Rois Indiens ne fût véritable, puis qu'ils voioient que celui de Tydor s'étoit fort refroidi pour eux, & qu'ils ne pouvoient pourtant subsister ni tenir plus guéres long-tems sans son secours. Les Portugais convinrent donc tous de rendre le fort, & Nugno Pereyra répondit à Cachil Tulo d'une maniére noble, & qui faisoit paroître beaucoup de grandeur d'ame. *Premierement qu'à l'égard des menaces, elles ne les épouvantoient nullement. Qu'on ne devoit pas s'attendre qu'ils acceptassent jamais aucunes conditions au préjudice de l'honneur & du service de Dieu, de celui de leur Roi, ni du courage & de la valeur de ses soldats, que ceux de Ternate avoient souvent éprouvée à leurs dépens : que néanmoins par plusieurs considérations il rendroit le fort, à condition que tous les Portugais en sortiroient armez, & marchant en ordre, enseignes déployées : qu'ils emmeneroient toutes leurs femmes, leurs enfans, leurs esclaves, & emporteroient avec eux tout ce qu'ils pouroient de leurs biens & de leurs éfets, sans qu'on pût les visiter, ni leur faire aucun tort, ni aucun outrage dans leur sortie, & que pour assurance on leur donneroit des ôtages : que le Roi donneroit un passage seur par Amboyne, & leur fourniroit des vaisseaux : qu'à l'égard de ceux qui n'y pourroient trouver place, & qui seroient obli-*

gez de demeurer quelque tems dans l'isle, on ne pourroit exiger d'eux aucune rançon, ni pendant le séjour qu'ils y feroient, ni à leur départ : qu'ainsi on remettroit le fort avec l'artillerie, entre les mains du Roi Babu, à condition expresse qu'il le tiendroit pour le Roi de Portugal & en son nom, & qu'il le lui rendroit, aussi-tôt que ce Prince auroit donné la satisfaction qu'on desiroit sur le sujet de la mort du Roi Aerio, & qu'il en auroit fait punir les auteurs.

Toutes ces conditions furent accordées & le Sultan Babu y consentit aisément & en jura l'observation, par l'envie qu'il avoit de se voir maître du fort avant que le secours qui approchoit fût arrivé. Le jour que les Portugais devoient sortir étant venu qui fut le jour de la St. Etienne, les Indiens de Ternate occupérent des lieux commodes pour les voir passer. Ils les regardoient avec attention sortant en bon ordre & avec une noble fierté, comme s'ils eussent été vainqueurs. A peine étoient-ils hors des portes du fort, que les ennemis y entrérent promtement, & occupérent d'abord le canon avec de grands cris de joye, & des railleries à l'égard de ceux qui venoient d'abandonner la place. Le galion bien pourvu d'artillerie, de munitions & de monde territ trois jours après, commandé par Diegue d'Azambuja. On fit quelques tentatives pour recouvrer le fort, mais il étoit trop tard. Les ennemis s'en étoient déja mis en possession, & s'étoient rendus maîtres de tout sans y trouver aucune difficulté. On accu

accusa Pereyra de s'être trop pressé, & d'avoir été par sa précipitation la cause de cette perte, dont il n'étoit plus tems de se repentir. On disoit, *qu'il faut toujours se défier des propositions d'un ennemi, & prendre du tems pour les examiner mûrement, parce qu'on a le plus souvent sujet de croire qu'il a dessein de nous tromper, & qu'il y a de l'artifice dans ses démarches. Que si Pereyra avoit suivi cette maxime, s'il eût tenu encore un peu de tems, comme il le pouvoit sans peine, les Portugais seroient demeurez en possession de leur fort, & les ennemis auroient été contraints d'en lever le siége.* Ce Commandant, qui avoit des raisons qui sembloient valables pour se disculper, ne jugea pourtant pas à propos de retourner à Goa, parce qu'il eut des avis secrets, que le Viceroi, selon ses ordres, seroit obligé malgré lui de le faire prendre & de lui faire couper la tête. Azambuja le reçut dans le galion, avec plusieurs autres pour les passer à Amboyne. Le reste fût dispersé en diverses isles voisines, où ils passérent sur des barques mandiées. Quelqnes-uns retournérent à Malaca. Il demeura seulement à Ternate dix-huit familles Portugaises, faute de vaisseaux pour les transporter ailleurs. Elles tâchérent au commencement de supporter avec patience le changement de leur fortune; mais elles ne purent y tenir longtems, sentant trop vivement la différence qu'il y a de la domination à la servitude. Le Roi de Tydor toujours ami des Portugais leur ofrit ses isles pour retraitte dans leur afflic-

 tion,

tion, leur permettant non-seulement d'y habiter & de s'y établir, mais aussi de prendre part au commerce des épiceries. Il leur envoia un nombre suffisant de carcoas pour les passer dans son païs, & leur accorda des lieux commodes pour bâtir leurs maisons & leurs Eglises. Cette colonie s'accrut de quelque nombre de nouveaux habitans que Sanche de Vasconcelos y envoia de Malaca, dans le tems qu'il étoit Commandant de Goa, & depuis d'Amboyne, en l'an mil cinq cents soixante & dix-huit. Enfin il y alla lui-même, & bâtit un fort à un quart de lieuë de la ville de Tydor, laquelle donne le nom à toute l'isle.

Tydor signifie fertilité & beauté, dans la langue de ces païs-là, ou au-moins dans celle qu'on y parloit autrefois. Nos Européens nomment ordinairement cette isle Tydor ou Tydore; mais son Roi écrit ce nom un peu différemment, se nommant Roi de Tudura, comme il paroit par plusieurs de ses signatures en caractéres Arabes & Persans. Elle n'est pas moins fertile ni moins agréable que celle de Ternate; mais elle est beaucoup plus grande, & n'a pas moins d'habitations à proportion de la grandeur de l'une & de l'autre. Elle produit les mêmes fruits aromatiques. On a eu le soin & la curiosité d'y cultiver les arbres qui portent le clou, en les arrosant & les taillant dans les tems convenables, & on a vû par expérience que la culture ne leur est pas inutile non plus qu'aux autres plantes. Non seulement les arbres en deviennent plus forts

& plus

& plus vigoureux, mais le fruit en est aussi plus gros & mieux nourri, & a plus de vertu & d'odeur. Le santal blanc qui croit dans cette isle est meilleur & plus parfait que celui qui vient dans les autres lieux de ces païs Orientaux. On y trouve aussi-bien que dans les autres Moluques, ces petits oiseaux que les insulaires nomment dans leur langue, Manucodiatas, qui veut dire oiseaux de Paradis, parce qu'on dit qu'ils sont descendus du Ciel, & que cette fable est reçuë par ces esprits superstitieux, comme une vérité incontestable. Depuis ce tems-là Nugno Pereyra, & après lui Diegue d'Azambuja, accrurent ce même fort, & le dernier le fit avec tant de soin, que pour encourager les soldats par son exemple, & avancer l'ouvrage, il travailloit lui-même & aidoit à porter les matériaux necessaires. Le Roi alloit souvent voir les travailleurs, & se réjoüissoit de l'avancement du fort, prenant beaucoup de plaisir à considérer la maniére dont il étoit construit. Il se plaisoit aussi à converser avec les Capitaines Portugais, il se servoit de leurs conseils à la guerre; & en général il faisoit du bien à tous les Chrétiens, & les consoloit. A la vérité on peut dire que ceux qui se retirérent auprès de ce Prince furent les plus heureux, parce que n'y ayant plus de Portugais à Ternate, & le fort y étant entre les mains des Indiens, il sembloit que les Payens & les Mahometans triomphoient presque par tout. Ils fortifiérent leur païs, & bâtirent des forts dans

des lieux élevez. Ils persécutérent les Chrétiens, exercérent de grandes cruautez contre eux, & firent plusieurs Martirs comme si par un ordre de la Providence de Dieu, la Religion Chrétienne ne pouvoit être établie dans tous les lieux où elle est prêchée, que par l'effusion abondante du sang de ses membres. On faisoit brûler les Chrétiens à petit feu, tantôt un bras, tantôt une jambe. On démembroit cruellement leurs corps. On empaloit les femmes : on leur arrachoit les entrailles, & on peut dire qu'elles survivoient en quelque sorte à elles-mêmes, qu'elles voioient de leurs yeux leurs membres déchirez & encore palpitans entre les mains de leurs bourreaux. On mettoit en piéces les enfans à la vuë de leurs méres : on les arrachoit du ventre des femmes enceintes, & on ôtoit, pour ainsi dire, la vie à ces petites creatures innocentes avant qu'elles eussent commencé d'en joüir. On a sçu avec certitude, que dans les seules provinces du Roi de Ternate, on fit mourir de mort violente plus de soixante mille Chrétiens. Les Péres de la Compagnie de Jesus qui étoient en mission en ces païs-là, le rapportent ainsi dans leurs Rélations annuelles, & marquent toutes les circonstances de cette cruelle & barbare persécution. Les Fidelles persécutez fuioient dans les bois & dans les montagnes, cherchant parmi les bêtes farouches des mouvemens de compassion qu'ils ne trouvoient point entre les hommes. Quelques-uns se jettoient dans la mer, & y étoient engloutis par ses monstres,

tres, ou par ses ondes mêmes, sans avoir assez de force pour gagner les autres isles. Plusieurs de ces pauvres fugitifs, qui tâchoient de se sauver à la nage, rencontrérent un navire Portugais qui alloit au secours de ceux d'Amboyne. Ils tâchérent de se faire entendre à l'équipage, en criant d'un ton lamentable & conforme à leur triste état & au juste sujet de leur affliction: Venez à nous, secourez-nous, nous sommes Chrétiens. On envoya incontinent une chaloupe pour les prendre, & quand ils furent à bord, & qu'on les eût examinez, on trouva que tous étoient des enfans dont les plus âgez ne passoient pas douze ans. Neanmoins dans le même tems que Dieu faisoit servir à sa gloire la cruauté de ses propres ennemis, dans les mêmes villes & dans les mêmes deserts, par un miracle de sa Providence, on voyoit des Payens & des Mahometans se convertir, & nos Religieux prêchoient & catéchisoient sans crainte des supplices. Il sembloit qu'ils les desiroient, & qu'ils se jugeoient eux-même indignes de cet honneur. Ils s'encourageoient les uns les autres par les exemples des cruautez que le Tiran éxerçoit, & par lesquelles il croyoit les épouvanter.

Les Indiens ayant toûjours dans l'esprit la mort du Sultan Aerio, comme un sujet qui les engageoit nécessairement à la vengeance, s'applaudissoient de leurs cruautez les plus barbares. Ils les éxerçoient tout à leur aise, sans y trouver ni difficulté ni opposition, par le mauvais état où étoient

 alors

alors les affaires de Portugal, & le mal alla toûjours en croissant. Pendant trente ans d'une persécution violente ils éteignirent presque, ou obscurcirent au moins beaucoup le nom & la gloire du Christianisme, dans ces païs Orientaux. Les ennemis de la verité détruisoient nos Eglises : ils poursuivoient les Fidéles qui s'étoient retirez parmi les bêtes dans les solitudes & dans les deserts, & y vivoient d'herbes & de racines; & l'on peut dire qu'ils alloient à la chasse des Chrétiens, comme les chasseurs vont à celle des bêtes feroces. Ils étoient comme des ministres & des instrumens entre les mains de Dieu pour châtier ses enfans, & pour donner plus d'éclat à sa verité par la constance de ses Martirs. Il y eut pourtant un grand nombre de Chrétiens qui succombérent malheureusement, & abandonnérent la profession de leur Religion. Dans l'isle de Gilolo il y avoit pour le moins trente-cinq ou trente-six bourgs, ou villages, dont les habitans étoient Chrétiens, & dont quelques-uns en contenoient jusqu'à huit cents, qui tous fléchirent malheureusement. Il en fut de même dans les Celebes, qui sont de grande étenduë & bien peuplées, & encore dans les isles de deux autres Rois, celui de Sian & celui de Sanguil, qui étoient Chrétiens avec la plupart de leurs Sujets. De même dans le Royaume de Cauripana, & dans celui de Bacham, dont le Roi & les Sujets étoient aussi enfans de l'Eglise : dans l'isle d'Amboyne où quarante Bourgs, avoient reçû la Foi Chrétienne : dans celles

les qui appartenoient au Roi de Tydor dont la pluspart avoient aussi été éclairées de la lumiere Evangelique. Dans tous ces lieux, la plus grande partie des Chrétiens tourna le dos à la verité & abandonna le Christianisme. Ils y furent portez par divers motifs, comme premiérement par les insolences de quelques Commandans, & secondement à cause de la mort du Sultan Aerio. On a assez pû voir que la mort de ce Prince avoit été fort injuste, & qu'on n'avoit point eu contre lui de preuves certaines, ni même vrai-semblables, d'aucune infidélité qui meritât qu'on le fît perir. Plusieurs Chrétiens qui moururent par cette persecution, souffrirent la mort avec tant de constance, qu'on peut dire que les Tirans qui les persecutoient accrurent contre leur intention la gloire de l'Eglise par les exemples de fermeté & de patience qu'on vit paroître dans ses membres; & peut-être pourroit-on bien dire que Dieu permît exprès le meurtre d'Aerio, par cette sage Providence qui sçait tirer le bien du mal même.

Sultan Babu, pour profiter de sa victoire, & en faire un instrument pour en remporter d'autres, fit embarquer des troupes afin d'assieger Tydor & Backam. Il trouva dans l'un & dans l'autre lieu une vigoureuse résistance par la valeur des Portugais. Mais enfin il falut ceder au nombre, & se rendre au Tiran, qui pour se vanger exerça de grandes cruautez. Cette année au mois de Novembre, on vit arriver à Malaca un galion qui venoit de Goa, pour porter du secours aux Molu-

ques. Il étoit commandé par Augustin Nugnez vieux Capitaine, & un des plus braves de ce tems-là, comme il le fit paroître dans l'entreprise de Chaul, lors que Niza Indien des Moluques l'assiegea, ce qui fut l'an mil cinq cents soixante & dix-huit, dans le tems que Loüis d'Atayde étoit Viceroi des Indes. Ce galion étoit fort bien pourvû de toutes les choses nécessaires, & il avoit à son bord l'auteur du meurtre d'Aerio, Diegue Lopez de Mesquita, pour être puni comme il le meritoit, & donner par ce moyen quelque satisfaction à ceux de Ternate. Mesquita étoit brave & extrémement fort, de-sorte que pour s'assurer de lui on l'avoit attaché avec une chaîne à une grosse piéce de canon. Augustin Nugnez avoit ordre de le remettre entre les mains du nouveau Roi de Ternate, & de le lui presenter chargé de fers comme un criminel, afin que ce Prince le condamnât à tel supplice qu'il jugeroit à propos, & qu'on le fît exécuter en sa presence, suivant les ordres qu'on avoit reçû là-dessus du Roi de Portugal. Augustin Nugnez alloit pour commander dans le fort d'Amboyne, à la place de Sanche de Vasconcelos : mais il fut emporté par une violente tempête dans le détroit de la Sonde, & il relâcha au port de Japara dans l'isle de Java. Comme le galion manquoit d'eau & d'autres rafraîchissemens, il envoya de ses gens pour en chercher, & aussi-tôt les habitans naturels de l'isle lui en portérent dans quarante barques à rames. Il y avoit dans ces barques cent cinquante vieux sol-

dats

dats déguisez en habits de paysans & de pêcheurs. Ces soldats tirant les choses en longueur, & faisant marchander les Portugais pour le prix de leurs denrées, prirent leur tems quand ils virent que les Chrétiens n'étoient pas sur leurs gardes, & ne se défioient de rien. Ils tirérent des poignards qu'ils tenoient cachez, & avec beaucoup de promtitude & de cruauté ils les massacrérent tous. Diegue Lopez de Mesquita fut tué avec les autres; mais il se défendit avec beaucoup de courage & de valeur. Tout enchaîné qu'il étoit, attaché, comme on l'a dit, à une piéce de canon, & même chargé de fers pesans, il trouva moyen d'avoir une épée & un bouclier, & fit périr dix des ennemis avant qu'ils le pussent tuer, vengeant ainsi la mort des Portugais, & les Indiens de leur côté vengeant par la sienne celle du Roi Aerio, qui a été cause de tant de massacres. Il y eût dans cette occasion soixante & dix Chrétiens de tuez, & il en périt autant ou plus de la part de leurs ennemis. Les Portugais seroient demeurez victorieux, & se seroient même rendus maîtres des barques ennemies, si pendant le combat elles n'eussent été secouruës par d'autres remplies de gens avec des armes à feu, & de longues lances dont le bout étoit empoisonné par le suc de certaines herbes. Le galion fut donc pris sans que son artillerie & la bravoure de ses défenseurs le pussent sauver.

Les preuves de courage & de valeur que Diegue Lopez de Mesquita fit paroître à sa mort, la rendent honorable, on a vou-

lu les rapporter pour effacer ou pour diminuer au moins dans l'esprit des lecteurs l'horreur de son crime, dans la mort du Sultan Aerio. Il est certain qu'encore qu'il fût fort coupable, il est difficile de considérer l'avanture d'un si brave Oficier, sa prison, ses fers, & sa mort, sans être touché de quelques mouvemens de compassion. De plus il semble qu'on peut raisonnablement dire, pour l'excuser en quelque sorte, qu'il ne paroît pas qu'on l'accuse d'avoir fait périr Aerio par emportement, par ambition, ou par quelques interêts particuliers; mais parce qu'il fut persuadé sur quelques avis, que cela étoit nécessaire pour la sureté & l'avancement de la Religion, & pour le bien des affaires publiques. Ne doit-on pas pardonner quelque chose à ceux qui sont d'un temperament boüillant, en faveur de leur bravoure, qui les emporte quelquefois au-delà des justes bornes de la raison & de l'équité, par des mouvemens violens dont ils ne sont pas tout à fait les maîtres? Il arrive souvent qu'un homme de ce caractére, environné d'ennemis, & pressé par leurs violences, au lieu de perdre courage & de se rendre, ne fait que s'en irriter, & il en devient plus furieux & plus redoutable. Une patience lassée se change en fureur, & porte des gens d'ailleurs sages & raisonnables à de grands excès, & à de grandes cruautez. Ils y sont même portez, non-seulement par leur passion, mais aussi par des réflexions & des raisonnemens qui leur dictent qu'ils doivent se faire craindre par quelques exemples de séverité, pour

donner

donner de la terreur à ceux qui voudroient entreprendre quelque chose contre eux & contre les leurs, parce qu'ordinairement les ames basses & lâches n'osent guéres attaquer, ni maltraiter que ceux qu'ils voyent timides. On fait ici ces réflexions générales, non seulement pour les appliquer à l'action dont on vient de parler, mais aussi pour servir d'excuse, en quelque maniére, à d'autres actions à peu près semblables, dont on parle dans cette Histoire.

L'avanture de ce galion & des Portugais qui le montoient, fut longtems cachée, sans être bien connuë, ou bien elle demeura ensevelie dans l'oubli, au moins à l'égard du sort de Diegue Lopez de Mesquita, puisque l'an mil six cens trois, le Roi de Ternate demandoit encore au Roi d'Espagne de lui faire justice de ce Capitaine, ignorant qu'il fût mort. Il est vrai pourtant que peu de tems après la perte de ce bâtiment, la nouvelle en fut portée à Malaca, & que le Commandant Arias de Saldagne équipa incontinent un autre galion nommé ***St. Pierre & St. Paul***, pour l'envoyer aux Moluques, sous le Commandement du Capitaine Pedro Lopez de Sousa. Il envoya aussi en mêmetemps une galere à Amboine avec cent cinquante sodats de renfort, pour Sanche de Vasconcelos qui étoit dans cette isle fort pressé, & qui manquoit de vivres. Ils partirent de Malaca au mois de Mai de l'an mil cinq cens soixante & dix-neuf, avec ordre de passer à Borneo, afin d'y prendre les choses necessaires pour l'execution de leur dessein.

Ils relâchérent à cette isle au mois de Juin, & ils la trouverent toute en trouble, par la venuë de quelques Espagnols qui y étoient arrivez sur trente barques à rames, avec le Docteur Sandi Gouverneur des Philippines. Ce Gouverneur prit la ville & en chassa le Roi qui étoit ami des Portugais. Depuis ce tems-là on commença à regarder Manille comme un lieu commode, où l'on pouvoit aisément assembler des troupes pour le recouvrement des Moluques ; & si Sandi avoit tourné de ce côté-là celles qu'il leva pour une autre entreprise, il auroit trouvé le Tiran Babu moins affermi & plus aisé à vaincre.

Vasconcelos mourut dans l'isle d'Amboyne, & Diegue d'Azambuja lui succéda. On ne voyoit venir de Goa que des promesses & des espérances sans éfet. Dans les Philippines qui n'appartenoient pas alors au même Maître que les Moluques, on ne recevoit aucun ordre de se mêler de cette guerre. Ainsi les Espagnols regardoient tout ce qui se passoit à Ternate & dans les autres isles d'alentour, sans s'y oposer, quoi qu'ils vissent, pour ainsi dire, de leurs yeux, les souffrances & le martyre de tant de Chrétiens qu'on faisoit mourir en divers endroits. Ils étoient alors occupez, comme à leur ordinaire, dans les isles de Camboye, de Mindanao, du Japon, & de la Chine, mais particuliérement dans celle de Borneo, ou Borney, & ne faisoient aucune attention aux victoires du Sultan Babu. L'isle de Borneo est située entre les Moluques & Malaça,

& au

& au sentiment de Mercator, c'est celle que Ptolomée nomme l'isle de la bonne Fortune. Sa pointe méridionale est sous la Ligne & passe un peu au-delà. Du côté du Nord elle s'étend en longueur jusqu'à six degrez de latitude, occupant les deux premiers parallèles. On dit qu'elle a plus de quatre cents lieuës de tour, & qu'elle est abondante en vivres, & dans les autres choses nécessaires pour la commodité & le plaisir de la vie. Elle produit en quantité du Camfre, de l'Agaric, des Diamans, & un grand nombre de chevaux qui sont plus petits que ceux d'Espagne. Elle est moins fertiles en bêtes à laine & en vaches. Ses ports & ses villes bien peuplées la rendent propre pour le commerce qui y est aussi fort considérable. La ville de Borneo qui en est la capitale, & qui a donné le nom à l'isle, est bâtie dans un grand lac d'eau salée, à peu près comme Venise. On dit qu'elle contient vingt-trois mille maisons. Le Roi fait profession de la Religion Mahometane. Il n'est permis à personne de lui parler que par des Interprétes. Ses Sujets sont Payens adorant les Idoles. Ils sont blancs, de bon naturel, & ont de l'esprit. Ils n'ont point de maniére fixe & réglée de se vêtir. Plusieurs portent des camisoles de cotton, & d'autres en portent de camelot commun avec des bandes de couleur sur les bords. Sirelela frére du Roi de cette isle, alla aux Manilles dans le tems que le Docteur Sandi y étoit Gouverneur, pour lui demander du secours, lui expliquant ses prétentions, &

les

les moiens qu'il croioit propres pour les faire réüssir. Celui sur lequel il se fondoit le plus, étoit que la plus grande partie des habitans de Borneo tenoit pour lui, & que son parti y étoit plus fort que celui du Roi son frére.

Il promettoit au Gouverneur, que pourvû qu'il lui aidât à monter sur le trône, ce qui n'étoit pas difficile à cause de la haine que tous les Sujets avoient pour leur Roi, il rendroit le Roïaume tributaire du Roi d'Espagne. Sandi ayant pris ses précautions & s'étant assuré de la vérité & de l'état des choses, consentit à sa demande. Il fit tous les préparatifs qu'il jugea nécessaires pour une grande entreprise, & ayant assemblé un nombre considérable d'Espagnols & d'habitans naturels des Philippines, tel qu'il le jugea convenable pour son dessein, il les fit embarquer, & après une heureuse navigation de quelques jours, ils prirent terre à Borneo, qu'ils attaquérent par différens endroits. Aussi-tôt la plus grande partie des habitans se déclarant pour Sirelela, le Roi ne se trouva pas en état de faire tête à ses ennemis par mer, & il réserva ses forces pour les combattre sur terre : mais il ne laissa pas de se trouver trompé dans ses espérances, & malgré tous ses soins & toutes ses précautions, il fut contraint de fuir. Son armée fut rompuë & entiérement dissipée, sans que personne l'accompagnât dans les deserts, & dans les lieux inaccessibles des montagnes où il fut obligé de chercher retraitte, & où il vécut pendant quelque tems fort misérable-

rablement. Sirelela fut donc établi & reconnu Roi en sa place. Après cela les Espagnols retournérent aux Philippines victorieux & chargez de dépoüilles. Si nous en croions les Rélations, outre les autres choses, ils emmenérent plus de six cents piéces de canon. Neanmoins peu de mois aprés, le Roi dépossedé sortit de sa retraitte, & fut rétabli dans son Roiaume par le secours des Portugais, ayant chassé son frére, & l'ayant fait périr après l'avoir vaincu. Cet exemple fait voir qu'il ne faut pas desespérer ni perdre courage dans les plus grands revers de ce qu'on appelle la Fortune, qui n'est autre chose que l'ordre de la Providence de Dieu, & sa volonté suprême qui dispose de tous les événemens comme bon lui semble. Ajoûtons encore que cela nous fait connoître une vérité qui n'est que trop confirmée par un grand nombre d'autres exemples, qui est que la haine qui se met une fois entre les proches, n'est pas moins forte que l'amour qui dévroit y regner, & qu'ordinairement elle est d'autant plus violente que les liens de la Nature sont plus étroits

Pendant que tout cela se passoit, la guerre continuoit toûjours aux Moluques, sans qu'on en apprît presque aucunes nouvelles en Europe. On y étoit alors occupé par la crainte de maux & de périls plus grands & plus rédoutables, dont la Providence divine sembloit vouloir avertir les hommes par des prodiges surprenans. Le quinziéme de Juin de l'an mil cinq cens quatre-vingt, vers le soir, quelques gens qui étoient sur la mer

virent au milieu du Soleil un grand Crucifix, dont la croix étoit comme on la represente ordinairement plantée sur le Calvaire. A son côté droit paroissoit une Image vêtuë de blanc, & à son côté gauche une autre de couleur obscure. Le Crucifix paroissoit au-dessus des deux, & fut toujours vu dans cet état jusques à ce que le Soleil fût couché. Ceux qui virent ce miracle étoient sur une caravelle qui alloit de l'isle de St. Michel à celle de St. George, étant en mer à dix lieuës de cette derniére, dont l'Evêque qui fait sa résidence dans l'isle d'Angla, envoia une attestation en forme au Roi Philippe Second. L'attestation fut reçuë & publiée par l'Auditeur Freytas, qui étoit un homme grave & sage, & tous ceux qui étoient sur la caravelle la signérent comme témoins oculaires de la chose. On ajoûte qu'à la vûë d'un tel prodige, se sentant vivement touchez, ils implorérent avec beaucoup d'ardeur, de soupirs & de larmes, la misericorde de Dieu, & se confessérent. Aussi faut-il reconnoître que les hommes ont de grands sujets d'admirer & de loüer la sagesse & la puissance du Créateur, qui leur fait sentir par tant d'éfets soit naturels, ou miraculeux, qu'il tient les tems & les momens entre ses mains, & dispose de tout comme bon lui semble.

Dom Sebastien Roi de Portugal avoit alors d'autres desseins & d'autres conquêtes dans l'esprit. Il étoit fort interessé dans la perte de Ternate, & des autres isles voisines, & c'étoit à lui de penser sérieusement

à y apporter les remédes convenables. Néanmoins il se contenta de la renvoier entiérement au Gouverneur des Indes. La principale raison fut sans doute, qu'il étoit alors fortement sollicité par le Chérif Muley Mahomet de lui donner du secours pour se rétablir dans le Roiaume de Maroc. Dom Sebastien poussé par un bon zéle, assembla une puissante armée où se trouva presque toute la Noblesse Portugaise, avec plusieurs Gentils-hommes Espagnols, Italiens, & Allemans. Avec ces forces il se joignit à l'armée Afriquaine du Chérif. Si nous en croïons ceux qui ont fait l'histoire de cette expédition, elle fut entreprise contre toutes les régles de la prudence militaire, qui doit engager les Princes à bien mesurer leurs forces avec la grandeur des desseins qu'ils entreprennent, afin de s'assurer autant qu'on le peut, d'un heureux succès, non seulement d'abord, mais aussi dans la suite. Le Roi de Portugal passa donc en Afrique, assuré par le Chérif que tout se soumettroit aussitôt qu'on verroit paroitre les Etendars Portugais. Néanmoins Dieu permit que ce Prince si Chrétien mourût dans la bataille, où le Chérif qui l'avoit fait venir mourut aussi. L'armée Chrétienne fut défaite, & Muley Maluc remporta une victoire pleine & entiére. Il n'en jouit pourtant pas, car il fut aussi tué dans le combat, & on lui fit des obséques magnifiques & triomphales. Cet événement fit connoître que la crainte de plusieurs personnes sages n'avoit été que trop bien fondée, & il vérifia les préjugés qu'on

avoit

avoient eu sur le sujet de ce Roi de Portugal, même en particulier celui qui préceda sa naissance. C'est une verité constante, que la Princesse Jeanne sa mere, étant dans le Palais de Lisbonne, crut voir pendant la nuit, entrer dans sa chambre un grand nombre de Mores vétus de diverses couleurs. Elle soupçonna que ce pouvoit être en effet quelques gens de cette nation qui étoient dans le Palais commis à la garde des apartemens Roiaux. Elle envoya pour en être éclaircie, & on trouva qu'ils étoient tranquilles comme à leur ordinaire, sans aucun trouble ni tumulte. La Princesse ayant eu la même vision une seconde fois, tomba évanoüie entre les bras de ses Dames. Elle étoit alors enceinte, & quand son terme fut venu elle mit au monde le Roi Dom Sebastien. Ce Prince avoit de grandes qualitez qui le faisoient aimer & respecter par ses Sujets, & qui auroient pû lui acquerir beaucoup de gloire dans la suite, si cette grandeur d'ame qui lui étoit naturelle, n'avoit elle-même avancé sa mort. Sa perte, qui fut généralement regretée, affligea toutes les bonnes ames, & donna de l'inquiétude aux Princes de l'Europe par les suites qu'on en prévoyoit. En effet, on commença parmi eux à raisonner & à déliberer sur le sujet de la succession de la Couronne de Portugal. Cependant les Portugais mirent sur le trône le Cardinal Infant Dom Henri, alors âgé de quatre vingt ans. Il étoit oncle du défunt Roi, & le dernier enfant mâle heritier légitime de cette maison Roiale, qui avoit commencé

mencé par un Prince du même nom. Dom Antoine Prieur de Crato & fils de l'Infant Dom Loüis, prétendoit avoir droit à sa succession, & bien qu'il fût jugé illégitime, il ne laissa pas d'avoir des partisans. Ces conjonctures, & l'embarras d'une affaire importante & difficile comme étoit celle-là, furent cause qu'on ne pensa point à secourir des places qui en auroient eu besoin, & qui étoient plus proche & plus à portée que Ternate ; outre qu'on peut bien dire, que des plaintes qui viennent de cinq mille lieuës, perdent beaucoup de leur force, sur tout auprès d'un Prince foible & assez embarassé ; quand même elles lui seroient portées par un homme aussi éloquent que Ciceron ou Demosthene. Le Roi Dom Henri ne manquoit pas de zéle pour la Religion Chrétienne, & il eût bien voulu contribuer à ses progrès dans ces païs éloignez ; mais il n'avoit pas assez de puissance ni d'assez grandes forces dans l'Europe, pour en faire sentir les éfets jusqu'à l'Archipélague des Moluques. En éfet, toutes celles qu'il avoit lui paroissoient nécessaires, & même trop foibles pour se mettre en sureté contre les prétentions que Philippe Second Roi d'Espagne s'étoit ouvertement déclaré avoir sur le Portugal. Ce Monarque avoit déja fait avancer une puissante armée sur les frontiéres, du vivant même du Roi Cardinal. Le Duc d'Albe commandoit en qualité de Général les troupes de terre, & le Marquis de Ste. Croix commandoit en la même qualité l'armée navale. Dans le même tems les Universitez, les

Par-

Parlemens, les plus graves Theologiens & les plus sçavans Jurisconsultes, écrivoient sur le sujet de ses droits.

Dés le commencement de l'année précédente, qui étoit l'an mil cinq cents soixante & dix-neuf, Elizabet Reine d'Angleterre voiant les Princes de l'Europe & particuliérement ceux de l'Occident divisez, faisant de grands préparatifs pour la guerre, formant des ligues & des alliances, & tournant leurs vuës & leurs desseins sur le Roiaume de Portugal, prit occasion de former quelque entreprise pour faire diversion. Elle fit armer à l'improviste quatre vaisseaux, chacun de dix-huit piéces de canon de fonte, avec un bon nombre de soldats, & dix jeunes Gentils-hommes, qui allérent à cette expédition, tant pour exercer leur courage & leur bravoure, que principalement pour apprendre l'art de la navigation, afin qu'elle pût se servir d'eux pour des entreprises plus considérables. Elle donna le commandement de cette flotte à François Draq originaire de la Province de Devon en Angleterre. Aux quatre navires que cette Reine donnoit à Draq, il en ajouta quelques autres qu'il équipa à ses propres frais, ou pour mieux dire, à ceux de Jean Aquines à qui il avoit pillé une grande quantité d'or & d'argent, à St. Jean d'Ulüa, l'an mil cinq cents soixante-huit. Il partit du port de Pleymout, à dessein de passer dans la mer du Sud, & de chercher le fameux détroit de Magellan, dont plusieurs se moquoient comme d'une chose chimérique, bien que

la

la plufpart des Geographes en parlaffent comme d'une vérité certaine. Il promettoit de s'avancer de-là vers le Nord, autant qu'il feroit poffible, & de faire de grandes prifes dans ces mers éloignées, puis de s'en retourner victorieux en Angleterre par le même détroit. Il fondoit fes hautes efpérances fur fa valeur, fur la fécurité des Efpagnols qui étoient dans ces païs là, fur le peu de cas qu'il faifoit de leurs vaiffeaux, & particuliérement fur l'embarras des affaires que la Couronne d'Efpagne avoit alors, & fur les mouvemens qu'elle faifoit à l'occafion du Portugal. Il alla rélâcher à la côte d'Afrique, & fit mettre fes vaiffeaux en carène au cap de Bojador. Les Mores lui prirent là deux Anglois : mais il fe récompenfa de cette perte au cap Blanc, fur un navire Portugais, à qui il prit plus de cent quintaux de bifcuit, une grande quantité de poiffon, & des armes. Il toucha enfuite aux ifles du cap Verd; où il trouva une fûte auffi Portugaife qu'il pilla, prenant tout le vin, les draps & les toiles de Hollande, & d'autres marchandifes dont elle étoit fort richement chargée. Il emmena avec lui la fûte & Sylva qui en étoit le Pilote, & qui avoit beaucoup de connoiffance de ces mers & de toute la côte du Brefil. Six ou fept jours après, ce bâtiment coula bas, & il n'y eut de tous ceux qui y étoient que ce feul Pilote qui fe fauva. Draq continuant fa route paffa par le travers de la riviére de la Plata, & étant arrivé à la baie de St. Julien, qui eft vers le

cinquantiéme degré de latitude Meridionale, fort découverte & exposée à des vents tres froids, il y séjourna quelques mois pour laisser passer la rigueur de l'Hiver, & il y perdit quelques uns de ses soldats. Un d'entre eux nommé Thomas Auter, émut une sedition, voulant faire révolter l'équipage. Draq le colleta, & lui coupa la tête. Dans ce lieu ils virent huit géans, auprès de qui les plus grands Anglois paroissoient fort petits. Ils étoient armez d'arcs & de fléches. Un Anglois qui se piquoit de bien tirer de l'arc, par une précipitation injuste & contraire à la raison & au droit naturel, tira une fléche dont il perça un de ces Indiens, & le jetta par terre. Les autres tirérent aussi de leur côté, pour venger leur camarade, & tuérent deux Anglois. Ainsi la guerre fut déclarée. Les Indiens furent vivement attaquez, mais ils s'enfuirent avec tant de vitesse, que les Anglois qui ont écrit cette avanture, disent qu'ils sembloient voler & ne toucher pas des piez à terre. Quand les vents de Nord qu'ils attendoient, commencérent à souffler, ils remirent à la voile, & au bout de quinze jours ils arrivérent à l'entrée du détroit. Ensuite ils emploiérent cinq jours à se rendre au second pas de ce détroit, qui est le second endroit où le canal s'étrecit, les bancs & les courans les aiant empêchez de faire plus de chemin. Lors qu'ils furent au-delà de ce second pas ils ne trouvérent point de fond. Ils eurent aussi des calmes, & des tempêtes, & quand ils furent entrez dans la mer du Sud, ils en

eurent une qui dura quarante jours, & fit périr quelques-uns de leurs navires. Le Vice-amiral, s'étant séparé des autres, repassa le détroit, & retourna en Angleterre, où la Reine le condamna à être pendu, pour avoir abandonné son Général. On ne voulut pas neanmoins faire exécuter cette Sentence qu'après le retour de Draq, qui sollicita pour lui & obtint sa grace. Cependant il continua son voiage, avec le seul vaisseau Amiral: mais il ne manqua ni de monde, ni de vivres, ni de munitions, ni même de navires. Car peu de tems après il en prit quelques-uns qui appartenoient à des particuliers; & même ceux du Roi qui étoient chargez d'argent qu'ils portoient en Espagne. Ce vol étoit de grande conséquence, non seulement par l'importance & la quantité du trésor, mais sur tout parce que cet argent est ordinairement emploié au bien & à l'avancement de l'Eglise Catholique qui en souffroit beaucoup, & que changeant malheureusement d'usage, il alloit servir aux commoditez & aux avantages d'un Roiaume schismatique. Draq faisoit route tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & ses Pilotes étoient fort soigneux de faire des observations, en se servant diligemment de la sonde & de leurs cartes. Il moüilla en divers lieux, & particuliérement en six isles différentes, à qui il donna des noms, imitant en cela les anciens Heros de la fable, & aussi quelques bons Catholiques, qui ont imposé aux lieux découverts par eux des noms conformes à quelque dé-

votion particuliére. Il nomma une de ces isles du nom de St. Barthelemi, une autre de St. Jacques, & il appella celle qui lui parut la plus grande & la plus fertile, la nouvelle Albion, du nom qu'on donnoit anciennement à l'Angleterre. Il demeura un mois & demi dans cette derniére pour y faire caréner ses vaisseaux, & de-là passant aux isles des Larrons, qui sont vers le neuf ou dixiéme degré de latitude Septentrionale, il y tua vingt Indiens, parce qu'ils étoient venus l'attaquer avec cent canots. Vingt jours après il arriva aux Moluques, ayant auparavant relâché en quelques autres isles, avec des succès dignes de demeurer ensevelis dans un éternel oubli. Ses cruautez & ses pillages le pouvoient justement faire regarder en ces païs éloignez, comme un grand & fameux corsaire, conformément à la réputation qu'il s'en est aquis en Europe. Il prit terre à Ternate, où il ne fut pas receu d'abord fort favorablement. La guerre continuoit, les peuples étoient armez, ils étoient accoutumez au sang & à l'injustice. Le Roi étoit cruel & comme implacable envers les Chrétiens. Draq se hazarda d'acheter du clou sans sa permission. On l'avertit que ce Prince traitoit fort rigoureusement ceux qui s'émancipoient au-delà de ses ordres sur ce point. Il méprisa d'abord cet avis. Ce Prince l'ayant appris commanda qu'on le fît mourir. Peu s'en fallut que cet ordre ne fût exécuté. Néanmoins l'Anglois, qui n'étoit pas novice dans l'art des fraudes & des supercheries, qu'il connoissoit assez par

sa

sa propre experience, eut le tems de se retirer à sa flotte, & il se sauva par la fuite. Quand il se vit en sureté, il chercha les moyens d'appaiser le Roi, ce qui ne fut pas fort difficile en lui envoyant quelques presens. Il gagna par cette adresse la bienveillance de ce Tiran, & en obtint une audience favorable. Il alla plusieurs fois lui rendre visite, il fit un Traité avec lui qui portoit, qu'à l'avenir il seroit ami & confederé de la Reine d'Angleterre, & de la nation Angloise, & que dès-lors on établiroit dans son païs des comptoirs de cette nation. Le Roi consentit à tout cela, & Draq lui promit la protection & le secours des armes Angloises: puis il partit pour retourner en son païs, emportant une grande quantité de clou, plusieurs presens que le Sultan lui avoit aussi faits, & particulierement une bague de prix qui lui avoit donnée pour la Reine d'Angleterre. Peu de tems après son départ il rencontra un navire Portugais qui traversoit le petit canal de Tydor, mais il n'osa ou ne voulut pas l'attaquer, soit qu'il ne se crût pas alors assez fort, ou que ses nouvelles richesses le rendissent plus timide. Il n'étoit encore guére loin de Ternate, quand il se leva un vent impetueux qui le poussa malgré lui entre les rochers & les écueils dont ces mers sont remplies, où il courut beaucoup de risque. Il fut obligé d'aléger ses vaisseaux, & entre les autres choses considérables qu'il se vit contraint de jetter à la mer, il y eut une piéce de canon de fonte, qui étoit fort remarquable

par sa grandeur, ce que le Roi de Ternate ayant appris, il la fit retirer après que la tempête fut passée, & fit bâtir une maison exprès, vis à vis de son palais, pour y faire mettre ce canon tout au haut, dans un lieu découvert, où il étoit fort en vûë, & monté sur son afût. Il en usa ainsi, soit pour faire admirer la grandeur de la machine sur laquelle le canon étoit, soit par ostentation comme un mémorial du premier Anglois qui avoit abordé dans ses Etats, & à qui il avoit ôté, ou plûtôt à la mer, une dépouille si nouvelle & si redoutable. De-là, Draq alla relâcher à la grande Java, où il fit provision de vivres, de cassave, de poules & d'autres choses qu'il échangea pour des draps. Il prit terre ensuite à une autre isle qui est à quatre degrez de la Ligne, du même côté que Java, & y demeura six semaines; puis il y laissa deux hommes & une femme qui étoient des Négres qui le servoient, leur ayant donné du feu, du ris, & quelque semences. Il y a de l'apparence qu'il les laissoit pour peupler & cultiver cette isle comme si ce nombre eût été suffisant. Après cela il continua son voyage, & alla en divers lieux aux dépens de plusieurs de ceux qu'il rencontra sur sa route.

Il faut remarquer ici qu'en Espagne & dans les Indes on étoit pleinement persuadé que depuis que le détroit de Magellan avoit été découvert, personne n'y avoit passé que Frere Garcia de Loaysa, & un des vaisseaux que Dom Gutierre de Vargas Evêque de Plaisance en Castille, avoit envoyé pour

charger

charger des épiceries. Il sembloit donc incroyable que des pirates fussent entrez dans la mer du Sud, au moins par ce détroit, & qu'ils fussent allez par-là aux Moluques, sans être épouvantez de tous les dangers qu'il faut essuyer dans une si longue & si périlleuse route. Aussi est-il vrai que Draq fut le premier qui ouvrit ce passage aux Sectaires, Huguenots, Lutheriens & Calvinistes, qui entrérent après lui dans ces mers avec des navires chargez de textes corrompus, de Bibles hérétiques, & d'autres livres pleins d'une doctrine pernicieuse. Cependant on peut bien dire que Dieu par une sage providence, a fait assez clairement connoître qu'il n'approuvoit pas ces infernales nouveautez, & qu'il en étoit griévement offensé. Il a permis que les idolâtries du Paganisme & les erreurs de l'Alcoran regnassent en ces païs là; mais il n'a pas voulu permettre que les ames y fussent infectées du venin des nouvelles hérésies; tandis que par la profondeur impénétrable de ses jugemens, il a souffert qu'elles demeurassent plongées dans l'obscurité & dans les ténebres d'une ignorance grossiére, jusques à ce qu'il leur fît prêcher l'Evangile dans sa pureté. Il s'est opposé aux entreprises de ces nouveaux Apostats, par le ministére des Religieux Espagnols, fortifiant le bras de nos Rois qui les soutiennent, & dont le principal but est toûjours l'avancement de la Religion. C'est-là une verité suffisamment démontrée par le grand nombre des victoires que l'Eglise a remportée par le ministére de ceux que ces

Monarques employent, & par les armées qu'ils entretiennent dans les lieux les plus éloignez où s'étend leur Monarchie, puis que toutes ces choses sont des moyens dont ils se servent principalement pour faire prêcher la Foi Chrétienne aux Indiens les plus reculez. Pour faire mieux sentir cette verité, on me permettra ici une disgression, qui ne paroîtra peut-être pas inutile, si l'on considére avec combien de soin & d'application le Viceroi Dom François de Tolede dirigea toutes ses actions à ce but, & que comme un fidéle Ministre qui suit les intentions de son Prince, il s'employa soigneusement à s'assurer du passage & des entreprises de Draq. De plus il y a en cela quelque chose qui regarde les Moluques, & dont par conséquent nous sommes obligez de parler, ce que nous ferons pourtant sans nous étendre beaucoup, nous contentant de rapporter les choses qui nous paroîtront les plus considérables.

Le Vice-roi du Perou fit bien-tôt prendre les armes contre ce Pirate, afin d'arrêter par son châtiment les entreprises des peuples Septentrionaux. La chose lui parut importante pour la conservation des Indes, & pour celle de la paix & de la Religion en ces païs-là; croyant par une sage prévoyance, qu'il falloit s'opposer dès le commencement à de si dangereux ennemis, & qu'il étoit à propos de bâtir des forteresses qui sont la sureté des Etats. Il crut aussi qu'il falloit commencer par fermer les entrées de la mer du Sud, avant que d'aller chercher Draq pour

le

le combattre, ou d'entreprendre de lui couper les autres passages par où il pouvoit retourner en son païs. Le mal présent & l'intérêt de la réputation Espagnole l'engageoient encore à prendre ce parti, parce que quelques vaisseaux de la flotte Angloise croisoient sur les côtes du Chili, & du côté d'Arica, & que les habitans étoïent obligez d'être presque toûjours sous les armes pour se défendre contre eux. Ce Vice-roi craignoit même que Draq n'eût bâti quelques forts pour la sureté de son passage, pour le commerce des épiceries & des pierreries, & pour mener dans ces païs éloignez des Ministres de sa Religion qui infecteroient les ames du venin de leur Doctrine. Il choisit pour l'execution de son dessein Pierre Sarmiento de Gamboa, Gentilhomme de Galice, qui avoit combattu deux fois contre ce Corsaire ; la premiere à Callao qui est le port de Lima, où il lui enleva un navire Espagnol chargé de marchandises d'Espagne : le second peu de jours après, l'ayant suivi jusqu'à Panama. Le Vice-roi voulut que Sarmiento allât par ce côté-là au détroit de Magellan, ce qu'on avoit jusques-là jugé impossible par la mer du Sud, à cause du grand nombre de bouques qu'on trouve avant que d'arriver à ce détroit, qui empêchent qu'on ne le puisse aisément découvrir, & dans lesquelles se sont perdus plusieurs de ceux qui avoient été envoyez par les Gouverneurs du Perou & du Chili, pour en faire la découverte. D'autres ont aussi tenté d'y aller par la mer du Nord sans y réüssir. Les

K 5 uns

uns se sont perdus, & les autres s'en sont retournez délabrez par les tempêtes, & desesperant d'en pouvoir jamais revenir à bout. Neanmoins aujourd'hui ceux qui ne s'épouvantent pas par les difficultez, peuvent tenir le large jusques à ce qu'ils soient à une certaine hauteur, d'où sans y manquer il leur est aisé de gagner jusqu'à ce détroit, & d'empêcher que les ennemis ne puissent y passer.

Le Vice-roi ayant choisi deux navires, les fit armer & fournir de vivres & de tout ce qui leur étoit necessaire pour une longue navigation. Sarmiento nomma le plus grand, *Nôtre Dame d'Espagne.* Ce fut celui qu'il monta & qui fut regardé comme l'Amiral. Le second, qui tenoit lieu de Vice-Amiral, fut nommé Saint François. Il y avoit sur ces deux vaisseaux, deux cens hommes, tant soldats que matelots, & des Religieux vertueux & sçavans, tels qu'il les falloit dans une pareille occasion. Le Vice-roi nomma le Capitaine Jean de Villalobos pour commander le second vaisseau en qualité de Vice-amiral. Fernand Lamero fut choisi pour premier Pilote, & on en ajoûta deux autres qui avoient beaucoup de connoissance de la mer du Nord & de celle du Sud, qui furent Fernand Alonso & Antoine Pablo. Ils prêtérent serment de fidélité, & le Vice-roi leur donna les ordres & les instructions qu'il jugea nécessaires, mais particulierement à Sarmiento qui devoit commander en qualité de Général. Ces ordres étoient, *de poursuivre le Corsaire, & en cas qu'ils le trouvassent,*

sent, de le combattre jusques à le faire périr, ou le prendre prisonnier : de recouvrer ainsi tout le butin qu'il avoit pillé, & les vaisseaux du Roi qu'il avoit pris, sans craindre de s'exposer aux périls d'un combat dont ils pouvoient espérer de remporter l'avantage, puis qu'ils avoient des hommes, des munitions & des armes suffisamment pour vaincre l'ennemi : de découvrir & remarquer soigneusement sa route : d'aller jusques par le cinquante ou cinquante quatriéme degré de latitude méridionale, selon qu'ils le jugeroient convenable pour se mettre à la hauteur du détroit de Magellan, afin de ne manquer pas de trouver son embouchûre : que les deux vaisseaux auroient soin d'avoir toûjours des feux allumez pendant la nuit, afin de ne se perdre pas de vûë, & d'aller toûjours de conserve. Il recommanda très particuliérement aux deux Commandans, l'union & l'uniformité dans leurs desseins & dans leurs conseils : ce qui ne fut pas aussi bien observé par le Vice-amiral qu'il eût été nécessaire. Il leur recommanda aussi de faire des observations exactes sur la hauteur & la situation des ports, & lorsqu'ils pourroient terrir en quelque lieu, d'en prendre possession en forme au nom de Sa Majesté : que lors qu'ils trouveroient des lieux habitez, ils caressassent les Indiens, pour les apprivoiser par la douceur, tâchant de les gagner par quelques présens qu'on mettroit pour cela entre les mains du Général, comme des ciseaux, des peignes, des coûteaux, des hameçons, des boutons de diverses couleurs, des miroirs, des sonnettes, des chapelets de verre ; & qu'ils prissent avec eux quelques Indiens pour

leur servir d'interprétes. A l'égard des autres choses de plus grande importance, le Viceroi leur en parla avec beaucoup de sagesse, & de prudence, leur faisant, pour les encourager, un discours & des exhortations propres à leur faire concevoir de grandes espérances.

Sarmiento & Villalobos avec les Pilotes ayant aussi conferé ensemble sur leur entreprise, & sur le dessein de leur voyage, convinrent que si le mauvais tems ou quelque autre accident separoit leurs navires, ils se chercheroient avec soin, ou s'attendroient l'un l'autre à la bouque du détroit, du côté de la mer du Sud qui regarde vers le Couchant. Après cela le lendemain, qui étoit le Dimanche onziéme d'Octobre de l'an mil cinq cens soixante & dix-neuf, tous s'étant confessez & ayant communié, ils s'embarquérent pour aller chercher ces lieux & ces passages si fameux & si peu connus jusqu'alors.

Sarmiento, en qualité de Général, montoit le premier navire à qui on donnoit le titre d'Amiral Il avoit à son bord le Pere Antoine de Guadramiro de l'Ordre de Saint François, Vicaire général de l'armement. Pour Enseigne il avoit Jean Gutierrez de Guevara, & pour Pilotes Antoine Pablos, & Fernand Alonso, & outre les matelots cinquante quatre soldats. Jean de Villalobos montoit le second navire, avec le titre de Vice-amiral. Il avoit avec lui le Pere Christofle de Merida du même Ordre de S. François, & pour Pilote Fernand Lamero. Le reste tant soldats que matelots faisoit en tout avec ceux qui étoient sur l'autre navire, le

nom-

nombre de deux cents hommes comme on l'a dit. Ils partirent de Callao qui est le port de Lima, & sur le soir ils relâchérent à l'isle qui est à deux lieuës de Callao, par les douze degrez & demi de latitude Méridionale. Le premier jour de Novembre ils passerent à la vûë des isles qu'on nomme Infortunées, qui sont par les vingt cinq degrez & vingt minutes. Ces isles furent découvertes par hazard, l'an mil cinq cens soixante & quatorze, par le Pilote Jean Fernand, comme il alloit au Chili pour la seconde fois, depuis les découvertes de Magellan de l'an mil cinq cens vingt. On les nomme à present, l'une Saint Felix, & l'autre Saint Ambroise. Là Sarmiento remarqua la difference de cette route qu'il dit être la veritable, d'avec celle qu'il croit n'être fondée que sur l'imagination de quelques gens. Il fit la même chose avec beaucoup de soin dans tous les autres lieux où il passa, se servant pour cela de la capacité & de l'application de ses Pilotes, & de la sienne propre qui n'étoit pas moindre que la leur, en tout ce qui regardoit la navigation, & qui étoit aussi très-grande en tout ce qui concernoit la guerre, comme on le pourra aisément connoître, si on met jamais au jour les Traitez qu'il a faits de l'art de la navigation, de la fonte de l'artillerie & des boulets, des fortifications, de la connoissance des Etoiles qu'on peut prendre pour guides dans toutes les mers. Ils avoient presque toûjours la sonde à la main, & les astrolabes & les cartes devant les yeux, pour connoître les fonds &

les bancs, & pour bien juger des ports, des golfes & des montagnes. Les Ecrivains de leur côté ne quittoient presque point la plume, écrivant & dessinant fort soigneusement tout ce qui le méritoit. On forma de tout cela une ample Relation que Sarmiento envoya au Roi Philippe Second, & de laquelle on a tiré ce qu'on rapporte ici en abregé. Dans cette Relation sont exactement marquez les endroits du globe terrestre qui correspondent aux degrez qu'on se figure dans le Ciel. On y marqua aussi les écueils, les isles, les caps & les golfes d'une maniére fort exacte & fort circonstanciée. On n'oublie pas de parler des rumbs qu'il faut suivre, & de ceux qu'il faut éviter; de sorte que cette Relation donne des instructions claires & distinctes de ce qu'il faut faire pour passer le détroit, tant pour l'entrée que pour la sortie; & elle n'oublie pas ce qu'il faut savoir, touchant les signes des vents dont on a besoin de l'un & de l'autre côté. Dans le premier endroit inconnu où ils relâchérent avec beaucoup de peine, ils prirent hauteur & trouvérent qu'ils étoient par les quarante-neuf degrez & demi. Ils n'y virent point d'hommes, mais seulement quelques signes, & quelques traces qui étoient comme des pas. Ils virent aussi des dards, des rames & de petits rets. Ils montérent sur des montagnes qui avoient plus de deux lieuës de haut, par un sentier plein de pierres, dont quelques-unes étoient si tranchantes qu'elles coupoient leurs souliers. Il y en eût qui pour éviter cet inconvenient grimpérent

pérent en plusieurs endroits par les branches des arbres. Du haut de la montagne, ils découvirent plusieurs grands canaux, des bras de mer, des rivieres & des ports, & toutes les terres qu'ils voyoient leur paroissoient separées les unes des autres, comme autant d'isles; si bien qu'ils jugérent que c'étoit une espéce d'Archipélague. Il faut remarquer ici que nos voiageurs appellent de ce nom tous les endroits du nouveau Monde separez par la mer en plusieurs piéces qui forment des isles, à l'imitation de l'Archipel de la Gréce si connu & si renommé dans la mer Egée, qui contient dans son sein les isles Ciclades, bien que ce nom d'Archipel ne soit pas fort ancien. Nos gens comptérent jusqu'à quatre-vingt-cinq isles, tant grandes que petites. Ils remarquérent aussi un canal fort large, long & ouvert par tout, dont l'eau étoit fort claire, & ils ne doutérent pas qu'on ne pût par-là se rendre dans la mer, près du détroit de Magellan. Ils prirent hauteur avec trois astrolabes differens, & se trouvérent par les cinquante degrez. Ils nommérent le port, Nôtre Dame du Rosaire, & l'isle, la Trinité. Le Dimanche suivant, Sarmiento commanda que tout son monde sortit des navires, & il fit dresser un Acte autentique & en forme, de prise de possession pour le Roi son Maître. Le voici tel qu'il est couché dans l'Original.

Au nom de la très-Sainte Trinité, le Pére, le Fils, & le S. Esprit, qui sont trois Personnes & un seul vrai Dieu, qui est le principe, l'auteur, & le créateur de toutes choses, &

sans

sans lequel aucune de celles qui sont bonnes ne peut être faite, commencée, ni conservée: parce que le principe de tout bien doit être en Dieu, & pour Dieu, & que c'est toûjours par lui qu'il faut commencer, à son honneur & à sa gloire, & à celle de son saint Nom: Soit notoire à tous ceux qui verront le present Acte; Qu'aujourd'hui Dimanche, qu'on compte le vingt deuxiéme jour du mois de Novembre de l'an mil cinq cens soixante-dix-neuf, étant arrivez dans ce lieu sur les vaisseaux du très puissant, très illustre, & très Catholique Seigneur Dom Philippe Roi des Espagnes & leurs annèxes, nôtre Souverain, envoyez par les ordres de l'excellentissime Seigneur Dom François de Tolede, Viceroi, Gouverneur & Capitaine général des Roïaumes & Provinces du Perou, pour découvrir le détroit qu'on nomme de Magellan, les susdits vaisseaux commandez par le Capitaine Pierre Sarmiento en qualité de Général, lequel a nommé nouvellement le lieu où nous sommes à present, Nôtre Dame du Rosaire, & la baye, du nom de la Très-Sainte Trinité: Soit donc notoire, que ledit Seigneur Général ayant débarqué avec son équipage & les Religieux qui l'accompagnent, a porté à terre une Croix qu'il a dévotement adorée à genoux, avec tous ceux qui l'accompagnoient; que les Religieux ont chanté le Cantique, nommé communément le Te Deum, *& que ledit Seigneur Général a dit & prononcé à haute voix, qu'au nom de Sa Majesté le Roi Dom Philippe Second nôtre Souverain Seigneur Roi de Castille & d'Aragon & de leurs annèxes, que Dieu nôtre Seigneur garde & conserve plusieurs années,*

avec

avec accroissement de ses Etats & Royaumes, pour le service de Dieu, le bien & la prosperité de ses Sujets, & ceux des puissans Seigneurs Rois, ses successeurs, & heritiers dans le tems à venir. Lui en qualité de Commandant & de Général des vaisseaux sus-dits, en vertu des ordres & des instructions à lui données en son nom Royal, par le susdit Seigneur Vice-roi du Pérou, a pris & prend, apprehendé & apprehende, la possession de cette Terre où il est à present débarqué, & laquelle il a découverte: & cela pour toûjours, au sus-dit nom Royal, & de ladite Couronne de Castille & d'Aragon, comme dit est, comme une chose appartenant réellement & de fait au sus-dit Seigneur Roi, en vertu de la donation & de la Bulle de nôtre très Saint Pere Alexandre Sixiéme Souverain Pontife Romain, expediée (motu proprio *) par laquelle il donne au Roi Catholique Dom Fernand Cinquiéme, & à Dame Isabelle sa femme, Roi & Reine de Castille & d'Aragon, de glorieuse memoire, & à leurs successeurs & héritiers, la moitié du monde, qui sont cent quatre-vingts degrez de longitude, comme cela est plus amplement expliqué dans la sus-dite Bulle expédiée à Rome le quatriéme de Mai de l'an mil quatre cents quatre-vingts tréze. En vertu de laquelle Bulle les sus-dites terres tombant, & étant incluses & comprises dans l'étendue des Méridiens contenus dans les cent quatre-vingts degrez de longitude, du partage appartenant à ladite Couronne de Castille & d'Aragon, le susdit Général a pris & prend la possession desdites Terres, & de leurs confins, mers, rivieres, détroits, ports, baies,*

baies, golfes, archipélagues, & du sus-dit port du Rosaire, dans lequel les sus-dits vaisseaux sont à present à l'ancre : Les a soumis & soumet à la puissance, possession & domination de la sus-dite Couronne, comme dit est, pour les posseder & en jouir comme lui appartenant véritablement ainsi que de droit & de fait elles lui appartienent. Alors en signe & témoignage de prise de possession, Sarmiento tira son épée, & en coupa des branches d'arbres & des herbes, prit des pierres & les transporta d'un lieu en l'autre, fit quelque tours en se promenant dans la campagne & sur la plage, requérant ceux qui étoient présens d'être témoins du tout, & me sommant moi Ecrivain & Notaire sousigné de lui en donner un Acte en forme. Incontinent après ayant pris une grande Croix, & fait mettre tous ses gens en bataille, avec leur arquebuses & leurs autres armes, on porta la Croix en procession, Frere Antoine de Guadramiro Vicaire général, & les autres Religieux ses compagnons chantans les Litanies, & tous leur répondant. Après que la procession fut achevée, ledit Seigneur Géneral planta la Croix sur un rocher ferme & élevé, puis il fit une enceinte de pierre au pié de ladite Croix, en signe & mémorial de prise de possession de toutes ces terres, mers, & de leurs frontieres découvertes & à découvrir, continuës & contiguës. Ensuite il nomma le port Nôtre-Dame du Rosaire, comme on l'a déja dit. Aussi-tôt après que la Croix fut plantée, ils l'adorérent pour la seconde fois. Ensuite ils firent tous leurs oraisons, priant & suppliant instamment Nôtre Seigneur Jesus-Christ, de vouloir qu'el-

le

le fût un moyen efficace pour l'avancement de de son saint service, & afin que nôtre sainte Foi Catholique fût exaltée, accruë, & annoncée, & que la doctrine salutaire du saint Evangile fût prêchée & publiée parmi ces nations barbares, qui jusques à present en ont été privées, & ont croupi dans l'erreur & dans l'ignorance, & que ces saints & salutaires enseignemens les gardent & les préservent de tentations, des ruses & des tromperies du Diable, & les retirent de l'ignorance & de l'aveuglement où ils sont, de maniere que leurs ames éclairées par de nouvelles lumiéres puissent avoir part au salut éternel. Après cela les Religieux chantérent à l'honneur & à la loüange de la Croix l'Hymne qui commence, Vexilla Regis, *puis le Pere Guadramiro célébra sur un autel bâti exprès, la premiere Messe qui eût jamais été chantée en ce païs-là, laquelle il chanta à l'honneur, & à la gloire du Dieu tout-puissant, & pour lui demander l'extirpation de la puissance du Démon, & toute idolatrie. Il prêcha aussi sur le même sujet, & quelques-uns se confesserent & communiérent. La Messe ne fut pas plûtôt dite, que le Géneral, en signe & mémorial plus plein & plus entier de sa prise de possession, fit couper les branches d'un grand arbre & y fit faire une grande Croix fort élevée, sur laquelle on mit le très saint nom de Nôtre Seigneur Jesus-Christ en ces quatre lettres capitales & initiales d'autant de mots, J. N. R. J. puis au-dessous :* Philippus Secundus, Rex Hispaniarum. *Philippe Second, Roi des Espagnes. Tout ce que dessus, moy Jean d'Esquivel, Secretaire Roial sur le vaisseau*

seau du Commandant, atteste & certifie être veritable, & s'être passé comme il a été dit. L'original est signé Esquivel.

Quatre jours après, Sarmiento se mit dans la chaloupe du Vice-amiral avec les Pilotes Pablo & Lamero, & dix matelots armez d'arquebuses, de boucliers & d'épées. Il prit des vivres pour quatre autres jours, & partit du port, afin d'examiner soigneusement l'état des canaux qu'ils voyoient, & de ne pas exposer les navires au peril qu'il pouvoit y avoir. Il passa d'abord entre quelques écueils, puis il suivit le golfe, se tenant toûjours près de la côte, qu'il reconnut toute entiére, & sondant les ports, à qui il donna des noms aussi-bien qu'aux montagnes & aux autres lieux, tirant ces noms de la ressemblance que ces choses avoient avec quelques autres. C'est ainsi que quelques montagnes furent nommées par lui Pains de Sucre, à cause de leur figure, & de même du reste. Il remarqua soigneusement les arbres, les herbes & les oiseaux. Il trouva sur une certaine plage plusieurs traces ou vestiges d'hommes, comme aussi deux especes de poignards, ou harpons, faits d'os, avec une poignée pour les tenir à la main. Il vit quantité de poissons à l'embouchure d'une petite riviere d'eau douce qui se jette dans la mer, & qui fait un port qu'il nomma le port Rouge, du nom qu'il voulut imposer à la riviere, à cause de son sable qui étoit vermeil. Il trouva aussi sur le bord de la mer un grand nombre d'huitres, que les Portugais nomment, *Mixillones.* Les vagues les jet-

jettent hors du sein de la mer, & elles demeurent sur les rochers hors de l'eau. L'on trouve dedans, des perles grosses & petites, les unes brunes & obscures, & les autres blanches. Ces coquillages s'ouvrent en certains tems pour recevoir une rosée subtile & pure, dont on croit que s'engendrent les perles qui sont plus ou moins belles, blanches ou brunes, ou de quelques autres couleurs obscures, selon la nature & les qualitez de la rosée dont elles sont formées. Sarmiento exagére fort le chagrin que lui & ses compagnons sentirent dans cette occasion, parce que comme ils étoient pressez par la faim, & souhaitoient de l'appaiser en mangeant de ces huitres, cela leur étoit néanmoins impossible à cause de la dureté des perles dont elles étoient remplies. Ainsi après avoir tenté inutilement de s'en repaitre, ils se trouvérent contraints de les jetter, méprisant ces richesses, & maudissant l'imagination des hommes qui en font tant de cas, comme s'il y avoit de la raison de mettre à si haut prix un corps dur & pierreux que la Nature a caché triplement dans le sein de la mer, dans la coquille, & dans la chair même de ces poissons. Ils dirent là-dessus, que les véritables richesses que les hommes dévroient estimer sont les animaux domestiques, les fruits & les grains tels qu'on en a en Espagne. En éfet ces perles qu'on regarde comme des tresors, leur paroissoient alors non seulement inutiles, mais même préjudiciables à leurs besoins, puis qu'elles les empêchoient de manger des huitres, & qu'ils se

se virent contraints de subsister pendant dix jours des provisions qu'ils n'avoient pris que pour quatre, de sorte que le jeûne & la nécessité les rendoient Philosophes. Du port Rouge ils furent obligez de retourner à leurs navires qui étoient demeurez dans celui du Rosaire, n'ayant presque passé aucun jour sans être agitez par de grandes tempêtes. Dans ce petit voiage ils firent plus de soixante & dix lieuës d'allée & de venuë, & ils descendirent en plusieurs isles dont ils prirent possession. Il y en avoit qui paroissoient fertiles, & propres à être habitées & cultivées, bien qu'elles ne le fussent alors en aucune maniére. Sarmiento considéra & examina soigneusement de dessus une hauteur fort élévée, le canal qui paroissoit le plus grand & le plus considérable, & qui se rend dans la grande mer. Il remarqua aussi tant de canaux différens, & tant de petites isles qu'il seroit difficile de les compter, ou du moins il faudroit bien du tems pour en venir à bout. Dans la route qu'il suivit, il sonda les ports, les fonds, les canaux, les écueils, les bancs de sables, & les golfes. Il les dessina, en forma le plan, & leur donna des noms, marquant exactement la route qu'il tenoit, & par quelle hauteur étoient les lieux où il passoit, prenant l'avis de ses Pilotes, de ses matelots, & de ses soldats même, pour marquer plus précisement & d'une maniére plus juste & plus exacte tout ce qui se présentoit à la vuë, & dont ils étoient les témoins occulaires aussi bien que lui.

Comme ils étoient dans ce lieu, le Vice-amiral

amiral commença de contester sur ce qu'ils devoient faire, disant qu'ils étoient dans un golfe, & qu'il étoit impossible de continuer leur voiage par cette route; si bien qu'il voulut dès-lors abandonner le Général, comme il le fit en éfet peu de tems après. Du port Rouge continuant à naviguer, ils sondérent ceux de quelques autres isles, & ils entrérent dans un golfe, auquel on donna le nom de St. François. Pendant qu'ils étoient là, un soldat tira un coup de fusil à quelques oiseaux, & incontinent ils entendirent des voix confuses & non articulées qui répondoient au coup. C'étoit celles de quelques Indiens qui étoient dans un bois de l'autre côté du golfe. D'abord les Espagnols crurent que c'étoit des hurlemens de loups marins, jusques à ce qu'il eussent découvert ces hommes nuds, qui avoient le corps peint & coloré, dont ils virent la raison dans la suite, ayant remarqué qu'ils se frottoient depuis la tête jusqu'aux pieds, d'une certaine terre gluante & colorée. Sarmiento fit mettre quelques soldats dans la chaloupe, qui étant arrivez dans des broussailles, virent les Indiens dans le plus épais du bois, sans autre vétement qu'une couche de cette terre, rouge comme du sang. Il y eut seulement un vieillard qui parloit & commandoit aux autres, & à qui ils obeissoient, lequel parut couvert d'une peau de loup marin. Après cela on vit sortir d'entre les rochers qui étoient sur la côte près de la mer, quinze jeunes garçons, qui s'avancérent en faisant avec grand soin des signes de paix, levant les

ſes mains & les tournant vers les navires. Les Eſpagnols pour répondre à leur ſignal firent auſſi la même choſe. Les Indiens s'aprochérent & Sarmiento leur donna deux morceaux de toile & un bonnet, n'ayant pas alors autre choſe, les Pilotes leur donnérent auſſi quelque choſe d'aprochant, de quoi ils parurent contens. On leur préſenta du vin, ils en goûtérent, mais auſſi-tôt ils le rejettérent & n'en voulurent pas boire. Ils mangérent du biſcuit, & néanmoins tous les bons traitemens qu'on leur faiſoit ne les raſſuroient guéres. Ainſi nos gens ſe trouvant dans un lieu où la violence des ondes les mettoit en péril de perdre leur chaloupe, retournérent à leur logement, faiſant entendre par ſignes aux Indiens, de les y venir voir, ce qu'ils firent. Sarmiento ayant poſé deux ſentinelles pour plus grande ſureté, quand ils furent tout proche, on en prit un par force pour ſervir de truchemau; on le mit dans la chaloupe, on le careſſa, on lui donna des habits, & on le fit manger. Sarmiento nomma ce lieu le cap Peuplé, parce que c'étoit le premier endroit où il eût trouvé des hommes. De-là il alla à trois petites iſles giſant en triangle, où il paſſa la nuit. Après cela lui & ſes gens ayant paſſé outre, en continuant toujours leurs remarques, ils ſe trouvérent vis à vis d'un païs rude & de difficile accès; & alors l'Indien qui n'avoit fait que pleurer, dépoüillant une camiſole, ſe jetta à la mer, & ſe ſauva à la nage. Les Eſpagnols continuérent leur voiage, ennuïez de voir tant d'iſles,

d'isles, remplies à la verité de plusieurs choses qui leur étoient nouvelles, mais desertes & sans habitans. Seulement dans une qu'ils nommérent la Roche double, ils trouvérent à l'entrée d'une profonde caverne, plusieurs pas d'hommes, & tous les ossemens d'un homme, ou d'une femme. Après celà ils continuérent leur navigation, étant agitez par de violentes tempêtes, & ils virent de grandes & vastes solitudes, & des lieux deserts, dont la description seroit trop longue à faire, quand même on n'auroit ici d'autre dessein que de donner une Relation compléte de ce voyage. Dans un endroit où ils abordérent presque sans dessein, & comme par hazard, dans un golfe qu'ils nommérent Nôtre-Dame de Guadeloupe, voulant s'assurer si de deux canaux qu'ils voioient; l'un alloit à l'Est & l'autre au Nord, ils virent venir une Pirogue, qui est une espece de barque plate sans vibord, faite de madriers joints ensemble, & quelquefois tissuë de joncs, ou composée de courges. Elle étoit naviguée par cinq Indiens, qui ne virent pas plûtôt nos gens, qu'ils s'approchérent de la côte, abandonnérent leur pirogue, & s'enfuirent avec beaucoup de surprise & d'étonnement, sur une montagne voisine. Le Pilote se mit dans la barque abandonnée, avec quatre soldats, & la chaloupe passa outre.

Etant arrivez à un autre cap, où il leur sembla qu'il y avoit plus d'habitans, ils trouverent seulement une petite cabane basse & ronde, faite de petites branches

de bois entrelacées, couverte de larges écorces d'arbre & de peaux de loups marins. Il y avoit dedans quelques petits panniers, du poisson de mer, des rets, des os pour des harpons, & des vaisseaux pleins de cette terre rouge, dont ils se couvrent le corps au lieu de vêtemens. Cela tient chez eux la place des habits magnifiques, de l'or & de la soie, des étofes précieuses, qu'on voit ailleurs aux Cours des Princes. Sarmiento laissa la pirogue, & s'en retourna dans sa chaloupe, parce qu'il n'avoit plus de vivres. Ensuite ses vaisseaux firent voiles du port Rouge, par l'avis du Vice-admiral; mais comme ils n'en trouvérent point d'autre qui leur parût seur pour leurs navires, ils furent obligez d'y retourner. Cependant ils continuoient toujours à visiter ces isles desertes & incultes, avec leur chaloupe & un brigantin qu'on avoit bâti en l'absence de Sarmiento. Après cela ce Général se mit lui-même, avec quelques autres, dans une chaloupe qu'ils nommérent Notre-Dame de bon voiage, pour sonder le canal dont la bouque leur paroissoit à l'Est. Ils suivirent une longue chaîne de montagnes couvertes de nége de diverses couleurs, car ils en voioient de blanche, de bleuë & de noire. Sarmiento nomma ce païs-là Terre Ferme. On auroit de la peine à compter toutes ces isles, tant celles dont il prit possession, que les autres qu'il découvrit & où il ne put terrir, se contentant de les contempler de dessus une haute montagne couverte de néges bleües, dont il compare la cou-

couleur à celle des turquoises. Il nomma cette montagne le Nouvel An, parce qu'il l'avoit découverte le premier jour de l'An mil cinq cents quatre-vingt. Il n'y eut ni Saint, ni choses connuës & familiéres dont il ne donnât les noms aux divers endroits des lieux par où il passa. Par tout il planta des Croix, avec la même inscription que sur la premiére dont on a parlé ci-dessus. Il ne vit des hommes que dans les lieux qu'on a marquez. Il continua cependant à naviger, & à parcourir ces mers, où il sembloit que la Nature formoit d'un jour à l'autre de nouvelles isles. Ayant pris terre dans un certain port, & continuant ses soins & ses diligences pour tout ce qui regardoit la navigation, il traça sur le sable une ligne Meridienne, pour connoitre exactement la variation des boussoles; puis il les aimanta de nouveau, parce que l'humidité & les tempêtes y avoient apporté quelque altération. Il y auroit ici une belle matiére à réflexion, si l'on en vouloit faire, sur le fondement variable qui sert de guide & d'appui aux grandes espérances des hommes. Sarmiento poursuivant ses découvertes, trouva plusieurs petites isles dont il prit possession sans que personne s'y oposât. Il observa une Eclipse, afin d'en faire un usage qui fût de quelque utilité pour la navigation. Il étoit alors dans un port qu'il nomma de la Miséricorde, où le Vice admiral ne l'ayant pas suivi, il jugea qu'il s'en retournoit à Lima. Il l'attendit néanmoins dix jours, puis cinq autres dans un autre

port nouvellement découvert nommé Nôtre-Dame de la Chandeleur, qui n'étoit éloigné du premier que de trois lieuës. Il en usa ainsi pour observer exactement ce dont ils étoient convenus, qui étoit de s'attendre mutuellement ce tems-là, après quoi chacun d'eux seroit en liberté de continüer sa route pour se rendre en Espagne. Car Sarmiento, contre le sentiment de ses Pilotes, croioit fortement être dans le détroit de Magellan qui étoit le lieu où lui & Jean de Villalobos s'étoient promis de s'attendre quinze jours.

Le vingt & uniéme de Janvier, jour de la fête de Ste. Agnez, il entra dans une isle à qui il donna le nom de cette Sainte. De dessus une colline qui étant comme courbée en arc, & panchée sur une riviére, il vit cinq Indiens, qui sembloient le convier de la main & de la voix à aller à eux. Les Espagnols leur ayant répondu par les mêmes signes, ces Indiens éleverent en haut une banniere blanche, ce que les nôtres firent aussi de leur côté; puis étant descendus près de la côte; ils sembloient demander qu'on allât à eux. Sarmiento leur envoya son Enseigne & le Pilote Fernand Alonso, avec quatre hommes seulement, pour ne les épouvanter pas. Ils n'osoient pourtant encore approcher de la chaloupe. Ainsi un des nôtres en sortit & alla vers eux, & bien qu'ils le vissent seul ils n'osoient encore se fier en lui. Neanmoins après s'être un peu rassurez ils s'approchérent. L'Espagnol leur donna des chapelets & des grains de verroterie,

terie, des sonnettes, des peignes, des pendants d'oreille, & de grosse toile : présens puériles, qu'on ne laissoit pas de regarder comme des instrumens propres à faciliter la réüssite de grands desseins. Là-dessus l'Enseigne & le Pilote sortirent aussi de la chaloupe, caressérent les Indiens, leur firent de nouveaux présens à peu près de la même nature que les premiers, & leur en firent connoître l'usage par des démonstrations sensibles, ne pouvant le leur expliquer par des paroles. Ces présens les réjouirent fort, & ils témoignérent aussi de la joïe de voir le linge, les écharpes & les ceinturons de nos gens, ce qui fit conjecturer à Sarmiento qu'ils avoient vû quelques autres Européens. Ils les firent aussi entendre eux-mêmes par quelques signes assez clairs, par lesquels, sans qu'on les interrogeât, ils marquoient en se tournant vers le Sudest, que deux navires semblables au nôtre y avoient passé, où y étoient encore, & qu'il y avoit dessus des hommes barbus, vêtus & armez comme les nôtres. Ce fut là le premier indice que Sarmiento trouva du passage des vaisseaux Anglois de Draq. Les Indiens promirent en riant, par des signes & des gestes, de retourner. Cependant ils se retirérent, & nos gens retournérent à leur navire. Comme il n'étoit pas loin de terre, Sarmiento en sortit pour prendre possession du païs avec les cérémonies civiles & religieuses qu'il avoit accoutumé d'observer.

Le jour suivant dès le matin, l'Enseigne & Fernand Alonso avec six soldats allérent

 à terre,

à terre, portant plusieurs petits presens pour gagner la bienveillance des Indiens, qui s'avancerent aussi de leur côté, sans vouloir pourtant trop approcher de nos gens. On fit de part & d'autre les mêmes signes que le jour précédent : mais les Espagnols voulânt tâcher d'apprendre plus exactement la route des Anglois, se jettérent brusquement sur les Indiens, & en prirent trois, se mettant deux soldats pour en enlever un. Ceux qu'on prenoit ainsi par force, firent de grands efforts pour se dépêtrer, & donnérent plusieurs coups de poing à nos gens : mais ils eurent beau faire, il leur fut impossible d'échaper, bien qu'ils fussent forts & vigoureux. Les soldats Espagnols souffrirent patiemment tous leurs coups, pour venir à bout de leur dessein, qui étoit de les mener à leur navire comme ils firent. Sarmiento les y reçût & les y traita avec beaucoup de douceur & d'honnêteté. Ils mangérent & burent, & la maniere obligeante & affable avec laquelle on les traitoit, leur faisant perdre la crainte qu'ils avoient eu d'abord, ils commencérent à rire. On leur fit entendre ce qu'on souhaitoit apprendre d'eux, sur quoi ils montrérent de la main un golfe, où les navires dont il étoit question avoient ancré, avec ces hommes barbus qu'ils marquoient être armez de fléches & de pertuisannes. Un de ces Indiens montra deux blessures, & un autre une, qu'ils avoient reçûës en combattant contre les Anglois.

Cependant le Vice-Amiral s'en étoit retourné du côté du Chili, & en rapportant

ce

ce qui lui étoit arrivé de plus considérable dans son retour, il disoit entre autres choses, qu'étant par la hauteur de l'isle de la Mocha, il y avoit envoyé sa chaloupe pour demander quelques secours de vivres. Il savoit que les habitans de cette isle avoient reçû Draq fort amiablement. D'ailleurs il craignoit que la haine qu'on avoit pour les Espagnols en tous ces païs-là, ne lui fût un obstacle pour obtenir ce qu'il souhaitoit. Ainsi ceux qu'il envoya eurent ordre de ne se faire pas connoître, & de se dire Lutheriens. Les insulaires y furent aisément trompez, par le desir qu'ils avoient de se faire des amis, pour conserver leur liberté. Ils lui envoyerent donc de la chair, du pain, des fruits, & ils répondirent à la lettre qu'il leur avoit écrite, addressant la leur aux trés-Magnifiques Seigneurs Lutheriens qui sont dans la mer du Sud. Les nôtres leur firent réponce, les remerciant trés-humblement de leur avoir fourni si abondamment des vivres, & les priant d'en venir manger leur part. Ils acceptérent le convi, & il y eut jusqu'à trente des principaux Caciques qui se mirent dans un canot, & se rendirent à bord du navire Espagnol. A peine y furent-ils entrez que le Vice-amiral, sans vouloir écouter leurs plaintes, fit mettre à la voile, & il les emmena captifs au Chili. Il eut encore d'autres avantures dans sa retraite, qui ne sont peut-être pas indignes d'être écrites; mais on laisse ce soin à ceux qui feront une Relation plus particuliere & plus circonstanciée du voyage de ces vaisseaux Espagnols.

Retournons cependant à Sarmiento. Pendant qu'il étoit dans le port de la Chandeleur, ses Pilotes le presserent avec de grandes instances, & des priéres mêlées de quelques protestations, de faire la même chose qu'avoit fait le Vice-amiral, lui representant que tout son équipage étoit extrémement fatigué, & son vaisseau en mauvais état, & qu'il avoit déja plus fait que tous ceux qui l'avoient précédé dans de semblables découvertes : qu'il n'avoit presque plus ni ancres, ni cables, ni autres cordages, & qu'il n'étoit pas possible de résister ni au tems ni aux autres difficultez qui s'opposoient à la continuation de son voyage. Sarmiento eût donc à soûtenir un rude assaut, parce que parmi les plaintes de ses Pilotes qui sembloient tenir de la menace, ils y méloient aussi des flatteries, en lui disant, qu'aucun autre qui se fût mêlé de cette découverte n'avoit passé si avant que lui. Ainsi il ne se sentoit pas moins pressé par leurs loüanges que par leurs plaintes. Neanmoins il s'affermit à tenir bon contre tout ce qu'ils disoient ; & quoi que peut-être il sentit autant ou plus vivement qu'eux les difficultez qu'ils lui representoient, il les censura avec quelque sévérité, & parut si inébranlable dans sa résolution, qu'il les ramena enfin à son sentiment. Il partit ensuite, suivant toûjours le même canal, & quand il fut avancé d'une lieuë vers le Sudest, les Indiens qui étoient sur son vaisseau lui montrérent plus distinctement l'endroit où les Barbus dont ils lui parloient avoient passé.

Il

Il y en avoit eu plusieurs de tuez, & on apprit depuis qu'une femme nommée Catherine, & un jeune homme, tous deux Anglois, avoient été épargnez, & qu'ils vivoient encore parmi ces Barbares qui ressemblent autant ou plus à des bêtes qu'à des créatures raisonnables. Un peu plus loin, dans une autre isle, pleine de hauts rochers de couleur noirâtre, que les Indiens dirent qui se nommoit Puchachailgua, les Barbus, disoient-ils, avoient combattu une autrefois contre les naturels du païs, sans aucun avantage de part ni d'autre. Sarmiento continua sa route jusques à une autre isle nommée Capitlailgua qui est sur la côte de Cayrayxaxiilgua, & il faut remarquer qu'il ne changea point les noms anciens des lieux, quand il les put apprendre. A la vûë d'une autre isle qui s'offrit peu de tems après aux yeux des Espagnols, ils s'affligérent extrêmement, parce qu'ils se crurent arrivez au bout d'un golfe, où il n'y avoit point d'ouverture pour débouquer. Leur affliction ne fut pourtant pas de longue durée, car ils virent bientôt aprés, un canal qui commence à l'embouchure nommée Xaultegua, qui les mit plus au large quand ils l'eurent une fois passé, de sorte qu'ils se trouvérent dans une vaste mer, où l'on voioit un grand nombre d'isles. Ils passérent à la vûë d'une d'où ils voioient s'élever de grandes fumées. Alors les Indiens captifs commencérent à pleurer, & l'on sçut que leurs larmes étoient causées par la peur qu'ils avoient les habitans de ce lieu. Ils firent entendre

que c'étoient des géans cruels & farouches. Les Espagnols les rassurérent, en leur faisant comprendre qu'ils ne les craignoient point, & qu'ils sauroient bien trouver le moyen de les vaincre. Ils prirent donc terre sans crainte des géans. Le païs se nommoit Tinquichisgua; mais Sarmiento changea son nom à l'honneur de la Croix qu'il y fit planter, & le nomma l'isle de la Croix. Il y vit une grande quantité de balénes, de loups marins, & d'autres semblables monstres, & de grandes piéces de glace & de nége qui flottoient sur les ondes. Il fit préparer son artillerie & mettre toutes ses arquebuses en bon état, se précautionnant contre les habitans du païs qu'on lui representoit si terribles, mais sur tout contre les Corsaires, croyant trouver des Anglois établis en ces lieux-là. Il fit toûjours faire bon quart tenant tout son monde en état sans quitter les armes. Il passa dans un troisiéme isle plus grande que les deux précédentes. Quand ses gens y furent, ils entendirent quelques voix d'hommes, & virent des pirogues pleines de gens d'où ces voix venoient, & qui traversoient d'une isle à l'autre. Les nôtres s'avancérent dans leur chaloupe pour les reconnoître, & les uns & les autres entrérent dans un beau port. De là ils virent des maisons qui n'étoient pas faites comme le sont ordinairement celles des Barbares, mais qui étoient assez bien bâties, & assez élevées, à peu près comme le sont celles de l'Europe. Ils virent aussi un grand nombre d'hommes qui après être sortis de leurs pirogues,

s'étoient

s'étoient retirez sur les montagnes, où ils s'étoient postez en armes dans un bois, d'où ils appelloient nos gens, & les sollicitoient de prendre terre. Les nôtres de leur côté convioient les Indiens à s'approcher du bord de la mer.

Alors on apperçût entre les arbres un beaucoup plus grand nombre d'autres insulaires, armez d'arcs & de fléches, & qui sembloient se préparer au combat. Cela fit que les nôtres tirérent quelques coups d'arquebuse, dont le bruit fit tant de peur aux femmes Indiennes qu'elles en jettérent de grands cris, sur quoi on cessa de tirer, pour ne se pas ôter tous les moyens & ne se priver pas de toute espérance de pouvoir gagner ce peuple par la douceur. Cependant le navire qui alloit en louvoyant entra dans le port. Sarmiento fit dresser un acte en forme, de prise de possession, & cependant la chaloupe arriva, traînant une pirogue amarrée à sa poupe. L'Acte étant écrit, bien qu'il ne connût point encore le génie & la police des habitans de ce grand païs, il descendit sur la plage & prit possession avec les formalitez qu'il avoit accoûtumé d'observer. On voyoit de-là une haute montagne couverte de nége, & environnée de plusieurs autres moindres. Les anciennes Rélations la nomment la Cloche de Roldan, qui étoit un des compagnons de voyage de Magellan. Sarmiento continüant à naviguer alla jusques par la hauteur des cinquante quatre degrés à la pointe qu'il nomma du nom de St. Isidore. Comme il étoit là les habitans du

païs se firent entendre en poussant de grands cris, qu'on eut sujet de regarder comme des cris de joïe par la suite, parce qu'ils s'aprochérent de nos gens, & les embrassérent familiérement. Sarmiento, outre les bagatelles ordinaires, leur envoya par present du biscuit & de la viande. Ils s'assirent pour converser par signes avec l'Enseigne, le Pilote, & huit autres Chrétiens, à qui ils firent entendre qu'ils agréoient leur amitié, & les précieux presens qu'ils leur avoient faits. Ils leur donnérent aussi les mêmes indices confus du passage des Anglois que quelques autres avoïent donnez. Après cela ils retournérent à leurs cabanes, & le General ayant pris possession des lieux avec les formalitez ordinaires, & ayant aussi pris hauteur, se trouvant par les cinquante trois degrez quarante minutes, partit & continüa sa route, toûjours à la vûë de la côte, qui à huit lieuës de-là est basse & unie & presque de niveau avec la mer, formant une plage couverte d'un sable blanc. Avant-que d'y arriver ils découvrirent un volcan fort haut & fort couvert de nége, sans que le feu qui en sort la fasse fondre, ni qu'elle l'éteigne, comme s'ils se respectoient mutuellement, & retenoient leurs forces pour n'agir point l'un contre l'autre. Ce canal les conduisit jusqu'à la pointe à qui il donna le nom de cap Ste. Anne, qui est par les cinquante trois degrez & demi. Il en prit possession comme des autres lieux, & au pié de la Croix qu'il y planta, il accumula plusieurs pierres en un monceau, entre lesquel-

les

les il plaça un test de terre bien poissé, où il mit un papier avec du charbon en poudre dans la pensée que cela le conserveroit. Dans ce papier il donnoit avis à tous, de quelque nation qu'ils fussent, que ces terres & ces mers appartenoient au Roi d'Espagne, avec une déclaration des fondemens sur lesquels son droit étoit appuyé. Il y avoit aussi sur le même papier des ordres addressez à son Vice-amiral d'aller au Perou, pour rendre compte au Vice-roi de tout ce qui leur étoit arrivé jusqu'à la découverte du Détroit. Pendant que Sarmiento étoit à terre, la mer étant basse, les Indiens allérent à son navire avec leurs femmes & leurs enfans. Ils portérent aux Espagnols des presens de grandes pieces de loups marins, de chairs puantes, d'oiseaux maritimes rouges & blancs, qu'ils nomment Mignos, de fruits qu'ils appellent Murtina, qui sont semblables à des cerises, & de morceaux de cailloux percez & peints, qui étoient dans de petites boëtes d'or & d'argent. On leur demanda quel étoit l'usage de ces pierres? Ils répondirent qu'elles servoient à faire du feu, & là-dessus un d'entre eux ayant pris des plumes qu'il avoit pour s'en servir comme de méche, il y mit le feu en éfet. Ceux de nos gens qui étoient à terre ayant aussi à peu près dans le même tems allumé du feu pour faire fondre la poix dont ils vouloient enduire le vaisseau qu'on devoit mettre au pié de la Croix, avec le papier dont on à parlé, ce feu jetta une assez grande flamme & quelque fumée. Les Indiens crurent que

c'étoit

c'étoit les feux de ces ennemis qu'ils redoutoient si fort, sur quoi ils s'en allérent incontinent sans qu'on les pût retenir. Leur crainte se trouva bien fondée dans la suite, car on vît aussi-tôt de grandes fumées s'élever dans l'isle voisine. Il y a une riviére qui se jette dans la mer, près de la pointe où étoit alors Sarmiento, qu'il nomma la riviére de St. Jean. Il changea aussi le nom du détroit qui separe ces isles, qui est veritablement celui de Magellan, si desiré, & cherché par les Espagnols avec tant de peril. Il le nomma le détroit de la Mere de Dieu, afin que par la dévotion envers la Sainte Vierge, il l'engageât à obtenir de son Fils le salut des peuples qui habitent ces grands païs, en faisant retentir à leurs oreilles la voix salutaire de son Evangile, pour dissiper les ténébres de leur ignorance, qui est telle qu'ils ne connoissent pas l'immortalité de leur ame, n'en ayant qu'une connoissance fort confuse & fort obscure par les seules lumiéres naturelles, & sans que cette connoissance ait été cultivée.

Sarmiento fut si content d'avoir fait paroître sa dévotion en cela, qu'étant de retour en Espagne, il supplia le Roi d'ordonner qu'on appellât ce détroit, tant dans le discours familier, que dans les provisions Royales, du nom qu'il lui avoit donné. Il prit possession de ce païs avec de grandes démonstrations de joye, faisant insérer expressément dans l'Acte qui en fut dressé, la clause de la Bulle du Pape Alexandre Sixiéme, qui étoit le fondement du droit & des pré-

prétentions des Rois d'Espagne sur tous ces païs-là, & par laquelle en qualité de Vicaire de Jesus-Christ, il marquoit les bornes de la ligne qui devoit passer par les deux Poles. Le Pere Guadramiro chanta la Messe qui fut écoutée avec beaucoup de dévotion, pour être la premiere qui eût été là célébrée, à l'honneur de l'Auteur du genre humain. Ce fut une Messe d'action de graces, par laquelle ils se sentirent tous encouragez pour les plus hardies entreprises. Ils virent des traces de tigres & de lions. Ils virent aussi des perroquets blancs & gris avec la tête rouge. Ils entendirent les chants agréables de plusieurs petits oiseaux, comme des chardonnerets, & d'autres de differentes especes. Poursuivant leur route avec beaucoup de soin & d'ardeur, ils arrivérent dans un lieu où ils voioient la terre couverte d'herbe blanche. Ils mouillérent l'ancre auprès d'une pointe, sur laquelle ils virent incontinent paroître une troupe de Géans qui faisoient entendre leur voix, & levoient les mains en haut sans armes. Les nôtres imiterent leurs actions, qui étoient de part & d'autre des signes de paix. Ces Géans s'approchérent de la chaloupe qui s'étoit avancée près du bord, & étoit gardée par dix arquebusiers. Incontinent l'Enseigne décendit à terre avec quatre autres. Les Géans lui firent signe de laisser sa demi-pique, & se retirérent cependant dans le lieu où ils avoient laissé leurs arcs & leurs fléches. L'Enseigne laissa sa demi-pique, & leur montra les presens qu'il vouloit leur offrir,

Cela

Cela les retint, bien qu'ils paruſſent encore aſſez mal aſſurez & incertains de ce qu'ils devoient faire. Ainſi les nôtres ſoupçonnant que cette crainte & cette défiance venoit de ce qu'ils avoient été trompez par quelque ſupercherie, ils ne doutérent pas que le mal qu'ils avoient receu de la part du Corſaire Anglois n'en fût la cauſe. Ils voulurent donc s'en aſſurer pleinement, & pour cela dix de nos gens environnérent adroitement un de ſes Géans & le prirent : mais ils eurent bien de la peine à le retenir & à le garder. Les autres coururent auſſi tôt à leurs armes, & revinrent ſi promtement ſur les Eſpagnols, qu'à grand peine ceux-ci eurent-ils de tems de rentrer dans leur chaloupe dont ils étoient fort près. Ces redoutables ennemis tirérent avec beaucoup de force & de promtitude une grêle de fléches, de maniére que les nôtres ſe preſſant pour les éviter, laiſſérent tomber deux de leurs arquebuſes. Nonobſtant toute la diligence qu'ils purent faire pour ſe retirer, le munitionaire reçut un coup de fléche dans un œil. L'Indien que nos gens avoient pris, étoit géant entre les autres géans ; & la Rélation dit qu'il reſſembloit à un Cyclope. Il paroit par d'autres Rélations qu'ils étoient hauts de plus de trois aunes, gros forts & à proportion. Quand celui qu'on avoit pris fut dans le navire, il parut fort triſte, & le premier jour il ne voulut point manger, quelques vivres qu'on lui pût offrir. Les Eſpagnols mirent à la voile, traverſérent pluſieurs canaux, & virent pluſieurs iſles, d'où on les
ſaluoit

saluoit en passant par de grandes fumées. Lors-qu'ils furent dans le plus grand détroit qu'ils nommérent Nôtre-Dame de Grace, qui est par les cinquante trois degrez & demi de latitude, & où il faut nécessairement passer, Sarmiento l'ayant bien considéré, jugea qu'on pouvoit bâtir des forts aux deux côtez, pour en défendre l'entrée. Il passerent ce détroit le plus promptement qu'il leur fut possible, & quand ils furent plus avancez ils virent sur une pointe de terre des habitans du païs qui jettoient des cris, & leur parloient, en secoüant leurs capes, ou mantes de laine. Sarmiento alla vers eux avec dix-huit soldats. Il n'y eût que quatre Indiens qui parurent avec des arcs & des fléches, & qui faisant des signes de paix avec la main, disoient, *Xiitote*, qui veut dire, Freres, comme on l'apprit depuis. Il occuperent une hauteur, & lors-que les Espagnols furent à terre, les Indiens leur firent signe qu'un d'entre eux seulement s'avançât vers le lieu où ils étoient. Cela fut fait : un des nôtres s'avança sans armes, avec quelques presens, des chapelets de verroterie, des sonnettes, & des peignes. Ils reçûrent le tout & lui firent signe de se retirer. Il obéit, & alors l'Enseigne monta vers eux leur offrant d'autres presens, qu'ils acceptérent aussi, sans que tout cela, ni les caresses & les signes d'amitié qu'on leur faisoit, pussent entiérement les rassurer. Sarmiento les laissa pour ne les pas irriter : puis il monta sur la hauteur par une autre route, pour examiner les canaux & les lieux d'alentour,

Les

Les quatre qui avoient paru, le rencontrérent en face, & quoi qu'on ne les eût irritez par aucun outrage, & qu'ils eussent reçû les presens qu'on leur avoit offerts, ils commencérent à attaquer nos gens avec fureur. Ils blesserent le General de deux coups de fléche, au côté & entre les deux yeux. Ils creverent aussi un œil à un soldat. Les autres soldats se couvrant de leurs boucliers, s'avancérent vers ces ennemis qui les attaquoient : mais les geans s'enfuirent plus avant dans le païs avec tant de legereté & de vitesse, qu'ils furent bien-tôt hors de la portée de l'arquebuse, & on eût dit à les voir qu'ils alloient presque aussi vîte que la bale qui en sort. La poltronnerie de ces colosses paroît assez propre pour donner de la vraisemblance à celle que les livres de Chevalerie attribuënt ordinairement aux geans dont ils parlent. Sarmiento reconnut le païs & le nomma Nôtre-Dame du Val. Il découvrit entre les collines d'agréables valons, des habitations en grand nombre, des bâtimens élevez, avec des tours, des colomnes & des chapiteaux. Il lui sembloit aussi voir des Temples somptueux, & en un mot tant de magnificence apparente, qu'il n'en pouvoit croire ses yeux, & il regardoit cela comme une ville fantastique & une chimere de son imagination.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA CONQUESTE DES ISLES MOLUQUES.

LIVRE QUATRIE'ME.



Es diligences que l'Espagne faisoit pour boûcher les passages aux Hérétiques, diminuérent la crainte que Draq avoit répanduë dans les mers du Sud & du Nord, tant par ses actions, que parce que son exemple pouvoit faire venir à d'autres l'envie de l'imiter. Son arrivée à Ternate nous ayant engagez à parler de lui, nous a aussi mis dans quelque nécessité de faire la Relation du voyage de Sarmiento dont les entreprises de Draq furent la cause. Une bonne Histoire doit être le témoin des tems, la lumiere de la vérité, la perpetuité de la mémoire, & enfin la guide & la maîtresse de la vie. Ainsi pour satisfaire à tant de grands devoirs, un Historien ne doit pas craindre de faire quelques disgres-

digressions, sur tout quand elles ne l'éloignent pas beaucoup de son principal sujet, & qu'elles y ont quelque rapport, & en dépendent en quelque maniére. Dans celle où l'on s'est engagé ici, on se trouve d'autant mieux fondé, qu'elle a pour but principal de rendre justice à la sage & prudente conduite du Roy Philippe Second, & à celle de ses Ministres, & de faire connoître son indignation Catholique contre les Sectaires, & son zéle pour conserver pure la Foi de ses Fidelles des Indes, comme aussi pour mettre dans l'esprit de ceux qui sont encore plongez dans les ténébres de l'idolatrie Payenne, des dispositions favorables pour le Christianisme. On peut aisément remarquer ici comment il gouvernoit le monde par l'entreprise de ses Viceroïs, Gouverneurs & Capitaines, pour introduire par tout la Foi Chrêtienne par leur moien. Il me semble dont juste aussi, qu'on approuve la diligence que nous faisons paroître pour ce qui regarde le service & l'avancement de cette Eglise, qui est ici bas militante, & qui doit triomfer un jour dans le Ciel. Puis donc que nous sommes déja engagez dans le recit de ce qui est autrefois arrivé à Sarmiento & de la constance qu'il fit paroitre pour surmonter les plus grandes difficultez, il ne seroit pas juste de l'abandonner dans le détroit ou nous l'avons conduit. Il faut le suivre jusques à son retour en Espagne, après quoi nous retournerons aux Moluques, qui pendant ce tems-là étoient occupées à leur propre perte.

Sar-

Sarmiento n'alla point à cette ville qui lui paroissoit de loin, parce qu'il ne vouloit pas s'éloigner de son vaisseau, auquel il retourna, nous laissant un desir inutile qui dure jusqu'à present, de savoir la verité d'une chose qui paroit si surprenante. Il trouva sur le chemin deux grandes capes ou mantes des Barbares, faites de peaux de moutons avec la laine, & une paire de chaussons, ou souliers à la maniere du païs, que la peur & la fuite précipitée des Indiens ne leur avoit pas donné le tems de prendre. Les Espagnols continüérent leurs découvertes, & le vent les obligea de traverser le canal dans lequel ils étoient, pour suivre la côte qui est du côté du Sud, éloignée de cinq lieuës de Nôtre-Dame du Val. Les vents qui souffloient étoient froids, & neanmoins ils trouvérent cette region plus tempérée que les autres. Elle est habitée par des hommes qui sont grands & vigoureux & assez bien proportionnez. Il y a des animaux sauvages & domestiques, & du gibier, au rapport d'un Indien que nos gens prirent, & qu'ils nommérent Philippe, à cause du Roi d'Espagne qui porte ce nom. Pour preuve que ce païs est assez tempéré, c'est qu'il produit du cotton, & de la canelle que les Naturels nomment *Cabca* Le Ciel y est serain. Les Etoiles y paroissent fort claires, de sorte qu'il est fort aise de les connoître & de les distinguer les unes des autres, comme aussi d'observer leurs cours & leur coucher. Sarmiento dit que l'observation des quatre Etoiles qu'on nomme le

le *Cruzero*; parce qu'elles forment une Croix, est fort utile en ce païs-là. Ces Etoiles sont par les trente degrez du Pole Antartique, au moins celle des quatre qui en est la plus proche. Il s'en servit pour prendre hauteur, comme on se sert de l'Etoile du Nord dans nôtre Hémisphére, bien que le calcul deût être différent. Mais comme le *Cruzero*, ou la Croisade, ne peut pas servir pendant toute l'année, Sarmiento chercha quelque autre Etoile plus proche du Pole, dont le culcul fût plus court & plus aisé, & dont l'usage fût par conséquent plus général & d'une plus longue durée. Il reüssit par ses soins & sa vigilance, en ayant découvert & observé soigneusement une, pendant plusieurs nuits fort claires. Il fit aussi plusieurs autres observations sur les Etoiles de la Croisade, sur d'autres qu'on nomme leurs Gardes, sur deux autres Croisades, & sur deux autres Etoiles polaires qui ne font pas un fort grand tour, en-sorte que toutes ces observations ne peuvent qu'être trés utiles pour les Pilotes curieux. Nonobstant tous ces soins & cette exactitude, la curiosité si naturelle à l'homme, n'a encore conduit personne à s'assurer de la vérité touchant cette grande ville, & ces peuples qui ne semblent pas devoir être barbares. Il est vrai aussi que la brutalité & la barbarie qu'on trouva dans ces géans voisins ne paroît guére propre à faire croire, qu'il y ait beaucoup d'honnêteté & de politesse dans leur voisinage. Sarmiento parcourut donc tout le détroit, ayant toujours la sonde à la main

main, & écrivant soigneusement toutes choses, jusques à ce qu'il fût arrivé à un cap qu'il nomma le cap du St. Esprit. Depuis celui de la Vierge Marie qui est dans la mer du Sud, jusques à celui-ci qui est dans celle du Nord, il y a cent-dix lieuës. Alors les Espagnols commencérent à se conduire dans leur navigation avec la différence convenable. Ils virent des baleines, & sur les côtes ils voioient des bois composez de plusieurs sortes d'arbres qui leur étoient inconnus. Ils eurent de terribles tempêtes, & se trouvérent en de grands périls, bien qu'ils fussent fort expérimentez dans la navigation. Ils firent des vœux d'offrir des lampes, de donner des aumônes, & d'aller en pelérinage à divers lieux de devotion en Espagne, & plusieurs autres choses de même nature. C'est ainsi que la peur rend les hommes devots, & que dans les périls pressans, ils se tournent du côté de la piété, pour y chercher quelque appui à leurs esperances mourantes. Enfin les tempêtes cessérent, & le vingt-cinquiéme jour de Mars, Sarmiento vit à minuit une Iris, ou Arc-en-ciel causé par les raïons de la Lune qui donnoient sur quelques nuées, & dont les couleurs étoient moins vives que lors qu'il est produit par la réfraction des raïons du Soleil. Sarmiento dit là-dessus que ni lui, ni aucun autre n'avoit jamais vû ni lû rien de semblable: mais il se trompe quand il parle si généralement. Il pouvoit parler de lui-même, avec cette assurance, mais non pas des autres. Car on lit dans la Rélation d'Americ

meric Vespucius, que la même chose arriva l'an mil cinq cents & un, à peu près dans le même parage. Ils trouvérent l'un & l'autre, dans le tems qu'ils virent cette Iris, que le Soleil étoit vingt-trois degrez sous l'horison. Nos Espagnols étoient alors sous le Tropique du Capricorne, & en continüant leur route ils perdirent la connoissance exacte de la hauteur par laquelle ils étoient, & presque toute esperance de s'en pouvoir assurer, faute d'instrumens Mathématiques suffisans. Neanmoins la nuit du premier d'Avril de l'An mil cinq cents quatre-vingts, ils découvrirent une Etoile du Triangle la plus proche du Pole, & selon l'estime, ils jugérent qu'ils étoient par les vingt & un degrez de latitude méridionale. Le dixiéme du même mois, ils se trouvérent à huit lieuës de l'isle de l'Ascension, où ils relâchérent: mais ils n'y trouvérent point d'eau, & ils en avoient grand besoin. Ils y virent plusieurs croix, qui y avoient été mises par quelques Portugais qui alloient aux Indes, & qui ayant été poussez dans cette isle par la tempête, y avoient élevé ces croix par dévotion sur la sépulture de quelques-uns d'entre eux qui y moururent. Nos gens trouvérent écrit sur une planche attachée à une de ces croix. *Le Capitaine Dom Juan de Castèl Rodrigue a relâché ici avec cinq navires des Indes, le treiziéme de l'An mil cinq cents soixante & seize.* Auprès de cet écriteau, Sarmiento en mit un autre dans lequel il marquoit qu'il y avoit aussi relâché avec le premier vaisseau venant

venant du Perou, qui eût passé de la mer du Sud dans celle du Nord par le détroit de Magellan, pour le service du Roi, marquant aussi la cause particuliére de son voiage. On trouve dans la mer voisine des Tubarons qui sont une espéce de Chiens de mer fort dangereux. On trouve aussi dans l'isle des oiseaux fort gloutons & fort incommodes, qui se jettent sur tout ce qu'ils voient. Il y avoit quelque chose de blanc sur le chapeau de l'Enseigne, sur quoi s'étant jettez avec impétuosité, ils lui arrachérent le chapeau de dessus la tête. Il y porta promtement les mains pour le garentir, mais il ne pût empêcher qu'ils n'emportassent ce qui les avoit attirez, ce qui fit naître en l'air une espéce de combat entre ces oiseaux rapaces qui tâchoient de l'arracher à celui qui l'avoit le premier enlevé, & qui le tenoit bien fort entre ses serres. Cette isle gît par les sept degrez & demi de la Ligne. Il faut remarquer ici que les Espagnols consultoient soigneusement leur boussole, & croioient par ce moien se bien assurer de leur route; mais les courans les emportérent si loin, que croiant n'être qu'à soixante & dix lieuës de Fernambouc, vers la riviére des Vertus sur la côte du Bresil, ils se trouvérent à quatre cents lieuës à l'Est. De cette maniére les courans qui les avoient trompez, leur firent faire une erreur de près de trois cents quarante lieuës. Sarmiento fait un long discours là-dessus, accusant les cartes d'erreur. Ils eurent encore de grandes tempêtes, jusques à ce qu'approchant des côtes de la Guinée,

ils découvrirent le vingt-huitiéme d'Avril Sierra Leona, païs peuplé de Négres & abondant en or. Incontinent après ils virent les isles qu'on nomme, des Idoles: & un peu plus loin celles des Vixagaos, ou Bijagoo, dont les habitans sont tout de même noirs, & fort bons tireurs de fléches, qu'ils empoisonnent avec une herbe si venimeuse, que ceux qui en sont blessez meurent fort promptement & presque enragez. Le huitiéme de Mai, comme ils étoient encore sur les côtes de la Guinée, ils furent presque tous malades de fiévres, de débilités de membres, d'enflures, & d'apostumes dans les gencives qui sont mortelles dans ces païs, à cause de l'extrême chaleur qu'il y fait, & qui étoient alors d'autant plus dangereuses pour les nôtres, qu'ils manquoient d'eau. Le Ciel les secourut pourtant par une pluye qui leur vint fort à propos. Ils s'efforçoient autant qu'il leur étoit possible de gagner les isles du cap Verd pour s'y rafraîchir, mais les vents contraires les en empêchoient. Ils furent longtems sans voir la terre, & sans rencontrer aucun vaisseau, jusques à ce que le vingt-deuxiéme de Mai, étant par les quinze degrez quarante minutes de latitude Septentrionale, ils découvrirent deux voiles. Sarmiento crut que c'étoit des navires Portugais, & tâcha de s'en approcher pour leur raisonner. Mais ensuite les ayant bien considérez de plus près, il connut que c'étoit des vaisseaux François qui le suivoient, & tâchoient de lui gagner le dessus du vent; & que l'un étoit

étoit un grand navire, & l'autre une barque, qui s'avança pour reconnoître nos gens, qui de leur côté tâcherent de conserver leur avantage. Quand ils furent à la vûë de l'isle de St. Jaques, les François éleverent en haut une épée nuë, & en même tems tirérent quelques coups de canon. Les Espagnols leur répondirent par d'autres coups, & s'étant approchez, il se fit des deux côtez quelque décharges d'arquebuses.

Il y eut quelques-uns de nos gens de blessez, mais aucun de tué, & du côté des François on en vit tomber plusieurs; si bien qu'ils prirent la fuite, se retirant avec plus de diligence qu'ils n'en avoient apporté à la poursuite. Les habitans de l'isle regardoient le combat & le prenoient pour une feinte, croyant que les uns & les autres fussent François, de sorte qu'ils n'allerent point au secours des nôtres. Après que le Pirate eut été mis en fuite, il arriva une caravelle d'Algarbe qui venoit de Portugal, par laquelle on apprit quelles étoient les forces du Corsaire, & le nombre de gens qu'il avoit. On sçût donc qu'il y avoit quatre-vingt-cinq hommes sur son bord, & vingt-cinq sur la barque, avec un Pilote Portugais, & que les François avoient pillé au cap Blanc sur la côte d'Afrique cette même caravelle, & quatre autres navires : que dans l'isle du May, qui n'est pas loin de celle de St. Jaques, ils avoient coulé à fond une autre caravelle de la flotte qui passoit au Bresil, pour aller peupler le Paraguay, où les Anglois avoient fait des établissemens les années précéden-

tes, quelques uns même y ayant épousé de femmes Indiennes d'entre les Tapouges, soit par amour, ou par interêt. Sarmiento arriva au cap Verd, à la ville principal dont la doüane vaut par an au Roi cent mille ducats. Il y a toûjours dans cette vill vingt mille Négres pour leur commerce ordinaire. Avant qu'il débarquât, quelque chaloupes allérent à son navire pour le reconnoître & savoir qui il étoit, & d'où venoit. Il leur dit qu'il venoit du Perou, & qu'il avoit passé par le détroit de Magellan ce qui les surprit si fort qu'ils ne le pouvoient presque croire, & n'avoient pas mot à dire. Ils retournérent en informer Gouverneur qui étoit Gaspar d'Andrada. Il lui rapportérent que ceux qu'on voyoit sur vaisseau, étoient des gens de diverses figures, quelques-uns fort laids & fort desagréables de visage, d'autres avec des cheveu longs & fort mal peignez. C'étoit quelque Indiens du Perou & du Chili. A l'égard de autres Sarmiento lui-même en parle ains *A l'égard de ce qu'ils disoient de nôtre laideur ils avoient raison & ne nous calomnioient poin car outre que nous ne nous piquons pas de beauté, la poudre & la sueur mêlées ensemble dan le combat que nous venions de soutenir, avoien fort noirci & défiguré nos visages : aussi avion nous plus d'empressement pour trouver de l'eau afin de nous desalterer, que pour nous débar boüiller & nous rendre beaux.* Cependant selon les régles, il ne leur fut pas permis d débarquer, jusques à ce qu'on fut assuré qu'i n'y avoit point de maladie contagieuse par

mi eux. Après donc avoir donné satisfaction là-dessus, le lendemain ils sortirent du vaisseau, & aussitôt qu'ils furent à terre ils marchérent en procession, pieds nuds, avec des Croix & des Images entre les mains, jusques à l'Eglise de Nôtre-Dame du Rosaire, où ils rendirent graces, firent des aumônes, & exécutérent leurs vœux avec beaucoup de joie. C'est ainsi que quand on est une fois au port, on se souvient avec plaisir des tempêtes passées, & l'on s'en fait honneur. Ils se confessérent & communiérent après une Messe qu'ils firent chanter en exécution de leurs vœux.

Le Gouverneur Dom Barthelemi Leyton, bien que d'abord il ne pût croire ce qu'ils disoient de leur passage par le détroit de Magellan, ne laissa pas de les loger & de les bien traitter. Il prit un grand soin des malades, & fit radouber la chaloupe & le navire qui en avoient fort grand besoin. On n'avoit pas réüssi dans le principal but qu'on s'étoit proposé dans ce voiage, qui avoit été de combattre Draq, & d'opposer une barriére suffisante aux desseins des ennemis, pour les empêcher de passer dans les mers du Sud. Sarmiento, comme on l'a dit, avoit combattu contre les François, qui avoient paru depuis quelque tems autour des isles du Cap Verd pour les inquiéter, & qui après le combat s'étoient retirez précipitamment mal traittez & vaincus, dans l'isle du May, qui est une retraitte de voleurs & de Pirates. Les nouvelles que ce Général Espagnol apprit à St Jaques, reveillérent ses

ſoins & ſes inquiétudes, & l'obligerent de paſſer outre pour s'informer des Anglois, tant de ceux qui avoient paſſé le détroit de Magellan avec Draq, que des autres qui s'étoient établis nouvellement au Breſil, ou Paraguay. Il vouloit auſſi tâcher d'apprendre en quel état étoient les affaires de Portugal, & en quelle diſpoſition s'y trouvoient les eſprits à l'égard du Roi Philippe, & de Dom Antoine. Il apprit d'un Pilote d'Algarbe, que l'année précedente il avoit rencontré entre Agamont & Tabila, deux Marchands Anglois qui parloient des Indes, & qui lui avoient aſſuré que Draq avoit paſſé dans la mer du Sud. Le tems qu'ils marquoient s'accordoit fort bien avec ce que Sarmiento avoit appris de ſon paſſage, par les Indiens du détroit. Ces Marchands avoient ajoûté que Draq étoit de retour en Angleterre avec deux navires chargez d'or & d'argent de ſon pillage, qu'il avoit preſenté à la Reine Eliſabet. Ils diſoient encore que cette Princeſſe avoit fait armer cinq autres navires, avec des proviſions pour trois ans, afin de les envoier au détroit chercher les vaiſſeaux qui s'étoient égarez au premier voiage; que Draq en armoit huit autres, & que les cinq premiers étoient déja partis dès le mois de Decembre. Ce Pilote ajoûtoit enfin que ces Marchands Anglois n'avoient pas fait difficulté de lui confier toutes ces choſes, parce que le jugeant Portugais, ils étoient perſuadez qu'il ne les découvriroit pas aux Eſpagnols. Il diſoit auſſi qu'il avoit appris des François, que

les Anglois attendoient au cap Verd quelques navires, & qu'ils y prendroient des Négres, pour aller à l'isle Marguerite, puis de-là retourner vers le Nord, & passer à St. Dominique, & ensuite à la Havane, d'où il n'y avoit que quatre mois qu'ils étoient venus chargez de cuirs & de sucre. Qu'à la Marguerite où ils avoient déja été, ils avoient tué le Capitaine Barbu, pour vanger la mort de quelques Anglois qu'il avoit fait mourir: qu'ils avoient pris le Gouverneur du Bresil, puis l'avoient remis en liberté; & que tous leurs Pilotes étoient Portugais. Sarmiento apprit aussi par d'autres personnes qui venoient du Bresil, & par quelques Capitaines de mérite qui y retournoient, que dans la baie de Paraguay, près de la riviére de Janvier, dans un lieu qui est par les vingt & un degrez douze minutes de latitude méridionale, depuis huit ans il y avoit eu plusieurs établissemens d'Anglois parmi les Papuyes, & que depuis les trois derniéres années les Portugais en divers combats en avoient tué la plus grande partie: qu'on croioit que les naturels de ces lieux-là qui sont Antropophages, auroient fait périr les autres qui s'étoient retirez plus avant dans le païs, & qu'ils les auroient mangez. Le Général Espagnol apprit encore plusieurs autres choses touchant l'Angleterre, ses flottes, ses établissemens dans ces lieux éloignez, & ses desseins de s'emparer des Moluques, pour se rendre maitresse absoluë de tout le commerce des épiceries. Après s'être bien instruit de toutes ces cho-

 ses,

ses, il dépêcha une barque au Viceroi du Pérou pour lui en donner avis, & lui apprendre aussi comment il n'avoit pû passer au Bresil, ni au Paraguai, à cause de la violence des courans qui l'avoient emporté malgré lui du côté de l'Est. Avant-que de partir Sarmiento fit étrangler son Enseigne comme traître à la Couronne, qui avoit deshonoré le drapeau Royal, & avoit été un obstacle à ses découvertes. Il banit aussi deux soldats, & en maltraitta quelques autres sur des accusations à peu près semblables, qui n'étoient pas assez bien prouvées à ce qu'on croit, pour les pouvoir faire mourir juridiquement. Après cela il partit du port, faisant route à l'Oüest, jusques au canal qui est entre l'isle du Feu & celle de St. Jaques, où demeura un des vaisseaux qui étoient partis avec lui. Ensuite ayant couru quelque tems presque au Nord-ouest, & sur l'isle de S. Antoine, il dépêcha la barque d'avis dont on a parlé, au Viceroi du Pérou, avec huit soldats commandez par Fernand Alonso. Dans treize jours il fut à la vüë des Azores, & passa entre l'isle Gracieuse qui est petite, mais fertile & bien peuplée, & celle de St. George où il vit de grands feux qui s'élevoient fort haut. Il en apprit ensuite la cause à Angla, par l'Evêque de ces isles qui y fait sa résidence. Cet Evêque lui dit, que le premier de Juin de cette année, il y avoit eu dans l'isle de saint George des tremblemens de terre épouvantables : qu'on y avoit oui des voix & des hurlemens de Démons : qu'entre les autres

éfets

éfets terribles de ces tremblemens, la terre s'étoit ouverte en trois endroits, d'où l'on voyoit couler jusqu'à la mer des ruisseaux de feu : qu'ensuite il s'étoit encore fait sept autres ouvertures, d'où il sortoit de même une matiere embrasée & liquide qui formoit plusieurs torrens, dont un prenoit son cours du côté d'un hermitage qui étoit là auprès : que neuf hommes y étant accourus pour sauver de l'embrasement quelques ruches d'abeilles, il s'étoit fait un autre ouverture ou sept avoient été engloutis, & les deux autres brûlez par le feu qui en sortoit, & qu'il étoit tombé de tous côtez une si grande quantité de cendres que la terre en avoit été couverte de la hauteur d'un empan. Aussi quand les Espagnols passerent devant cette isle, elle étoit encore toute en feu. Ce fut le dix-huitiéme jour de Juin que Sarmiento suivant sa route alla relâcher à Angla dans la Tercere, qui est la principale des isles Azores. A peu près dans le même tems, un vaisseau venant de Fernambouc, & un autre qui venoit de la baie de Tous les Saints au Bresil, y moüillérent aussi l'ancre. On interrogea les équipages touchant les Anglois, sur quoi ils répondirent que dans le mois de Novembre précedent, cinq Blancs & quinze Indiens allant par terre à Ilheos, & à quelques habitations des Portugais, avoient vû à l'improviste une barque Angloise dans la riviere des Chapelets, & sept hommes sur la plage qui faisoient sécher leurs voiles, & qui n'avoient pas plûtôt apperçû les voyageurs qu'ils avoient pris la fuite : que

les Portugais les poursuivant & leur ayant tiré quelques fléches, les Anglois avoient continué à fuir, deux par la montagne, & les cinq autres le long de la plage, jusques à ce qu'ils fussent arrivez à leur barqe, dont ils coupérent promtement les amarres. Les voiageurs leur parlérent & les priérent de venir à terre, leur offrant à manger, & tout ce dont ils auroient besoin, & les assurant qu'ils ne les traitteroient pas en ennemis, & ne leur feroient aucun mal: mais les Anglois répondirent qu'ils n'en vouloient rien faire; & aiant fait paroître des arquebuses, des arbalêtres, des piques, ils pointérent une petite piéce de canon pour tirer sur ceux qui les convioient si amiablement.

La mer baissoit alors: ainsi pour ne demeurer pas sur le sec, les gens de la barque s'éloignérent de terre, & allérent à six lieuës de-là. Ensuite dans l'isle de Cupe, vis-à-vis de Camamu, un navire Portugais qui n'avoit point oui parler de cette barque, l'aiant rencontrée, n'y trouva que trois Anglois, les autres ayant été tuez à coups de fléches par les Indiens. Enfin elle fut prise, & ceux qu'on trouva dessus déclarérent qu'ils étoient venus avec une flotte de dix vaisseaux, commandée par un grand Seigneur Anglois qui alloit au détroit de Magellan, pour y faire quelque établissement dans le lieu qu'il jugeroit le plus propre & le plus convenable à ses desseins, & que pour cela il y avoit sur le vaisseau Amiral cinq cents hommes capables de porter les armes, savoir quatre cents soldats, & cent matelots,

ou autres gens de service : que cette flotte avoit moüillé auprès d'une certaine isle de Caribes Antropophages, où il s'étoit élevé une tempête, qui avoit obligé neuf de ces vaisseaux de remettre à la voile ; mais que l'Amiral, n'ayant pû lever l'ancre assez promtement, s'étoit perdu près de la côte, & qu'il ne s'étoit sauvé de tout son équipage que ceux qui étoient venus au Bresil dans cette barque, parce que, par bon-heur pour eux, ils étoient alors allez faire de l'eau. Un de ceux qui furent pris étoit un homme de trente ans, grand Mathématicien. Il assuroit que ceux qui s'étoient sauvez de la tempête, iroient bien-tôt sur les côtes du Bresil, en nombre considérable de vaisseaux & d'hommes. Il disoit aussi entre les autres particularitez, que dans l'isle de Cananca les Anglois avoient trouvé un écusson où étoient les armes d'Espagne, & que leur Commandant l'avoit fait ôter, ayant fait mettre en sa place celui des armes d'Angleterre. Outre ce qu'on vient de dire le Commandant Portugais de la riviére de Janvier ayant appris qu'il étoit arrivé dans son voisinage trois vaisseaux de ces neuf qui s'étoient sauvez de la tempête, & qui cherchoient les six autres, avoit envoyé quatre canots pour les reconnoître : que ces canots avoient rencontré sur leur route, une autre barque Angloise, qui s'étoit retirée aussi-tôt qu'ils avoient paru : que néanmoins les Anglois avec toute leur diligence, n'avoient pû se sauver tous : qu'il y en avoit eû trois de pris : & que les trois navires avoient incontinent

 remis

remis à la voile : que les prisonniers avoient avoüé que n'ayant point trouvé leurs navires au lieu où ils les croyoient trouver, ils avoient résolu de passer à Parayba Fernambouc. Ce qu'ils disoient d'ailleurs s'accordoit fort bien avec le rapport de ceux qui avoient été pris sur l'autre barque.

Ces Anglois étoient arrivez au Bresil dans le mois de Novembre de l'An mil cinq cents soixante & dix-neuf, dans le même tems que Sarmiento cherchoit le détroit, & ce qu'il apprenoit d'eux par le recit qu'on vient de faire, s'accordoit fort bien avec ce qu'il en avoit appris confusément par les Indiens du même détroit. Comme il souhaitoit fort de prendre sur cela tous les éclaircissemens qu'il lui seroit possible, il apprit encore du Builli d'Angla que le deuxiéme de Novembre de la même année, il s'étoit perdu un navire Anglois avec huit hommes, auprès de Gualva, qui est à deux lieuës d'Angla, & que de ces huit il s'en étoit sauvé trois, deux Blancs & un More. On sçût aussi qu'il y avoit sur ce vaisseau trois cents soldats qui alloient pour faire quelque établissement, mais que la plus-part étoient morts sur la côte de Guinée, & que dans une violente tempête qui les avoit mis en péril de faire naufrage, ils avoient jetté à la mer de grandes richesses qui étoient sur leur navire, qu'on conjecturoit être un des neuf dont on a parlé. Les habitans de Gualva avoient tiré de l'eau quinze grosses pieces de canon de fer, d'une grandeur extraordinaire, & qui sembloient par-là être destinées pour les

mettre

mettre dans quelque fort. Il y en avoit plusieurs autres qu'on ne pût tirer. Enfin on apprit ce que le tems a confirmé dans la suite, qui est que ces nations Septentrionales se préparoient à passer dans ces païs éloignez, pour s'y emparer des richesses que nous tirons des métaux & des aromates de ces lieux-là, & en échange y introduire & y établir leur Religion, & les sentimens de leurs Sectes.

Ces Deux Generaux l'Anglois & l'Espagnol, eurent cela de commun dans la fin de leurs avantures, qu'ils se rendirent chacun dans son païs, après avoir été abandonnez l'un & l'autre par leurs Vice-amiraux. Draq qui avoit passé par le même détroit se rendit avec de grandes richesses. La Reine d'Angleterre s'empara des tresors qu'il avoit apportez, & quand Dom Bernardin de Mendoze qui étoit alors Ambassadeur d'Espagne à cette Cour, s'en plaignit, & demanda la restitution de ce qui avoit été pris appartenant à son Roi & à ses Sujets, cette Princesse répondit qu'elle avoit ajugé le tout à ses cofres, en récompense des pertes que les Espagnols lui avoient causées, par le secours qu'ils avoient donné à ses Sujets rebelles d'Irlande. Draq ne s'enrichit point par ses pillages, & les actions qu'il avoit faites dans ce long voyage ne le firent pas plus estimer en Angleterre, où au contraire il fut méprisé, soit que sa Patrie lui rendit justice en desaprouvant ce qu'il avoit fait, soit qu'elle le payât d'ingratitude. A l'égard de Sarmiento, après être parti d'An-

dantes de la Couronne de Portugal en Europe, en Afrique & en Asie, venoient peu-à-peu à son obéissance, il accordoit des graces, donnoit de nouvelles loix, confirmoit les anciennes, & faisoit valoir les priviléges. Ainsi par sa présence, & par cette faveur dont il honoroit ceux là même qui l'avoient offensé, il gagnoit les esprits. Le quinzieme de Novembre de l'An mil cinq cents quatre vingt deux, il prêta solemnellement serment à Lisbonne d'observer les loix que ses prédécesseurs Rois de Portugal avoient établies, particuliérement le Roi Dom Manuel, alors héritier présomptif des Roïaumes d'Espagne, qui prêta serment de les observer, tant pour lui, que pour le Prince Dom Michel son fils qui mourut enfant. L'observation des mêmes loix fut aussi jurée depuis par le Roi Dom Sebastien. Ces loix regardent les honneurs, les offices, les prébendes, l'administration des revenus Royaux, & en général tous les droits de juridiction tant par mer que par terre, en Portugal, en Afrique, dans les Indes, isles & terre ferme, & généralement dans tous les lieux à present conquis, ou qui pourront l'être à l'avenir: à ce que tous ces lieux ne sortent point & ne soient point distraits de la Couronne & de la nation Portugaise. Dans le chapitre vingt-quatriéme de ces loix, il est réglé qu'à l'égard des flottes qu'il faudra équiper pour les Indes, ou des vaisseaux qu'il faudra emploier pour la défense du Roïaume, ou pour le châtiment des Corsaires, le Roi sera obligé d'agir en cela de concert

avec les Etats de Portugal, pour prendre les mesures les plus convenables qu'il sera possible ; & que néanmoins les autres Etats de sa Majesté ne laisseront pas d'être obligez de fournir leurs secours en cas de besoin. On voioit bien que par ce dernier article on pourroit, sans choquer les anciennes loix, se servir des forces de la Couronne d'Espagne, pour recouvrer & conserver les Roïaumes de l'Archipelague Oriental, où l'on exerçoit alors sans résistance des cruautez contre les Chrétiens. Le Roi pensant sérieusement à recouvrer Ternate, jettoit les yeux sur les Philippines, comme étant un lieu d'où il seroit plus aisé de travailler à ce recouvrement qu'on ne le pouvoit faire de Goa. Ce sentiment se trouva fort bien fondé dans la suite, comme l'expérience & l'événement l'ont fait voir.

Fernand Tellez commandoit alors dans les Indes en qualité de Vice-roi. Philippe Second lui écrivit, lui representant la belle occasion que les conjonctures presentes lui offroient de faire paroître son zéle pour le service de Dieu, le repos de la Chrétienté, & l'établissement de la paix : que sa fidelité & ses soins procureroient tous ces grands biens, si par son moien ces provinces éloignées demeuroient tranquilles, & continuoient dans la soumission & l'obeïssance qu'elles devoient à la Couronne de Portugal, & qu'il fît aussi ensorte que les Rois tributaires perséveraßent de même dans leur devoir. Il lui disoit encore de bien considerer que les services sont d'autant plus importans que

pour

pour les rendre il faut surmonter de plus grandes difficultez. Il lui donnoit de grandes espérances de bien récompenser ses services, si les choses réüssissoient comme il s'y attendoit. Tout cela néanmoins n'étoit pas nécessaire auprès de Fernand Tellez, non plus que les exhortations & les persuasions des Ministres, qui souvent sont des ordres, & dont les lettres dans cette occasion accompagnoient celles du Roi. Ces dépêches furent portées par terre, & furent renduës à Tellez six mois après leur date. Cependant il n'avoit pas laissé d'agir avant que de les recevoir & d'avoir aucune connoissance des avantages que le Roi lui faisoit espérer à l'avenir, & de ceux qu'il lui accordoit dès-lors En éfet il avoit déja pris soin de conserver ou d'aquerir de nouveau la bien veillance des peuples, & de confirmer dans l'obeissance les Princes, les Rois & les Sangiacs, qui reconnoissoient la Couronne de Portugal & en dépendoient, dans ces païs éloignez Il avoit par son autorité rompu quelques commencemens de ligue & de confédération, qui se négocioient entre eux, dans l'espérance de tirer quelque avantage des révolutions de l'Europe, & de pouvoir suivre l'exemple du Roi de Ternate. Néanmoins malgré les difficultez & les oppositions qu'un si grand changement apportoit à l'état des affaires, Fernand Tellez eut assez de force & d'adresse pour faire ensorte que les Religieux Mendians & les Jésuites continuassent la prédication de l'Evangile, avec tant de zéle & d'ardeur qu'ils sem-

sembloient braver la tirannie. Dans les Ecrits & les Relations des Missions de la Compagnie de Jesus, & aussi en d'autres Histoires Ecclesiastiques, on trouve des recits veritables bien écrits & bien circonstanciez, du Batême de plusieurs Princes Idolâtres, de maniere que pour peu qu'on ait de piété, on ne les sauroit lire sans en être touché, & se sentir le cœur ému & enflammé de zéle & de dévotion. On voit dans ces Relations, l'affection & l'ardeur qu'un grand nombre de personnes témoignérent pour être instruites dans la Religion Chrétienne, la chaleur & l'empressement qu'elles eurent pour apprendre le Catéchisme, & les fêtes & les réjoüissances que les Catéchumémes faisoient le jour de leur Batême. On y voit des Reines & des Princesses qui adoroient les Images des Saints, & qui par dévotion balioient elles-mêmes les nouvelles Eglises, & les nouveaux Oratoires. On y voit le soin & l'éxactitude qu'elles avoient pour bien observer les cérémonies de l'Eglise, & enfin le respect & la veneration qu'on marquoit pour les Sacremens qui étoient soigneusement fréquentez. Le Roi de Ternate devenu persécuteur, changea tout cela dans les lieux où il pouvoit faire sentir sa puissance. Il étoit devenu si puissant, qu'il se faisoit redouter non seulement dans son voisinage, mais même en des lieux fort éloignez. Il n'y avoit personne qui ne connût assez clairement, qu'il eût été à propos de défendre contre lui les Roïaumes de Tydor & de Bacham, & nean-

pour les rendre il faut surmonter de plus grandes difficultez. Il lui donnoit de grandes espérances de bien récompenser ses services, si les choses réüssissoient comme il s'y attendoit. Tout cela néanmoins n'étoit pas nécessaire auprès de Fernand Tellez, non plus que les exhortations & les persuasions des Ministres, qui souvent sont des ordres, & dont les lettres dans cette occasion accompagnoient celles du Roi. Ces dépêches furent portées par terre, & furent renduës à Tellez six mois après leur date. Cependant il n'avoit pas laissé d'agir avant que de les recevoir & d'avoir aucune connoissance des avantages que le Roi lui faisoit espérer à l'avenir, & de ceux qu'il lui accordoit dès-lors. En éfet il avoit déja pris soin de conserver ou d'aquerir de nouveau la bien veillance des peuples, & de confirmer dans l'obeissance les Princes, les Rois & les Sangiacs, qui reconnoissoient la Couronne de Portugal & en dépendoient, dans ces païs éloignez. Il avoit par son autorité rompu quelques commencemens de ligue & de confédération, qui se négocioient entre eux, dans l'espérance de tirer quelque avantage des révolutions de l'Europe, & de pouvoir suivre l'exemple du Roi de Ternate. Néanmoins malgré les difficultez & les oppositions qu'un si grand changement apportoit à l'état des affaires, Fernand Tellez eut assez de force & d'adresse pour faire ensorte que les Religieux Mendians & les Jésuites continuassent la prédication de l'Evangile, avec tant de zéle & d'ardeur qu'ils sem-

sembloient braver la tirannie. Dans les Ecrits & les Relations des Missions de la Compagnie de Jesus, & aussi en d'autres Histoires Ecclesiastiques, on trouve des recits veritables bien écrits & bien circonstanciez, du Batême de plusieurs Princes Idolâtres, de maniere que pour peu qu'on ait de pieté, on ne les sauroit lire sans en être touché, & se sentir le cœur ému & enflammé de zéle & de dévotion. On voit dans ces Relations, l'affection & l'ardeur qu'un grand nombre de personnes témoignérent pour être instruites dans la Religion Chrétienne, la chaleur & l'empressement qu'elles eurent pour apprendre le Catéchisme, & les fêtes & les réjoüissances que les Catéchuménes faisoient le jour de leur Batême. On y voit des Reines & des Princesses qui adoroient les Images des Saints, & qui par dévotion balioient elles-mêmes les nouvelles Eglises, & les nouveaux Oratoires. On y voit le soin & l'éxactitude qu'elles avoient pour bien obsérver les cérémonies de l'Eglise, & enfin le respect & la veneration qu'on marquoit pour les Sacremens qui étoient soigneusement fréquentez. Le Roi de Ternate devenu persécuteur, changea tout cela dans les lieux où il pouvoit faire sentir sa puissance. Il étoit devenu si puissant, qu'il se faisoit redouter non seulement dans son voisinage, mais même en des lieux fort éloignez. Il n'y avoit personne qui ne connût assez clairement, qu'il eût été à propos de défendre contre lui les Roïaumes de Tydor & de Bacham, & nean-

neanmoins il sembloit qu'on regardât tranquillement comme un jeu de théatre, les assauts qu'il donnoit à ces villes assiégées, & les cruautez qu'il y éxerçoit. Il entra dans l'isle de Bacham, dans le tems que par toutes les Indes on arboroit les étendards d'Espagne, & qu'on s'y soumettoit à l'obeissance de cette Couronne. Il y poussa les choses avec rapidité, assiégea & emporta les forts de vive force, & prit prisonniers les principaux Sangiacs. A son entrée le Roi de Bacham fut tué en combattant, avec les Portugais qui le secouroient, & le Prince son fils fut fait prisonnier. Il étoit Chrétien, mais peu de tems après jurant foi & hommage au vainqueur, & abandonnant la Religion Chrétienne, il fut rétabli dans son Roiaume, renonçant malheureusement à l'espérance du salut éternel, & embrassant de nouveau les superstitions fabuleuses de l'Alcoram, dans la profession desquelles il a toujours continué jusqu'à present, bien qu'à l'égard du temporel il reconnoisse maintenant la domination & la souveraineté du Roi d'Espagne. La guerre fut de plus longue durée contre ceux de Tydor: il y eut plusieurs combats dont les succès furent différens, la victoire se déclarant tantôt pour un parti & tantôt pour l'autre. La maniére de ces Rois dans leurs guerres est de dresser des embuscades à leur ennemis, & d'user de stratagémes, pour suppléer par la ruse à ce qui manque à la force. On voit rarement parmi eux de grandes & générales défaites, parce que celui qui se trouve le

plus

plus foible, prend de bonne heure le parti de la fuite, & attend une occasion plus favorable. Ils n'estiment nullement honteux de fuir devant un ennemi qui a de l'avantage, parce qu'on ne connoît guéres en ces païs là les loix de l'honneur établies parmi nous. Les Tydoriens non-seulement soutinrent longtems le siége avec fermeté & avec patience, & firent plusieurs sorties ; mais sur la fin ils en firent une, accompagnez des Portugais, qui fut fort vigoureuse, & faite avec beaucoup d'ordre & de conduite. Ils attaquérent avec tant de valeur le camp de leurs ennemis qui étoient supérieurs en nombre, qu'ils ne purent soutenir leurs éforts. Ainsi ceux de Ternate furent mis en fuite, & s'embarquérent promtement, après avoir perdu un assez grand nombre de gens. Ils ne s'arrêtérent point & ne pensérent point à tourner tête, jusques à ce qu'ils fussent arrivez à Talangame qui est le port de Ternate de ce côté là. Les Tydoriens les poursuivirent, & l'ardeur qui les portoit à pousser plus loin leur victoire, fit qu'ils méprisérent le secours que leurs ennemis trouvoient tout prêt à Talangame, & par le moien duquel ils recommencérent le combat avec de nouvelles forces, & firent au moins balancer la victoire qui sembloit jusques là s'être déclarée en faveur des Tydoriens. Ceux-ci de leur côté, firent fort bien leur devoir, & se retirérent en bon ordre & en braves gens; & s'étant embarquez dans leurs carcoas, ils se rendirent en peu de tems à Tydor, où ils se fortifiérent pour être préparez à tout. Le

Roi

Roi de Ternate retourna dans sa ville comme en triomphe, à cause de quelques prisonniers qu'il avoit faits, & qu'il produisoit avec beaucoup d'ostentation.

On savoit déja dans tous ces païs Orientaux l'union de la Couronne de Portugal à celle d'Espagne, & cette nouvelle y fut si agréable à plusieurs, & si bien reçûë par la plûpart des Portugais & des Indiens, qu'ils ne témoignerent aucune répugnance à se soûmettre à ce nouveau Maître. Au contraire ils se disposerent avec plaisir à lui obéir, par l'esperance de trouver en lui de plus grandes forces pour les proteger contre leurs ennemis. Aussi n'y furent-ils pas trompez: car conformément à ce que le Roi d'Espagne avoit promis & juré à Lisbonne, d'armer des vaisseaux pour courir sus aux Pirates, & pour la sureté des côtes d'Afrique, il expedia des ordres addressez aux Gouverneurs des Philippines, pour le secours des Moluques, & de tous les autres Etats des Indes dépendant de la Couronne de Portugal. Il en envoya aussi de semblables à la nouvelle Espagne, & dans les autres lieux de son obéïssance, d'où l'on pouvoit plus commodément tirer les forces dont on avoit besoin que des Indes mêmes. Le Roi de Ternate considérant le changement que la révolution de Portugal pourroit apporter à ses affaires, parce qu'il auroit en tête des ennemis plus puissans que ceux qu'il avoit eu jusqu'alors, & qu'il ne pouvoit se flatter qu'on le laissât regner tranquillement sans reconnoître un Superieur, crut devoir prendre

dre quelques précautions, & envoyer un Ambassadeur à Lisbonne.

Pour cet éfet il nomma Cachil Naique fort connu tant par l'ancienneté de sa famille, que par ses belles actions. Naique signifie Tribun, ou Commandant. Cet Ambassadeur prit avec lui plusieurs richesses du païs, comme des porcelaines, des soyes de la Chine, des piéces de cotton, des épiceries, des fruits, des bois & des écorces aromatiques, & des conserves qui en étoient faites. Entre les isles de Pangicaz, & de Manado voisine de la grande Celebes, il s'éloigna un peu de la Ligne équinoxiale, pour côtoyer cette derniere; ensuite il passa sous la Ligne, & alla moüiller à Borneo, où il visita le Roi de cette isle qui étoit à Tayopura, & lui rendit des lettres de celui de Ternate. Il tâcha aussi de bouche de l'engager à se liguer avec son Maître contre la Couronne d'Espagne, & s'étant contenté là-dessus des premieres esperances qu'on lui donna, il passa outre entre Cremato & Surate, & à vûë de la grande Java il dépassa les isles de Pulo & de Lingo; puis par le détroit de Malaca il prit terre à Banca & à Bintam, où il y avoit alors dans le port vingt navires que Sumatra envoye tous les ans au Catay, chargez de poivre. Il en acheta beaucoup, donnant en échange une partie de ce qu'il avoit sur son vaisseau. Par-tout il tâchoit d'engager les peuples de ces isles dans une rebellion generale. Il y a de ce côté-là deux détroits, l'un est celui de Singapour, ainsi nommé d'une ville du même nom

nom qui n'est pas éloignée de Malaca : l'autre est celui de Sabaon, qui prend ce nom d'une isle qui le porte, & va jusqu'à Sumatra. Naique aiant pris la route de ce dernier arriva bien-tôt au port qui est au bout de ce canal. La grande isle de Sumatra, qui est à l'opposite de Malaca, & en est séparée par un détroit plein de bancs, de sable & d'écueils, & de plus de mille petites isles, a été autrefois une presque-isle jointe à Malaca, comme on dit que la Sicile l'a été à l'Italie. Les Anciens nommoient cette isle Taprobane : on la nomme aujourd'hui Sumatra. Il y a eu aussi quelques anciens Géographe qui la nommoient la Chersonêse d'Or, & plusieurs croient que c'est Ophir, dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte d'où Salomon tiroit de si grands trésors. Selon ce qu'en disent les Portugais, elle a * quatre-vingt lieuës de long, & trente de large. Les Ecrivains Italiens assurent qu'elle a deux mille cent de leurs milles de tour. Les Hollandois qui y vont souvent pour le commerce, n'y contredisent pas, & tous conviennent qu'elle est une des plus grandes de tout l'Orient, & la plus fertile qu'on y connoisse. Elle court selon sa longueur un peu obliquement du Septentrion au Midi, & gît toute entiére sous la Zone Torride, la Ligne équinoxiale la coupant à peu près par le milieu. Ainsi il y en a une partie qui s'étend jusque par les

cinq

* On ne doute pas qu'il n'y ait dans l'Espagnol une faute d'impression, & qu'au lieu de 80. lieuës il ne faille 180. lieuës, ou même 280.

cinq degrez du côté du Nord, occupant entiérement les deux premiers Parallèles : & l'autre jusques par les sept degrez du côté du Midi.

Cette isle, au sentiment de quelques-uns, est divisée en quatre Roiaumes : d'autres disent en dix, & d'autres enfin en vingt-neuf. Il est certain qu'il y en a au moins huit qui sont connus, savoir, Pedir, Pacem, Achem, Camper, Menancabo qui est riche en mines d'or, & Zaude : puis plus avant dans les terres les deux autres, Andragide, & Auru, dont les habitans sont idolatres & antropophages. Non-seulement ils mangent les étrangers, mais ils mangent même leurs propres peres, & leurs freres : car souvent la faim fait faire à cette nation barbare & sauvage, la même chose qu'elle feroit par emportement & par colere. Le plus puissant de tous les Rois de cette isle est celui d'Azen, ou Achem, comme quelques-uns l'appellent. Ils reconnoissent tous la supériorité de la Couronne de Portugal. Naique se rendit à la Cour du Roi d'Achem accompagné d'un grand nombre de Marchands, Chinois, Japonnois, Malais, Persans & Turcs, outre les gens de sa suite. Ils esperoient tous de voir commencer de nouveaux mouvemens. Le Roi fit premierement ses devotions dans un Pagode plein d'Idoles de diverses figures affreuses ; bien que les habitans de l'isle soient Mahometans. Après cela il eut dans son palais des conférences secrettes avec l'Ambassadeur, qui sçut adroitement gagner ce Prince par des présens,

 & en

& en lui faisant montre de ses richesses, comme s'il eût été pauvre, & en eût eu grand besoin. Puis après lui avoir presenté les lettres de son Seigneur le Roi de Ternate, il lui déclara comment il l'envoyoit en Europe à dessein de s'y instruire exactement des forces de la Monarchie d'Espagne, dans un tems où les grandes révolutions qui venoient d'arriver, y devoient faire une diversion considerable. Il ajoûta, *qu'il falloit profiter de l'occasion, & qu'il étoit juste que ces grandes & riches contrées de l'Asie travaillassent soigneusement à se remettre en liberté, à quoi elles pouvoient esperer de réüssir sans beaucoup de peine, pourvû que les Princes s'y employassent tous de concert, & fussent unis par une ferme alliance pour joindre toutes leurs forces, & se secourir mutuellement les uns les autres : que personne ne pouvoit y contribuer plus commodément que les Rois de Sumatra, si reconnoissant l'importance de la cause, ils vouloient s'unir pour attaquer Malaca qui est dans leur voisinage, & est comme le centre & le siége de cette domination odieuse, d'où elle tient tant de Provinces comme enchaînées. Il lui remit devant les yeux qu'il avoit déja assiegé heureusement cette ville ennemie, & attaqué ses murailles & ses forts, & que s'étant ainsi déclaré ennemi des Portugais, il ne devoit pas laisser perdre l'occasion favorable que lui offroit sa derniere victoire : qu'il devoit se souvenir des expeditions des Vice-rois des Indes, & des entreprises qu'ils avoient souvent fait sur l'isle de Sumatra : qu'ils avoient toûjours des Commandans nommez expressément pour*

pour cela même, & des troupes payées & entretenuës pour faire la guerre aux Roiaumes de cette isle : qu'enfin si ces ennemis de la liberté des Indiens, n'étoient pas alors en état de leur donner de l'inquiétude, il y avoit pourtant trop de patience, ou plûtôt de la foiblesse, à souffrir dans leur voisinage une puissance qui les menaçoit continuellement de les mettre sous le joug, & de les rendre esclaves de sa tirannie.

Le Roi d'Achem écouta ce discours avec plaisir, parce que lui & tout son peuple abhorroient la hauteur de la domination Portugaise. Il ne promit pourtant autre chose, sinon de boucher les passages, pour empêcher le commerce de Malaca, & réduire par ce moien cette ville à une grande nécessité. Il ne garda pas même le secret, puisque la nouvelle de ces négociations fut bientôt sçûë à Malaca & à Goa. Il est vrai qu'avec ses promesses il ajoûta, qu'en cas que le Roi de Ternate entreprît quelque chose de grand, & qu'il se mît en état d'étendre sa domination sur tout ce qu'il prétendoit lui appartenir de droit, il s'engageoit de son côté à faire diversion pour le favoriser, autant que cela seroit nécessaire, & que les Ports de ses Roiaumes seroient toûjours ouverts aux vaisseaux de ce Prince qui y pourroient trouver une retraite favorable en cas de besoin. Naique accepta ses offres, & conclut un Traité, faisant ensorte que les autres Rois de Sumatra s'y joignissent pour le bien commun, comme à une chose où ils devoient tous se sentir intéres-

sez. Il partit ensuite, passa le détroit de la Sonde, qui prend son nom de celui d'une ville située à l'extrémité de la Province, au Midi de la Ligne, & il arriva à la grande Java, isle fertile en drogues aromatiques & médecinales. Thomas Candish Capitaine Anglois étoit alors dans cette isle, où il étoit arrivé depuis peu, venant de la nouvelle Espagne par la mer du Nord. Le Cachil s'avança dans le païs pour visiter Candish qu'il trouva dans une ville bien peuplée, où les Anglois avoient un comptoir, & où par la permission du Roi qui étoit alors de leurs amis, ils chargeoient du Poivre qui est excellent dans cette isle. Il y a dans ce lieu-là une riviere, dont l'eau est de telle nature que si on y jette quelque morceau de bois, elle le convertit en peu de tems en pierre aussi solide & aussi dure que le sont nos cailloux. Il accompagna l'Anglois jusqu'au port de la Sonde qui se nomme Calapa : il visita ses vaisseaux, & lui fit de grandes amitiez & toutes les caresses qu'il lui fut possible. Il lui fit aussi divers presens, & entre les autres raretez, il lui donna un pavillon fait avec beaucoup d'art, & entiérement tissu de cloux de girofle de fort bonne odeur, qui n'étoient point noirs, & qui pouvoient non seulement résister au froid qu'il fait en Angleterre, mais aussi par une propriété admirable dessécher les corps trop humides de ceux qui coucheroient & dormiroient sous ce pavillon. On fait tous les jours à Ternate des experiences de cette vertu attractive du clou ; en mettant de grands

vais-

vaisseaux pleins d'eau au milieu des chambres où on le garde : car en peu de tems comme dans l'espace d'une nuit, on trouve les vaisseaux vuides & à sec. La soie de la Chine a aussi la même proprieté, c'est pourquoi les Marchands qui en ont des magasins, en mettent ordinairement les écheveaux en des lieux qui ne sont pas éloignez de l'eau, ce qui fait qu'elle devient humide, & par consequent plus pesante ; & cela sert à tromper ceux à qui ils la vendent. Le Capitaine Jean Lopez de Ribera porta un de ces pavillons de clou à la nouvelle Espagne, & en fit present au Comte Corugne qui en étoit alors Vice-roi. Après cela Naique faisant de plus grands éforts sur l'esprit de ceux en qui il trouvoit plus de résistance, tâcha d'émouvoir ceux qui vivoient paisibles & tranquiles, par la prudence & la valeur de Fernand Telles, & d'animer de plus en plus ceux qui étoient déja inquiets. Ensuite sans attendre quel fruit ses soins produiroient, il prit la route du cap de Bonne-Esperance. Il y a des gens qui disent qu'il s'embarqua dans l'isle de Java pour aller au Cap, mais il est plus vraisemblable qu'il alla encore à Malaca, & qu'il partit dans un des navires des Indes pour se rendre en Espagne. On peut même dire que cela étoit absolument nécessaire alors pour faire un tel voyage.

Dans le tems que Naique continuoit sa route, le Marquis de Sainte Croix gagna une bataille navalle contre Philippe Strossi qui étoit venu au secours de Dom Antoine Prieur de Crato, lequel se trouva aussi au

combat. Ainsi ce Marquis châtia les François, qui par des ordres ou feints ou veritables de leur Roi, s'opposoient à la juste possession de Philippe. Après sa victoire il se rendit à l'isle de St. Michel, où il fit faire justice des François qu'il avoit pris prisonniers, faisant couper la tête à ceux qui étoient Gentils-hommes, & condamnant les autres aux galéres. Strossi mourut des blessures qu'il avoit reçû dans le combat, & Dom Antoine se sauva dans un esquif, & retourna aux isles de Flandre, pour demander de nouveaux secours & en France & en Angleterre.

Cependant le Roi d'Achem executa sa promesse. Son Royaume est situé près du premier cap de l'isle de Sumatra du côté du Nord, par les quatre degrez & demi de latitude septentrionale. Ainsi ses vaisseaux pouvoient fort aisément occuper tout le détroit qui est entre Sumatra & Malaca. Ils le firent aussi avec tant de soin, qu'ils ne laissoient passer aucun vaisseau qui portât des marchandises ou des vivres à Malaca, soit qu'ils vinssent de la Chine, du Japon, de Camboie, ou des Moluques mêmes. Tous ces vaisseaux, quand il y en avoit en mer, étoient obligez de côtoier plusieurs isles, ce qui étoit d'un préjudice très-considérable pour tous les négocians. Mais le mal fut encore plus grand pour les Portugais qui étoient dans la ville de Pedir, à huit lieuës de celle d'Achem, de-sorte que la pluspart furent obligez de fuir & de se sauver à Malaca. Fernand Tellez étoit alors sur son départ de

Goa : il ne laissa pourtant pas d'apporter à ce mal les remédes convenables. Il coula bas quelques vaisseaux des ennemis, & en prit un chargé de ces petites épées ou poignards qu'ils nomment Crizes, faits à Menancabo. Il prit aussi plusieurs piéces de canon, qui étoient des machines connuës & fabriquées à Sumatra, plusieurs années avant que les Européens en donnassent connoissance à ces insulaires, & qu'ils y en eussent porté de l'Europe. C'est ce qu'on voit clairement par la victoire que les Portugais remportérent sur cette nation à ce siége de Malaca. Le Roi d'Achem envoyoit une de ses filles pour être femme du Roi de Jor qui n'est pas éloigné de Malaca, dans le païs de Siam. Entre les autres présens rares & précieux qu'il faisoit à sa fille en la mariant, il lui donnoit comme pour sa dot une piéce de canon de fonte, qui étoit plus grosse qu'aucune qu'on eût jamais vû alors en Europe. Cette machine tomba entre les mains des Portugais, aussi-bien que l'Infante qui alloit pour être Reine de Jor. Par cette prise & quelques autres que les Portugais firent, ils nettoyerent la mer de ces vaisseaux du Roi d'Achem, & cette grosse piece de canon fut mise dans un navire pour lui servir de lest, à dessein de la faire porter en Espagne, & de la faire presenter au Roi comme surprenante par sa grandeur & sa grosseur. Mais une grande tempête fut cause qu'on se trouva contraint de la laisser dans l'isle de Tercere, où on la voit encore aujourd'hui avec étonnement. La ville de Jor fut aussi prise

 par

par les Portugais qui y trouvérent quinze cens pieces de canon de fonte fort bien faites, avec des figures & des fleurs en relief, qui n'avoient rien de grossier ni de barbare.

L'Ambassadeur de Ternate se rendit à Lisbonne, où il eût audience du Roi. On n'ignoroit pas ses artifices & les négociations qu'il avoit fait en chemin, non plus que la disposition de ceux qui l'envoyoient. Néanmoins le Roi ne laissa pas de lui donner audience avec beaucoup de bonté, après qu'il eut premierement presenté ses dépêches aux Ministres d'Etat. Il fit un long discours, dans lequel reprenant les choses de loin, & dès le commencement que les Portugais étoient allez aux Moluques, il representa *la fidelité perpetuelle des Rois de ces isles, & en particulier celle du Sultan Aerio qui avoit toujours été très-exacte: qu'ainsi celui qui avoit fait tuer si injustement ce Prince n'avoit pas fait outrage seulement à ses proches & à ses peuples, mais aussi à la Couronne de Portugal même: que si on ne punissoit pas l'auteur d'un si grand crime, pour la satisfaction des Enfans & des Sujets du Mort, on pourroit croire que cet injuste attentat n'étoit pas seulement l'éfet de la passion & de la violence du Capitaine Mesquita, mais qu'il falloit que les ordres lui en fussent venus de plus haut, parce qu'en effet tout le monde comprendroit aisément que quand même Mesquita auroit agi par le commandement des Supérieurs, il étoit néanmoins de la prudence de rejetter toute la faute sur lui: qu'ainsi le Roi Cachil Babu supplioit très-humblement sa Majesté, de faire punir ce criminel d'une*

maniére

maniére exemplaire, afin que cela pût servir à contenter & à rassurer tous les Rois de l'Asie qui reconnoissent la Couronne d'Espagne : qu'en consequence de la justice qu'on accorderoit là-dessus au Roi de Ternate, & qu'il vouloit bien regarder comme une faveur dont il auroit beaucoup de reconnoissance, il promettoit de sa part de remettre entre les mains des Espagnols les forts de Ternate & de ses autres Roïaumes, & de reconnoître leur autorité comme ci-devant, ainsi qu'on l'avoit promis au Commandant Pereyra de la Cerda : que de plus il feroit connoître à l'avenir dans sa conduite & dans toutes ses actions un changement réel & effectif, qui seroit une preuve d'une sincere & veritable reconnoissance, tant pour tout ce qui regarderoit le service de sa Majesté, & la sureté des Places, qu'en ce qui concerneroit les Provinces voisines, & les autres Roïaumes dépendans de la Couronne d'Espagne, soit du côté de Malaca ou des Philippines, & autres lieux des environs : qu'outre cela il rétabliroit les Eglises & la Religion Chrétienne, & feroit beaucoup plus qu'il n'avoit promis à Pereyra. Le Roi Philippe ayant oüi la demande de cet Ambassadeur, comme s'il eût ignoré que ceux de Ternate ne méritoient pas la satisfaction qu'ils demandoient, parce que non seulement ils s'étoient fait justice à eux-mêmes, mais que de plus ils avoient passé les justes bornes de la plus rigoureuse vengeance, il fit répondre à Naique ; *que le principal auteur du meurtre d'Aerio étoit mort, mais qu'on feroit une recherche exacte de ses complices, & qu'on les feroit punir, comme le Serenissime Roi*

N 5 *Dom*

Dom Sebastien n'auroit pas manqué de le faire s'il eût vécû : qu'il faloit que Cachil Babu se disposât à rétablir toutes choses dans leur premier état, s'il vouloit obtenir grace, & sentir les effets de cette bonté Royale, qui pardonnoit aisément les injures. Aprés cela Naique eut quelques audiences particulieres, & quelques Ministres d'Etat furent chargez de négocier avec lui, & de découvrir par son moyen quelle étoit la disposition des esprits dans les Indes, lors qu'il en étoit parti.

Dans le même tems que cela se passoit à Lisbonne, Dom Gonzale Ronquillo, suivant les ordres qu'il avoit reçû d'Espagne, fit partir des Philippines dont il étoit Gouverneur, un Enseigne nommé François de Duegnas pour aller aux Moluques, afin d'examiner soigneusement à Ternate, à Tydor & à Bacham, quelle étoit la disposition des esprits, tant des Rois que de ses Sujets, & celle des Commandans & des Soldats Portugais à l'égard de l'obéissance duë au Roi Philippe. L'Enseigne partit vêtu en Chinois. Il étoit d'autant plus propre pour se bien acquiter d'une telle commission, qu'il connoissoit fort bien le païs, & entendoit les langues qui y sont en usage ; & de plus il avoit beaucoup de résolution & de fermeté, comme il l'avoit fait paroître dans ces guerres. Il découvrit avec adresse l'état des affaires à Ternate, la disposition des esprits, & les espérances qu'on pouvoit avoir de recouvrer cette place, comme aussi la fermeté & la constance de ceux de Tydor. Il prit soin de s'éclaircir & de s'assurer des ligues

ligues qu'on négocioit dans tout cet Archipélague, des intelligences que ces peuples entretenoient avec les nations Septentrionales de l'Europe, avec qui ils avoient alors un commerce familier, & des secours qu'ils attendoient de leurs flottes. Il passa dans toutes ces isles & s'y promena en qualité de Sangley, ou Chinois, voyageant dans les Tanguas ou barques des négocians Malais & de ceux des isles Philippines. Il eut donc assez de facilité d'examiner soigneusement toutes choses, de considerer l'état des forts, même d'en mesurer la grandeur, & de s'instruire de la quantité de vivres & de munitions que les Barbares y avoient, de même que de l'humeur & des inclinations de ceux qui commerçoient avec eux, ou qui les gouvernoient. Quand il fut de retour aux Philippines, son rapport & son sentiment sur ce qu'il avoit vû & examiné lui-même, furent ce qui commença de réveiller les esprits, de relever le courage, & de donner quelque esperance de pouvoir agir plus utilement de ce côté-là que par Malaca, en consolant & encourageant au moins les Portugais & les Tydoriens, qui étoient alors fort pressez par le Roi de Ternate.

Le Roi Philippe fut instruit de tout cela étant encore à Lisbonne, d'où l'Ambassadeur des Moluques étoit parti peu content de la réponse qu'on lui avoit faite. Longtems avant que cet Ambassadeur fût de retour à Ternate, le Sultan Babu y étoit mort, & peut-être que ce fut un inconvenient, & que la parole & les promesses du grand Mo-

narque que l'Indien avoit vû, auroient produit quelque heureux effet sur l'esprit de ce Prince. Par sa mort le petit nombre des Chrétiens qui étoient demeurez de reste dans ses Roïaumes, commença un peu à respirer & à reprendre courage, & si dans cette conjoncture favorable les Espagnols eussent tourné leurs armes de ce côté-là, peut-être que le seul bruit de leur venuë, leur eût ouvert le chemin à une victoire aisée. Le bruit courut que cet aveugle Roi étoit mort entre les bras d'une de ses Maîtresses, par la violence de son amour, ou pour mieux dire, par les excès de ses convoitises déréglées. Il y en a qui disent que cette femme le fit mourir par quelque philtre qu'elle lui donna, ou qu'il fut empoisonné, ce qui est le sort assez ordinaire des Tirans parmi ces peuples barbares, qui ne supportent qu'avec beaucoup d'impatience le joug d'une longue domination.

Un Frére batard de Babul lui succeda, comme le dit Cachil Tule, dans la lettre qu'on rapportera ci-après qu'il écrivoit au Gouverneur des Phillppines. Ce nouveau Roi se nomma Cachil Sultan Xaït Deni Boraca Xa. Cachil Madraxa auroït deu lui être préferé dans la succession du Roïaume, comme étant fils de la Reine Putriz. Dès que le Sultan Xaït se vit élevé à la Roiauté il offrit la paix à tous ses voisins. Là-dessus Cachil Gava Roï de Tydor alla le visiter, s'assurant tant sur l'intégrité de sa propre conscience qui ne lui reprochoit rien, que sur la parole & les promesses du nouveau
Roi

Roi. Gava fut reçû dans une des plus grandes places de Ternate, avec de grandes démonstrations de joie : puis il fut conduit sous une espéce de loge, ou cabane, assez élevée, composée de branches, & faite exprès pour y sacrifier : Oratoire assez conforme au service qui s'y devoit faire, & au sacrifice qu'on y devoit offrir. Ce lieu servoit aussi pour y rendre justice, & y donner audience aux Sujets. Après les civilitez & les cérémonies de la réception de ce Roi, ce Prince se croyant dans une entiere sureté, celui de Ternate fit un signal qu'il avoit donné aux soldats de sa garde pour executer ses ordres, & incontinent ils mirent le sabre à la main, & se jettant impetueusement sur Cachil Gava, ils le massacrérent, sans lui donner le tems ni de crier ni de se défendre. Cette cruauté est d'autant plus criminelle & plus odieuse, qu'elle étoit accompagnée d'une noire ingratitude, puisque ce Roi avoit été cause par ces solicitations, qu'on avoit mis le Sceptre de Ternate entre les les mains de Sultan Xait, contre le sentiment & les intentions de ses Oncles. C'est ainsi que la grandeur des bienfaits attire la haine des ames ingrates, qui ne se sentent pas capables d'une reconnoissance égale aux faveurs qu'elles ont receu ; alors rien ne leur paroît plus desagréable que la presence de leur bienfaiteur qui semble leur reprocher secrétement leur ingratitude. La fureur du Roi de Ternate n'en demeura pas là : il en fit aussi sentir les éfets aux parens, aux amis & aux Serviteurs du Mort, qui n'eurent pas le

se tems de se sauver à Tydor ou ailleurs. Ils furent tous ou tuez, ou retenus prisonniers. Cette cruauté que quelques uns attribuent à Cachil Babu pere de Xait, réconcilia ce meurtrier avec ses Oncles. Il leur proposa comme en confidence les invasions qu'il avoit dessein de faire en deux endroits en même-tems, leur representant qu'il étoit de consequence & que les Sujets reconnussent leur Seigneur, & qu'il fortifiât ses isles, en y faisant bâtir des forts dans les lieux les plus importans & les plus élevez : que comme ils étoient & ses Oncles & des personnes de mérite & de poids, qui avoient beaucoup de crédit & d'autorité dans tous ses Roïaumes, il lui sembloit à propos, & même juste & nécessaire, que tous ses Sujets vissent l'union & la bonne intelligence qui étoit entre eux & lui. Il exalta leur valeur, les aveuglant par les grandes loüanges qu'il leur donnoit, afin qu'il ne pénetrassent pas ses artificieuses intentions. Ainsi il trouva le secret de les séparer sous le prétexte spécieux de leur commettre, comme à des personnes d'une grande capacité, la direction des fortifications qu'il vouloit faire en divers endroits. Pour lui il se chargea de faire en personne la guerre aux Tydoriens.

Cependant dès qu'on eût appris à Tydor la mort du Roi, on choisit un de ses Fréres pour régner en sa place. Celui-ci gouverna l'Etat avec beaucoup de prudence & de vigueur, & demeura toujours bien uni avec les Portugais. Neanmoins le Roi de Ternate ne laissa pas de lui prendre quelques

lieux

lieux fortifiez, que Dom Pedro d'Acugna a depuis fait remettre par les ordres du Roi d'Espagne, à celui qui régne aujourd'hui à Tydor. Ce frere de Gava vécut peu d'années, pendant lesquelles Cachil Mole, qui étoit enfant quand son pere fut assassiné, sentoit croître en son cœur le desir de venger sa mort, à mesure que lui-même croissoit & avançoit en âge. Il avoit toûjours cela dans l'esprit, & ne cessa jamais d'y penser & d'en chercher les moyens, jusques à ce qu'il en fût enfin venu à bout. Cependant le nouveau Roi de Tydor, avec le secours des Espagnols qui étoient dans ses forts se mit en état de se défendre, & même d'attaquer ses ennemis. Ils attendoient du secours de Goa, où ils ne doutoient pas que dans le dessein de recouvrer Ternate, on ne jugeât absolument nécessaire de conserver Tydor, & par consequent de le secourir. Ils se défendirent donc avec beaucoup de courage & de vigueur contre un ennemi dont les forces étoient beaucoup supérieures aux leurs, soit pour le nombre des combattans, soit pour la commodité des vivres, des munitions & des armes. Hector Brito étoit parti de Goa, avec un galion pour les aller secourir, ainsi qu'on l'apprit à Tydor, & on sçut aussi en même-tems qu'il avoit été poussé par la tempête sur une côte qui étoit par le travers de l'isle de Borneo, où il étoit encore affalé. Le Roi fit armer quatre carcoas, & s'y embarqua lui-même pour aller au devant de lui : mais les vents contraires le repousserent aussi malgré lui vers

vers son isle. Le Roi de Ternate qui observoit soigneusement toutes les démarches de son ennemi, ne crut pas devoir perdre une occasion qui lui paroissoit favorable, & pour en profiter il ne voulut se fier à personne qu'à lui-même. Il s'embarqua donc, & fit armer neuf carcoas, où il mit autant de monde qu'elles en pouvoient porter: puis il s'avança pour couper le passage au Roi de Tydor, & le combattre. Les Tydoriens se défendirent avec beaucoup de courage, & le combat fut rude & opiniâtré, selon la haine implacable qui régne entre ces deux nations. Mais enfin le Roi de Tydor fut pris en combattant vaillamment, & presque tous ses gens furent ou tous tuez, ou fort blessez. Ce fâcheux succès affligea également les Indiens & les Portugais, qui tous aimoient ce Prince. Ils tâcherent de rassembler ceux qui s'étoient sauvez de la défaite, & le plus grand nombre d'autres gens qui leur fut possible, puis ils allérent offrir leurs services à Cachil Alèazan qui étoit un jeune homme de grande esperance, & frere du Roy prisonnier. Il accepta leurs offres, & sçût, par sa prudence & sa bonne conduite, si bien gagner l'esprit & le cœur des Tydoriens, pour les affermir dans la fidélité, qu'il fit ensorte qu'il ne s'en trouva aucun qui manquât à son devoir. La suite fit connoître que ses précautions avoient été fort nécessaires, parce que le vainqueur, avant que de retourner à Ternate, fit un tour dans toutes les isles de son ennemi, tâchant par toutes sortes de moyens d'engager les habitans à le reconnoître

noître pour leur Seigneur, & de lui prêter serment de fidélité, leur faisant voir leur Roi prisonnier, dont la vie dépendoit de lui, & qu'il pouvoit faire mourir quand il lui plairoit. Neanmoins les peuples du Royaume de Tydor se trouvant assez bien fournis des choses nécessaires, crurent qu'ils pouvoient sans peril faire paroître l'aversion & l'animosité qu'ils ont naturellement contre ceux de Ternate. Ils ne voulurent rien écouter, & mépriserent avec leur férocité ordinaire, & les prieres & les menaces qu'on leur faisoit.

Le Sultan Xait voyant que toute l'ostentation qu'il faisoit de sa victoire étoit inutile, & que la vûë du Roi captif ne produisoit non plus aucun éfet, remit à la voile pour se rendre à Ternate. Il fut reçû au bruit de leur Musique barbare de clairons, de timbales, de tambours, à leur maniere, avec des cantiques qu'ils ont accoutumé de composer pour de semblables occasions. Sur leurs carcoas, & particulierement sur celle du Roi, on voyoit des piques plantées à la prouë, à la poupe, & dans tous les hauts du vaisseau, avec les têtes & les autres membres des Tydoriens tuez dans les combats; ce qui est la maniere ordinaire de leurs trophées. Ils font des cranes de leurs ennemis des vaisseaux à boire, ainsi qu'Herodote le rapporte des Scytes, & Tacite des Allemans, parmi lesquels cela étoit comme une marque & une ostentation de leur noblesse. Xait ne voulut pas faire mettre le Roi de Tydor dans quelque fort, ou dans une prison ordi-

ordinaire, craignant qu'il ne trouvât quelque moyen de s'en sauver : mais il le fit enfermer dans une maison forte qu'il changea expressément en prison, & il le faisoit garder soigneusement par des insulaires de Gilolo bien armez. Quelquefois il témoignoit le vouloir traiter avec beaucoup de rigueur, & d'autrefois il faisoit paroître de la douceur & de la bonté pour lui. Mais comme on connoissoit son penchant à la cruauté, il n'y avoit presque personne qui ne crût voir bien-tôt finir la vie du Roi prisonnier. Il est vrai pourtant que quelques-uns jugeoient qu'il pourroit avoir quelques égards pour l'Infante de Tydor, & que cela lui feroit peut-être moderer sa vengeance. Hector Brito Capitaine d'un galion, territ alors à Tydor : mais sa venuë ne fut pas capable de rétablir entiérement le mauvais état des affaires, bien qu'elle encourageât ceux du fort à la persévérance, & qu'au moins elle relevât un peu l'honneur & les esperances du parti affoibli, obligeant le Roi de Ternate à écouter quelques propositions d'accommodement. Mais enfin ce dont on n'avoit pû venir à bout ni par la force des armes, ni par l'adresse des négociations, fut heureusement achevé par la hardiesse d'un Amant.

L'Infante Quisayra étoit sœur de Gapabaguna Roi de Tydor alors prisonnier à Ternate. Cette Princesse étoit belle, & elle eut assez bonne opinion de sa beauté pour en esperer un succès que tout le monde regardoit comme très-important pour plusieurs

sieurs raisons qui se presentoient alors, savoir la liberté du Roi son frere. Elle étoit assurée que le Roi de Bacham avoit de l'amour pour elle, aussi bien que celui de Siam qui étoit un brave & vaillant jeune homme. Elle savoit encore que celui de Ternate, l'ennemi capital de son païs, n'étoit pas insensible à ses charmes, & que de même elle étoit aimée par les principaux Sangiacs de Tydor qui étoient ses parens. Elle avoit l'adresse de ménager tous ces Amans, en leur donnant quelques esperances qui ne l'engageoient à rien, & ne laissoient pas d'entretenir leur amour, & de l'enflammer de plus en plus. Pour venir à son but elle déclara publiquement qu'elle épouseroit celui qui remettroit en liberté le Roi son frere, & le lui ameneroit vivant ou mort. Cette derniere expression tendoit à ses fins. Une telle promesse produisit son éfet, & ne manqua pas d'exciter plusieurs de ses Amans à se mettre en état de la meriter par cet endroit. Cependant il faut remarquer qu'en se proposant ainsi elle-même pour prix à celui qui réüssiroit dans cette entreprise, sa principale vûë étoit d'y engager un Cavalier Portugais qu'elle aimoit tendrement. C'étoit Ruy Diaz d'Acugna Commandant de la forteresse de Tydor. Cette Princesse croyoit fortement qu'il entreprendroit de mettre le Roi son frere en liberté, & que par ce moyen elle auroit un prétexte honnête, auquel il n'y auroit rien à dire, de se marier avec lui, en satisfaisant également à sa promesse & à son amour. Ce n'est pas qu'on ne soup-

çon-

çonnât qu'il y avoit déja entre eux non-seulement une grande intelligence, mais même quelque engagement secret. On savoit qu'ils s'étoient vus & entretenus plusieurs fois dans la maison de Quichana Tante de Quisayra, où Ruy Diaz alloit souvent, & que par l'entremise & le consentement de cette Tante, la Princesse de Tydor avoit promis de se faire Chrétienne pour épouser ce Gentil-homme Portugais. Cela n'empêcha pas pourtant que plusieurs de ses rivaux ne se remuassent dans cette occasion : & que le Roi de Ternate se flattant de l'espérance de posseder Quisayra en vertu de sa promesse, ne lui offrît pour cela de remettre le Roi son frere en liberté. Mais elle ne voulut en aucune maniere écouter ses promesses, parce qu'elle le haïssoit, & qu'elle craignoit autant ou plus de lui avoir cette obligation, qu'elle souhaitoit passionnément de l'avoir à Ruy Diaz. On voit par cet exemple ce que peut une grande passion pour ouvrir l'esprit, & rendre ingénieuses les personnes les plus grossiéres & les plus barbares. Le Roi de Ternate méprisé, se vangea sur celui de Tydor qu'il fit resserrer plus étroitement, & qu'il chargea même d'une pesante chaîne, prenant de nouvelles précautions, afin qu'on ne pût le tirer de ses mains malgré lui.

Cachil Salama, Sujet & proche parent du Roi prisonnier, avoit donné plusieurs preuves de son courage dans les guerres précedentes. Il étoit passionnément amoureux de Quisayra. Il ne faisoit pourtant aucun semblant de se

remuer

remuer dans cette occasion : mais il sembloit attendre patiemment ce que les autres entreprendroient. Cependant il faisoit secrétement & sans bruit les préparatifs qu'il jugeoit nécessaire pour une entreprise qui n'étoit pas sans de grandes difficultez. Mais il fit voir que rien n'est impossible à un Amant passionné, qui sçait se posseder & garder pour quelque tems le silence. Il fit préparer une petite barque qu'ils nomment Baroto dans leur langue, & il s'y embarqua une nuit avec cinq soldats Tydoriens en qui il avoit beaucoup de confiance. Il traversa promptement le détroit, & ayant abordé à Ternate il laissa sa barque dans un lieu écarté, où elle ne pouvoit pas être aisément découverte. Il en sortit seul, y laissant ses gens tout prêts pour executer ses ordres au premier commandement qu'il leur feroit. Cachil Salama entra ainsi dans la ville & se mêlant parmi la foule des Marchands & de ceux qui alloient & venoient pour leurs affaires, il se rendit dans le lieu le plus peuplé qu'on nomme Limathao, où ayant choisi l'endroit qui lui parut le plus convenable pour l'execution de son dessein, il mit secretement le feu à une maison. Elle fut bientôt embrasée, & les flammes s'élevant déja par dessus le toit menaçoient la ville d'un grand incendie. Quand il vit que la chose reüssissoit selon ses desirs, que le peuple accouroit de toutes parts pour apporter de l'eau, & tout ce qu'on jugeoit nécessaire pour éteindre cet embrasement & empêcher qu'il ne passât outre, il retourna vers sa bar-

barque, par-derriere le quai qui est dans cette isle, puis s'étant avancé vers l'autre côté du fort il fit sonner l'alarme pour augmenter le trouble & la confusion. Après cela il sortit pour la seconde fois de sa petite barque, & marchant seul avec son sabre, il donna ordre à trois des siens de le suivre à quelque distance. Il trouva la prison où le Roi de Tydor étoit gardé presque abandonnée, parce que la plûspart des gardes avoient couru au secours de la maison embrasée. Il y entra donc hardiment, rompant les portes & les serrures, & arriva à la chambre du prisonnier, qui ne pouvant presque croire ce qu'il voioit, lui demanda avec étonnement d'où venoit qu'il étoit là, & si la forteresse de Tydor étoit perduë? Le Cachil lui répondit, qu'il se dépêchât & se mit en état de sortit avec lui, & qu'après cela il satisferoit à ses demandes, mais que s'il refusoit de le suivre il lui couperoit la tête à l'heure même. Ensuite prenant la chaîne du Roi pour lui aider à la soutenir & à la porter, & les trois Tydoriens se joignant à eux, il sortirent de cette maniére, s'ouvrant vigoureusement le passage par les armes, & tuant ceux qui voulurent s'opposer à leur sortie. Ils traverserent quelques ruës avec la même résolution, & le sort favorisa si bien leur courage, qu'ils se rendirent heureusement au port, & se jetterent promtement dans leur barque. Ils n'y furent pas plûtôt qu'ils ramérent de toutes leurs forces. On peut faire remarquer ici en passant, que les Rois

mêmes

mêmes de ces isles savent fort bien manier la rame, & que c'est un exercice qu'ils font quelquefois par plaisir & sans aucune nécessité, se faisant autant d'honneur de savoir bien ramer & faire toute la manœuvre d'un vaisseau, que nos Gentilshommes s'en font ordinairement en Espagne de savoir bien piquer & manier un cheval. Les Tydoriens eurent bien-tôt traversé le canal qui sépare les deux isles. Ils furent poursuivis par quelques barques legeres de Ternate, qui ne les purent joindre, parce qu'elles ne furent pas assez promtement prêtes, & qu'ils avoient déja de l'avance. Ainsi ils arriverent heureusement & à l'improviste à Tydor, où on ne les attendoit pas. Le bruit de cette avanture & de leur arrivée y fut bien-tôt répandu, & quand on en fut pleinement assuré, on fit battre ces especes de tambours qui sont dans les Mosquées, & sonner ces cloches au son desquelles les habitans des Moluques s'assemblent. Ce fut une réjoüissance générale. Mais on n'oublia pas de se tenir soigneusement sur ses gardes, & d'être toujours en état de prendre promtement les armes en cas de besoin. On entendoit retentir de toutes parts le nom de Cachil Salama, & on l'appelloit hautement de libérateur de Tydor, en répétant souvent ces mots, *Neza Maluco, Neza Maluco*, qui signifient dans la langue du païs, *La lance du Roiaume*, voulant marquer par-là qu'ils le regardoient comme le protecteur & l'appui de sa Patrie.

L'Infante Quisayra étoit la seule qui s'af-
fligeoit

fligeoit dans cette occasion, ne pouvant prendre part à la joie publique, à cause de la promesse qu'elle avoit fait d'épouser celui qui délivreroit le Roi son frére. Cette promesse avoit été faite en termes généraux; bien que dans l'intention de la Princesse elle regardât seulement Ruy Diaz d'Acugna en particulier. Elle ne put s'empêcher de faire assez clairement connoître cette vérité, lors que Cachil Salama la pressa avec d'autant plus d'instance & de liberté, de tenir sa parole, qu'il se sentoit appuïé du consentement & de la faveur du Roi. Sans refuser absolument, elle éloignoit autant qu'il lui étoit possible, sous quelques prétextes les plus spécieux qu'elle pouvoit trouver, cherchant occasion d'entretenir là-dessus Ruy Diaz pour lui reprocher sa froideur & son peu d'empressement, & pour tâcher, en l'irritant, de l'engager à se défaire de Salama. Elle n'eut pas de peine à se satisfaire. Elle vit son Amant chez sa Tante, qui étoit le lieu de leur rendévous ordinaire. Cette entrevuë se passa en plaintes & en larmes de la part de Quisayra, & en de grandes excuses de celle de Ruy Diaz. Mais enfin la paix fut faite sans beaucoup de peine entre ces deux Amans, & elle fut accompagnée de complots contre la vie de Salama. Roque Pigneyro, jeune homme qui passoit pour être brave, & qui étoit neveu du Commandant, & confident de son amour, avoit été témoin de leurs précedentes conversations, & Quisayra lui découvroit assez librement ses pensées; ce qui donna occasion

à Pig-

à Pigneyro de dire un jour à cette Princesse avec beaucoup d'artifice, *qu'il trouvoit son Oncle froid comme à l'ordinaire, & qu'ayant eu si peu d'empressement pour la mériter en procurant la liberté du Roi son frére, il ne croyoit pas, à lui parler franchement, qu'il en eût davantage pour executer la promesse qu'il lui avoit faite touchant Salama. Il ajoûta, que si elle vouloit se fier en lui, & le recevoir en ses bonnes graces au lieu de Ruy Diaz, pour punir son ingratitude, non seulement il lui promettoit de tuer le Cachil, mais aussi son propre Oncle: que jusques-là il n'avoit osé par plusieurs raisons lui découvrir sa passion, mais que croyant avoir suffisamment satisfait à toutes ses obligations; il n'y avoit plus aucune considération humaine qui dût l'empêcher de lui déclarer comme il faisoit, qu'il se donnoit entiérement à elle.* Pigneyro fut écouté, ce qui approche d'être admis, & s'il ne reçut pas un ordre précis de tuer son Oncle, il pût au moins aisément remarquer que son discours avoit fait quelque impression sur l'esprit de l'Infante, & diminué l'estime & l'attachement qu'elle avoit eu jusques-là pour Ruy Diaz.

Cependant Cachil Salama, qui observoit soigneusement tout ce qui se passoit, & ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer à le faire parvenir à son but, faisant réflexion sur les causes du retardement de la Princesse, crut deviner à peu près la verité. Il est difficile de tromper longtems un Amant en pareil cas. Pour s'éclaircir entierement de ses soupçons, il trouva moyen de gagner une

une femme de chambre, qui le cacha dans l'appartement où couchoit Quisayra. Lors que tout le monde fut retiré & que le silence regnoit dans le palais, Salama alla se présenter à l'improviste aux yeux de l'Infante. Elle en fut si surprise qu'elle ne put cacher son trouble : mais s'étant un peu remise, elle prit la résolution de se défendre en cas qu'il voulût lui faire quelque violence. *Elle le menaça de s'écrier & de faire venir du monde, se plaignit, versa des larmes, & lui représenta le tort qu'il alloit faire à sa réputation, parce que ceux qui l'auroient vû entrer ou le verroient sortir, ne manqueroient pas de faire d'elle des jugemens fort desavantageux à son honneur.* Salama lui répondit avec beaucoup de soumission, & s'étant mis à genoux devant elle, il l'assura *que son dessein n'avoit jamais été de lui faire le moindre outrage, mais seulement de la faire souvenir de sa promesse & de son engagement : qu'au reste puis que personne n'ignoroit qu'il devoit être son mari, il importoit fort peu qu'il fût vû ou non : que l'éloignement qu'elle faisoit paroître pour l'accomplissement de leur mariage, & les prétextes qu'elle cherchoit pour le différer, faisoient bien plus de tort à sa réputation, parce que tout le monde regardoit cela comme une affectation qui couvroit quelque mistére : mais que pour lui témoigner son respect, & lui faire connoître la droiture de ses intentions par son obeissance, il étoit prêt de sortir.* Il sortit en éfet dans le moment, & la délivra de toutes ses craintes. De son côté elle lui fit des honnêtetés & des remerciemens de ses maniéres res-

pectueuses, qui lui firent concevoir beaucoup d'esperance. Quand il fut sorti l'Infante faisant sérieusement réflexion sur la retenuë & la sage modération de cet Amant, qui lui avoit donné d'ailleurs des preuves si réelles & si importantes de son amour, elle ne put s'empêcher de concevoir pour lui des sentimens d'estime, & même d'affection, qui l'auroient fait consentir à l'épouser, quand elle n'y auroit pas été obligée par sa promesse.

Pendant que cela se passoit, Pigneyro passionnément amoureux de Quisayra fit perir Ruy Diaz, soit pour le punir de la froideur qu'il faisoit paroître pour une Princesse qui lui avoit témoigné tant d'affection, soit pour se délivrer lui-même d'un rival aimé, ou peut-être par ces deux motifs joints ensemble. Ce jeune homme, après la mort de son Oncle, allant au palais pour en porter la nouvelle à l'Infante, & lui faire valoir ce qu'il venoit d'exécuter pour l'amour d'elle, il arriva que le Cachil Salama y alloit aussi en même-tems pour rendre visite à sa Maîtresse. Il rencontra Pigneyro qui sortoit de l'appartement de l'Infante. Il mit aussi-tôt le sabre à la main, & attaqua le jeune Portugais avec fureur. Celui-ci qui étoit brave, & animé dans cette occasion par son amour se défendit avec beaucoup de courage: mais comme le Cachil n'étoit ni moins vaillant, ni moins amoureux, & qu'un mouvement de jalousie le rendoit alors plus furieux, dès les premiers coups il fendit la tête à son ennemi, qui tomba mort à ses piez.

Incontinent après Salama entra dans la chambre de l'Infante, à qui il persuada sans beaucoup de peine de sortir avec lui : si bien qu'ils abandonnérent le palais plein de trouble & de confusion, pour ce qui venoit d'arriver. Ils se mirent tous deux dans la barque qui avoit amené le Cachil, & peu de tems après ils se mariérent du consentement du Roi & de tout le Royaume. Les amours de Quisayra coûtérent ainsi la vie à deux braves Gentils-hommes Portugais. On laisse à ceux qui se piquent de bien savoir les régles de la galanterie, & de connoître la force d'une violente passion, de faire l'apologie de ces Amans, ou de blâmer ce qu'ils trouveront à redire dans leur conduite. On sçait que la nation Portugaise ne fait pas moins de cas de l'honneur qu'on acquiert ou qu'on perd dans les avantures amoureuses, que la Gréce en faisoit autrefois des victoires remportées aux jeux Olympiques. Mais sans vouloir nous mêler de faire nos réflexions là dessus, nous laisserons aux Lecteurs la liberté d'en faire tel jugement qu'il leur plaira.

Les Portugais furent fort sensibles à la mort dès leurs, & regardérent cela comme une affaire qui intéressoit toute la nation. D'ailleurs il arriva dans ce tems-là qu'un Portugais ayant tué par hazard un cheval qui appartenoit au Roi de Tydor, & qu'il estimoit beaucoup, ce Prince en fut si irrité qu'il fit prendre celui qui avoit fait la chose, sans vouloir écouter aucunes excuses, ni se contenter d'aucune satisfaction.

Cela

Cela fut cause dans la suite, que Cachil Mole trouva plus de faveur que Cachil Cota, bien que ce dernier fut l'aîné & fils de la Reine qu'on nomme Putriz. On allégua contre Cota qu'il étoit ami du Roi de Ternate, & qu'il avoit dessein de s'allier avec lui, ce qui fit que Mole aiant plus de partisans, fut déclaré Roi de Tydor, comme on le verra bien-tôt.

Les galions de Portugal arrivérent à Malaca. Cachil Naique qui retournoit d'Espagne s'y étoit embarqué. Il fut obligé de demeurer quelques mois à Malaca, en attendant la monson favorable, & quand elle fut venuë, il se rendit heureusement à Ternate, ayant sollicité & engagé autant qu'il lui fut possible les habitans de l'isle de Java, & ceux d'Achem & de Borneo, à ne point souffrir dans leur païs la domination Espagnole. Il n'apportoit pas de la part de Philippe une réponse fort agréable. Outre cela il trouva en arrivant que le Roi Babu qui l'avoit envoié, étoit mort, & que celui qui lui avoit succédé, n'avoit non seulement aucune intention de rendre aux Portugais les forts qu'on leur avoit ôtez, mais que même, s'il lui eût été possible, il auroit souhaité d'abolir entiérement leur nom & leur mémoire, & de ne laisser aucune trace de leur domination en ces païs-là. Pour en venir à bout il s'étoit allié avec les Anglois, que Naique trouva établis dans l'isle, avec quelques autres nations Septentrionales, de sorte qu'ils en étoient à peu près les maîtres. A cinq lieuës de Ternate il y avoit un vaisseau

ſeau Anglois à l'ancre, qui étoit là dans l'attente de deux autres qui étoient venus de conſerve avec lui. Ils arrivérent tous trois au port, où ils débarquérent avec autant de liberté qu'ils auroient pû faire à Londres, & furent fort bien reçus du Sultan de Ternate, qui leur permit d'établir un comptoir dans la ville, & d'y laiſſer des Commis, qui ſous le prétexte du commerce ſe rendirent autant ou plus puiſſans & plus maîtres que les naturels du païs. Ils ſe ſeparérent pour aller en différens endroits, raſſembler une grande quantité de clou, qu'ils troquoient pour d'autres marchandiſes qu'ils avoient apportées. Le vingt & uniéme d'Août, ils firent partir leurs navires chargez de girofle & de ces pignons qu'on appelle communément, pignons des Moluques, ayant fait de l'une & de l'autre de ces deux choſes d'excellentes conſerves. Sur ces vaiſſeaux s'embarquérent auſſi des Ambaſſadeurs, avec des inſtructions & des lettres, tant pour la Reine Elizabet, que pour le Prince d'Orange, & des préſens pour tous les deux, conformes à leur rang, & compoſez des choſes les plus rares & les plus précieuſes de ces païs-là. Le Roi de Ternate leur donna ordre d'offrir de ſa part à la Reine d'Angleterre, de la reconnoître en qualité de ſon vaſſal, & de lui faire hommage de ſon Roiaume pour la continuation du commerce, & d'offrir auſſi au Prince d'Orange ſon amitié. Ces Ambaſſades furent bien reçuës & produiſirent leur éfet: mais on ne voioit pas pour cela plus de jour, ni plus d'eſpé-

d'esperance de rétablir le Christianisme en ces païs-là. La persécution contre les Chrétiens y devenoit de jour en jour plus violente & plus cruelle, le Roi de Ternate ayant fait venir dans son Royaume un grand nombre de faux Docteurs Arabes & Persans, Ministres & Prêtres de la Secte de Mahomet, pour l'affermir & la fortifier de plus en plus.

Cependant ce Prince avoit appris par ses espions, qu'on disoit publiquement aux Philippines, qu'on porteroit la guerre dans son païs par ce côté-là, & que le Roi d'Espagne avoit promis que l'union de sa Couronne avec celle de Portugal, uniroit aussi les forces de ces deux Royaumes, pour punir la desobeissance & la rebellion des Tirans des Moluques. Ainsi il prenoit toutes sortes de soins & de précautions pour se faire autant d'amis qu'il lui étoit possible, & ne négligeoit ni ne méprisoit aucun ennemi, quelque foible qu'il parût. Ce fut par ces motifs qu'il reçût favorablement les nations de l'Europe dont on vient de parler, & leur permit d'établir des colonies dans son païs, se liguant aussi avec les Idolâtres & les Mahometans, qui abhorrent les Espagnols comme leurs ennemis communs. Les vaisseaux Anglois alloient alors souvent aux Indes, en ouvrant le passage & en facilitant le chemin par leur exemple, aux Hollandois & aux François : ce qui fit que dans la suite ces nations ne craignirent pas d'entreprendre ces longs voyages, & d'abandonner leur Patrie pour aller chercher des trésors dans des païs éloignez.

Le Roi de Tydor Sultan Capabaguna ne joüit pas long-tems de sa liberté. Il eut une violente attaque un jour qu'il étoit en festin. Quelques-uns crurent qu'on lui avoit donné un poison lent : car comme il étoit fort sobre & fort retenu dans son manger, on ne pouvoit attribuer à son intempérance les symptômes extraordinaires qui parurent dans son mal. Il avoit de grandes convulsions, il faisoit des contorsions de bras & des grincemens de dents tout à fait étranges, perdant entiérement le sentiment & la connoissance, à peu près comme il arrive dans des attaques d'épilepsie ou d'apoplexie, qui sont des maladies causées ordinairement par trop de plenitude, qui vient souvent des excès qu'on fait dans le boire & dans le manger. Il revint un peu de cette premiere attaque, mais il alla toûjours ensuite en s'affoiblissant peu à peu, & cette langueur mortelle le conduisit au bout de quelque tems au tombeau. Cachil Cota lui devoit succéder selon l'ordre, mais ses intelligences avec le Roi de Ternate le rendirent suspect. Ainsi tout le monde se déclara si formellement en faveur de Cachil Mole son frere, qu'il n'y eut aucune apparence ni aucun moyen de pouvoir lui disputer la succession. On representoit souvent à ce jeune Prince la maniere cruelle & barbare dont son Pere Cachil Gava avoit été tué ; & comme ces desirs de vengeance qu'on allumoit dans son cœur pouvoient être de quelque utilité dans la suite pour le recouvrement de Ternate ; lors que Capabaguna oncle de Mole mourut,

rut, qui fut le vingt-neuviéme d'Avril de l'an mil cinq cents quatre vingt dix-neuf, le Commandant Portugais Ruy Gonzalez de Sequeyra entra dans le Palais, & fit reconnoître & proclamer Roi Cachil Mole, qui avoit toujours été fort ami des Portugais, & grand ennemi du Roi de Ternate. Après que cela fut fait ce Commandant envoya incontinent le Capitaine Palma aux Manilles, pour y porter cette nouvelle, & y rendre un compte exact de l'état où se trouvoient alors les Moluques, tant à l'égard des munitions & des préparatifs, que du penchant & des dispositions des peuples. On savoit que les Espagnols se préparoient alors dans les Philippines pour entreprendre la guerre contre le Roi de Ternate, & pour détruire ces retraites de Sectaires, où plusieurs erreurs & superstitions étoient publiquement prêchées & enseignées, & particuliérement celles de Mahomet. Outre que depuis l'an mil cinq cents quatre vingt cinq que les Holladois commencérent à infester ces mers, jusques à ce tems ici, ils n'avoient pas cessé d'y mettre des gens de leur Secte, & d'y envoyer des Pirates. Par ce moyen ils tirent les trésors de l'Asie, & y laisse à la place leur fausse Doctrine qui empêche qu'on ne réüssisse comme on auroit pû faire à l'avancement de la salutaire conversion de tant d'ames.

Il sembloit qu'il y eût quelque fatalité dans l'oubli & la négligence que les Gouverneurs de Goa faisoient paroître à l'égard des Moluques. Car pendant plusieurs années

ils agirent comme si ces isles n'eussent jamais été, ou qu'au moins ils n'y eussent pris aucun intérêt. Ils retardoient ou refusoient même absolument le secours ordinaire qu'on avoit accoutumé d'y envoyer, abandonnant entiérement les Commandans & les Places qui y étoient. L'union des deux Couronnes de Castille & de Portugal ne les fit point changer de conduite à cet égard : mais quand on apprit en Espagne les victoires du Commandant Legaspe, dans les isles de Luçon qu'il nomma les Philippines, le Roi Philippe Second, que son zele portoit à envoyer des Prédicateurs Evangéliques en divers endroits du monde, jugea à propos, comme on le verra cy-dessous, que les Moluques & quelques autres lieux sentissent les fruits avantageux de l'autorité qu'il avoit dans leur voisinage. On hâta ce dessein autant qu'il fut possible, & neanmoins les accidens qui retarde souvent les grandes entreprises firent que les effets ne répondirent pas au projet. Mais le tems a fait enfin connoître que la résolution avoit été fondée sur de bonnes raisons, & prise fort à propos. Pour faire bien comprendre ces raisons, on juge néceſſaire, avant que de venir au détail particulier de ce qui se passa là-dessus, de dire quelque chose des dispositions, des inclinations, de l'état & des circonstances où se trouvoient alors les Nations voisines. Plusieurs Histoires écrites tant en Latin, qu'en nos langues vulgaires de l'Europe, ont traité de la même matiére, c'est pourquoi nous nous croyons justement

tement dispensez de nous y étendre beaucoup.

Le Païs des Sinois qu'on nomme communément Chinois, est situé à l'extrémité du continent de l'Asie, entouré à l'Orient & au Midi de l'Ocean. Les Anciens lui donnoient le nom de ces mêmes peuples qu'on nomme aujourd'hui Chinois, & qu'ils appelloient Seres. A l'Occident ce même païs est borné par les Indes Orientales, & au Septentrion par celui des Messagettes & Scythes, qu'on nomme maintenant la Tartarie. Les Ecrits, les Annales, & les traditions anciennes des Chinois disent, que leur Empire a été autrefois beaucoup plus étendu qu'il n'est à present. A cela s'accordent aussi fort bien les vestiges qui restent encore de plusieurs grands & superbes édifices, dont les ruines font aisément juger qu'ils devoient être d'une grande magnificence, outre quelques villes entiéres qui malgré la longueur du tems subsistent quoi que dépeuplées, comme on le voit encore dans quelques endroits des Provinces que ces peuples retranchérent de leur Empire. Il y en a plusieurs dont le nom même marque assez qu'elles tirent leur origine des Chinois. Ce grand & vaste Empire se sentant, pour ainsi dire, chargé de son propre poids, & accablé de sa grandeur, on jugea expédient pour sa sureté d'en retrancher volontairement quelques parties, à peu prés comme un malade sage & prudent ne craint pas de perdre une partie de son sang pour le recouvrement de sa santé. On dit quelque chose de sembla-

ble des Carthaginois, lors qu'ils se trouverent en de pareilles circonstances. L'empire des Chinois se réduisit donc de lui-même dans des bornes plus étroites, & plus proportionnées à la capacité de l'esprit humain, afin que tous les membres pussent plus facilement participer aux salutaires influences du Chef, & qu'ils ne se trouvassent pas hors de la sphére de son activité. On fit publier des Edits rigoureux, portant défenses à toutes sortes de personnes de sortir de la Chine, sans une permission expresse du Magistrat. Les Chinois ayant ainsi abandonné des Provinces de fort grande étenduë, elles demeurerent exposées à la tirannie du premier occupant, & après de longues guerres elles tomberent enfin en la puissance de ceux qui se trouverent les plus forts. C'est-là, dit-on, l'origine des Rois des Indes, qui dans les commencemens étoient obligez d'avoir toûjours les armes à la main, pour se défendre les uns des autres, n'y ayant aucune fidelité ni aucune bonne foi qui les mît à couvert des insultes de leurs ennemis, jusques à ce qu'enfin ils se vissent assujettis par une puissance plus grande que la leur. On compte dans la Chine quinze grandes Provinces, ou Roiaumes qui sont situez près de la mer, & ont chacun sa ville capitale, & il y en a encore d'autres plus avant en terre. La plus grande partie de ce païs est dans un climat fort temperé, & joüit d'un Ciel pur & serein, d'un bon air, la lumiere du Soleil n'y étant que rarement offusquée par des vapeurs grossieres. Cela fait que la terre

terre y est fertile, & qu'on y peut faire chaque année deux ou trois récoltes, l'industrie & les soins des habitans aidant aussi beaucoup cette fertilité naturelle du terroir.

Ce païs est fort peuplé, & les hommes y multiplient & y croissent beaucoup en nombre, d'autant plus qu'il leur est défendu, comme on l'a dit, d'en sortir & d'aller s'établir en d'autres lieux. Il n'est permis à personne de vivre dans l'oisiveté, & ceux qui le voudroient faire seroient, non-seulement exposez aux reproches & aux injures de leurs voisins qui leur en feroient honte, mais ils seroïent châtiez & punis, conformément à la coûtume & aux loix qui ordonnent des peines contre la faineantise. Aussi les laboureurs ne laissent-ils pas un seul pouce de terre inculte. On voit dans les valées & sur les côtaux des vignes & des pins: les campagnes sont pleines de riz, d'orge, de froment & d'autres especes de grains utiles à la vie de l'homme. Les Chinois ne se servent pas des raisins pour en tirer du vin comme nous faisons, mais ils les gardent pour manger, & ils ont une espece d'herbe nommée Chia, qu'ils aprêtent, & dont ils font une liqueur chaude & saine, qu'ils boivent ainsi que font les Japonnois. Cette boisson les préserve des caterres, de la migraine, & des fluxions sur les yeux; de maniere qu'ils vivent long-tems sans être sujets à de grandes infirmitez. Il y a des contrées de la Chine où l'on ne voit point d'Oliviers: mais il s'y trouve d'autres plantes qui

qui leur servent à peu près aux mêmes usages, & leur fournissent une liqueur dont ils s'oignent. Ils ont des pacages, des jardins, des fleurs & des fruits en abondance presque en tout tems. Il y a aussi, dans le païs, des rivieres navigables qui peuvent porter de grands vaisseaux, & qui sont pleines de fort bons poissons. Les rives en sont couvertes de verdure, & il y a des ports d'une grande étenduë qui peuvent contenir beaucoup de navires : de sorte qu'on y trouve de grandes commoditez pour le commerce de tout ce qui peut être utile à la vie de l'homme. On y voit aussi des oiseaux de diverses especes, & de differens plumages, dont la chair est fort agréable au goût & fort nourrissante. On trouve aussi dans le païs de la venaison en quantité, de grands lacs, des bocages, des forêts, des mines d'or, d'argent, de fer, & d'autres métaux ; des perles, des pierres précieuses ; des porcelaines inimitables, de belles fourrures très propres contre le froid, des soies, des laines, du cotton, du lin, du sucre, de l'ambre, du vermillon, de la laque en grande abondance Le musc, dont les Auteurs Grecs & Latins ne parlent point, est plus commun à la Chine qu'en aucun autre endroit du monde.

Les Chinois sont voluptueux & aiment les festins, les plaisirs & la molesse, autant ou plus qu'aucun autre peuple. Ils peuvent seuls vendre presque toutes sortes de choses, & n'ont besoin d'en acheter hors de leur païs aucune de celles que la Nature ou l'Art fournissent aux hommes pour leur nourriture &

pour

pour leur vêtement, si ce n'est quelques parfums, & du poivre des Indes : de sorte que si ces peuples n'avoient pas une avidité insatiable pour l'or & pour l'argent, ils pourroient aisément se passer du commerce de toutes les autres nations, Ils ont dans leur païs des mines qu'il tiennent soigneusement cachées, qui leur fournissent ces précieux métaux, qu'ils tirent aussi des autres païs éloignez, & qu'ils accumulent & ensevelissent, pour ainsi dire, chez eux. On seroit trap long si on vouloit faire la description de leurs bâtimens pnblics & particuliers. Ils comptent dans leur païs jusqu'à deux cents grandes villes, & un beaucoup plus grand nombre d'autres moindres, des villages, des châteaux, & des bourgs qui contiennent chacun plus de trois mille familles & qui sont bâtis de briques, ou de carreaux de la même terre dont ils font la porcelaine, & environnez d'arbres & de bois, de fontaines & de riviéres. On y voit aussi des tours superbes, des maisons de campagne, & des Pagodes magnifiques, bien que la peinture dont ils sont ornez soit grossiere Dans ces Pagodes il y a des statuës & des figures affreuses de differentes sortes, dans lesquelles les Démons répondent à ceux qui les interrogent. Cela n'est pourtant pas géneral dans tous les endroits de ce grand Roïaume; car il y en a plusieurs où l'on ne connoît ni Dieux, ni Religion. La vie, disent-ils, est un don commun de la Nature, semblable & uniforme dans toutes les créatures vivantes. Ils ajoûtent encore, qu'au

qu'au commencement les hommes buvoient du ſang humain, & mangeoient des chairs cruës; mais qu'enſuite la raiſon avoit trouvé le ſecret de ſatisfaire aux beſoins & même au plaiſir du goût, en inventant la cuiſon & les differentes manieres de préparer les viandes par le feu, en des vaiſſeaux, & avec divers inſtrumens : qu'il en étoit de même des vêtemens pour couvrir leur nudité, & pour ſe munir contre les injures de l'air; de ſorte que l'homme ne devoit qu'à lui-même les commoditez & les avantages dont il joüiſſoit : qu'ainſi ceux qui lui avoient imposé le joug de la Religion, & avoient voulu lui faire connoître une Cauſe Supréme, ſupérieure à la Nature, n'avoient eu en cela d'autre intention que de rendre les hommes malheureux, de les affliger & les tourmenter par cette penſée, & de ſe rendre ainſi les maîtres & les tirans de leur liberté. Les ſentimens impies de ce pernicieux athéïſme, ſont cauſe que ceux qui en ſont imbus n'écoutent point les remontrances & les exhortations de nos Prédicateurs, & réſiſtent ainſi eux-mêmes à leur propre ſalut qu'on tâche de procurer. Ils ſont entiérement occupez du ſoin de la génération, pour ſe voir renaître & ſe perpetuer en quelque ſorte dans leurs enfans. Ils ont néanmoins quelques régles pour donner des bornes à leurs convoitiſes, & un légitime mariage fait parmi eux, les Meres de famille, qui ſe piquent fort de retenuë & d'honnêteté, ſur tout celles qui ſont un peu conſidérables par leur ſang. Ils tiennent leurs Concubines dans

des

des maisons à part. Ils ont des comédies, & des representations de theatre, où ils se plaisent à voir representer leurs traditions fausses, ou veritables. On pourroit faire ici, si on ne le jugeoit pas superflu, une ample description de leurs festins, de leurs tables, de leurs siéges d'ébene & d'autres matieres précieuses; de leurs navires, de leurs spectacles, de leurs chars, de leurs exercices, de leurs armes, de leurs chevaux, & de la maniere dont ils s'en servent; & enfin de leurs coûtumes & de leurs pratiques dans le domestique. On se contentera donc de dire quelque chose de leur Politique, & de ce qui paroît en public, parce que cela peut servir pour l'intelligence de quelques évenemens qui concernent les Philippines, où l'on commença dans ce tems-là de faire des préparatifs pour recouvrer les Moluques.

Les Chinois nomment Loytias les grands d'entre eux, d'entre lesquels le Roi choisit des Juges & des Conseillers. Le nombre des Magistrats inférieurs qui maintiennent la puissance & l'autorité Royale jusques dans les moindres choses, est presque infini. Dans chaque lieu il y en a cinq qui ont le plus de pouvoir, & qui ordinairement sont de quelque autre endroit, afin qu'ils n'ayent point d'interêts particuliers qui les fassent agir. Le Supérieur de tous est appellé Tutan, qui est la même chose que Vice-roi en Europe. Le second en dignité est le Poncusio, qui a soin des revenus Royaux, & est gardien des trésors, ayant sous lui un grand nom-

nombre de Secretaires & d'autres Ministres. Les salaires & les récompenses passent aussi par ses mains. Après celui-ci vient l'Ancasio qui préside aux causes criminelles qui sont de quelque importance ; puis l'Aitan qui a soin des affaires de la guerre, de lever des troupes, & de faire bâtir des vaisseaux : mais sa premiere & principale occupation est de veiller soigneusement sur les gardes qui sont établies pour empêcher qu'aucun étranger ne puisse entrer dans l'intérieur du païs. Après l'Aitan vient le Luitisio qui est d'une dignité fort approchante. Celui-ci doit être entendu dans les affaires de la guerre, parce que l'Aitan l'envoye souvent pour quelques expéditions. On n'ignore pas qu'il y a plusieurs autres sortes de Magistrats dont les noms & les dignitez sont differentes, mais on les passe sous silence pour abreger. Il y a dix personnes choisies qui composent le Conseil, & qui ne sont pourtant pas égales en autorité. Cinq sont assis à la main droite, & les cinq autres à la gauche de la chaise de l'Empereur. Il arrive souvent que ce Monarque se trouve en habit déguisé dans ces assemblées, se mêlant parmi la foule des Juges & des plaideurs, pour s'informer des causes, examiner les jugemens, & s'assurer ainsi par lui-même de la verité, afin que la justice soit bien administrée. Quand il le juge à propos, il se fait connoître, & alors tous ceux qui se trouvent presens gardent un profond silence accompagné de vénération & d'une crainte respectueuse, en attendant ainsi ses ordres. Avant que de

sortir

sortir du lieu il censure ou louë, punit ou récompense, les uns & les autres, selon qu'il juge qu'ils l'ont merité. Les Mandarins & ses principaux Ministres sont traitez avec tant de respect, que personne n'oseroit les regarder en face, & ils ont toujours un air si grave, une mine si sévére, que le moindre sousris leur paroîtroit une indécence peu convenable à leur gravité, laquelle ils gardent avec une grande exactitude, lors qu'ils passent par les ruës, à la vuë du peuple. Le plus grand honneur parmi eux est de porter un cimeterre garni d'or, & un chapeau jaune. Quand le Président meurt le plus ancien Juge lui succéde. Ces Juges visitent les provinces, & y font les réformations nécessaires, pourtant sur leurs épaules & sur leur poitrine pour marque de leur dignité, les armes du Roi qui sont un Serpent tissu de fil d'or. Lors qu'ils font ces voiages, ils ont soin de régler leur suite & leur équipage pour diminuer ou éviter la dépense. Ceux qui sont nouvellement élus, en prenant possession de leurs charges ont accoutumé de marcher par les ruës entre deux haies de cavalerie & d'infanterie, avec beaucoup de pompe, & toutes sortes d'instrumens de Musique. Les ruës & les maisons sont parées de tentures de tapisseries, & d'autres ornemens. Toute la dépense des procès, des tribunaux où on les juge, & en général de tout ce qui en dépend, est prise sur les cofres du Prince. Les Mandarins sont comme des Gouverneurs ou Vice-rois. On ne parle là ni de Ducs, ni de Comtes, & en

& en général ils ne reconnoissent aucune dignité qui ne soit comme une écoulement & une participation de celle de leur Roi.

A l'égard de la Religion, du côté qui confine avec la Tartarie, les peuples sont Mahométans; mais dans tous les autres endroits du Roiaume ils sont Idolâtres, & la pluspart Athées, car on y parle de Dieu avec mépris, comme d'un sujet qui ne mérite que des risées. Ces malheureux croient que la vie & la mort des hommes sont entiérement semblables à celles des bêtes, si-bien que par des raisons ou des prétextes de Politique qui leur font regarder comme suspectes toutes les nouveautez, leur plus grand soin est de s'opposer à toutes les Religions étrangéres, pour empêcher qu'elles ne s'introduisent dans leur païs. Mais ils s'opposent particuliérement à la Religion Chrétienne, qu'ils abhorrent sans la connoître, & qu'ils redoutent comme si ses Ministres la prêchoient les armes à la main, au bruit des tambours, & à la tête des armées. Ils sont épouvantez de voir des hommes qui vont nuds-piez & mal vêtus, qui font profession de pauvreté, & prêchent les vertus morales & surnaturelles, la paix & l'humilité. Ces humbles Prédicateurs excitent tellement leur indignation, qu'il seroit facile de rapporter ici plusieurs faits qui sont autant de preuves de leur haine aveugle, si on n'avoit pas dessein d'abréger, & qu'il n'y eût pas déja plusieurs Rélations qui font connoître cette vérité. De-là on peut justement conclure combien un secours tout particu-

lier du Ciel est nécessaire à ces malheureuses nations, aussi-bien qu'à celles qui sont dans leur voisinage, & qui se trouvent ainsi exposées au péril d'un endurcissement invincible dans l'erreur, par la contagion d'un si mauvais exemple.

On prie ici les Lecteurs de considérer qu'encore que l'avarice, la violence, & les autres défauts de nos Capitaines & de nos Soldats, qui les portent quelquefois à de grands excès, se trouvent mal à propos mêlez avec la prédication de l'Evangile, cette Doctrine salutaire n'en devient pas pour cela moins juste ni moins nécessaire. Qu'on considére aussi que supposé qu'il y eût de grandes raisons d'Etat qui deussent obliger Sa Majesté, d'abandonner les Philippines, comme on l'avoit proposé & comme les Chinois l'avoient déja fait auparavant, & de diminuer ainsi par politique l'étenduë de son Empire, néanmoins la cause de la Foi & l'interêt de la Religion ne le pourroient permettre. Nos Rois en sont en quelque sorte les Ministres. Ils sont les enfans de l'Eglise Catholique. Ainsi quelques guerres qu'ils entreprennent pour l'introduction & l'avancement de la Doctrine Evangelique, elles doivent toujours être regardées comme fort importantes, & fort avantageuses, quand même elles ne serviroient que pour aquérir, ou pour recouvrer des Provinces peu fertiles & presque desertes. Les habitans naturels des Philippines ont donné d'assez bonnes preuves de leur docilité, par le profit qu'ils ont fait de l'exemple & de la société des Espagnols. Ils ont

ont reçû la Foi avec beaucoup d'affection, & maintenant ils sont en aide aux Religieux qui veulent aller la prêcher à la Chine, au Japon, à Camboie, à Mindanao, aux Moluques, & dans les autres lieux où l'idolâtrie payenne regne encore.

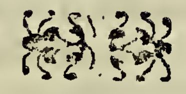
Ils servent & adorent à present le vrai Dieu, après avoir long-tems servi les Démons que leurs anciens Maîtres leurs avoient laissé pour Dieux, quand ils les retranchérent de leur Empire, & ensuite avoir admis les fictions superstitieuses de Mahomet. Un bon zéle pour la verité est donc le premier motif qui a obligé les Rois d'Espagne à conserver la possession des isles Philippines: car pour le profit qu'on en tire d'ailleurs, on peut dire qu'il est nul, puis que non seulement les revenûs qui en viennent s'y consument pour l'entretien des garnisons, mais même il faut tirer des secours de quelques autres endroits, pour subvenir aux frais que l'Espagne est obligée de faire, tant pour la prédication de l'Evangile, que pour la sûreté des Ministres de cette salutaire Doctrine.

Il est souvent arrivé par les changemens du tems, & de l'état des personnes & des affaires, qu'on a ainsi changé d'avis & de dessein à la Chine, qu'on y a témoigné du chagrin & du repentir d'avoir diminüé leur Empire comme ils ont fait, & d'en avoir retranché les Philippines. En éfet, il ne se passe presque point d'année qu'on ne soit menacé dans ces isles, de se voir attaqué par des armes Chinoises. On y entend souvent dire que cette nation leve des trou-

pes,

pes, qu'elle fait bâtir des navires, qu'elle dédie & consacre à ses fausses Divinitez de bois ou de pierre, ou au Soleil, à la Lune & aux Etoiles, qu'on adore en quelques endroits de la Chine. On y fait encore, dit-on, des priéres publiques & solemnelles, pour demander aux Idoles la victoire contre les Espagnols qui leur occupent des païs qu'ils ont imprudemment abandonnez.

Voilà ce qu'on a jugé à propos de dire, ici des Chinois, ou Sangleyes, pour une plus claire intelligence, des événemens dont on parlera bien-tôt. Ces malheureux peuples non seulement résistent à la vérité, mais comme ils sont intéressez & esclaves du gain, il n'y a rien qu'ils ne fassent, & qu'ils ne soient capables d'entrependre pour l'interêt de leur commerce, & pour profiter sur leurs marchandises. Ils sont à cet égard fort industrieux, & prennent soin de conserver l'amitié de leurs voisins : mais leur fidélité est fort suspecte, ou pour parler plus franchement, ils sont fort dissimulez & fort trompeurs. Les peuples que les Chinois ont abandonnez seroient heureux, si en retirant leur domination, ils avoient aussi en même tems retiré leurs superstitions & leur idolatrie.

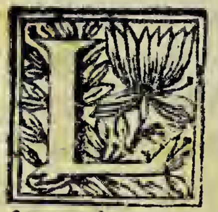


HISTOI-



HISTOIRE DE LA CONQUETE DES ISLES MOLUQUES.

LIVRE CINQUIE'ME.



LES Isles qu'on nommoit autrefois Isles de Luçon, ou Manilles, qui sont des noms anciens, furent découvertes par Magellan. Après sa mort, & après diverses avantures qui arriverent à ses Compagnons de voiage, Sebastien de Cano retourna en Espagne sur ce célebre vaisseau qui fut nommé *la Victoire*, à l'honneur de ses longues courses, qui bien que très réelles & très veritables, paroissent être au-dessus de la vrai-semblance. Sebastien de Cano étoit montagnard, d'un lieu nommé Guetaria dans les monts Pirénées, à ce que dit Maphée dans son Histoire Latine, où il parle fort avantageusement du grand courage de ce Capitaine, & de sa capacité dans l'art de la Navigation. Il dit que tout le

le monde le regardoit avec admiration, & avec quelque sorte de respect, comme le premier homme qu'on eût vû qui eût fait le tour entier du globe terrestre. A la vérité si on compare à Cano les fabuleux Argonautes de la Gréce, Tiphis, Jason, & leurs compagnons, on trouvera que leur entreprise & leur voiage ont été bien peu de chose, & que l'éloquence & les fictions hardies des Grecs en ont bien relevé l'éclat. Il fut le premier témoin oculaire qu'on eût vû en Espagne, de la communication des deux mers du Nord & du Sud, par le détroit de Magellan, & il faut avoüer que ces hardies entreprises, outre les avantages qu'elles ont procuré aux hommes, en leur découvrant bien des merveilles de la Nature qui leur étoient auparavant inconnuës, ont servi aussi à faire connoître les véritez salutaires du Christianisme, à plusieurs peuples qui vivoient auparavant dans une profonde ignorance.

Après la mort de Magellan, les isles de Luçon, qui sembloient devoir porter son nom à-cause de sa sépulture, comme ce fameux Détroit le porte à cause de son passage, furent nommées, l'An mil cinq cents soixante & quinze, les Philippines; nom qu'on donne aussi à quelques autres isles de cet Archipelague Oriental. L'Adelantado Michel de Legaspe y alla terrir avec une flotte Espagnole, y étant envoié de la nouvelle Espagne par Dom Loüis de Velasco qui en étoit Vice-roi. Il conquit d'abord l'isle de Zebu & son voisinage, & il y de-

meura six ans. On la nomme autrement l'isle des Pintados : ou des peuples peints, & il y a encore plusieurs endroits de cette côte qui gardent jusqu'à présent le même nom ; parce que les Indiens qui habitent ces lieux-là, alloient autrefois nuds, le corps peint de diverses couleurs ; avec plusieurs figures differentes. Ensuite il laissa quelques gens dans l'isle de Zebu pour la garder, & passa dans celle de Luçon qui en est à plus de cinquante lieuës, pour s'en rendre maître. Il combattit contre les Barbares, qui d'abord regardoient avec admiration & avec beaucoup d'étonnement, nos vaisseaux, nos armes, l'air & la mine de nos gens ; mais qui dans la suite s'animérent par cette nouveauté même qui les surprenoit, pour se défendre avec d'autant plus de courage & de résolution Legaspe entra dans un golfe qui a quatre lieuës de largeur, & au milieu duquel, à son embouchûre, on voit une isle qui s'appelle aujourd'hi Marivelez. Ce golfe va en tournant pendant trente lieuës jusqu'à la ville de Manille, où il a huit lieuës de traverse du Septentrion à l'Orient. Les habitans de cette ville qui avoient de l'artillerie & un fort, firent plus de résistance que n'avoit fait les peuples Peints. Néanmoins quand ils virent que les Espagnols s'étoient rendus maîtres de leur fort, ils se rendirent aussi. Cette expédition fut poussée avec vigueur & diligence, pour ne pas donner à ceux du païs le tems de s'assembler. Ainsi Legaspe fut reçu à Manille, qui est un lieu naturellement fort par sa situation.

Elle est placée sur une pointe de terre qui est presque entourée par le golfe, & par une grande riviére qui sort d'un grand lac nommé Vay, qui en est à cinq lieuës. Cette pointe est d'abord petite & étroite; mais ensuite elle va en élargissant, ayant la mer au Sudoüest & la riviére à l'Oüest, qui laissent entre elles un assez grand espace pour l'étenduë de la ville. Ainsi elle est toute environnée d'eau, si ce n'est du côté qui regarde entre le Couchant & le Midi. Legaspe y fit alors bâtir plusieurs maisons toutes de bois, qu'on trouve en abondance dans ce païs-là, & les fit couvrir des feüilles d'une certaine herbe qui ressemble à nos roseaux; ce qui étoit suffisant pour se garantir de la pluïe. Mais comme cette matiere étoit fort combustible, on y a vû souvent arriver plusieurs embrasemens considérables.

L'isle de Luçon est la plus peuplée de toutes celles qu'on nomme maintenant les Philippines, à l'honneur du Roi Philippe Second. Il y a des gens qui disent que ces isles sont en si grand nombre, qu'il y en a jusqu'à onze mille. Celle de Luçon dont on parle, a trois cents-cinquante lieuës de tour, & s'étend au de-là du golfe, du côté du Septentrion cent lieuës en longueur jusqu'à la nouvelle Segovie, Province qui commence au cap de Bojador. A trente lieuës de ce cap l'isle de Luçon retourne vers l'Orient, jusques au promontoire qu'on nomme d'Engano, puis la côte retourne au Midi, l'espace de quatre-vingt lieuës, ensuite elle tourne encore, quarante autres lieuës, jusques au lieu nom-

mé l'Embocadero, qui est un détroit vis à-vis de l'isle Tandaya ; d'où il y a encore quatre-vingt autres lieuës jusques au golfe. Ainsi la figure de cette isle est à peu près quarrée. Elle a plusieurs golfes, mais peu de ports considerables.

Manille est par les quatorze degrez de latitude Septentrionale, ou à peu près, & par les cent-soixante degrez de longitude, en comptant depuis les Canaries. La partie de l'isle qui est le plus au Nord, est par les dix-neuf degrez de latitude. Elle a de ce côté-là le grand Roïaume de la Chine, qui en est separé par la mer, & éloigné d'environ soixante-dix lieuës : au Nordest sont les isles du Japon, à deux cens soixante-dix lieuës de distance : à l'Orient la grande mer Oceane : au Midi le plus grand de tous les Archipelagues qui soient dans cette mer, lequel est divisé en cinq autres, & qui comprend tant d'isles, de Roiaumes & de Provinces, qu'il est comme impossible de les compter & d'en savoir exactement le nombre. Les plus connuës sont les deux Java, les Moluques, Borneo, la nouvelle Guinée. A trois cens lieuës ou environ vers l'Occident, on trouve Malaca, Siam, Patane, Camboie, la Cochinchine, & diverses autres Provinces de la terre ferme de l'Asie.

Quand les Chinois abandonnerent les isles Philippines, ils ne renoncerent pas à tout commerce avec elles. Aussi ne cesserent elles pas d'être cultivées, & de répondre par leur fertilité aux soins de ceux qui les cultivoient. Elles produisent en abondance du fro-

froment & d'autres sortes de grains. On y trouve des cerfs, des vaches, des buffles, des chévres; des sangliers, plusieurs sortes de fruits & de plantes aromatiques. D'ailleurs les choses qui leur manquent y sont portées par les Chinois de Chincheo, comme les porcelaines & les soies. Le vin dont les habitans se servent & dont ils ont toûjours beu, leur est fourni par les palmiers. Ils coupent les grapes du fuit tandis qu'elles sont encore vertes, ce qu'ils nomment Cocos. Les queuës de ces grapes ainsi coupées distilent peu à peu une liqueur qu'ils recüeillent, & ils la laissent fermenter en des vaisseaux de terre, où elle devient si forte qu'elle enyvre aisément, & produit les mêmes effets que le plus violent vin d'Espagne. Les fruits les plus communs du païs sont des Oranges, des limons, & des citrons d'un goût trés agréables; & ceux qu'on y a portez d'Espagne sont des figues & des poires. On y trouve en grand nombre des aigles, des éperviers & d'autres oiseaux de proie; de martinets, ou martins pêcheurs, diverses sortes de perroquets, & d'autres especes d'oiseaux grands & petis. Dans les rivieres & dans les lacs, il y a plusieurs crocodiles qui sont fort grands, & si dangereux qu'ils dévorent souvent des Indiens, & particulierement de jeunes garçons qui vont sans précaution dans les lieux que ces monstres fréquentent. Ils dévorent aussi les bêtes qui vont dans l'eau pour boire. Il arrive assez fréquemment que le crocodile ayant pris quelque grosse bête l'entraîne sou

l'eau & l'y retient jusques à ce qu'elle soit noiée ; puis il la traîne à terre & s'en repaît. On a trouvé quelquefois dans le ventre de ces monstres, après les avoir tuez, des têtes de buffles toutes entiéres, bien que les buffles de ce païs-là soient aussi puissans que les plus grands bœufs d'Espagne. Les crocodiles pondent comme les tortuës, & leurs œufs sont à peu près de la grosseur de ceux des oyes, mais durs & forts, de maniére qu'à-peine on les peut casser en les heurtant contre une pierre. Il les font éclorre en les mettant dans le sable auprès de l'eau, où l'humidité aidée par la chaleur du Soleil forme & fait éclorre les petits. Il y a des Indiens assez hardis pour aller attaquer ces redoutables animaux, & assez adroits pour venir heureusement à bout de les tuer. Voici comme ils s'y prennent. Ils ont dans la main gauche un gand de buffle, & tiennent de la même main un bâton gros comme le bras, qui a une longueur proportionnée à leur dessein, & pointu par les deux bouts. Dans la main droite ils ont un poignard ou une courte épée. Ainsi armez ils entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, & lors que le crocodile s'approche d'eux la gueule béante pour les engloutir, ils lui présentent la main gantée dont ils tiennent le bâton, qu'ils lui fourrent adroitement dans la gueule, de maniere que quand il la veut fermer les pointes lui entrent dans les machoires en haut & en bas, & par ce moien ils le mettent hors d'état de se servir de ces fortes dents pour leur nuire. Cette furieuse

bête se sentant prise, semble se soumettre, & n'ose ni attaquer, ni se défendre, ni même se mouvoir. Alors l'Indien tenant toûjours fortement le bâton, se sert du poignard qu'il a dans la main droite, & lui en donnant plusieurs coups vers les ouyes, il lui fait par ce moyen perdre tout le sang. Après cela comme il faut plusieurs hommes pour le tirer hors de l'eau, à cause de la grandeur & du poids, le brave qui l'a tué se fait aider par quelques autres Indiens, & ainsi ils traînent la bête à terre. Ces animaux sont à peu près de la figure des Lezards. Ils ont tout le corps couvert de très-fortes écailles : de sorte qu'à peine une balle de mousquet les peut percer. Ainsi l'on ne peut les blesser qu'à l'endroit des ouyes, & sous les jambes de devant, dans un lieu où il n'y a point d'écailles, & dans cet endroit-là ces animaux exhalent une odeur fort agréable, dont les Indiens savent bien profiter. Dans ces isles, outre les animaux domestiques, on trouve aussi presque toutes les espéces de bêtes sauvages qui se trouvent en Afrique, comme des tigres, des lions, des ours, des renards, des singes, des marmots, des écureüils, & en quelques-unes des civettes dont on fait de grandes chasses pour les porter en divers endroits, avec les marchandises qui viennent de la Chine, comme les toiles, les soies, les porcelaines, le fer, le cuivre, l'acier, le vif-argent, & plusieurs autres qu'on transporte tous les ans de ces païs-là.

La Religion & le gouvernement sont les

mêmes aux Philippines qu'en Espagne , si ce n'est en celles de ces isles qu'on n'a pas encore soumises , où regne une grossiere idolatrie Ils croient que les ames sont immortelles ; mais ils s'imaginent qu'elles passant d'un corps dans un autre , suivant le sentiment extravagant de la Métempsicose que Pytagore avoit ou inventé , ou expliqué. Le commerce y est fort en usage , & assez considérable par le moyen des Chinois qui y contribuent beaucoup. Les habitans naturels des Philippines sont plus braves & plus courageux que les autres peuples leurs voisins , & les Espagnols & ceux qui naissent d'eux en ce païs-là dégénérent pas du courage & de la bravoure de ceux qui leur ont donné la naissance.

Par les ordres du Roi Philippe on assembloit des troupes dans ces isles , pour en former une armée , afin d'aller attaquer les Moluques. Dom Gonzale Ronquillo de Pegnalosa étoit alors Gouverneur des Philippines , & il avoit quelques intelligences & quelque connoissance de l'état des choses dans les Moluques , tant par le commerce , que par les espions qu'il y avoit déja envoyez : mais ne se contentant pas de cela il y en envoya encore un autre qui fut un soldat. Celui-ci s'étant déguisé & vêtu à la mode du païs , ne ressemblant pas mal d'ailleurs aux Indiens , & parlant fort bien leur langue, se rendit à Tydor. Il trouva ceux de nos gens qui étoient dans ce lieu-là , fort bien intentionnez pour l'entreprise , & ils sembloient même la souhaiter avec passion.

D'ail-

D'ailleurs le Roi de Tydor étoit fort bien disposé pour la favoriser aussi de toutes ses forces. De-là nôtre homme alla passer à Ternate avec des Marchands, & y visita les forts, le port, les entrées, examinant soigneusement l'amitié & les liaisons que ces peuples avoient avec les Anglois qu'il vit débarquer librement dans le lieu, & négocier non-seulement en toute sureté, mais même avec une espéce d'autorité & d'empire. Il n'oublia pas aussi de s'informer du nombre des Chrétiens secrets qui seroient disposez à prendre les armes quand il le faudroit, ni en général de tout ce qu'il étoit important de savoir, & qui pouvoit être découvert par un espion habile & adroit. Après cela Ronquillo arma trois cents Espagnols, & plus de quinze cents Indiens des Philippines: il fit les provisions nécessaires de guerre & de bouche, & ayant fait équiper & bien pourvoir de matelots trois grands vaisseaux & plusieurs autres moindres, il leur fit prendre la route des Moluques, dans le tems propre pour cette navigation. Il nomma pour Général de cette armée Pierre Sarmiento brave & expérimenté Capitaine, qui est encore vivant & qui demeure à Manille. Il partit dans le dessein d'attaquer tous les ennemis qui paroissoient alors dans ces mers, & avec des forces suffisantes pour les combattre & les défaire. Sa Majesté avoit accordé peu de jours auparavant à Paul de Lima la Charge de Commandant de Ternate, en cas qu'on la prit, & à François de Lima son frere quelques autres avan-

tages, en considération de ses services, & de ceux de Henri leur pere. Paul étoit marié avec une Dame pieuse & Chrétienne, bien qu'elle fut parente du Roi de Tydor qui est Mahometan. Il avoit possédé des héritages fort considérables à Ternate, savoir, les villages de Guira, Mafaquia, Mofaguita, Pavate, Pelveri, Sansuma, Tahane, Mayloa, & Soma; & dans l'isle de Maquien, Sabele, Talapao, Talatoa, Mofabouava, Tabalola, Tagono, Bobaba, & Molapa. Le Roi de Ternate l'avoit dépossédé de la plusspart de ces lieux, comme aussi de Bitua à Tydor, & de quelques autres, sous le prétexte du droit de conquête. Paul de Lima ainsi dépoüillé de ses biens, se rendit à Manille où il traitta avec le Gouverneur touchant l'entreprise qu'on vouloit faire sur Ternate, lui donnant des ouvertures pour faciliter l'éxécution de ce dessein, & cela seulement la veille du départ de l'armée. Ses avis furent écoutez, & considérez comme ceux d'un homme interessé par lui-même dans l'affaire qu'on entreprenoit, puis qu'outre les biens que le Roi de Ternate lui retenoit, il espéroit aussi recouvrer l'isle de Moutil qui avoit été à ses prédécesseurs.

Dom Juan Ronquillo neveu du Gouverneur des Philippines étoit aussi de cette expédition contre Ternate, pour lui donner d'autant plus de poids; & il avoit tant par mer que par terre, une autorité égale à celle de Sarmiento. S'il manquoit quelque chose à leurs préparatifs, ils espéroient que la valeur de leurs soldats y suppléroit aisément,

ment, sur-tout en surprenant les ennemis, comme ils s'attendoient de le faire par la promtitude de leur passage. Il est vrai aussi que cette division du commandement, & cette autorité égale de deux personnes differentes, étoit un obstacle à leurs espérances. On ne peut pas dire que leur navigation fut malheureuse, mais aussi ne fut-elle pas si favorable qu'ils pussent tenir directement à Ternate, comme ils l'auroient souhaité pour surprendre l'ennemi, avant qu'il eût pû faire ses préparatifs. Ils abordérent à Moutil; & à la vuë des habitans du païs ils combattirent contre quelques targuas des ennemis, qu'ils prirent, & ils mirent en liberté les Chrétiens qu'ils y trouvérent. Comme Paul de Lima connoissoit fort bien tous les endroits commodes pour aborder dans cette isle, & que d'ailleurs les habitans n'étoient pas assez forts pour se défendre contre nôtre flotte, se voiant attaquez par deux endroits ils se rendirent d'abord. Ils vinrent demander pardon & crier grace, ayant entre les mains des rameaux de palmiers, de citronniers & de girofles, en signe de paix. Ils obtinrent aussi le pardon & la paix qu'ils demandoient, & on leur donna pour Seigneur Paul de Lima. Mais sa possession ne lui fut pas de grande utilité, ni de longue durée. Car peu de jours après, tous les habitans de cette isle s'enfuirent, soit qu'ils se crussent plus en sureté à Ternate, ou qu'ils voulussent aider à la secourir contre les Espagnols, qu'ils ne doutoient pas qui n'y portassent bien-tôt la guerre, ainsi que

la chose arriva. Sarmiento ayant fait nétoier ses vaisseaux dans l'isle de Moutil, en partit tout fier de sa victoire qui ne lui avoit pas coûté un seul homme, & il arriva au port de Talangame, ayant passé entre les carcoas que les ennemis avoient pû armer à la hâte. Le Roi de Ternate attendoit nos gens, & le fort étoit bien pourvû de nôtre artillerie, particuliérement le bastion, qui depuis fut accreu & nommé du nom de Cachil Tulo, à l'honneur de celui qui le fit bâtir qui étoit oncle du Roi. Ainsi la disposition des affaires sembloit promettre quelque événement considérable de part ou d'autre. Nos gens débarquerent de ce côté-là, malgré l'opposition & la résistance que ceux de Ternate firent à leur débarquement. La nuit fit cesser le combat, & les deux partis se retirerent, s'éloignant un peu les uns des autres; pour se mettre plus en seureté. Cependant les Espagnols se servirent de ce relâche que les ennemis leur donnoient, pour faire débarquer leur canon, qui fut posté dans le lieu & de la maniere que conseilla Paul de Lima, qui depuis a été & est encore Géneral de l'artillerie dans le fort de Tydor. Le Roi de cette derniere isle paroissoit toûjours bien intentionné pour les nôtres & dans le dessein de se joindre à eux, comme il l'avoit fait connoître par quelques effets; & il l'avoit expressement promis à l'Enseigne Duegnas: mais il ne laissoit pas de demeurer dans quelque incertitude, comme s'il eût craint que les Espagnols ne réüssissent pas, quoi-qu'il connût leur bravoure

par

par plusieurs expériences. L'occasion d'agir étoit pressante, sa fidélité & ses promesses l'y obligeoient, & néanmoins il demeura en suspens, & on croit que son incertitude fut cause qu'on ne réüssit pas. Sarmiento ayant fait poster l'artillerie, & s'étant bien retranché, apprit de quelques prisonniers qu'il avoit faits, l'état du fort, des provisions & des munitions qui y étoient ; sur quoi il commença de le presser & de le battre furieusement ; ce qui pourtant ne fit pas perdre courage aux affigez, qui répondoient de leur côté avec beaucoup de résolution aux attaques qu'on leur faisoit. Il fallut occuper les postes éminens, qui ont été rasez depuis, & d'où, comme de dessus autant de cavaliers, les nôtres fatiguoient les ennemis : de maniere que si l'on avoit continué à pousser le siege avec vigueur, en se servant de cet avantage, cela peut-être auroit suffi pour finir la guerre. Mais les maladies qui se mirent dans nos troupes furent telles qu'on n'y trouva point de meilleur remede que de décamper & se réserver pour un meilleur tems. Les interêts des Tydoriens ne leur furent en nulle considération : les amis paroissoient tiédes, & on voyoit beaucoup de foiblesse & de découragement par tout. Dieu sçait qu'elles furent les autres raisons : car on ne peut guére douter qu'il n'y en eût quelques autres plus secrettes & plus fortes, puis qu'on décampa si brusquement, & qu'on se rembarqua pour retourner à Manille, sans que cette expedition eût produit d'autre effet que d'encourager

rager les ennemis, & leur donner une plus grande confiance.

Comme la nation Angloise étant alors la seule qui troubloit & inquiétoit dans cet Orient l'Empire des Espagnols, le Roi Philippe souhaitoit d'apporter quelque reméde à ce mal, en faisant sentir le pouvoir de ses armes dans l'Europe par un châtiment exemplaire, pour empêcher ces nations Septentrionales d'entreprendre, comme elles faisoient, de telles invasions dans les Indes. Ce fut l'An mil cinq-cents quatre-vingt-huit que ce Prince fit l'entreprise qu'on va rapporter en abregé.

La Reine d'Angleterre, après avoir tenu long-tems prisonniére Marie Stuard Reine d'Ecosse, lui fit enfin couper la tête pour des raisons d'Etat feintes ou véritables. Le Roi d'Ecosse d'alors, qui l'est aussi aujourd'hui d'Angleterre, fils de la Martire, fit armer ses Sujets, renforça ses garnisons, & attaqua les Provinces de l'ennemie qui venoit de le priver de sa Mére, en la faisant mourir. Il attaqua particuliérément le païs voisin de la riviére de Twede, & ceux qui sont près des Provinces d'Anandal & de Galloway arrosées par le Chen & la Soluce. La Reine rappella le Comte de Leicestre qui étoit en Hollande, & le fit Général de ses troupes; si bien que la guerre commença dans ces païs Septentrionaux, & donna sujet de craindre qu'elle ne s'y allumât de plus en plus. Après divers événemens qui ne sont pas de mon sujet, la Reine Elizabet confirma l'amitié & l'alliance qu'elle avoit

déja

déja faite avec la Hollande & la Zelande, & encouragea ces Provinces à persévérer dans la desobéissance à l'Eglise & au Roi Philippe, en leur disant, que puis que ce Roi leur avoit interdit le commerce avec tous ses païs, ils feroient bien de passer aux Indes, pour tâcher d'y faire secouer le joug de la domination Espagnole, & de s'y rendre maîtres du commerce des épiceries. Cette Princesse donc pour venir à bout de ses desseins, & satisfaire son ambition, favorisa la rebellion des Flamans, se flattant d'accroître sa domination & de se faire une nouvelle Monarchie, par le moyen des richesses que les mers du Nord & du Sud fournissoient tous les ans à l'Espagne, & dont elle avoit déja pillé une partie qui avoit beaucoup augmenté ses trésors. Elle regardoit aussi comme un grand avantage les comptoirs qu'elle avoit déja établis pour le commerce, aux Moluques, à Banda, à Sumatra, à Ceylon, & dans les isles de Java, où elle envoioit des forces considerables pour s'y rendre la maîtresse, & être en état d'y changer son amitié en domination.

Le Roi Philippe de qui la patience étoit toûjours accompagnée de prudence & de sagesse, avec cette grandeur d'ame qui lui étoit naturelle, résolut de couper tout d'un coup la tête de cette Hydre, & d'aller à la source du mal. Il fit donc équiper la plus puissante & la plus redoutable flotte qu'on eût vû dans ces derniers siécles sur l'Ocean, à dessein de dompter & de soûmettre l'Angleterre. On embarqua sur plusieurs grands vais-

vaisseaux vingt mille hommes de combat, & neuf mille pour le service de la flotte, deux mille sept cents trente piéces de canon, des munitions, des lances, & des arquebuses pour les Catholiques d'Angleterre, qu'on espéroit qui se joindroient à nôtre armée, aussi-tôt qu'ils verroient paroître les étendarts d'Espagne. Dom Alphonse Perez de Gusman, Duc de Medina Sidonia, commandoit en Chef les troupes, & le Duc de Parme qui étoit alors Gouverneur de Flandres, se devoit joindre à lui. Ce dernier avoit reçeu ordre d'assembler une armée de trente mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, avec toutes les munitions & les vivres nécessaires, & de prendre son tems pour passer en Angleterre, entrer dans la Tamise, se rendre à Londres, & y fournir des armes aux Catholiques. Pour en venir heureusement à bout il falloit premiérement vaincre par mer les Anglois qui y étoient forts, & qui connoissoient fort bien la nature & les difficultez des mers de leur voisinage, & le tems propre pour y naviguer: ou tout au moins il falloit les épouvanter & leur donner la chasse, de maniére qu'ils n'osassent s'opposer au passage des troupes que le Duc de Parme tenoit prêtes à Dunquerque & à Nieuport; & qu'ils ne pussent les empêcher de s'y embarquer lors que la flotte Espagnole paroîtroit. Cette grande flotte partit de Lisbonne le vingt-neuviéme de Mai de l'An mil cinq cents quatre-vingt huit. Elle fut dès-lors fort maltraitée par les vents, & sur les côtes de Bayonne elle per-

dit

dit trois galéres. De plus une grande partie de sa poudre prit feu. Ainsi le Général fut obligé de retourner à la Corogne pour s'y remettre en état, & il n'en pût partir que le deuxiéme du mois de Juillet. Etant par les quarante huit degrez de latitude, il dépêcha Dom Loüis de Guzman pour en donner avis au Duc de Parme, & le dernier du même mois il fut par le travers du Cap Lezard, qui est à la pointe de Cornoüaille. Il fit alors amener les voiles, & il apprit avec certitude que les vaisseaux ennemis, au nombre de cinquante, étoient à Pleimouth. Ensuite le Général Anglois, à la pointe du jour, découvrit nôtre flotte, & bien qu'il semblât avoir des forces suffisantes, & qu'il entendît fort bien la marine, il résolut de se retirer promptement & d'éviter le combat. Mais comme ses vaisseaux étoient legers, il fatiguoit nôtre arriére garde par de fréquentes attaques. Le feu se mit aux poudres d'un des grands vaisseaux de la flotte Catholique, lequel étoit le *Guipuscoa*; & un autre qui étoit d'Andalousie fut démâté de son grand mast : sur quoi étant attaqué par deux navires Anglois, & ensuite par d'autres, sur l'un desquels étoit François Draq, il fut obligé de se rendre. Les ennemis prirent donc Dom Pedro de Valdes qui le commandoit, & qui étoit un Capitaine Espagnol de beaucoup de réputation & de courage, & Lieutenant du Général. Les Anglois le conduisirent à Pleimouth, avec une grande somme d'argent qu'ils trouvérent sur le vaisseau pris, & cinquante piéces de canon.

non. Il y eut dans cette occasion jusqu'à quatre cents Espagnols de tuez ou de pris. Le deuxiéme & le quatriéme d'Août Houvard & Draq joignirent ensemble tous leurs vaisseaux, qui, au rapport de quelques-uns, étoient au nombre de cent, legers & faciles à gouverner ; ce qui leur donnoit une grande facilité à fatiguer les nôtres qui étoient pesans & embarrassez, & particuliérement le galion nommé *Saint Jean de Portugal*, qui étoit le plus grand de toute la flotte, & sur lequel étoient Jean Martinez de Recalde, le Comte de Paredes, le Marquis de Favara & d'autres Officiers de réputation. Nonobstant toutes ces difficultez nos gens arrivérent à l'isle de Wicht, d'où le Duc de Medina Sidonia dépêcha deux exprès au Duc de Parme, qui étoit alors à Bruges, le priant de lui envoyer de la poudre & des boulets dont il avoit besoin, & de s'embarquer promtement avec les troupes qu'il avoit prêtes. Mais ce Prince, soit par des obstacles & des difficultez insurmontables, soit par quelques raisons secrettes, qui ont laissé sa réputation à cet égard exposée aux jugemens différens des hommes, agit si lentement dans cette occasion, qu'une entreprise qui paroissoit si bien concertée, ne répondit pas aux grandes espérances qu'on en avoit. Les ennemis tout fiers de ce qu'à leur avis, la mer & les vents s'étoient déclarez pour la justice de leur cause, & avoient combatu pour eux contre nos gens, donnérent des marques de leur joie par plusieurs salves de leur artillerie. Peu de jours après

après la Reine d'Angleterre fit publier sur le même sujet un long Edit, contre lequel un certain Religieux Anglois Catholique, écrivit un savant livre, sous le nom d'André Philopatro.

Les Hollandois & les Zélandois alliez de la Reine Elizabet furent témoins d'un succès si avantageux pour elle ; ce qui les encouragea à faire de nouvelles entreprises pour s'agrandir aux dépens de leur fidélité, & de l'obéissance qu'ils devoient à leur Souverain. Ils commencérent dés-lors à emploier leurs soins pour se rendre maîtres des richesses de l'Orient, des mines, des épiceries, des drogues & des soies, comme on le peut voir par leurs téméraires voiages; en quoi ils ont suivi le nouvel exemple que les Anglois venoient de leur donner, & les autres exemples précédens de Colomb, d'Alburquerque, de Magellan, de Gama & de Cortes, comme on le verra dans la suite. Si les Anglois & eux s'applaudissent du succès de cette grande entreprise faite contre l'Angleterre, & en prétendent tirer des argumens en faveur de la justice de leur cause, on les prie de faire réflexion sur les victoires que Dieu a souvent accordées aux Payens contre son peuple, par des jugemens secrets. Il arrive souvent que l'affliction est préferable à la prospérité ; & un cœur véritablement pieux & Chrétien, préferera toujours la défaite à la victoire, si Dieu ne lui donne celle-ci que dans sa colére.

Après Ronquillo, Santiago de Vera aiant été fait Gouverneur des Philippines, eut un ordre

ordre exprès d'armer contre Ternate, où les Anglois négocioient depuis quelques tems avec une entiere sureté. Toutes les nations voisines y avoient aussi des comptoirs, hormis ceux de Java & de Lasear. Plus de deux mille cinq cens Mores de la Méque y prêchoient leur abominable Doctrine. On ne craignoit rien de la part du Portugal, mais on avoit toûjours de l'inquiétude des mouvemens & des desseins des Espagnols, qui se trouvoient de plus en plus engagez à la vengeance. Le Roi de Ternate connoissoit assez que Sarmiento & Ronquillo seroient venus à bout de se satisfaire là-dessus, sans les maladies qui s'étoient mises parmi leurs troupes. Quand on sçût à Tydor les nouveaux préparatifs qui se faisoient aux Philippines, la nouvelle en fut bien-tôt portée à Ternate par des espions. Le Roi fit incontinent assembler ses Sujets, & particulierement les insulaires de Maquien & d'Homero; & comme ces isles étoient assez peuplées ils y allerent en quarante carcoas. Le nombre en eût même été plus grand, si le Roi l'eût permis, & qu'il ne l'eût pas fixé, ne pouvant ainsi s'empêcher de faire connoître la crainte qu'il avoit de quelque révolte, parce que tous ces païs étoient pleins de Chrétiens, & que de plus les tributs qu'il leur imposoit étoient excessifs. Santiago de Vera nomma pour Général le Capitaine Jean Morones, qui ne manquoit ni de prudence, ni de capacité, non-plus que les soldats ne manquoient ni de courage ni de valeur, & la flotte étoit bien pourvuë de munitions & d'ar-

d'artillerie. Paul de Lima en avoit la direction ; mais soit par quelques mouvemens d'ambition & de vanité, soit par quelque autre principe, Vera & lui étoient si peu unis, & leurs sentimens s'accordoient si mal, qu'avant que de partir de Manille, on peut dire qu'on avoit par cela même un présage presque seur d'un mauvais succès. Ils mirent à la voile par un tems favorable, & passerent heureusement les lieux qu'on regardoit comme les plus dangereux. Mais lors qu'ils se croioient en sureté, tous les élemens semblerent se révolter tout d'un coup contre leur flotte.

La tempête fut terrible, la pluspart des vaisseaux furent fort endommagez, & le plus considerable de tous se perdit avec l'équipage entier. C'étoit le galion nommé *Sainte Helene*, sur lequel étoient les grosses pieces de canon pour battre le fort, avec plusieurs munitions, & d'autres choses nécessaires pour le siege. Nonobstant ce malheur, ils continuerent leur route à dessein de poursuivre l'entreprise. Le Roi de Bacham vint au devant d'eux, avec les troupes qu'il avoit levées sous prétexte de courir sus à quelques ennemis qui infestoient ces mers. Comme il s'étoit fait Chrétien & avoit reçeu le batême, il paroissoit affligé & pleuroit pour la faute qu'on lui avoit fait faire par violence, en lui faisant renier la Foi Chrétienne. Il témoignoit s'en repentir & promettoit plus de perseverance à l'avenir, & de préferer le salut de son ame à toute autre chose.

La tempête étant passée, & nos gens se trouvant à la vûë de Ternate, les ennemis, qui n'oserent les attendre avec leurs carcoas, se retirerent dès la premiere décharge; ce qu'ils pouvoient aisément faire, sans qu'on pût les en empêcher, ni leur nuire dans leur retraite. Les deux Rois de Tydor & de Bacham, aussi bien que Paul de Lima, étoient d'avis qu'on attaquât le fort par divers endroits en même tems. Fernand Boto Machado Capitaine d'un galion étoit aussi du même sentiment. Neanmoins le General qui se défioit de Lima à cause de l'alliance qu'il avoit contractée avec le Roi de Tydor dont il n'étoit pas content, & de Machado à cause de l'amitié qu'il avoit liée avec ce même Prince, ne voulut point suivre ce sentiment, disant pour raison, qu'il n'étoit pas à-propos de diminuer leurs forces en les divisant, puis qu'elles étoient déja assez affoiblies par la tempête. On assiégea donc seulement le fort; mais comme les assiégez n'ignoroient pas l'état de nos gens, ils se défendirent avec courage, & résisterent vigoureusement à toutes les attaques, jettant de grands cris, & faisant de grandes risées de la foiblesse de nos batteries. La tempête qui avoit fait perdre aux nôtres leurs plus grosses pieces de canon, les exposoit à ces railleries; mais ils s'en vangerent sur les Indiens de Java qui étoient au service du Roi de Ternate, leur faisant sentir rudement les éfets de leur colere. Ces Barbares se piquoient de faire paroître leur bravoure par des sorties, & de montrer qu'ils savoient

escarmoucher, attaquer, & se retirer en ordre. Ils furent donc si mal traitez en diverses rencontres par les Espagnols, qu'il fut assez difficile de les faire servir dans les guerres suivantes pour combattre contre eux. Le siege fut continué pendant quelques mois assez inutilement, & l'on croit que si le General avoit voulu suivre le sentiment des gens entendus au métier, & faire une attaque d'un autre côté par-devant le fort dans le golfe de Limathao, & ainsi s'avancer peu à peu pour battre la place par les flancs, on auroit pû réüssir. Morones ne voulut point suivre cet avis; mais se fiant sur son experience, & attendant quelque occasion favorable pour pouvoir attaquer surement, il se contenta de faire front du côté de la mer, un peu éloigné du fort. Cependant l'artillerie des ennemis incommodoit beaucoup nos gens, qui perdoient du monde sans rien avancer, par cette opiniâtreté à demeurer fixes dans le même poste. Cela même fut cause que les Barbares reçurent du secours par d'autres endroits, dont ont eût pû boucher les passages sans peine avec trente hommes seulement, à ce qu'on disoit. C'est ainsi que l'assuroient les deux Rois, à qui il faut donner la loüange qu'ils méritent dans cette occasion, & dire franchement que si nôtre General eût voulu, leur bravoure pouvoit faire réüssir heureusement cette entreprise. De plus il faut ajoûter à l'honneur des Espagnols, que les difficultez qu'on pouvoit alleguer qui se trouvoient en cela, ne les auroient pas empêchez d'y réüs-

sir,

sir, puisque l'experience a souvent fait voir que cinquante soldats de cette nation ont executé des choses aussi difficiles, que des Legions Romaines les mieux armées & les mieux disciplinées auroient pû faire. Morones voiant enfin que ni la force, ni les négociations, ne pouvoient réduire les rebelles, résolut d'envoier une partie de ses troupes attaquer un autre fort, qui bien que situé dans un lieu de difficile accès, ne sembloit pas imprenable, parce qu'il avoit été bâti à la hâte sur une montagne, dont la montée sembloit faire la principale difficulté.

Ce fort est défendu du côté des terres par la montagne, & les flancs en sont couverts par un marais qui ne paroît considerable qu'à cause du fort, parce qu'il ne sert de rien pour la sureté de la ville qui est toute ouverte. Nos gens marcherent gayement, & attaquerent avec vigueur; mais ceux qui gardoient le fort les ayant reçûs de même, & aiant fait une grande décharge de leur artillerie, l'ardeur des Espagnols se rallentit un peu. Cependant ceux de l'autre fort firent une sortie, à quoi ils se trouverent engagez par une espece de nécessité, parce que quelques-uns de nos soldats avoient mis le feu à des barques sur lesquelles étoient venus plusieurs Indiens de Java. Ces barques qu'ils nomment Jonques, furent bien-tôt enflammées, parce qu'elles étoient vieilles, sans que ceux qui étoient demeurez pour les garder pussent empêcher l'embrasement. Ainsi il fallut avoir recours aux armes. Avec ceux qui étoient sortis du fort, ils faisoient en tout

le

le nombre de trois mille combattans, dont mille étoient armez d'arquebuses; mais il n'y en avoit qu'environ deux cens qui sçeussent bien s'en servir. Les autres n'avoient ni piques, ni lances, ni autres longues armes, si-non de celles qu'ils appellent Toranas, qui sont longues d'un peu plus d'une brasse, & qui ressemblent à des dards. Quelques-unes sont faites en forme de fléches qu'ils tirent avec beaucoup de force, sans se servir d'arcs, si bien qu'ils en peuvent blesser seulement ceux qui ne sont pas armez, en les tirant ou de but en blanc, ou les faisant tomber de haut. D'autres ne se servent que de leurs sabres ou de leurs boucliers. Plusieurs combattoient avec d'autant plus de confiance & de hardiesse, qu'ils étoient couverts de cuirasses & de casques qu'ils avoient achetez des Portugais. Neanmoins en se mêlant avec les nôtres ils ne purent garder l'ordre requis, & la confusion leur fit perdre courage. Cependant ce combat fut un grand obstacle aux desseins des Espagnols, qui ne purent presser les deux forts en même tems, comme ils s'étoient proposé de le faire, parce que dans cette occasion tout le monde fut obligé de combattre jusques aux Chefs même qui n'en furent pas plus exempts que le moindre soldat. Morones se comporta fort bien dans cette action, & les Espagnols firent un si grand carnage des ennemis, que presque tous les Indiens de Java demeurerent sur la place.

Ceux des forts n'oserent charger les nôtres en flanc; ils firent seulement quelques

attaques à ceux de Tydor & de Bacham, ſans leur faire beaucoup de mal. Les Eſpagnols ne remporterent pas cette victoire ſans qu'il leur en coutât bien du ſang. Mais ils eſperoient de la pourſuivre & de la rendre plus entiére, à l'arrivée du galion qui devoit venir de Goa, par le moien duquel ils s'attendoient de reparer la perte qu'ils avoient faite pendant la tempête.

Quelque tems après, le galion aiant terri à Tydor, il ſe trouva plûtôt équipé en marchandiſe qu'en guerre. Cette circonſtance jointe à ce que la pluſpart de nos gens étoient bleſſez ou malades, engagea Morones à décamper, & à donner congé aux Rois qui l'aſſiſtoient, à qui depuis il fit des préſens de choſes venuës d'Eſpagne, comme des chevaux & des vêtemens de ſoie. On apprit enſuite que ceux de Ternate, quelque patience qu'ils ayent à ſouffrir les incommoditez, s'en trouvoient neanmoins ſi preſſez en diverſes manieres, que la faim ſeule les auroit infailliblement contraints de ſe rendre, ſi les nôtres avoient pû continuer le ſiege encore un peu de tems. Ils s'embarquerent à la vûë des ennemis, qui ſortirent incontinent de leur fort avec des inſtrumens de Muſique, & de grandes démonſtrations de joie & de victoire. Les voiageurs de l'Aſie & de l'Europe, mais particulierement leurs nouveaux amis les Anglois, ne manquerent pas de venir leur témoigner la joie qu'ils avoient de cet heureux ſuccès.

Il ſembloit que le repos fût fatal aux Ternatois, & qu'ils fuſſent incapables d'en faire un

un bon usage. En éfet ils ne se virent pas plûtôt en paix que les anciennes jalousies recommencérent entre le Roi & ses Oncles : ce qui fit naître une occasion qui paroissoit fort favorable pour nos desseins, si le même hazard qui l'avoit produite, n'y avoit pas aussi apporté de l'obstacle. Cachil Mandraxa étoit le plus considérable de tous les enfans du Sultan Aerio, parce qu'il étoit né de la Reine Putriz. Le Pére avoit eu intention qu'il fût son successeur au Roïaume, mais il étoit ensuite tombé dans sa disgrace, par un attachement qui n'a pas accoûtumé de passer pour un crime parmi les Politiques. Cachil Mandraxa aimoit éperduëment Filola sa niéce, fille du Roi son frere, & cette Princesse ne paroissoit pas insensible à son amour. Le Pére de l'Infante les trouva un jour en conversation familiére, dans des appartemens qui étoient réservez pour lui seul. Il eut sujet de croire que leur commerce ne sortoit pas des bornes de l'honnêteté, & néanmoins il s'en chagrina si fort qu'il prit la résolution de priver Mandraxa de la succession du Roïaume. Son Neveu qui n'étoit pas légitime régna, bien que ce fût contre le sentiment de tous ses Oncles qui s'y opposoient, & ils y allérent presque jusqu'à conspirer contre lui, & à vouloir lui donner la mort. Il eût néanmoins l'adresse de détourner le coup, & de se mettre en sûreté, sans faire semblant qu'il se fût apperçû de rien. Il fit un jour appeller Cachil Mandraxa, & l'ayant entretenu en particulier sur les sujets de chagrin qu'il y avoit eu en-

tre eux, il lui témoigna qu'il souhaitoit de faire son possible pour les effacer par une réconciliation ferme & solide, & qu'il jugeoit que l'Infante Filola y pouvoit beaucoup contribuer, parce que connoissant, l'union qui étoit entre elle & Mandraxa, il croioit qu'en la favorisant tout le reste deviendroit facile : qu'il vouloit donc bien consentir qu'il se mariât avec cette Princesse, mais que comme on l'avoit promise au Roi de Tydor, à qui il ne vouloit pas donner un nouveau sujet de chagrin, & un prétexte de troubler, par une nouvelle guerre, le repos dont ils joüissoient depuis peu, il avoit là-dessus un conseil à lui donner, à condition que la chose demeureroit secréte entre eux deux. Mandraxa fut surpris & comme ravi en admiration d'une faveur si peu attenduë, & la joie qu'il en eut l'empêcha de faire des réflexions de prudence, qui auroient aisément pû lui donner de grands soupçons contre un changement si subit d'un Roi qui étant n'aguéres son plus grand ennemi, lui paroissoit tout d'un coup si favorable. Il lui témoigna sa reconnoissance pour la bonté qu'il lui marquoit, & l'assurant d'une grande déference pour ses sentimens, il le supplia de ne tarder pas plus long-tems à lui donner conseil dont il lui parloit.

Alors cet artificieux Roi lui dit. *J'ay pensé un moyen par lequel vous pourrez avoir la satisfaction que vous desirez si passionément sans que le Roi de Tydor ait sujet de se plaindre de moi. Pour cela il faut garder le secret, ce que je ferai fort éxactement de mon côté. Prenez*

nez vos mesures pour enlever l'Infante pendant la nuit, sans qu'il paroisse en aucune maniere que j'y aye part ; ensorte que tout le monde croie que c'est une pure violence que la grandeur de vôtre passion vous aura fait entreprendre, sans m'en rien communiquer. Je feindrai d'en avoir du chagrin : je me plaindrai hautement de l'outrage que vous m'aurez fait, & je ferai en un mot tout ce qui sera nécessaire pour persuader à tous ceux qui s'intéresseront dans la chose, qu'ils ne doivent pas s'en prendre à moi, & que je n'y puis que faire. Après tout, mon cher Oncle, je considére que je dois préferer le bien & la satisfaction de ceux de ma famille à toute autre chose. Je me charge des soins qu'il faudra prendre pour le repos & la sureté du Roiaume, tandis que vous posséderez tranquilement la personne que vous aimez avec tant de passion. Mandraxa ne put s'empêcher de verser des larmes. Il se jetta plein de transport aux pieds de son Neveu & les baisa, sans pouvoir cacher dans ce moment les sentimens de son cœur passionné : puis moderant autant qu'il lui fut possible la joie que lui donnoit cette nouvelle esperance, il prit des mesures pour la communiquer à l'Infante, & convenir avec elle du tems, du lieu, des personnes, & des autres circonstances, pour le projet de son enlevement.

Ils choisirent pour cela un jardin qu'ils jugerent commode, parce qu'il étoit près de la mer, bien couvert d'arbres d'entre lesquels on pouvoit aisément voir les vaisseaux qui navigeoient. Le jour dont ils étoient convenus, l'Infante étant dans le jardin, on

vit approcher une barque avec de bons rameurs, & des soldats ornez de guirlandes, qui faisoient assez connoître par ces ornemens quel pouvoit être le dessein de leur navigation, bien qu'ils voguassent sans le bruit & les concerts de leur Musique ordinaire. Cachil Mandraxa sortit de sa barque avec un profond silence, accompagné seulement d'un petit nombre de ses amis braves & vaillans : puis imitant l'action de Talasius & des anciens Romains dans la prise des femmes Sabines, ils enlevérent Filola & celles qui l'accompagnoient ; ils les firent embarquer promtement, & ils se retirérent avec une extréme diligence dans un lieu fort de la même isle. Là s'étant fortifié & pourvu en homme de guerre, de tout ce qu'il jugea nécessaire, il s'abandonna ensuite à son amour. La renommée ennemie du secret publia bien-tôt cette avanture, qui vint aux oreilles du Roi de Tydor, aussi-bien que les plaintes de celui de Ternate. Celui-ci relevoit l'outrage qu'on lui avoit fait, & chacun en parloit selon son penchant & son inclination. Le Roi qui avoit fait joüer cette tragédie, & mis, pour ainsi dire, en mouvement tous les personnages dont elle étoit composée, fit assembler les Grands de son Roiaume dont la pluspart étoient ennemis de Mandraxa qu'il avoit fait donner dans le piége.

Il leur fit de grandes plaintes, reprenant les choses dès le tems de Sultan Babu, & feignant d'être extrémement affligé, il leur demanda conseil sur ce qu'il devoit faire

dans

dans cette occasion pour punir une violence si manifeste. Il ne manqua pas de trouver les conseils qu'il cherchoit, & tous convinrent qu'il falloit faire un châtiment exemplaire de cet attentât, qui fût proportionné à la grandeur de la faute. Après ces délibérations, le Roi envoya des messagers à son Oncle, pour le prier de se rendre à la Cour, afin qu'ils pussent chercher ensemble les moyens de faire cesser les jugemens & les discours desavantageux qu'on faisoit de son action, & d'appaiser là-dessus les Princes voisins. Cachil Mandraxa obéit, sa conscience lui rendant témoignage qu'il n'avoit rien fait qui ne fût conforme aux ordres du Roi, & qu'il n'avoit point passé au-delà. L'Infante seule tâcha de le détourner d'aller à la Cour : car bien que ce fût une jeune personne qui n'avoit guéres plus de vingt ans, elle connoissoit très-bien le Roi son frere, & savoit qu'il ne faisoit aucun scrupule de violer sa parole, particulierement à l'égard de ses proches, en qui il ne pouvoit jamais se fier, parce-qu'il les soupçonnoit toûjours de vouloir regner. Mandraxa ne se rendit point aux avis de Filola : il partit, & étant arrivé à la Cour, il entra dans le palais avec sa garde ordinaire, se fiant, outre les nouvelles assurances qu'on lui avoit données, sur le mistere secret de ce qui s'étoit passé entre le Roi son Neveu & lui. Il s'approcha pour baiser la main du Roi, qui lui parlant avec la même sévérité qu'il auroit pû faire, s'il n'avoit pas été le premier auteur de l'enlevement de l'Infante, lui dit qu'il

ne sçavoit quel parti prendre, si-non de lui faire perdre la vie, pour punir un attentat commis dans son propre palais, contre le respect deu à son sceptre & à son autorité Royale. Mandraxa croioit d'abord que ce n'étoit qu'un jeu & une adresse pour mieux couvrir leur concert : mais ensuite connoissant la lâche trahison de son Neveu, il voulut défendre son innocence, en faisant connoître la verité. On ne lui en donna pas le tems. Le Roi faisant signe à un More fort & vigoureux, qui se tenoit tout prêt, ce Ministre de sa cruauté mit le sabre à la main, & en donna plusieurs coups au Prince, qui fut cruellement massacré, sans qu'on voulût écouter ses raisons, & que personne prît son parti, ou s'intéressât pour sa défense : parce que ces fréres Cachil Tulo, & Cachil Safur n'étoient pas alors à Ternate. Le premier étoit Gouverneur de cette ville, & le second, Commandant général de la Marine. Ils ne voulurent point y retourner de long-tems après : mais ils prirent soin de la conservation de l'Infante veuve qui étoit enceinte, & qui mit au monde Cachil Amida, lequel mourut en bas âge. On sçut bientôt la verité de cette avanture avec toutes ses circonstances. Les Cachils consultérent entre eux, & Tulo ayant pris la résolution de se jetter dans le service du Roi Philippe, se rendit à Tydor, afin de conferer avec Duart Pereyra Commandant de la forteresse. Il s'étoit dêja entretenu un peu auparavant avec Antoine de Matos, qui étoit allé exprès le trouver à Bacham. Comme ce

qui

qui fut traitté dans ces entrevuës se peut voir dans la lettre que Cachil Tulo écrivit de Tydor au Gouverneur Santiago de Vera, on la mettra ici selon qu'elle a été traduite du Malays en Espagnol par les Nagatatos ; c'est à dire, les Interprétes du Roi.

Cachil Babu mon frére, étant Roi de Ternate, écrivit au Roi de Portugal, & lui demanda justice d'un homme qui avoit tué son pére & le mien, avec promesse que si on lui donnoit satisfaction là-dessus, il remettroit le fort de Ternate entre les mains de Sa Majesté qui en avoit été dépossedée. Il est arrivé depuis que Sa Majesté le Roi d'Espagne ayant succédé au Roiaume de Portugal, a répondu à la lettre de mon frére, par Cachil Naique son Ambassadeur, lequel en arrivant à Ternate trouva que mon frére étoit mort, ce qui fut cause que le fort ne fut point rendu, parce qu'un bâtard succéda au Roiaume, bien qu'il n'y eût aucun droit, & que les habitans de Ternate ne l'eussent élevé sur le trône que par la faveur du Roi de Tydor. Quand il se vit l'autorité entre les mains, il ne voulut point accomplir ce que son pére avoit promis, quoi qu'il y fût obligé, ni suivre mon conseil & celui de mon frére Cachil Mandraxa, qui étoit le légitime héritier du Roiaume. Nôtre avis étoit qu'il rendit le fort comme son pére l'avoit promis aux Portugais, non pas parce que nous crussions qu'il fût impossible de le défendre contre eux, ou même contre Sa Majesté : mais particuliérement à cause du commandement exprès de son pére nôtre frére. Ainsi nôtre sentiment n'étoit nullement fondé sur la crainte qu'on nous ôtât cette place par la force

des armes, mais sur ce que nous jugions juste & raisonnable de tenir sa promesse, & que nous étions bien intentionnez pour le service de Sa Majesté. Le Roi de Ternate nous voiant fermes dans ce sentiment, prit la résolution de faire périr mon frére, son Oncle, qui étoit le légitime heritier de Roiaume : Il le fit donc massacrer à coups de sabre, par un esclave, contre sa parole & ses promesses expresses. Quand j'ai vu l'injuste violence avec laquelle mon Neveu en usoit, & qu'il ne vouloit en aucune maniére accomplir ce que son pére, moi, & mes fréres avons tous promis à Sa Majesté, j'ai résolu desormais de m'engager au service de Sa Majesté pour le reconnoître comme mon Souverain, & le servir comme un bon & fidelle Sujet. Pour cela je m'oblige, promets, & jure par ma Loi, comme j'ai déja fait entre les mains de Pére Antoine Ferreyra, de donner toute faveur, secours & aide, pour l'entrée dans le fort de Ternate, tant par moi-même que par mes parens & amis, jusques à ce que quelque Commandant de la part de Sa Majesté en puisse prendre possession, soit Portugais ou Espagnol, avec ceux qui l'accompagneront : à condition que le Commandant, ou les Commandans, au nom de Sa Majesté me tiendront la parole que m'a donné le Commandant Duart Pereyra, & accompliront de bonne foi ce qu'il m'a promis, & confirmé par son seing, en conséquence de mon engagement au service de Sa Majesté ; savoir qu'après qu'on sera en possession du fort, elle me fera reconnoître pour Roi de Ternate, tant parce que ce Roiaume m'appartient de droit comme successeur légitime du Roi mon pére,

qui en

qu'en conséquence des services que je veux rendre dès à présent, & me propose de rendre de plus en plus à l'avenir à Sa Majesté. C'est pourquoi je vous prie, Monsieur, & vous demande même de la part de Sa Majesté, d'envoïer dans peu le plus grand nombre de soldats qu'il vous sera possible, afin que mes bonnes intentions puissent réüssir à quelque chose, & que l'envie que j'ai de rendre service à Sa Majesté ne soit pas inutile. J'espere que les affaires réüssiront sans qu'on y perde de monde, quoi-que le fort soit en bon état comme vous l'aurez sans doute appris. Le Commandant général qui est ici vous écrira, & vous marquera, Monsieur, le tems & l'ordre convenable pour le départ & la venuë des troupes. Fait à Tydor où je suis venu expressement pour cela, ce que pourront attester le Pére Vicaire Antoine Ferreyra, & l'Auditeur Antoine de Matos, que j'ai priés de signer avec moi pour certifier la vérité de ce que je dis. Le 23. Mai.

Cette lettre étoit éfectivement signée par le Vicaire & par Matos. Duart Pereyra l'accompagna d'une autre fort longue, dans laquelle il déduisoit amplement au Gouverneur les choses rapportées en abrégé par Cachil Tulo, & lui alléguoit plusieurs raisons pour ne laisser pas échaper une occasion si favorable. Il lui marquoit aussi, que Mandraxa, peu de tems avant sa mort, lui avoit proposé la même chose que proposoit alors Tulo, & qu'ils témoignoient avoir intention d'accomplir ce qu'ils avoïent promis à Nugno Pereyra : que l'isle de Maquien la plus abondante en clou, n'étoit point du tout

dans le parti du Roi, & ne pouvoit souffrir ses oppressions. Il le sollicitoit fortement d'armer quatre cents Espagnols, s'ils étoient arrivez du Mexique, & de les embarquer pour l'entreprise de Ternate; en faisant publier qu'on les envoioit contre les insulaires de Java pour afranchir ces mers qu'ils infestoient, parce que les Ternatois préferoient leur amitié à la nôtre. Il ajoûtoit qu'outre le bon succès qu'on pouvoit justement esperer avec les troupes qu'il demandoit, tout au moins on assureroit les ports contre les Anglois qui facilitoient au Roi de Ternate les moiens d'avoir toujours une flotte prête: qu'avec quinze frégates & un galion ne pouvoit venir à bout de cette entreprise, pourvu qu'on prît des mesures pour les faire demeurer un an aux Moluques, & qu'on envoiât quelques Indiens des Philippines pour servir de pionniers. Il marquoit aussi dans cette lettre que les vaisseaux de ceux de Java sont plus petits que les frégates; qu'ils portent chacun quarante soldats qui s'y embarquent ordinairement pour huit mois, & peuvent subsister pendant un an de trois cents boisseaux de riz. Que si nos gens ne pouvoient pas tous se mettre dans les frégates, on pourroit se servir de quelques jonques qui sont des vaisseaux commodes pour tirer des vivres des isles de Borneo & de Bacham. Il se plaignoit du peu de fidelité, de la mauvaise conduite & de l'avarice du Roi de Tydor. Il blâmoit encore Sanche de Vasconcelos, & Diégue d'Azambuja, de ce qu'ils avoient bâti le fort de Tydor dans

un

un lieu incommode par sa situation peu convenable. Il loüoit le Roi de Bacham, & particuliérement de ce qu'il vivoit comme un homme qui est Chrétien dans le cœur. Il parloit aussi de plusieurs autres choses qui tendoient toutes au même but, de persuader l'entreprise de Ternate, pour éfacer la honte du passé, puis qu'il y avoit plus de facilité que jamais, par le moien & l'assistance de Cachil Tulo, sans que cela pût être à charge ni préjudiciable aux interêts du Roi. Le Gouverneur reçut ces dépêches, & il étoit fort bien intentionné pour mettre à exécution les choses qu'on lui proposoit. Mais comme il falloit du tems pour faire les préparatifs nécessaires, il arriva que Cachil Tulo mourut, & qu'on fut obligé de changer de dessein, & de penser à la conservation des Philippines, contre les embûches & les attentats des Japonnois & des Chinois; ces isles ayant toujours sujet de craindre les pillages & les incendies de ces peuples.

Toutes ces entreprises fatiguoient le païs, & consumoit ses revenus & ses forces, si bien qu'il falloit nécessairement prendre un peu de tems pour respirer, & pour se rétablir à l'un & à l'autre égard. On jugeoit qu'il seroit à propos de faire agir de concert les forces qu'on pourroit tirer des Philippines, & celles qu'on assembleroit à Malaca, afin qu'elles se rendissent les uns & les autres aux Moluques qui sont situées entre ces deux endroits. Cela fut mis à exécution quelques années après, lors que le

Capi-

Capitaine André Furtado, qui mérite si-bien qu'on le fasse connoître à la Posterité, passa de Malaca aux Moluques. André Furtado de Mendoze pourroit donner un grand lustre à la Noblesse de sa famille, quand elle ne seroit pas aussi ancienne qu'elle l'est. On peut dire qu'il a été la terreur de tout cet Orient, où il a rendu de grands services au Roi, depuis l'An mil cinq cens soixante & seize, en domptant plusieurs Nations barbares. L'An mil cinq cens quatre-vingt-sept il étoit Commandant du fort de Rachol, & quelque tems après il le fut de celui de Malaca. Pendant qu'il étoit dans la premiere place, quelques villages de Payens se soulevérent contre les Ministres de l'Eglise troublant les Chrétiens du païs par des mouvemens & des bruits de guerre. Furtado les appaisa par son autorité, & par quelquelques châtimens. L'An mil cinq cens quatre-vingt-onze étant Maître & Commandant de toute la milice Portugaise qui étoit dans cet Archipélague, il souhaitoit passionnément de la pouvoir employer au recouvrement de Ternate; mais il en fut empêché par d'autres gueres qu'il termina heureusement & avec avantage. Au mois d'Août de la même année, il apprit que dix-huit galiotes de Cugnal étoient en mer, commandées par Cutumaza, qui étoit favorisé & assisté de Raju dans le dessein d'assieger le fort de Zeylan. Ce Cutumaza, l'année précedente, avoit brûlé un de nos navires qui alloit à la Chine, & fait de grands maux & de grands ravages sur la côte de Coro-

Coromandel. Furtado se mit en mer pour chercher la flotte ennemie, il secourut le fort de Zeylan, & suivant sa route il rencontra sur la côte de Malabar, trois navires qui venoient de la Mocha & qui appartenoient à Cugnal. Il les attaqua & en coula deux à fond, parce que la mer étoit si émuë qu'il ne put les faire aborder par ses vaisseaux à rames pour les prendre. Le troisiéme se rendit quelques tems aprés. Ainsi il se vengea par cette victoire du navire qu'on nous avoit brûlé. Dans ces païs qui sont voisins de Malaca, la guerre est presque continuelle, & on peut dire qu'elle ne cesse point à Zeylan, contre le sentiment de plusieurs personnes qui croient avoir beaucoup de connoissance de l'état des Indes Orientales. Comme le plus considerable revenu de cette isle consiste en canelle, & que cette espece d'aromate se conserve moins bien que le macis, le girofle, ou le poivre, on regarde presque comme perduës les dépences qu'il faut faire pour Zeylan. De plus les continuelles rebellions de ces peuples inconstans donnent tant d'occupation à nos Commandans qui sont dans cette isle, qu'ils n'ont pas le loisir de penser aux Moluques, bien loin d'y pouvoir porter les armes. C'est ce qui a fait que les ennemis des Portugais & des Espagnols, ont eu plus de facilité à se rendre maîtres de nos forts, & à établir leur tirannie.

L'isle de Zeylan est une des plus remarquables & des plus fertiles qui soient au monde. Elle est située à l'opposite du cap de Comorin,

morin, bien peuplée & bien cultivée. Il n'y a guéres de plante connuë en quelque endroit du monde que ce puisse être, qui n'y croisse très-bien. On y voit des noix muscades, du poivre, de la canelle, & c'est là que croît la meilleure & la plus parfaite qu'on nomme Musilitio. On y trouve diverses sortes de fruits sauvages & de francs, des figues & des raisins d'Espagne, & les meilleures oranges qui soient dans toute l'Asie. Il y a des bois de grands palmiers. Il faudroit un long discours pour parler de toutes les espéces de fleurs qui s'y trouvent. Il y a aussi plusieurs sortes de grains de ceux qu'on voit en Europe, comme du froment, du riz &c. de très-bon lin & du cotton dont on fait des toiles admirables. Il y a encore des pierreries presque de toutes les sortes, de l'or, de l'argent, de l'acier, de l'étaim, du fer, & des perles. Elle est arrosée de plusieurs riviéres & de plusieurs fontaines, dont les eaux sont fort claires, & bonnes à boire, aiant aussi plusieurs propriétez admirables & médecinales. On y voit couler en quelques endroits une espéce de bitume liquide, un peu plus épais que nôtre huile, & en d'autres lieux du baume. Il y a des volcans qui jettent perpétuellement des flammes, & souvent des masses de soulfre, & néanmoins ces mêmes montagnes ne laissent pas d'être couvertes de plusieurs grands arbres, sur les branches desquels on voit des oiseaux de diverses espéces, & presque de toutes celles qui se voient dans les autres endroits du monde. Il y a des paons sembla-

bles

bles aux nôtres, des poules ſauvages, & des ramiers. Il y a beaucoup de cerfs, de ſangliers, de tigres, de lions : il y a des éléphans qui ſemblent être les plus nobles qui ſoient au monde, puis que ceux qu'on y amene d'ailleurs reconnoiſſent en quelque ſorte leur ſupériorité, quand on les met en leur preſence. C'eſt dans les éléphans de cette iſle que ſe peut vérifier ce qu'Ariſtote, Plutarque, Athenée, Elian, Pline, & les autres Auteurs qui ont traitté de l'Hiſtoire Naturelle, ont avancé touchant ces animaux, que ſoit par connoiſſance ou par habitude, ils ſemblent tenir quelque choſe de l'eſprit, des ſentimens, & de la prudence des hommes, comme ce principe d'honneur qui fait, dit-on, qu'ils ne veulent pas s'embarquer, s'ils connoiſſent qu'on les veut mener en des païs étrangers pour ſervir à quelques Princes, à moins qu'on ne leur promette par ſerment de les ramener dans leur Patrie, car alors ils obéiſſent. Telle eſt encore l'affliction qu'ils témoignent des paroles outrageantes qu'on leur dit. Il ſemble auſſi qu'ils ayent quelque eſpéce de Religion, & qu'ils rendent quelque hommage au Soleil & à la Lune. Ils ont de la mémoire, ſe ſouvenant des choſes qui leur arrivent, & ſi nous en croions Gellius, ils pleurent amérement, pendant la nuit, leur ſervitude : mais ſi quelqu'un ſurvient, ils modérent leurs gémiſſemens, & font paroître par leurs mouvemens une eſpéce de honte, comme ſi en éfet ils ſentoient le malheur de leur ſort. Dans ce païs-là on les employe

pour porter les fardeaux qu'on veut charger sur les navires, ou ceux qu'on en veut tirer, soit armes, métaux, vivres, ou autres choses. Ainsi l'on peut dire dans un sens qu'ils sont chargez du poids du commerce des hommes. Il semble qu'ils sont beaucoup plus contens quand on les fait servir pour la guerre, & qu'ils portent sur leur dos des tours où l'on met des soldats. Ils servent aux habitans de l'isle, non comme ils faisoient autrefois à Rome, pour les spectacles, mais pour les combats, selon l'usage que les Carthaginois avoient accoûtumé d'en faire, & les Romains aussi dans la suite.

Les habitans de Zeylan croient que le Paradis terrestre étoit dans leur païs, & il y a un sommet de montagne qu'ils nomment le Pic d'Adam, disant qu'on y voit la trace & la figure de son pié, & que c'est dans ce lieu-là qu'il fit penitence de son peché. Cette opinion fait que les Jogues, ou Pélérins pénitens, vont visiter ce pic ou sommet de montagne, & ils disent qu'on voit un arbre assez gros & de médiocre hauteur, qui a les feüilles petites & frisées, de couleur grisâtre, & l'écorce d'une couleur cendrée, lequel éclaire pendant la nuit, & dissipe les ténébres dans son voisinage. Parmi ces dévotions il faut remarquer qu'on voit sortir de cette isle des troupes de Farceurs qui courent par toutes les Indes en contant des fables, & amusant le peuple par des gesticulations, des danses, des tambours de basque, des cornemuses, & des sonnettes.

La

La pêche des perles est abondante dans cette isle. Il y a des mines d'or & d'autres métaux ; mais il est défendu de les en tirer par une loi expresse & publique. Néanmoins ces soins & ces précautions n'empêchent pas que les habitans ne soient sujets à la guerre, & exposez à la tirannie des esprits ambitieux. Les naturels du païs se nomment *Chingalas*, ou Cingales, & sont assez semblables dans leur air, & dans leurs maniéres & leurs coutumes à ceux de Malabar. Ils ont comme eux les narines fort larges & fort ouvertes, mais ils ne sont pas tout à fait si noirs. Ils vont nuds, mais avec quelques marques de pudeur & de retenuë. Anciennement ils n'avoient qu'un Roi, qui fut dépossedé par supercherie, & le Roiaume fut partagé entre plusieurs. Lors-qu'il eut été affoibli par cette division, un Barbier nommé Raju, s'empara du gouvernement, & chassa les Rois de l'isle, l'un desquels étoit toujours créé à Goa, en l'honneur du Roi de Portugal. Raju étoit guerrier, rusé, & soupçonneux à l'égard de ceux-là même qui lui rendoient les meilleurs services. Les années précedentes il avoit assiégé le fort de Columbo avec un armée nombreuse, des éléphans & de la cavalerie.

André Furtado, après la défaite des trois vaisseaux dont on a parlé, poursuivoit sa route, & cherchoit la flotte des ennemis, & comme il vouloit secourir le fort de Columbo, il traversa le golfe de Zeylan vers le cap de Comorin, dans le tems le plus difficile & le plus dangereux pour les vaisseaux

ſeaux de haut bord, & à plus forte raiſon pour les bâtimens à rames. Il arriva au fort très à propos, car la place étoit ſur le point de ſe rendre, parce que la plus grande partie de la garniſon s'étoit mutinée, contre le Commandant Simon de Brito, qui même avoit été bleſſé de deux coups d'arquebuſe par les mutins. Raju de ſon côté venoit à grandes journées par terre pour l'attaquer, & ſe ſervir de l'occaſion qui lui étoit preſentée de s'en rendre maître, pendant que Cutumaſa s'étoit mis avec toute ſa flotte dans la riviere de Cardiva peu éloignée du fort, pour pouvoir l'attaquer par mer, dans le même tems que Raju l'attaqueroit par terre. Furtado les prévint par ſa diligence : il entra dans la place & mit tous les ordres neceſſaires pour la bien défendre. Il appaiſa la ſédition, châtia ceux qui en avoient été les auteurs, donna ſatisfaction à ceux qui avoient quelque juſte ſujet de plainte ; & après avoir mis fort promtement un bon ordre à tout, il ſortit pour aller chercher la flotte de Cugnal. Il n'eut pas de peine à la trouver, parce que les ennemis ne ſe mirent point en devoir de fuir : au contraire ils ſe preſenterent en bon ordre pour combattre. Ils firent grand feu de leur canon, vinrent à l'abordage, & le combat fut fort opiniâtré de part & d'autre. Mais enfin la victoire ſe déclara pour les nôtres : les gens de Cugnal furent entierement défaits : Furtado prit quatorze galiottes avec toute l'artillerie, & il y eut un grand nombre d'ennemis tuez ou faits priſonniers. Le General s'enfuit

avec

avec quatre de ses vaisseaux de dix-huit qu'il avoit eu, & se retira dans le païs de Raju. Cette victoire fut une satisfaction suffisante aux nôtres pour les dommages que la flotte ennemie leur avoit causez. Raju fut découragé, & n'osant venir assieger Columbo, il congédia son armée & se retira.

Peu de tems après, Furtado apprit, par ses espions, que le Roi de Jafanapatan s'étoit ligué avec Raju, & qui le pressoit fort de reprendre le dessein du siége de Columbo, pendant que de son côté il assiégeroit Magna. Furtado ne voulut pas laisser de telles entreprises impunies, sachant qu'il y alloit de l'honneur de la Couronne de Portugal, & de la réputation de ses armes, qui étoit d'autant plus considérable en ces païs-là qu'elle y faisoit plus que la force. Il assembla donc promptement le plus grand nombre de troupes qu'il lui fut possible, & marcha en diligence contre ce Roi. Il le trouva bien préparé à se défendre, s'étant mis en ordre de bataille hors de la ville, sans vouloir se servir de ses murailles pour se mettre à couvert. Il presenta donc le combat à nos gens, occupant beaucoup de terrein par le grand nombre de ses bataillons, de ses chevaux & de ses élephans. Furtado de son côté faisant l'office de soldat & de Capitaine, mit ses gens en bataille, & les encouragea en peu de mots à bien faire leur devoir. On chargea des deux côtez avec beaucoup de résolution, & le combat fut rude; mais enfin les troupes du Roi de Jafanapatan furent rompuës & défaites, & lui-même

me tué à l'entrée de la ville. Il y avoit dans cette place plusieurs pieces de canon de fonte, & le pillage en fut considerable. Après que Furtado s'en fut rendu maître, il occupa aussi les forts & tous les lieux propres à mettre garnison. Ainsi faisant sentir en plusieurs endroits les éfets de la guerre, il étonna tellement les peuples qui en souffroient les incommoditez, que tout le Royaume se soumit, & reconnut l'autorité du Roi d'Espagne. Quand la paix fut rétablie on fit au nom de ce Monarque, Roi de Jafanapatan un Prince à qui la chose alloit de droit, étant parent & légitime successeur du dernier mort. Il avoit été pris prisonnier dans la bataille, & avant-que de l'élever à la Royauté, on lui fit prêter serment d'être à l'avenir perpetuel & fidéle Vassal de Sa Majesté, & de lui payer chaque année un certain tribut, comme il le paye encore aujourd'hui. Furtado en envoya tous les Actes en Espagne, & à Goa au Vice-roi. Le tout fut approuvé, & on lui donna de grandes loüanges pour sa valeur & sa bonne conduite.

Aussi-tôt après il envoya quatre navires de sa flote avec cent soldats pour renforcer la garnison du fort de Columbo : puis il fit marcher sous le commandement de Cosme de la Féta quatre-vingts soldats avec deux de ses Capitaines, pour lui aider à poursuivre l'entreprise de Candia, dont Féta étoit chargé : ce qui dans la suite se trouva fort utile & produisit de très-bons éfets. Toutes les révoltes qu'on voioit en ce païs-là

contre

contre les Portugais tiroient leur origine de Ternate, soit par ses solicitations & ses secours, soit par son exemple. Ainsi les Commandans avoient besoin de beaucoup de soins & de diligence pour prévenir les mauvais éfets que cela pouvoit produire.

Dans ce même tems-là toute la côte de la pêche des perles se revolta, & parmi les autres desordres qui sont des suites ordinaires de semblables séditions, ceux de Virapanaique brûlerent vingt-cinq Eglises Chrétiennes. Furtado marcha promptement pour les châtier, avant que la révolte devint plus generale, & qu'elle prît de plus grandes forces. Comme les rebelles n'avoient pas bien pris toutes leurs mesures, & ne se trouvoient pas en état de lui résister, ils lui envoierent demander la paix, alleguant quelques excuses, & couvrant leur faute de quelque prétexte. Furtado les écouta favorablement, jugeant que cela étoit alors nécessaire pour le service de Sa Majesté. Il leur accorda donc la grace qu'ils demandoient, à condition qu'ils répareroient tous les dommages qu'ils avoient causé par leur désobéissance. Il leur ordonna aussi expressément de rebâtir les Eglises qu'ils avoient détruites, & d'accorder aux Jésuites qui étoient les Missionnaires & les Ministres de la Religion Chrétienne en ce païs-là, toutes les libertez & toutes les faveurs que ces Peres demandoient alors. Il ne manqua pas aussi de demander pour l'execution de toutes ces choses, les suretez qu'il jugea nécessaires.

Furta-

Furtado vint à bout de tout cela, & fit encore d'autres expeditions de la même nature dans l'espace de quatre mois : mais comme la vertu est ordinairement sujette à l'envie, étant arrivé à Cochin, & s'y trouvant prêt à partir pour la réduction des Moluques, & particulierement de Ternate, il reçut des lettres du Vice-roi Matthias d'Alburquerque, qui lui ordonnoit de remettre la flotte entre les mains de Nugno Bello Pereyra. Il obéït, & s'étant embarqué pour Goa, dès qu'il y fut arrivé, il fut arrêté prisonnier, & reçut plusieurs mauvais traitemens. Quand il fut hors de prison, & qu'il se trouva en état d'aller où il lui plairoit, il forma le dessein de quitter les Indes, & de se tirer de dessous la puissance d'un homme qui n'étant pas de ses amis, lui avoit déja fait sentir les éfets de sa passion. Les habitans de la ville de Goa s'opoférent à sa retraitte, le sollicitant d'une maniere pressante de ne les pas abandonner, & ils firent tous leurs éforts pour rétablir la paix, & faire une bonne réconciliation entre le Vice-roi & lui. Mais ce fut inutilement. Cela se passa l'an mil cinq cens quatre-vingt-douze. Il est certain que dans ce tems-là, & quelques années aprés, on auroit pû executer les desseins qu'on avoit sur Ternate, comme Furtado le souhaitoit, si la passion ne s'en étoit pas malheureusement mêlée pour y apporter des obstacles. Non-seulement donc on n'écouta point Furtado, mais même dans le tems qu'il falloit nécessairement combattre Cugnal, & qu'il s'y offroit avec ses

ses vaisseaux, & ses forces, il fut plusieurs fois rebuté, & dans la suitte la victoire dont le Ciel le favorisa, fut un nouveau sujet d'envie, comme on le dira dans son tems.

Santiago de Vera n'étoit plus alors Gouverneur des Philippines : il avoit eu communication avec André Furtado : il en avoit reçu des lettres ; il y avoit répondu ; de maniére qu'ils concouroient fort bien tous deux au même dessein. Mais une malheureuse fatalité troubla ces bons commencemens. Furtado fut arrêté par la passion d'un homme qui ne l'aimoit pas, & à peu près en même tems on ôta la charge à Santiago de Vera. Gomez Perez de las Marignas Chevalier de l'ordre de Saint Jaques lui succéda. C'étoit un homme de grande réputation, originaire de Betancos au Roiaume de Gallice. Il arriva aux Philippines l'An mil cinq cents quatre vingt-dix, ayant mené avec lui Dom Loüis son fils Chevalier de l'ordre d'Alcantara. Ce nouveau Gouverneur trouva Manille toute ouverte, sans qu'elle eut la forme d'une ville, & point d'argent pour la mettre en meilleur état & la fermer, à quoi il falloit plus de deux cents mille pesos. Néanmoins il sçut si bien ménager les esprits, & il sçut conduire les choses avec tant d'adresse, que sans faire aucun tort ni au public ni aux particuliers, il vint à bout de cet ouvrage. Pour cet éfet il mit quelques impôts sur les cartes à joüer, & sur les joüeurs mêmes qui passoient de certaines bornes. Il punit par des amendes les monopoles & les fraudes des vivandiers & d'au-

d'autres semblables gens qui vendoient diverses sortes de choses. De l'argent qu'il en tira furent bâties les murailles de Manille, qui avoient douze mille huit cents quarante-neuf pieds geométriques de tour. Il se donna beaucoup de peine, & emploia de grands soins pour l'avancement de cet ouvrage, engageant par ses priéres & par son exemple, les habitans du lieu à y contribuer aussi de leur côté de bonne grace. Il y avoit dans la ville un fort assez mal construit : il en fit bâtir un autre à l'entrée de la riviére & le nomma Saint Jaques. Il fit aussi reparer & revêtir l'ancien fort. Il acheva le bâtiment de l'Eglise Archiépiscopale, & édifia dès les fondemens celle de Sainte Poteneiane Patronne de l'isle, avec des logemens pour des femmes retirées du monde. Après cela il fit travailler à fondre de l'artillerie, ayant fait venir des ouvriers qui s'y entendoient fort bien, & qui lui firent plusieurs piéces de canon grosses & petites. Il fit encore bâtir des galéres pour la sureté & la commodité du commerce, qui fait la richesse du païs, & par le moien duquel ses habitans y peuvent commodément subsister. Ensuite comme il avoit promis en Espagne qu'il auroit soin des affaires des Moluques, il y pensa sérieusement, pour tâcher d'effacer la honte des mauvais succès de ceux qui l'avoient précédé, & qui avoient fait des éforts inutiles pour reconquérir Ternate, & châtier ceux qui tirannisoient ce Roïaume.

Gomez Perez communiqua ses pensées là-dessus, & de bouche & par écrit, à des per-

son-

sonnes prudentes & zélées, pour avoir leur avis. Il en consulta particuliérement avec Marta Prêtre de la Compagnie de Jesus, homme sage & grave, & dont l'expérience & la capacité avoient été fort utiles en ce païs-là. Ce Pére lui donna de fort bons conseils, & même lui fournit des personnes de capacité, tant pour les préparatifs que pour l'éxécution. De ce nombre fut Frére Gaspar Gomez Espagnol Religieux Lai de la même Compagnie. On tint diverses conférences, & l'on fit plusieurs consultations là-dessus. Comme on a trouvé en original une lettre du Pére Antoine Marta, écrite de Tydor, qui contient plusieurs choses qui peuvent servir à l'intelligence de cette affaire, on a jugé à propos de l'insérer ici traduite du Portugais. Pourquoi ne nous pardonneroit-on pas cette liberté, puis qu'on souffre, & qu'on regarde même comme un ornement dans les Historiens Gréques & Latines, les harangues, le plus souvent feintes, que l'Historien met dans la bouche aux Consuls & aux Généraux d'armée. Voici donc ce qu'écrivoit le Pére Marta.

Monsieur. Si vous étes enfin résolu à tenter cette entreprise, souvenez vous qu'il faut préparer une bonne armée, suffisamment nombreuse, afin de pouvoir réüssir heureusement à l'honneur & à la gloire de Dieu, & vous aquerir à vous même de la réputation & un nom glorieux. Par là, Monsieur, vous aquerrez au Roi un grand & riche Roiaume, puis que tout cet Archipélague des Moluques & d'Amboine, jusques à Banda, qui contient plus de cent

trente lieuës de longueur & soixante & dix de largeur, est tres abondant en clou, en muscade & en macis, & peut fournir à Sa Majesté de revenu annuel plus de deux cents mille écus, sans parler des autres isles qui ne produisent point de clou. Il ne sera pas besoin de faire de grosses dépenses en provisions pour les vivres, parce que le païs même en fournira abondamment: mais ce qu'il y a de plus considérable est que par ce moien, Monsieur, vous aquerrez à Dieu plusieurs milliers d'ames. En éfet on ne doit pas douter qu'aussi-tôt que le Roiaume sera soumis, il n'y ait un fort grand nombre de personnes qui embrassent le Christianisme, ou volontairement & d'elles-mêmes, ou avec très peu de résistance aux soins qu'on prendra. Ainsi, Monsieur, cela suffira pour vous aquérir de l'honneur & de la gloire dans le monde, & même pour vous ouvrir la porte du Ciel. Votre nom en deviendra autant ou plus illustre que celui de ces anciens Capitaines Romains, comme un Germanicus, un Scipion l'Africain, & d'autres semblables. Il n'est pas besoin, Monsieur, de vous parler ici des moiens qu'il faudra emploier, & des voies qu'il faudra suivre pour bien reussir dans cette entreprise, puis qu'on connoit assez votre capacité & votre expérience dans les affaires de la guerre. Cependant, Monsieur, s'il se présentoit quelque difficulté qui vous parût considérable, Jerôme d'Azevedo vous pourra donner sur l'état des choses des éclaircissemens qui vous paroîtront sans doute suffisans: car il est trés bien instruit de l'état & des forces des Moluques, tant à l'égard des ennemis qu'à l'égard des

amis.

amis. A la vérité, Monsieur, il est bon que vous regardiez cette guerre comme inportance & même difficile, afin que vous preniez d'autant plus soigneusement toutes les mesures & toutes les précautions nécessaires pour la conduire à une heureuse fin. On n'aura pas seulement à combattre contre ceux de Ternate, mais contre tous les Mores de cet Archipélague. Jusqu'à présent le fort d'Amboine s'est défendu contre les Indiens de Veranula Sujets du Roiaume de Ternate, & celui de Tydor contre ceux de Ternate même. A cette heure nous avons nouvellement à combattre contre les isles de Banda, & de Ceram. Tous les Mores de ces païs-là se sont joints l'année derniére, & ont résolu de faire la guerre à l'avenir, sous le prétexte & pour l'interêt de leur Religion; & afin que cette résolution demeurât ferme & inébranlable, ils ont choisi ceux de Banda pour être comme les Chefs de leur Loi, & ont promis par serment, de périr, ou de chasser les Portugais. Ainsi les habitans de cette isle de Banda, & ceux de Veranula, vinrent l'année passée, avec plusieurs carcoas assiéger le fort d'Amboine. Dans le combat qu'ils eurent avec les nôtres ils nous prirent une des deux galiotes qui étoient venuës de Goa, bien qu'à la vérité ce ne fut pas tant par leur valeur que par notre négligence. Cette avanture fit évidemment connoître que Dieu vouloit punir notre orgueil, & cela encouragea si fort les ennemis, qu'il ne se passoit plus de jour qu'ils ne vinssent faire des courses à la vûë du fort. Ils prirent les pêcheurs qui sortoient le matin pour aller à la pêche, & firent échoüer quelque carcoas sur la plage. Ils bâtirent aussi

une Mosquée vis à vis du fort, avec une grande securité qui sembloit marquer le mépris qu'ils faisoient de cette place, qu'ils tinrent ainsi assiégée pendant un mois. Après ce tems-là il arriva que la galére jointe à l'autre galiote qui nous étoit restée, mit les ennemis en fuite, & que chacun se retira dans son païs, avec menaces de retourner l'année prochaine ; ce qui doit être vers le mois de Septembre, avec une flotte plus considérable, & de plus grandes forces. On est assuré aussi que ceux de Banda ont laissé à Amboine cinquante hommes des plus considérables d'entre eux, comme autant d'otages de leur retour, & de la résolution où ils étoient de demeurer fermes dans leur engagement, & de tenir inviolablement leur parole. C'est ce qu'on a sçû d'un de nos gens qui avoit été pris à Amboine, & conduit prisonnier à Banda, d'où il s'est sauvé. On a aussi nouvelles qu'ils doivent partir avec vingt-cinq carcoas, & qu'ils n'attendent pour leur départ que la fin de leur Carême qui doit finir avec le mois de Juillet prochain. Alors ils se joindront avec ceux de Géram & leurs autres alliez, & retourneront pour la seconde fois assiéger le fort d'Amboine. S'ils viennent avec des forces si considérables, je crains fort que nous ne perdions cette place ; parce que le dessein des ennemis étant de se rendre premiérement maîtres de tous les villages & lieux habitez d'alentour, le fort demeurera seul, sans pouvoir tirer aucun secours de son voisinage, & il sera ainsi enfin obligé de se rendre, quoi qu'Antoine Perez qui en est le Commandant soit un brave homme, & que la place soit bien fortifiée. En

éfet

éfet si l'on considére bien l'état des choses, & qu'on fasse réflexion sur toutes les circonstances, comme le grand nombre des ennemis, augmenté par celui de leurs alliez, tous gens à craindre par leurs supercheries & par leurs trahisons autant ou plus que par leurs forces; si l'on se represente que pendant cinq mois entiers à compter du commencement de Janvier prochain, la place ne pourra être secouruë par aucun endroit, il est certain qu'on ne pourra guére s'empêcher de craindre qu'il n'arrive de tout cela quelque grand inconvénient qui soit fort préjudiciable à nos interêts. Qu'on suppose si l'on veut, qu'ils ne prendront pas le fort, on ne sauroit pourtant s'empêcher d'avoüer que cette guerre est perilleuse, & une des plus considérables qu'on ait vû en ces païs-là s'élever contre nous, puis qu'on voit une ligue générale de tous les Mores, procurée par leurs Caciques, confirmée par des sermens solemnels, & publiée comme une alliance absolument nécessaire pour le maintien & la conservation de leur Loi, avec une Indulgence pléniére & une assurance d'un bonheur éternel à tous ceux qui mourront pour cette querelle. A Banda, à Amboine, à Ternate, & à Tydor il ne manque pas de se trouver des gens qui soufflent le feu, & qui animent les autres; des Caciques & de grands Seigneurs qui ont beaucoup d'autorité parmi les Mores, qui leur aléguent, pour les émouvoir dans cette occasion, l'interêt de leur Loi & l'honneur de Mahomet; & par ce moien il les disposent à tout ce que bon leur semble. C'est ce que j'ai expérimenté moi-même cette année, & dans cette guerre que

nous avons soutenuë à Amboine, où je me suis trouvé. Ci devant les Mores étoient bien-tôt las de naviger, & quand il arrivoit que quelcun des principaux d'entre eux étoit tué dans les combats, ils se retiroient incontinent, prenant la chose à mauvais augure par un principe de superstition. A present ils demeurent des mois entiers en mer, sans penser à se retirer, ni même à reculer, bien que les Portugais leur ayent tué cent-cinquante hommes, & entre les autres leur Commandant général, & d'autres Officiers des plus considérables qui fussent sur leur flotte. Ce qui rend le mal plus à craindre, est cette conspiration universelle de tous les Mores contre nous. Deux peuples qui avoient toujours paru de nos amis, & nous avoient souvent secourus contre les flottes de ceux de Ternate, semblent maintenant nous vouloir abandonner. Je parle de ceux de l'isle de Burro, qui ayant été sollicitez par le Commandant Portugais de se joindre à sa flotte avec leurs vaisseaux, comme ils avoient fait autrefois, non seulement ils ne l'ont pas voulu faire, mais ils n'ont pas même voulu entendre ce que le messager avoit à leur dire, ni permettre qu'il débarquât. Ceux de Tydor ont fait à peu prés la même chose, puis que lors que le Commandant d'Amboine leur demanda du secours, ils le lui refusérent absolument, alléguant pour raison que leur fort n'étoit pas moins exposé que le sien. Comme le Roi de Tydor est instruit de votre venuë, que savons-nous, Monsieur, si ce n'est point par ses inspirations & ses conseils secrets, que les Tydoriens ses Sujets disent assez hautement qu'ils n'ont que faire des Espagnols

en

en leur païs. Ainsi nous avons sujet de craindre un soulevement général de tous les Mores contre nous pour nous accabler, de maniére que le moindre retardement dans cette affaire semble ne pouvoir manquer d'être fort périlleux. Nos forces ne sont pas égales à celles des Mores : il nous faut pourtant nécessairement combattre contre eux, puis qu'il s'agit de l'honneur & de la Religion, & qu'ils se sont formellement déclarez nos ennemis irréconciliables à l'un & à l'autre égard. Là-dessus, Monsieur, vous pouvez donc aisément comprendre le besoin pressant que nous avons de vôtre secours & de vôtre protection, & juger aussi combien grand sera le nombre des ennemis que vous aurez à combattre, puis que tous généralement se sont liguez & ont conspiré contre nous. Ce n'est pas que dans le commencement on ne juge qu'il est de la prudence de dissimuler avec les Tydoriens, pour ne les engager pas à se liguer avec ceux de Ternate, & rendre par ce moyen le parti de nos ennemis plus fort, & la guerre plus difficile à terminer heureusement pour nous. Je n'entre pas dans un plus grand détail, & ne vous explique pas toutes mes pensées sur ce point, parce que je m'en rapporte à Jérôme d'Azevedo qui vous informera exactement de tout. Mais, Monsieur, comptez comme une chose certaine, que l'entreprise est grande, importante, & accompagnée de grandes difficultez. J'espere neanmoins que Dieu vous donnera la prudence & les forces nécessaires pour en venir heureusement à bout : puis qu'il s'agit de vanger & de punir les outrages que ces Barbares ont faits, & font

encore à Dieu & à ses Saints. Nous savons que ceux de Ternate se servent encore presentement des vases sacrez d'une maniére profane, buvant dans les calices à leur ordinaire, employant les paténes à des usages mondains comme ils pourroient faire d'autres vaisseaux communs, se faisant des habits & des tapis pour leurs maisons, des saints ornemens qui ont servi pour les autels. Ceux de Banda se vantent, & se font même un grand honneur, d'avoir répandu le sang de plus de trois milles Fidéles, qu'ils ont en divers tems tué en trahison dans leurs ports, où ils étoient venus à la bonne foi pour le commerce. On peut dire qu'il coule des ruisseaux de sang Portugais & Espagnol en diverses isles, & que les eaux de la mer voisine en sont teintes. Vous venez, Monsieur, pour l'affermissement & la propagation de la Foi Catholique, & c'est là sans doute un des principaux motifs du Monarque qui vous envoye. Afin que vous puissiez plus aisément comprendre ce que vous dira Jerôme d'Azevedo sur le sujet dont il s'agit, je vous envoye un plan de tout cet Archipélague, tant des Moluques que d'Amboine & de Banda. Vous verrez par-là, Monsieur, la grande étenduë du Royaume que nous avons perdu, & qu'on auroit pû pendant un tems recouvrer à peu de frais. Il ne me reste plus, Monsieur, qu'à vous conjurer de venir le plus promtement qu'il vous sera possible, parce que le retardement ne peut manquer d'être fort périlleux. Quand vous serez une fois arrivé par deça vous y trouverez de sages & vaillans Capitaines, qui vous aideront de leurs conseils, & de leurs bras. De ce nombre est Sanche de Vascon-

Vasconcelos, qui a été Commandant d'Amboïne, & a souvent combattu contre ces Infidelles, & remporté sur eux de glorieuses victoires. Il y a aussi Tome de Sousa Commandant de Malaca & des lieux voisins, homme qui a beaucoup d'expérience dans les affaires de la guerre. Vous trouverez encore à Tydor & à Amboine de braves soldats, & vous ne manquerez pas non plus d'avoir de quoi les payer, puis que les richesses du païs vous suffiront pour cela, & même pour les enrichir, par l'or, les pierreries, & les précieuses dépoüilles dont vous pourrez récompenser leurs services. Vous trouverez aussi plusieurs sortes d'armes dont on se peut servir très-avantageusement. De nôtre part, nous autres Religieux nous offrirons tous les jours des sacrifices, & continüerons sans cesse à les accompagner de nos priéres ardentes envers Dieu pour un heureux succès, & nous espérons de sa misericorde que sans égard à nôtre indignité, il ne laissera pas de les avoir agréables & de les exaucer.

Le Gouverneur des Philippines reçût cette lettre, & après avoir entretenu fort au long Jerôme d'Azevedo sur le même sujet, il mit tout de bon la main à l'œuvre, & fit avec soin tous les préparatifs qu'il jugea nécessaires pour le service de la République Chrétienne en ces païs-là, où elle avoit été violemment attaquée. Il y avoit déja long-tems qu'il en avoit conferé avec Gaspar Gomez, & que par ce moyen & celui d'autres personnes éclairées & de beaucoup d'experience, il s'étoit si bien instruit de l'état de ces Royaumes & de ces mers, des tems

propres pour la navigation, & des difficultez de cette entreprise, que la carte que le Pere Marta lui avoit fait tenir ne fut pas nécessaire. Il envoya Gaspar Gomez qu'il connoissoit homme actif, diligent & secret, lui ayant découvert entiérement son dessein & son intention, parce qu'il le voyoit estimé & considéré de plusieurs Peres de cet Ordre, sages & prudens, qui témoignoient beaucoup de confiance en lui. Le Gouverneur lui donna des instructions particuliéres, qui jointes à son expérience propre, le mirent en état de se bien aquiter de la commission qu'il avoit reçûë de visiter tout cet Archipélague, & de s'y instruire exactement de l'état de toutes choses. Il se rendit à Ternate, à Tydor, à Mindanao, dans les isles de Java, & à peine y eut-il aucun lieu tant soit peu considérable jusqu'à la pointe de Malaca qu'il ne visitât.

L'an mil cinq cents quatre-vingts treize, le Roi Philippe Second donna le Gouvernement de Cartagéne dans l'Amerique, à Dom Pedro Bravo d'Acugna, qui laissa pour cet emploi celui qu'il avoit sur les galéres d'Espagne, étant Commandant de la Capitane, & Lieutenant Général de l'Adelantado de Castille son parent. Il avoit servi Sa Majesté depuis plusieurs années dans la marine, sur les côtes de la mer Mediterranée. Il ne s'étoit presque rien passé de considérable où il n'eût eu part, depuis la journée de * Navarin contre le Turc, & les autres évene-

* Navarin est la ville que les Turcs nomment Javarin dans la Morée.

évenemens qui suivirent en ce païs-là, & aussi au Royaume de Naples, & encore en Portugal, où il agit en tout ce qui fut nécessaire pour préparer les choses, afin de mettre Sa Majesté en possession de cette Couronne. Enfin depuis peu commandant les galéres d'Espagne il avoit combattu contre les Mores & les Turcs, contre les galiotes & les brigantins du Levant, & contre des Navires Anglois, & il en avoit pris & coulé à fond plusieurs des uns & des autres. Il avoit aussi fait un grand nombre de captifs en Barbarie, particuliérement à Zangazan, Benegicar, & Alcazar. Il avoit défendu Cadix de l'invasion & du pillage de François Draq Anglois, qui étoit allé attaquer cette place avec une flotte considérable. Il avoit même fait cette expédition avec quatre galéres seulement, dont deux étoient en assez mauvais état: mais le courage & la capacité du Commandant suppléérent à tout. On connut encore mieux dans la suite l'importance de cette action, ce qui servit aussi beaucoup à relever l'honneur & la réputation qu'elle lui avoit aquis. En éfet, les Anglois revinrent une seconde fois à Cadix & l'occupérent, bien qu'alors toutes les galéres d'Espagne, & la flotte qu'on préparoit pour les Indes, fussent dans la baie de cette ville. Toutes ces grandes actions d'Acugna, & les victoires qu'il remporta souvent, furent accompagnées de circonstances fort considérables, & qui le rendent digne de grands éloges: mais comme en s'y étendant ce seroit sortir du sujet de nôtre Histoire,

toire, nous ne nous y arrêterons pas.

Dans la suite le Roi honora Dom Pedro d'Acugna du titre de Commandant & Capitaine général de toute la Province de Cartagene, & de celle de Terre-ferme, & lui donna aussi le commandement sur toutes les galéres de la côte : emplois qui jusques-là ne s'étoient point vus unis dans un seul & même sujet. On lui donna une galére avec ordre de prendre le quint appartenant au Roi de la pêche des perles, dans l'isle Marguerite. Il partit de la barre de St. Lucar le vingt-septiéme de Septembre, & s'embarqua avec douze soldats, quelques Religieux, & ses domestiques dans une patache, suivie par la galére, & par un autre vaisseau. Il ne fut pas plûtôt parti que le vent devint violent & tempêtueux, la mer fut fort agitée, & les trois bâtimens furent séparez & emportez çà & là. Il y en avoit un qui étoit monté de vingt soldats & de quarante forçats. Il fut si bien écarté des autres qu'ils ne le revirent que cinq jours après avoir terri à Cartagene. La tempête ayant cessé, Dom Pedre alla relâcher à la grande Canarie. Il ne voulut pas entrer dans la ville, se contentant de faire aiguade & de se fournir de l'eau dont il avoit besoin. Dom Loüis de la Cueva Gouverneur de cette isle, n'y étoit pas alors ; mais ayant appris dans le lieu où il étoit, l'arrivée de Dom Pedre, il envoya lui faire compliment & l'assurer qu'il étoit le bien-venu. Ce compliment fut suivi de quelques chameaux chargez d'une grande quantité d'oiseaux, de venaison,

de

de moutons, de vin, de poires, de parfaitement beaux coings, & de plusieurs autres provisions. Dom Pedre partit de-là par un tems & un vent favorables; mais cela changea bien-tôt après, & quoi-que les vaisseaux fussent déja assez éloignez des Canaries, le vent les repoussa encore une fois à la vûë de Tenerife. Après avoir été tourmentez pendant quelques jours, ils se trouverent entre deux isles où ils furent pris d'un calme si long & si incommode, qu'il les chagrina autant ou plus que la tempête les avoit chagrinez, & il ne leur fut pas moins préjudiciable. Il se passa plusieurs jours sans qu'ils sçussent bien où ils étoient, & enfin ils arriverent à Matalinon, qui est une isle dont les habitans sont ennemis des Espagnols, & où néanmoins il fit sans combat provision d'eau pour le reste de son voyage. De-là il arriva par un tems calme à la Marguerite. Quand il fut au port, Dom Jean Sarmiento de Villandrando Gouverneur de l'isle, alla le recevoir, l'attendant à tout moment depuis quelque tems qu'il avoit appris qu'il devoit venir. La joie fut grande de part & d'autre, & ils s'embrassérent & se régalérent mutuellement comme des amis, & des amis d'un grand mérite, tels qu'ils étoient.

Un navire Anglois, de plus de quatre cents tonneaux étoit depuis un mois dans un port à deux lieuës de la Marguerite, monté de trente piéces de canon, chacun du poids de cinq milliers, & d'un grand nombre de soldats bien armez. Dom Jean Sarmiento s'en entretint avec Dom Pedre, lui repre-

representant les entreprises de cet Anglois, qui fatiguoit & opprimoit les insulaires contre l'honneur & la réputation du Gouverneur de l'isle, & des Espagnols qui y étoient. Il le pria qu'ils allassent l'attaquer avec sa galére pour tâcher de le prendre. Dom Pedre lui representa qu'il ne devoit point se faire une affaire de cette entreprise, puis que la chose ne le regardoit pas à proprement parler; & que de plus leurs forces n'étant pas égales à celles de l'ennemi, c'étoit une grande imprudence de vouloir l'insulter. Dom Jean ne laissa pas d'insister, & d'obliger enfin Dom Pedre à faire ce qu'il souhaitoit. Ils partirent donc pour aller au lieu ou étoit ce vaisseau, & en y allant ils passerent entre des rochers & des écueils assez dangereux. Quand ils furent à la vûë de l'Anglois, ils le trouverent encore plus fort, & mieux fourni de tout ce qui étoit nécessaire pour se bien défendre qu'on ne leur avoit dit. Nos gens, pour se mettre en état de combatre, firent sortir toutes les femmes qui étoient dans les galéres, car il y en avoit plusieurs. Il y eut cinquante soldats de la Marguerite qui s'embarquerent par ordre de leur Gouverneur, & dès le matin ils arrivérent à la vûë du navire Anglois. Comme il soufloit alors un vent frais, Dom Pedre étant entré en conférence avec les habitans de la Marguerite & leur Gouverneur, il leur representa qu'il étoit à propos d'attendre un tems calme pour être en état d'attaquer le navire ennemi avec avantage, & que la galére se trouvant en un lieu commode

mode, y pouvoit attendre ſans aucun péril autant de tems qu'on voudroit. Les inſulaires irritez, ſuivant les mouvemens de leur paſſion, & voulant auſſi complaire à Dom Jean Sarmiento, & le flatter, répondirent qu'ils tenoient en priſon dans la ville deux perſonnes des plus conſidérables de ce navire; & que par leur rapport on connoiſſoit éxactement ſon état & ſes beſoins; qu'il ſeroit bien-tôt obligé de ſe rendre ſi on l'attaquoit vigoureuſement. La choſe aiant été examinée & miſe en deliberation, Dom Jean l'emporta par opiniâtreté. Dom Pedre fort chagrin de voir ſon ami ſuivre l'aveugle fureur, de ces gens pleins à la vérité de zele & de bonne intention, mais ſans expérience, leur dit: Je ſçai pour l'avoir éprouvé bien des fois, que c'eſt une folie d'attaquer avec des galéres un navire qui a le vent favorable; mais afin que ceux de la Marguerite ne m'accuſent pas, d'agir par crainte plûtôt que par prudence, en diſſuadant le combat, & le voulant remettre à un tems plus propre, allons je ſuis tout prêt d'attaquer les ennemis.

En diſant cela, il fit préparer ſa galére, ſe couvrit promtement de ſes armes, & Dom Jean ayant fait la même choſe, ils attaquérent avec promtitude & avec vigueur le navire, à peu prés comme le Soleil ſe levoit Les Anglois de leur côté ne furent pas moins ſoigneux ni moins diligens à ſe mettre en état de ſe bien défendre. Ils coupérent promtement les cables de leurs ancres, &

mirent

mirent à la voile. Le vent leur étoit favorable & il étoit assez fort. Ils préparérent leur artillerie, & commencérent à tirer sans discontinuation. Notre galére fit la même chose, & avant-que de recevoir aucun dommage elle démonta cinq de leurs canons. Bien tôt après elle approcha le navire de fort près vers la poupe, sans pouvoir néanmoins l'accrocher, pour sauter à l'abordage, comme on l'auroit souhaité. Quelques uns seulement se jettérent dans les chaloupes qui étoient attachées au navire & en coupérent les amarres. On continua de canonner & de faire grand feu de part & d'autre. Une balle de mousquet ayant donné en glissant sur le bouclier de Dom Pedre alla briser une planche d'un des bancs de la galére vers la poupe, & blessa quelques gens. Un boulet de canon emporta la tête d'un de nos rameurs, dont la cervelle rejaillit contre le visage du même Dom Pedre. Mais peu de tems après un autre coup l'affligea beaucoup plus, emportant dans la mer le Gouverneur Dom Jean Sarmiento, qui enfonça incontinent par le poids de ses armes, & ne parut plus. Quatorze soldats de la Marguerite & neuf Espagnols furent tuez, il y en eut plusieurs de blessez. Dom Pedre les faisoit soigneusement secourir, selon le besoin qu'ils en avoient, & ne manquoit à aucun des devoirs d'un bon Commandant. Il mourut aussi dans cette occasion quelques personnes de marque, comme Alfonse d'Anduxar Chevalier de l'Ordre de Christ, jeune homme de vingt

ans,

ans, & Dom Antoine Santiso qui avoit été Capitaine en Flandre. Le vaisseau Anglois suivant sa route, & profitant de l'avantage du vent, s'éloigna bien-tôt des nôtres, & sembloit voler tout fier de sa victoire, quoiqu'à la vûë même de nos gens il jettât un assez grand nombre de corps à la mer. Dom Pedre pleurant la mort de son ami, & s'intéressant extrémement dans la juste douleur de sa Veuve, reprit la route de la Marguerite, où il trouva tout le monde dans l'affliction & dans les larmes, les femmes pleurant leurs maris, & les enfans leurs péres. Il consola les affligez le mieux qu'il lui fut possible, & ayant pris les caisses de perles qui appartenoient au Roi, il passa outre fort touché de ce mauvais succès, que tous ses soins & ses avis n'avoient pû empêcher.

Ainsi continuant sa navigation il alla relâcher à l'isle de Curassau, puis dans la riviére de la Hacha, & ensuite il se rendit à la vuë de Cartagene. On le découvrit de la ville, & les galéres allérent au-devant de lui pour le recevoir. Le bruit du canon tant des forts que des galéres, joint à celui des instrumens de Musique, faisoit une harmonie guerriére. Il débarqua & fut accompagné d'une foule de peuple jusques à la grande Eglise, d'où il se rendit au Palais. Aussitôt après ayant pris possession du Gouvernement, & considérant combien il étoit nécessaire dans une telle place de bien pourvoir à tout ce qui concerne la guerre, il visita d'abord

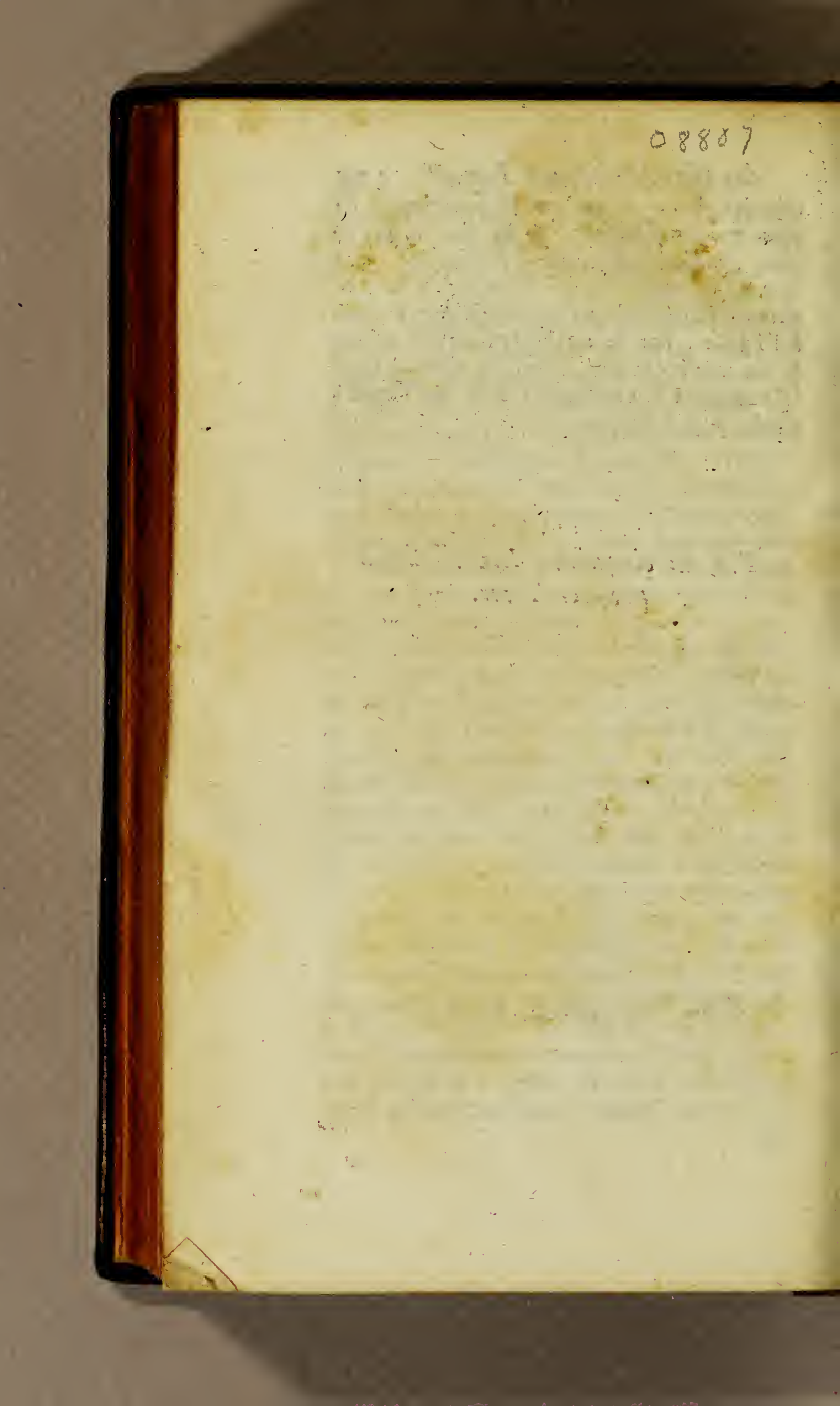
d'abord les galéres, qu'il trouva fort en desordre & presque hors d'état de servir. Il en fit radouber les unes, & fit pourvoir quelques autres de rameurs, & de tout ce qui leur étoit nécessaire ; & il y en eut une qu'il destina pour transporter la pierre dont on avoit besoin pour les bâtimens. Avant son arrivée tout étoit dans un tel desordre, & il y avoit tant de relâchement, qu'à peine pouvoit-on distinguer les galériens des soldats, les premiers étant aussi libres & aussi bien vêtus que les autres. Il blâma cette licence, & fit raser la barbe & la tête aux forçats ; les faisant aussi mettre à la chaîne. Il réforma la Police, la Justice, & les mœurs des habitans, & mit un si bon ordre dans la ville qu'elle sembla prendre une nouvelle face, & qu'on y vit cesser les desordres, les insolences, & les crimes publics. Il ne contribua pas moins à la réformation par son exemple que par sa fermeté. Il fit la revûë de la cavalerie & de l'infanterie, & fit avancer avec toute la diligence possible les fortifications de la place. Il se trouvoit toûjours présent à toutes les déliberations où il s'agissoit des affaires de la guerre ; & à l'égard des procès & des démêlez entre les particuliers, les portes de sa maison étoient toûjours ouvertes à tout le monde sans distinction, pour avoir recours à lui quand on vouloit. Il trouvoit dans ce lieu assez de matiére & d'assez grandes occasions de faire paroître sa capacité & sa grandeur d'ame. Néanmoins il sen-

toit

toit des desirs secrets qui le portoient à de plus grands desseins, & lui donnoient de plus grandes espérances. Ainsi, l'on peut dire qu'on voioit en lui cette noble & généreuse inquiétude qui a depuis été si utile à l'Eglise, par le rétablissement du respect & de la vénération qu'on lui doit, à quoi il s'emploia heureusement dans les Provinces les plus éloignées.

Fin du cinquiéme Livre, & du premier Tome.

la Table des Matieres est au 2e vol.


08887

B707
L582h
v.1



